

R. Brunot.

Obrejouce

donné en 1839

ABRÉGÉ

DU

VOYAGE

DU JEUNE ANACHARSIS

EN GRECE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON,
rue Saint-Germain-des-Prés, 9.

Frontispice



Nous trouvâmes à Panticapée un vaisseau prêt à mettre à la voile T. 1. P. 69

ABRÉGÉ
DU
VOYAGE
DU JEUNE ANACHARSIS
EN GRÈCE,

PAR L'ABBÉ BARTHÉLEMY.

RÉDIGÉ PAR ANT. C***,
ANCIEN MAÎTRE ÈS-ARTS.

AVEC UNE CARTE ET PLUSIEURS GRAVURES.

Nouvelle Édition, Revue et Corrigée.

TOME PREMIER.

PARIS,
BRUNOT-LABBE, LIBRAIRE DE L'UNIVERSITÉ ROYALE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 33.
1834.

PRÉFACE.

Nous ne ferons point ici l'éloge du *Voyage du jeune Anacharsis.* Que pourrions-nous dire qui ne fût bien au-dessous de son mérite ? Depuis un peu plus de trente ans qu'il a paru pour la première fois, il n'a pas cessé d'offrir aux amateurs des bons ouvrages le charme d'une excellente nouveauté ; et sa place parmi les meilleurs livres est si bien marquée, que les bibliothèques où il ne se trouve pas doivent être regardées comme incomplètes, quant à la partie historique.

Mais pourquoi faut-il que les livres les plus propres à l'instruction des jeunes gens soient le plus souvent ceux dont le prix surpasse de beaucoup les facultés de leurs parens, ou s'oppose au désir de ceux-ci de les mettre entre leurs mains ? Des abrégés où l'on a conservé l'esprit des originaux, les notions les plus importantes et les détails les plus intéressans qu'ils renferment, peuvent remédier à cet inconvénient. Déjà nous en avons publié quelques-uns que les chefs de l'instruction

publique et les pères de famille ont honorés de leurs suffrages, et dont les gens de lettres qui, dans les feuilles périodiques signalent les ouvrages utiles, n'ont pas oublié de faire l'éloge.

Toujours animé d'un zèle presque religieux pour tout ce qui peut contribuer à l'instruction de la jeunesse, parce que l'instruction est la sauve-garde de ses mœurs, nous avons pensé qu'un *Abrégé du Voyage du jeune Anacharsis* pourrait lui être utile, s'il représentait fidèlement ce que cet important ouvrage renferme de plus propre à faire connaître l'histoire de la Grèce et les mœurs des Grecs. Pour atteindre à ce but, nous nous sommes scrupuleusement conformés au plan de l'auteur; et, autant qu'il nous a été possible, nous avons saisi sa manière, et conservé ses expressions. C'est un tableau d'une grande dimension que nous avons tâché de réduire à de petites proportions, en conservant tous les traits qui le distinguent.

INTRODUCTION

AU

VOYAGE DE LA GRÈCE.

SUIVANT les traditions anciennes, les premiers habitans de la Grèce menaient une vie sauvage, et parmi eux la force faisait tout le droit. Des législateurs, venus d'Égypte, abordèrent sur les côtes de l'Argolide, et commencèrent la civilisation de ces peuples grossiers.

Cette révolution arriva sous Inachus, qui avait conduit en Grèce la première colonie égyptienne, 1970 ans avant J. C. Son fils Phoronée continua son ouvrage. Environ trois siècles après, Cécrops, Cadmus et Danaüs amenèrent avec eux de nouvelles colonies égyptiennes et phéniciennes; le premier dans l'Attique, le second en Béotie, et le troisième en Argolide.

Le règne de Phoronée est le plus ancien de l'histoire des Grecs; celui de Cécrops, de l'histoire des Athéniens. Depuis le dernier prince jusqu'à la fin de la guerre du Péloponèse, il s'est écoulé environ 1250 ans. Nous partageons ces espaces de temps en deux intervalles; l'un finit à la première des olympiades; l'autre à la prise d'Athènes par les Lacédémoniens.

PREMIÈRE PARTIE.

Événemens qui se sont passés depuis Cécrops jusqu'à la fin de la première olympiade.

La colonie de Cécrops tirait son origine de la ville de Saïs en Égypte. Bientôt les Égyptiens et les habitans de l'Attique ne formèrent qu'un seul peuple, soumis à des lois par lesquelles ceux-ci passèrent peu à peu de l'état

sauvage à la civilisation. Les colonies étrangères donnèrent aux divinités adorées par les Grecs, les noms qu'elles avaient en Égypte, en Lybie, en Phénicie. Cécrops multiplia les objets de la vénération publique. Il invoqua le souverain des dieux, sous le titre de Très-Haut; il éleva de toutes parts des temples et des autels, mais il défendit d'y répandre le sang des victimes. Tous les réglemens de Cécrops respiraient la sagesse et l'humanité. On croit que ce fut vers la fin de son règne ou au commencement de celui de son successeur, que se forma ce fameux tribunal de l'Aréopage, qui ne prononça jamais un injuste jugement.

La population de l'Attique se ressentit bientôt de la bonté du gouvernement de Cécrops. Elle s'éleva à vingt mille habitans qui furent divisés en quatre tribus. Pour mettre cette peuplade à l'abri des corsaires qui ravageaient les côtes, le sage législateur jeta sur une colline les fondemens d'Athènes, et fit bâtir onze autres villes en différens endroits.

Cécrops mourut après un règne de cinquante ans. Après lui régnèrent, pendant l'espace de cinq cent soixante-cinq ans, dix-sept princes, dont Codrus fut le dernier. Cranaüs, son fils, lui succéda immédiatement. Sous le règne de ce prince, Cadmus, à la tête d'une colonie de Phéniciens, apporta en Béotie le secret de l'écriture, qui ne tarda pas à être introduit dans l'Attique. D'autres arts furent trouvés sous les successeurs de ce prince : sous Érichtonius, les chevaux furent attelés à des chars, et les abeilles du mont Hymette devinrent l'objet d'une utile culture; sous Pandion, on fit de nouveaux progrès dans la science du labourage; Érechtée illustra son règne par d'utiles établissemens.

A mesure que le royaume d'Athènes se fortifiait par les lois et les arts, on voyait s'accroître par degrés ceux

d'Argos, d'Arcadie, de Lacédémone, de Corinthe, de Sicyone, de Thèbes, de Thessalie et d'Épire.

Cependant l'ancienne barbarie reparaissait au mépris des lois et des mœurs. Il s'élevait par intervalles des hommes robustes et féroces qui effrayaient les peuples par leurs brigandages, ou des princes cruels qui faisaient périr des innocens par de longs et douloureux supplices. Heureusement, la nature produisit d'autres hommes qui, par leur force prodigieuse et leur indomptable courage, s'occupèrent de délivrer la Grèce de ces horribles fléaux. C'est alors que commence le règne de ces héros, dont la vie, pleine de merveilles, est souillée de taches honteuses.

ARGONAUTES.

Plusieurs de ces héros formèrent le projet de s'emparer des trésors d'Ætès, roi de Colchos, malgré les dangers d'une longue navigation dans des mers inconnues. Parmi eux, on voyait Jason, qui séduisit et enleva Médée, fille de ce prince; Castor et Pollux, fils de Tyndare, roi de Sparte; Pélée, roi de la Phtiotie, et père d'Achille; le poète Orphée; enfin Hercule, le plus illustre des mortels.

HERCULE.

Ce héros descendait des rois d'Argos. On dit qu'il était fils de Jupiter et d'Alcmène, femme d'Amphitryon; qu'il fit tomber sous ses coups, et le lion de Némée, et le taureau de Crète, et le sanglier d'Érymanthe, et l'hydre de Lerne, et des monstres plus féroces encore; un Busiris, roi d'Égypte, qui trempait ses mains dans le sang des étrangers; un Anthée, de Lybie, qui les massacrait après les avoir vaincus à la lutte, et les géans de Sicile, et les centaures de Thessalie, et tous les brigands de la terre, dont il avait fixé les limites à l'occident,

comme Bacchus à l'orient. Son histoire est un tissu de prodiges, ou plutôt c'est l'histoire de tous ceux qui ont porté le même nom et exécuté les mêmes travaux que lui. On l'a couvert d'un éclat qui semble rejaillir sur l'espèce humaine; et c'est un fantôme de grandeur élevé entre le ciel et la terre, comme pour en combler l'intervalle.

THÉSÉE.

Ce prince était fils d'Égée, roi d'Athènes, et d'Ètra, fille du sage Pithée, qui gouvernait Trézène. Comme il se rendait de cette ville, où il avait été élevé, à celle d'Athènes, pour s'y faire reconnaître par son père, il attaqua et mit à mort Sinnis, Scyron et Procuste, trois fameux brigands, la terreur des pays qu'il traversait. Procuste étendait les passans sur un lit dont la longueur devait être la juste mesure de leur corps, qu'il réduisait ou allongeait par d'affreux tourmens.

Arrivé à la cour de son père, Thésée se fait reconnaître et dissipe la faction des Pallantides, qui voulaient s'emparer du trône. Aussitôt après, il vole aux champs de Marathon, qu'un taureau furieux ravageait depuis quelques années; il l'attaque, le saisit, l'enchaîne, et l'expose aux regards étonnés des Athéniens.

Minos, roi de Crète, pour punir les Athéniens de la mort de son fils Androgée, les avait contraints, par la force des armes, de lui livrer, à des intervalles marqués, un certain nombre de jeunes garçons et de jeunes filles, qui devaient être renfermés dans un labyrinthe, et, bientôt après, dévorés par le minotaure, monstre, moitié homme, moitié taureau, issu des amours infâmes de Pasiphaé, reine de Crète. Thésée prend la résolution d'affranchir sa patrie éplorée de cet odieux tribut. Il se met lui-même au nombre des victimes, et s'embarque pour

l'île de Crète. Lorsqu'il est descendu dans le terrible labyrinthe, il tue le monstre, et sort de sa prison avec ses jeunes compatriotes, à l'aide d'un fil qu'Ariane, fille du roi, lui avait donné. Cette princesse le suivit, et eut la douleur de s'en voir délaissée sur les rives de Naxos. Tel est le récit des Athéniens. Les Crétois disent, au contraire, que les otages d'Athènes étaient destinés aux vainqueurs, dans les jeux célébrés en l'honneur d'Androgée; que Thésée, ayant obtenu la permission d'entrer en lice, vainquit Taurus, général des troupes de Minos, et que le prince fut assez généreux pour rendre justice à sa valeur, et pardonner aux Athéniens.

A peine ce héros fut-il monté sur le trône, après la mort de son père Égée, qu'il changea le gouvernement d'Athènes, et le rendit démocratique. Les douze villes ou bourgs de l'Attique n'eurent plus de magistrats particuliers. Athènes devint la métropole et le centre de l'état, et la puissance législative ne résida plus que dans l'assemblée générale de la nation, composée des notables, des agriculteurs et des artisans. Il fut réglé en même temps que Thésée, placé à la tête de la république, ferait exécuter les lois, et aurait le commandement suprême de l'armée.

Après avoir donné la liberté à sa patrie, agrandi et fixé les limites de l'état, Thésée se lassa des paisibles hommages de ses concitoyens; il se lia d'amitié avec Hercule et Pirithoüs, et ne rechercha plus avec eux que des expéditions éclatantes. Il triompha des Amazones sur les bords du Thermodon et dans les plaines de l'Attique; il parut à la chasse de l'énorme sanglier de Calydon; il se signala contre les centaures de Thessalie, ces hommes audacieux qui, les premiers, s'étaient exercés à combattre à cheval.

Au milieu de tant d'actions glorieuses, il résolut, de concert avec Pirithoüs, d'enlever Hélène, princesse de

Sparte, et Proserpine, fille du roi des Molosses. Ils n'exécutèrent ce honteux dessein qu'à l'égard de la première; mais, après s'être échappés avec elle de Lacédémone, ils furent arrêtés en Épire. Le roi de ce pays fit dévorer Pirithoüs par des dogues affreux, et enfermer Thésée dans une prison dont il ne fut délivré que par Hercule.

De retour dans ses états, Thésée vit sa famille couverte d'opprobre par l'infâme passion de Phèdre, sa femme, pour Hippolyte, fils qu'il avait eu d'Antiope, reine des Amazones. Pour surcroît de chagrin, il trouva la ville déchirée par la faction des Pallantides, et le territoire de l'Attique ravagé par Castor et Pollux, frères d'Hélène. Devenu pour les Athéniens un objet de haine et de mépris, il voulut employer la force pour se faire obéir. Ce moyen ne lui ayant pas réussi, il se retira auprès du roi de Lycomède, dans l'île de Scyros. Il y périt quelque temps après, ou par accident, ou par la trahison de ce prince, ami de Mnesthée, son successeur. Plusieurs siècles après, Cimon, fils de Miltiade, transporta ses ossemens dans les murs d'Athènes. On construisit sur son tombeau un temple embelli par les arts, et devenu l'asile des malheureux.

OEDIPE.

Cadmus chassé du trône qu'il avait élevé, Polydore déchiré par des bacchantes, Labdacus enlevé par une mort prématurée, et ne laissant qu'un fils au berceau et entouré d'ennemis: tel avait été, depuis son origine, le sort de la famille royale de Thèbes, lorsque Laïus, fils et successeur de Labdacus, épousa Jocaste, fille de Ménécée. A peine ce mariage était il conclu qu'un oracle annonça que le fils qui en naîtrait, serait le meurtrier de son père, et l'époux de sa mère. Ce fils naquit, et ses parens

le condamnèrent à devenir la proie des bêtes féroces. Découvert dans un endroit solitaire, il fut présenté à la reine de Corinthe, qui l'éleva dans sa cour sous le nom d'OEdipe, et comme son fils adoptif. Devenu grand, il sortit de Corinthe, et prit le chemin de la Phocide. Sur la route, il rencontra dans un sentier un vieillard qui lui prescrivit avec hauteur de laisser le passage libre, et voulut l'y contraindre par la force. OEdipe se précipite sur lui et le fait périr sous ses coups. Ce vieillard était Laïus.

Après ce funeste accident, le royaume de Thèbes et la main de Jocaste furent promis à celui qui délivrerait les Thébains des brigandages de Sphinge, fille naturelle de Laïus, qui, associée à des malfaiteurs, ravageait la contrée, arrêtait les voyageurs par des questions captieuses, et les égarait dans les détours du mont Phicée pour les livrer à ses perfides compagnons. OEdipe démêla ses piéges, dissipa les complices de ses crimes, et épousa la veuve de Laïus.

Les deux époux ne tardèrent pas à se reconnaître. Jocaste termina ses jours par une mort violente. OEdipe, suivant quelques auteurs, s'arracha les yeux, et alla mourir dans l'Attique; suivant d'autres, il épousa une seconde femme, dont il eut Étéocle, Polynice, Antigone et Ismène.

PREMIÈRE ET SECONDE GUERRES DE THÈBES.

(An 1329 avant J. C.) Etéocle et Polynice furent à peine en âge de régner, qu'ils reléguèrent OEdipe au fond de son palais, et convinrent ensemble de tenir, chacun à son tour, les rênes du gouvernement pendant une année entière. Étéocle monta le premier sur le trône, et refusa d'en descendre. Polynice se rendit auprès d'Adraste, roi d'Argos, qui lui promit de puissans secours.

Adraste partagea avec Polynice le commandement de l'armée, à la tête de laquelle on voyait encore le brave Tydée, l'impétueux Capanée, le devin Amphiaraüs, Hippomédon, Parthénopée. En passant par la forêt de Némée, ces généraux instituèrent les jeux néméens. A leur approche, les troupes d'Étéocle se renfermèrent dans les murs de Thèbes. Le siége de cette ville fut long, et il y périt des deux côtés un grand nombre de guerriers. Capanée venait d'être précipité du haut d'une échelle, lorsque Étéocle et Polynice résolurent de terminer leur querelle par un combat singulier. Le jour et le lieu déterminés, ces deux princes fondent l'un sur l'autre en présence de deux armées : tous deux tombent percés de coups, et sont portés par des soldats sur le même bûcher.

Après leurs funérailles, la ville de Thèbes continua d'être défendue avec succès par Créon, frère de Jocaste, et tuteur du jeune Laodamas, fils d'Étéocle. Enfin ce siége meurtrier fut terminé par une sortie plus meurtrière encore, où les Thébains firent tomber sous leurs coups Tydée et la plupart des généraux argiens. Adraste, contraint de lever le siége, se retira dans son royaume, sans avoir pu honorer, par des funérailles, les guerriers étendus morts sur le champ de bataille.

[An 1319 avant J. C.] Quelques années après, les jeunes princes, fils des chefs argiens, résolurent de venger leurs pères. On distinguait parmi eux Diomède, fils de Tydée, et Sténélus, fils de Capanée. Les Thébains, défaits dans une fameuse bataille, abandonnèrent leur ville qui fut livrée au pillage.

GUERRE DE TROIE.

Paris, fils de Priam, roi de Troie, ville située au pied du mont Ida, sur la côte d'Asie à l'opposite de la Grèce, se rendit à la cour de Ménélas, roi de Sparte,

où la beauté d'Hélène, femme de ce prince, attirait tous les regards. Il séduisit cette princesse, qui abandonna tout pour le suivre. A la nouvelle de cet attentat, pour lequel l'époux outragé demanda en vain satisfaction au roi Priam, les princes grecs indignés résolurent d'en tirer une vengeance éclatante. Ils s'assemblent à Mycènes, reconnaissent Agamemnon, le plus puissant d'entre eux, pour chef de l'entreprise, et jurent de réduire en cendres la ville d'Ilium. On remarquait parmi eux le vieux et éloquent Nestor, roi de Pylos; l'artificieux Ulysse, roi d'Ithaque; Ajax, de Salamine; Diomède d'Argos; Idoménée, de Crète; Achille, fils de Pélée, et une foule de jeunes et bouillans guerriers. Après de longs préparatifs, l'armée, forte d'environ cent mille hommes, se rassembla au port d'Aulide, et près de douze cents voiles la transportèrent sur les côtes de la Troade.

La ville de Troie, défendue par des remparts et des tours, était encore protégée par une armée nombreuse que commandait Hector, fils de Priam. Il avait sous ses ordres quantité de princes alliés qui avaient joint leurs troupes à celles des Troyens. Les Grecs repoussèrent les troupes assemblées sur le rivage, et se renfermèrent dans un camp.

Les deux armées essayèrent de nouveau leurs forces, et le succès douteux de plusieurs combats fit entrevoir que le siége traînerait en longueur.

Entre la ville de Troie et le rivage qu'occupaient les tentes et les vaisseaux des Grecs, s'étendait une vaste plaine, le théâtre de la bravoure et de la férocité. Les Troyens et les Grecs, armés de piques et de massues, d'épées, de flèches et de javelots, couverts de casques, de cuirasses, de cuissarts et de boucliers, les rangs pressés, les généraux à leur tête, s'avançaient les uns contre les autres, les premiers avec de grands cris, les autres

dans un silence effrayant. Les troupes se heurtaient et se brisaient avec confusion; la nuit séparait les combattans; la victoire coûtait du sang et ne produisait rien. Les jours suivans, la flamme des bûchers dévorait ceux que la mort avait moissonnés. On honorait leur mémoire par des larmes et des jeux funèbres; la trève expirait, et l'on en venait encore aux mains.

Les associations d'armes et de sentimens ne furent jamais si communes que pendant la guerre de Troie. Achille et Patrocle, Ajax et Teucer, Diomède et Sténélus, Idoménée et Mérion, tant d'autres héros dignes de suivre leurs traces, combattaient souvent l'un près de l'autre, et, se jetant dans la mêlée, ils partageaient les périls et la gloire.

Toute la terre avait les yeux fixés sur les campagnes de Troie, et tous les princes s'empressaient les uns après les autres de venir se signaler dans cette carrière ouverte aux nations. [L'an 1282 avant J. C.] Enfin, après dix ans de résistance, après avoir perdu l'élite de ses guerriers, la ville tomba sous les efforts des Grecs. Ses murs, ses maisons, ses temples réduits en poudre; Priam expirant au pied des autels, ses fils égorgés autour de lui; Hécube son épouse, Cassadre sa fille, Andromaque veuve d'Hector, et plusieurs autres princesses, chargées de chaînes, et traînées comme des esclaves : tel fut le dénoûment de cette fatale guerre.

Le retour des Grecs fut marqué par les plus sinistres revers. Ajax, roi des Locriens, périt avec sa flotte; Ulysse erra pendant dix ans sur les flots, avant de rentrer dans son île d'Ithaque; Idoménée, Philoctète, Diomède et Teucer, trahis par leurs parens et leurs amis, se retirèrent dans des pays inconnus; Agamemnon mourut assassiné par Clytemnestre, son infidèle épouse, qui, quelque temps après, périt de la main

d'Oreste son fils. Dans l'espace de quelques générations, on vit s'éteindre la plupart des maisons souveraines qui avaient détruit celle de Priam, et quatre-vingts ans après la ruine de Troie une partie du Péloponèse passa entre les mains des Héraclides, ou descendans d'Hercule.

RETOUR DES HÉRACLIDES.

[An 1220 avant J. C.] Les descendans d'Hercule avaient été bannis du Péloponèse par ceux de Pélops, et avaient fait plusieurs fois d'inutiles efforts pour y rentrer. Ils étaient trois frères, Témène, Cresphonte et Aristodème. S'étant associés avec les Doriens, ils entrèrent avec eux dans la patrie de leurs ancêtres, et en chassèrent les descendans d'Agamemnon et ceux de Nestor. Argos échut en partage à Témène, la Messénie à Cresphonte, et les deux fils d'Aristodème, Euristhène et Proclès, régnèrent à Lacédémone.

Quelque temps après, les vainqueurs attaquèrent Codrus, roi d'Athènes, qui avait donné asile à leurs ennemis. Ce prince, ayant appris que l'oracle promettait la victoire à celle des deux armées qui perdrait son général dans la bataille, s'exposa volontairement à la mort. Ce sacrifice inspira une telle ardeur à ses troupes, qu'elles mirent les Héraclides en déroute. [An 1092 avant J. C.] Après la mort de Codrus les Athéniens abolirent le titre de roi, et, ne reconnaissant que Jupiter pour leur souverain, ils placèrent Médon, fils de ce prince, à côté du trône, avec le titre d'archonte ou de chef perpétuel, en l'obligeant néanmoins de rendre compte de son administration au peuple.

C'est là que finissent les siècles qu'on appelle héroïques, dont l'histoire n'offre qu'un mélange confus de vérités et de mensonges, de traditions respectables,

et de riantes fictions imaginées par les poètes, qui alors étaient les seuls historiens de la Grèce, et même ses seuls théologiens. Les métaphores dont ils ornèrent leurs poëmes furent admirées surtout dans leur nouveauté, et la langue, devenue poétique, produisit le système religieux à la fois le plus absurde et le plus brillant.

ÉTABLISSEMENT DES IONIENS DANS L'ASIE MINEURE.

L'Attique et les pays voisins étaient surchargés d'habitans, et les conquêtes des Héraclides y avaient fait refluer la nation entière des Ioniens, qui occupaient douze villes dans le Péloponèse. Les frères de Médon, mécontens de son élection, conduisirent ces étrangers dans les riches campagnes qui terminent l'Asie à l'opposite de l'Europe. Cette colonie se trouva bientôt, par les conquêtes qu'elle fit sur les barbares, maîtresse d'autant de villes qu'elle en avait dans le Péloponèse. Ces villes, parmi lesquelles on distinguait Milet et Éphèse, composèrent, par leur union, le corps ionique.

Médon transmit à ses descendans la dignité d'archonte, dont les Athéniens bornèrent, dans la suite, l'exercice à l'espace de dix ans. Enfin, ils la partagèrent entre neuf magistrats annuels qui portèrent aussi le titre d'archonte.

Ce sont là tous les mouvemens que nous présente l'histoire d'Athènes depuis la mort de Codrus jusqu'à la première olympiade, pendant l'espace de trois cents ans. Pendant le calme qui régna dans l'Attique dans ce long espace de temps, parurent trois des plus grands hommes qui aient jamais existé, Homère, Lycurgue et Aristomène.

HOMÈRE.

[Vers l'an 900 avant J. C.] Homère florissait environ quatre siècles après la guerre de Troie. On avait déjà

vu paraître Orphée, Linus, Musée, et quantité d'autres poètes dont les ouvrages sont perdus. Déjà venait d'entrer dans la carrière Hésiode, qui, dans un style plein de douceur et d'harmonie, décrivit les généalogies des dieux, les travaux de la campagne, et d'autres objets qu'il sut rendre intéressans.

Homère, dans son Iliade et son Odyssée, surpassa tous les poètes, et même ceux qui ont écrit après lui. Dans le premier de ces poëmes, il a décrit quelques circonstances de la guerre de Troie; dans le second, le retour d'Ulysse dans ses états.

Pendant le siége de Troie, Achille, insulté par Agamemnon, se retira dans son camp. Pendant son absence, Hector, à la tête des Troyens, remporte plusieurs avantages sur les Grecs, les poursuit vers leurs vaisseaux, et, dans un combat, fait mordre la poussière à Patrocle : Achille, jusqu'alors inflexible aux prières des chefs de l'armée, revole au combat, venge la mort de son ami par celle du général troyen, ordonne ses funérailles, et vend au malheureux Priam le corps de son fils Hector. Ces faits, arrivés dans l'espace d'un petit nombre de jours, forment le sujet de l'Iliade. Homère, en le traitant, s'assujétit à l'ordre historique; mais, pour donner plus d'éclat à son récit, il supposa que, depuis le commencement de la guerre, les dieux s'étaient partagés entre les Grecs et les Troyens; et, pour le rendre plus intéressant, il mit les personnes en action.

Dix ans s'étaient écoulés depuis qu'Ulysse avait quitté les rivages d'Ilium. D'injustes ravisseurs dissipaient ses biens, et voulaient contraindre son épouse désolée à contracter un second hymen, et à faire un choix qu'elle ne pouvait plus différer. C'est à ce moment que s'ouvre la scène de l'Odyssée : Télémaque, fils d'Ulysse, va

dans le continent de la Grèce interroger Nestor et Ménélas sur le sort de son père. Pendant son séjour à Lacédémone, Ulysse part de l'île de Calypso, et une tempête le jette dans l'île des Phéaciens, voisine d'Ithaque. Il y raconte au prince qui régnait dans cette île, les prodiges qu'il a vus, les maux qu'il a soufferts, et en obtient du secours pour retourner dans ses états. Il arrive, il se fait reconnaître à son fils, et prend avec lui des mesures pour se venger de leurs ennemis communs. L'action de l'Odyssée ne dure que quarante jours.

L'Iliade et l'Odyssée étaient à peine connues dans la Grèce, lorsque Lycurgue parut en Ionie. Ce législateur, découvrant des leçons de sagesse où le vulgaire ne voyait que d'agréables fictions, copia les deux poëmes, et en enrichit sa patrie. De là, ils passèrent chez les Grecs : on vit alors des chanteurs connus sous le nom de rhapsodes, en détacher des fragmens et parcourir la Grèce ravie de les entendre. Comme cette coutume tendait à détruire le tissu des poëmes, Solon prescrivit à plusieurs rhapsodes de suivre, dans leurs récits, l'ordre qu'avait observé l'auteur. Après lui, Pisistrate et Hipparque son fils, remarquant plusieurs altérations introduites dans les poëmes par l'ignorance ou l'enthousiasme de ceux qui les chantaient ou les interprétaient publiquement, en firent rétablir le texte dans sa pureté par d'habiles grammairiens.

La gloire d'Homère s'est accrue à proportion qu'on a mieux connu ses ouvrages, et qu'on s'est trouvé plus en état de les apprécier. Plusieurs villes se sont disputé l'honneur de lui avoir donné le jour ; d'autres lui ont consacré des temples ; ses vers retentissent dans toute la Grèce, et font l'ornement de ses brillantes fêtes. C'est là que les meilleurs auteurs ont puisé la plus grande partie des beautés qu'ils ont semées dans leurs écrits ; c'est

là que le sculpteur Phidias et le peintre Euphranor ont appris à représenter dignement le maître des dieux.

Que ceux qui peuvent résister aux beautés d'Homère s'appesantissent sur ses défauts; car, pourquoi le dissimuler? il se repose souvent, et quelquefois il sommeille; mais son repos est comme celui de l'aigle, qui, après avoir parcouru dans les airs ses vastes domaines, tombe, accablé de fatigue, sur une haute montagne; et son sommeil ressemble à celui de Jupiter qui, suivant Homère luimême, se réveille en lançant le tonnerre.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est qu'environ cent cinquante ans après la première olympiade que commence, à proprement parler, l'histoire des Athéniens. On peut la diviser en trois intervalles, marqués par des caractères particuliers : je nommerai le premier, le siècle de Solon ou des lois; le second, le siècle de Thémistocle et d'Aristide, c'est celui de la gloire; le troisième, celui de Périclès, c'est celui des arts.

SECTION PREMIERE.

Siècle de Solon, depuis l'an 630 jusqu'à l'an 490 avant J. C.

La république était dirigée par neuf archontes ou magistrats annuels dont l'autorité ne suffisait pas pour maintenir la tranquillité dans l'état, et l'Attique était partagée en trois sections, celle des pauvres, celle des riches et celle des habitans des côtes. Les premiers tenaient pour la démocratie, les seconds pour l'oligarchie, et les troisièmes, adonnés à la marine et au commerce, voulaient un gouvernement mixte qui leur assurât leurs possessions avec la liberté. Dans cet état de choses, les anciennes lois

étaient presque sans force, et la licence ou restait impunie ou ne recevait que des peines arbitraires.

DRACON.

Dans cette anarchie, qui menaçait l'état d'une ruine prochaine, Dracon fut choisi pour embrasser la législation dans son ensemble et l'étendre aux moindres détails. Ce législateur fit un code de lois et de morale, par lequel il se flattait de pouvoir former des hommes libres et vertueux; mais l'extrême sévérité de ses lois ne fit que des mécontens, dont les murmures l'obligèrent de se retirer dans l'île d'Egine, où il mourut bientôt après. Il avait mis dans ses lois l'empreinte de son caractère. La mort est le châtiment dont il punit l'oisiveté et le seul qu'il destine aux crimes les plus légers ainsi qu'aux forfaits les plus atroces.

Comme il n'avait pas touché à la forme du gouvernement, les divisions intestines augmentèrent de jour en jour après son départ. Un nommé Cylon s'empare de l'autorité; assiégé dans la citadelle, il échappe, par la fuite, au supplice qui l'attend; mais ses complices sont tirés du temple de Minerve où ils s'étaient réfugiés, et massacrés contre la parole qu'on leur avait donnée de leur conserver la vie. Cette perfidie des vainqueurs excite une indignation générale. Bientôt après arrive la nouvelle que les Mégariens se sont emparés du Nysée et de l'île de Salamine, et une maladie épidémique se répand dans la ville.

ÉPIMÉNIDE.

Dans ces tristes circonstances où les imaginations étaient frappées de terreurs paniques, on consulta les devins et les oracles. Sur leur réponse, on fit venir de Crète Épiménide, regardé comme un homme qui avait commerce avec les dieux, et qui lisait dans l'avenir. Athènes le reçut avec les transports de l'espérance et de la crainte.

Après avoir fait offrir des sacrifices dans de nouveaux temples et sur de nouveaux autels, il profita de son ascendant pour faire des changemens dans les cérémonies religieuses, et par une foule de réglemens utiles il tâcha de ramener les Athéniens à des principes d'union et d'équité. Il partit couvert de gloire et honoré des regrets de tout le peuple. Il refusa des présens considérables, et ne demanda qu'un rameau d'olivier consacré à Minerve. Peu de temps après son départ, les factions se renouvelèrent avec une nouvelle fureur.

LEGISLATION DE SOLON.

[AN 594 avant J. C.] Pour retenir l'état sur le penchant de sa ruine, Solon fut, d'une voix unanime, élevé à la dignité de premier magistrat, de législateur et d'arbitre souverain. Il descendait des anciens rois d'Athènes. Dès sa jeunesse, il s'appliqua au commerce, et voyagea ensuite pour augmenter ses connaissances.

Le dépôt des lumières était alors entre les mains de quelques hommes vertueux, connus sous le nom de sages, et distribués en différens cantons de la Grèce. Leur unique étude avait pour objet l'homme, ce qu'il est, ce qu'il doit être, comment il faut l'instruire et le gouverner. Liés d'une étroite amitié, ils se réunissaient quelquefois dans un même lieu pour se communiquer leurs lumières, et s'occuper des intérêts de l'humanité. Dans ces assemblées augustes, paraissaient Thalès de Milet, Pittacus de Mitylène, Bias de Priène, Cléobule de Lindus, Milon de Chio, Chilon de Lacédémone, et Solon d'Athènes, le plus illustre de tous. Au nombre de ces sages, on peut ajouter l'ancien Anacharsis, que le bruit de leur réputation attira en Grèce du fond de la Scythie. Aux connaissances que Solon puisa dans le commerce de ces sages, il joignait des talens distingués, entre autres celui de la poésie.

Il le cultiva jusqu'à son extrême vieillesse, mais toujours sans efforts et sans prétention. Dans les derniers temps de sa vie, il avait entrepris de décrire, dans un poëme, les révolutions arrivées sur notre globe, et les guerres des Athéniens contre les habitans de l'île Atlantique, située au-delà des colonnes d'Hercule, et depuis engloutie dans les flots.

Le premier acte d'autorité qu'il exerça, lorsqu'il fut à la tête de la république, fut de concilier les intérêts des riches et des pauvres, en refusant le partage des terres, que ceux-ci demandaient à grands cris, et en leur accordant l'abolition des dettes particulières et l'annulation de tous les actes qui engageaient la liberté du citoyen. Les uns et les autres murmurèrent d'abord, parce qu'ils n'avaient pas tout obtenu; mais bientôt en voyant l'industrie renaître et la confiance se rétablir, ils admirèrent la sagesse de leur législateur, et lui accordèrent de nouveaux pouvoirs dont il profita pour revoir les lois de Dracon : celles qui regardent l'homicide furent conservées.

Enhardi par le succès, Solon acheva l'ouvrage de sa législation. Préférant le gouvernement populaire à tout autre, il s'occupa d'abord de trois objets essentiels; de l'assemblée de la nation, du choix des magistrats, et des tribunaux de justice.

Il fut réglé que la puissance suprême résiderait dans des assemblées où tous les citoyens auraient droit d'assister, et qu'on y statuerait sur la paix, sur la guerre, sur les alliances, sur les lois, sur les impositions, sur tous les grands intérêts de l'état. Pour diriger la multitude dans ses jugemens, Solon établit un sénat de quatre cents membres tirés des quatre tribus qui composaient alors l'Attique; ces quatre cents personnes furent comme les députés et les représentans de la nation. Toute décision du peuple devait être précédée d'un décret du sénat. Il

fut aussi réglé que les premiers opinans dans l'assemblée du peuple seraient âgés de plus de cinquante ans, et que tout orateur, avant de parler sur les affaires publiques, subirait un examen qui roulerait sur ses mœurs et sa conduite.

Ce fut à l'assemblée générale que Solon laissa le pouvoir de choisir les magistrats, et celui de se faire rendre compte de leur administration; il jugea néanmoins convenable de laisser les magistratures entre les mains des riches, qui les avaient occupées jusqu'alors. Son motif était de les rendre plus respectables à la multitude. Elles devinrent annuelles : les principales dépendirent de l'élection, et les autres furent données par le sort.

Les neuf principaux magistrats ou archontes présidèrent à des tribunaux dont les jugemens furent portés à des cours supérieures de justice. Pour remplir ces cours, Solon décida que tous les citoyens, sans distinction, pourraient se présenter pour remplir les places de juges, et que le sort déciderait entre eux.

Athènes avait dans l'Aréopage un tribunal respecté du peuple par ses lumières et son intégrité. Pour lui concilier plus de respect encore, et l'instruire à fond des intérêts publics, Solon voulut que les archontes, en sortant de place, fussent, après un sévère examen, inscrits au nombre des sénateurs. Ainsi, le sénat de l'Aréopage et celui des quatre cents devenaient deux contre-poids assez puissans pour garantir la république des orages qui menacent les états; le premier en réprimant les entreprises des riches le second en arrêtant les excès de la multitude.

Plusieurs lois vinrent à l'appui de ces dispositions. L'une des plus remarquables est celle qui prononçait des peines contre les citoyens qui, dans un temps de trouble, ne se déclareraient pas ouvertement pour un des partis.

Une seconde loi condamne à mort le citoyen convaincu d'avoir voulu s'emparer de l'autorité souveraine.

Enfin, dans le cas ou un autre gouvernement s'élèverait sur les ruines du gouvernement populaire, les magistrats doivent se démettre de leurs emplois, et il est permis à tout citoyen d'arracher la vie, non seulement au tyran et à ses complices, mais encore au magistrat qui continuera ses fonctions après la destruction de la démocratie : telle est, en abrégé, la république de Solon.

Ces dispositions fondamentales furent suivies d'un code de lois civiles et criminelles, dans lequel le grand homme considéra le citoyen sous trois aspects différens : 1° dans sa personne, comme faisant partie de l'état; 2° dans la plupart des obligations qu'il contracte, comme membre d'une famille qui appartient elle-même à l'état; 3° dans sa conduite, comme membre d'une société dont les mœurs constituent la force de l'état.

Pour donner une idée de sa législation sous ces trois points de vue, il suffira d'en rapporter quelques dispositions.

Lorsqu'un Athénien attente à ses jours, il est coupable envers l'état, qu'il prive d'un citoyen; on enterre séparément sa main, et cette circonstance est une flétrissure. Mais s'il attente à la vie de son père, les lois gardent le silence sur ce forfait. Pour en inspirer plus d'horreur, Solon a supposé qu'il n'était pas dans l'ordre des choses possibles.

En notant l'oisiveté d'infamie, Solon ordonne à l'Aréopage de rechercher de quelle manière les citoyens pourvoient à leur subsistance; il leur permet à tous d'exercer des arts mécaniques, et prive celui qui a négligé de donner un métier à son fils des secours qu'il doit en attendre dans sa vieillesse.

Le citoyen devenu fameux par la dépravation de ses mœurs, de quelque état qu'il soit, quelque talent qu'il possède, sera exclu des sacerdoces, des magistratures, du sénat, de l'assemblée générale; il ne pourra, ni parler en public, ni se charger d'une ambassade, ni siéger dans les tribunaux de justice; et s'il exerce quelqu'une de ces fonctions, il sera poursuivi criminellement, et subira les peines prescrites par la loi.

Les lois de Solon ne devaient conserver leur force que pendant un siècle. Il avait fixé ce terme pour ne pas révolter les Athéniens par la perspective d'un joug éternel. Quand on les eut méditées à loisir, il fut assiégé d'une foule d'importuns qui l'accablaient de questions, de conseils, de louanges ou de reproches. Après avoir épuisé les voies de la douceur et de la patience, et comprenant que le temps seul pouvait affermir son ouvrage, il prit la résolution de s'absenter pour dix ans, et engagea les Athéniens, par un serment solennel, à ne point toucher à ses lois jusqu'à son retour.

Il visita l'Égypte, où il fréquenta ses prêtres, qui croyaient avoir entre leurs mains les annales du monde : de là il passa en Crète, où il instruisit le souverain d'un petit canton dans l'art de régner, et donna son nom à une ville dont il procura le bonheur.

A son retour, il trouva les Athéniens près de tomber dans l'anarchie. Accueilli avec les honneurs les plus distingués, il voulut profiter de ces dispositions favorables, pour calmer l'agitation des partis. Il se crut d'abord puissamment secondé par Pisistrate; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il cachait sous une feinte modération une ambition démesurée.

PISISTRATE.

Jamais homme ne réunit plus de qualités pour captiver les esprits : une naissance illustre, de grandes richesses, une valeur souvent éprouvée, une figure imposante, une éloquence persuasive, un esprit enrichi des agrémens que la nature donne, et des connaissances que procure l'étude. Avec de si grands avantages, accessible aux moindres citoyens, il leur prodiguait des secours et des consolations. Devenu, par une conduite toute populaire, l'idole de la multitude, il crut pouvoir s'élever aisément à la souveraine puissance. Voici le stratagème dont il se servit.

Un jour, il paraît dans la place publique, couvert de blessures qu'il s'était faites lui-même, et implorant la protection du peuple. On convoqua l'assemblée; il montre ses plaies, et accuse le sénat ainsi que les chefs des autres factions d'avoir attenté à ses jours. Des cris s'élèvent de toutes parts; les principaux citoyens prennent la fuite ou gardent le silence. Solon leur reproche leur lâcheté; mais sa voix, que les ans ont affaiblie, est étouffée par les clameurs de la multitude, et l'assemblée se termine par accorder à Pisistrate un corps de satellites, chargé de veiller à sa conservation. Bientôt après, il emploie ces forces à s'emparer de la citadelle; il désarme le peuple, et usurpe la souveraineté [an 560 avant J. C.].

Solon, quoique souvent consulté par cet usurpateur, qui ne cessait de lui donner des marques de déférence et de respect, ne survécut pas long-temps à l'asservissement de sa patrie.

Trente-trois années s'écoulèrent depuis cette révolution jusqu'à la mort de Pisistrate; mais deux fois obligé de quitter l'Attique par le crédit de ses adversaires, il ne fut à la tête du gouvernement que pendant dix-sept ans.

Avant de mourir, il eut la consolation d'affermir son autorité dans sa famille.

On doit lui rendre cette justice, c'est que, tant qu'il fut à la tête de l'administration, ses jours furent consacrés à l'utilité publique, et marqués ou par de nouveaux bienfaits ou par de nouvelles vertus. Comme il ne craignait pas le progrès des lumières, il publia une nouvelle édition des ouvrages d'Homère, et forma pour l'usage des Athéniens une bibliothèque composée des meilleurs livres que l'on connût alors. Dans une monarchie il aurait été le modèle des rois; mais dans la république d'Athènes on fut, en général, plus frappé du vice de son usurpation que des avantages qui en résultaient pour l'état.

Après sa mort, Hippias et Hipparque ses fils lui succédèrent; avec moins de talens, ils gouvernèrent avec la même sagesse. Malheureusement, le second commit une injustice dont il fut la première victime.

Deux jeunes Athéniens, Harmodius et Aristogiton, liés l'un à l'autre de la plus tendre amitié, ayant reçu de ce prince un affront qu'il était impossible d'oublier, conjurèrent sa perte et celle de son frère. Le jour qu'on célébrait la fête des Panathénées, ils couvrent leurs poignards de branches de myrte, et se rendent dans un endroit où les princes mettaient en ordre une procession qu'ils devaient conduire au temple de Minerve, s'approchent d'Hipparque, et lui plongent un poignard dans le cœur. Harmodius tombe aussitôt sous les coups des satellites du prince. Aristogiton, arrêté presque au même instant, est présenté à la question, et nomme pour ses complices les plus fidèles partisans d'Hippias, qui sur-le-champ le fait traîner avec eux au supplice.

Dès lors Hippias ne se signala plus que par des injustices: mais, trois ans après, il fut forcé d'abdiquer la tyrannie par le chef des Alcméonides, maison puissante

d'Athènes, qui avait rassemblé tous les mécontens auprès de lui, et obtenu le secours des Lacédémoniens. Après avoir erré quelque temps avec sa famille, Hippias se rendit auprès de Darius, roi de Perse. Il périt enfin à la bataille de Marathon.

Les Athéniens n'eurent pas plutôt recouvré leur liberté, qu'ils rendirent les plus grands honneurs à la mémoire d'Harmodius et d'Aristogiton; on leur éleva des statues dans la place publique, et l'on accorda pour toujours à leurs descendans des priviléges très-étendus.

Après l'expulsion des Pisistratides, Clistène, le chef de la maison des Alcméonides, pour se concilier le peuple, partagea en dix tribus les quatre qui, depuis Cécrops, comprenaient les habitans de l'Attique, et tous les ans on tira de chacune cinquante sénateurs, ce qui porta le nombre de ces magistrats à cinq cents. Ces dix tribus, comme autant de petites républiques, avaient chacune leurs présidens, leurs officiers de police, leurs tribunaux, leurs assemblées et leurs intérêts. Les multiplier et leur donner plus d'activité, c'était engager tous les citoyens, sans distinction, à se mêler des affaires publiques : aussi les Athéniens déployèrent-ils bientôt un caractère qu'on ne leur avait pas encore soupçonné. Depuis cette époque jusqu'à leur corruption, il ne s'est écoulé qu'environ un demi-siècle.

SECTION SECONDE.

Siècle de Thémistocle et d'Aristide, depuis l'an 490 jusqu'à l'an 444 avant J. C.

Darius Ier, roi de Perse, était revenu de la funeste expédition qu'il avait entreprise pour subjuguer les Scythes, lorsque les villes de l'Ionie, voulant recouvrer leur liberté, qu'elles avaient perdue par les conquêtes de Cy-

rus, chassèrent leurs gouverneurs, brûlèrent la ville de Sardes, capitale de l'ancien royaume de Lydie, et entraînèrent dans leur révolte les peuples de Carie et de l'île de Chypre. Les Lacédémoniens prirent le parti de ne point accéder à cette ligue; les Athéniens, sans se déclarer ouvertement, prirent celui de la favoriser. Ils envoyèrent en Ionie des troupes qui contribuèrent à la prise de Sardes. Les Érétriens de l'Eubée suivirent leur exemple.

Le principal auteur de ce soulèvement, fut Histiée de Milet, qui, retiré à la cour de Perse, impatient de revoir sa patrie, se servit du prétexte des troubles qu'il avait excités sous main, pour obtenir la permission d'y revenir. Il ne porta pas loin la peine de sa trahison : il fut pris les armes à la main, et les généraux de Darius se hâtèrent de le faire mourir.

En apprenant l'incendie de Sardes, Darius jura de tirer vengeance de la révolte des Ioniens et de la conduite des Athéniens. Mais avant d'attaquer ceux-ci, il tourna ses armes contre les premiers. Cette guerre, qui dura quelques années, se termina par la soumission entière de l'Ionie, et par la conquête de plusieurs îles de la mer Égée et de toutes les villes de l'Hellespont.

Darius, avant d'en venir à une rupture ouverte avec la Grèce, envoya partout des hérauts, pour demander en son nom la terre et l'eau. C'est la formule que les Perses emploient pour exiger l'hommage des nations. La plupart des îles et des peuples du continent le rendirent sans hésiter. Les Athéniens et les Lacédémoniens non seulement le refusèrent, mais, par une violation manifeste du droit des gens, ils jetèrent dans une fosse profonde les ambassadeurs du roi. Les premiers poussèrent leur indignation encore plus loin : ils condamnèrent à mort l'interprète qui avait souillé la langue grecque en expliquant les ordres d'un barbare.

A cette nouvelle, Darius donna le commandement de ses troupes à un Mède, nommé Datis, avec ordre de détruire Athènes et Erétrie, et de lui en amener les habitans chargés de chaînes.

Une flotte de six cents vaisseaux transporta l'armée dans l'île d'Eubée. La ville d'Érétrie fut prise par trahison, après s'être vigoureusement défendue pendant six jours. Ses temples furent rasés et ses habitans mis aux fers. La flotte victorieuse ayant ensuite abordé sur les côtes de l'Attique, mit à terre, auprès du bourg de Marathon, éloigné d'Athènes d'une journée de chemin, cent mille hommes d'infanterie et dix mille de cavalerie. A la nouvelle de ce débarquement, les Athéniens consternés implorèrent le secours des peuples voisins. Les Lacédémoniens seuls leur promirent des troupes, que divers obstacles empêchèrent de les rejoindre sur-le-champ. Abandonnés à leurs propres forces, ils résolurent de périr les armes à la main.

Heureusement, il parut alors trois hommes destinés à donner un nouvel essor aux sentimens de la nation. C'était Miltiade, Aristide et Thémistocle. Le premier avait fait long-temps la guerre en Thrace, et s'était acquis une réputation brillante. Il ne faut qu'un trait pour peindre Aristide : il fut le plus juste et le plus vertueux des Athéniens. Il en faudrait plusieurs pour exprimer les talens, les ressources et les vues de Thémistocle.

Enflammées par l'exemple et les discours de ces trois illustres citoyens, les dix tribus fournirent chacune mille hommes de pied avec un capitaine à leur tête. Il fallut enrôler des esclaves pour compléter ce nombre. Dès que ces troupes furent rassemblées, elles sortirent de la ville, et descendirent dans la plaine de Marathon, où les habitans de Platée, en Béotie, leur envoyèrent un renfort de mille fantassins.

A peine cette petite armée fut-elle arrivée en présence de l'ennemi, que la bataille fut résolue. Pour en assurer le succès, Aristide et les autres généraux cédèrent à Miltiade le commandement qu'ils avaient chacun à leur tour; mais, pour les mettre eux-mêmes à l'abri des événemens, il attendit le jour qui le mettait de droit à la tête de l'armée. Dès que le jour parut, il rangea ses troupes au pied d'une montagne, dans un lieu parsemé d'arbres, qui devait arrêter la cavalerie persane. Un intervalle de huit stades, ou un tiers de lieue, séparait les Grecs de l'armée des Perses.

Au premier signal, les Athéniens franchissent cet espace à la course. Les Perses, étonnés d'un genre d'attaque si nouveau, restent d'abord immobiles; mais bientôt ils opposent à la fureur impétueuse de leurs ennemis une fureur plus tranquille et non moins redoutable. Après quelques heures d'un combat opiniâtre, les deux ailes de l'armée grecque commencent à fixer la victoire par la déroute de celles des Perses qui leur sont opposées. Elle fut enfin décidée, lorsque ensuite elles se portèrent contre le centre de l'ennemi, qui pressait vivement le corps de bataille commandé par Aristide et Thémistocle.

Les Perses, repoussés de tous côtés, s'enfuient vers leur flotte. Le vainqueur les poursuit le fer et la flamme à la main; il prend, brûle ou coule à fond plusieurs de leurs vaisseaux; les autres se sauvent à force de rames.

Miltiade fut blessé dans le combat; Hippias y périt, et deux généraux athéniens. L'action était à peine décidée qu'un soldat, excédé de fatigue, forme le projet de porter la première nouvelle d'un si grand succès aux magistrats d'Athènes; chargé de ses armes, il court, vole, arrive, annonce la victoire, et tombe mort à leurs pieds.

Cette grande bataille se donna la troisième année de la soixante-douzième olympiade, le 29 septembre de l'an

490 avant J. C. Le lendemain, arrivèrent deux mille Spartiates qui avaient fait en trois jours et trois nuits douze cents stades de chemin (ou quarante-six lieues et demie). Ils ne se retirèrent qu'après avoir donné de justes éloges aux vainqueurs.

Les Athéniens n'oublièrent rien pour éterniser la mémoire des cent quatre-vingt-douze héros qu'ils avaient perdus dans la bataille. On leur fit des funérailles honorables; leurs noms furent gravés sur des demi-colonnes élevées dans la plaine de Marathon. Un habile artiste peignit les détails de l'action dans un des portiques les plus fréquentés de la ville; il y représenta Miltiade à la tête des généraux, et au moment où il haranguait les troupes.

Les Athéniens avaient élevé Miltiade si haut qu'ils commencèrent à le craindre. Ceux qui portaient envie à sa gloire représentaient que, pendant qu'il commandait en Thrace, il avait exercé tous les droits de la souveraineté, et qu'il était temps de veiller sur ses vertus comme sur sa gloire. Le mauvais succès d'une expédition qu'il entreprit contre l'île de Paros fournit un nouveau prétexte à la haine de ses ennemis. On l'accusa de s'être laissé corrompre par l'argent des Perses, et, malgré les sollicitations des plus honnêtes citoyens, il fut condamné à être jeté dans la fosse où l'on fait périr les malfaiteurs. Sur l'opposition du magistrat à l'exécution de ce décret, sa peine fut commuée en une amende de cinquante talens. Comme il n'était pas en état de la payer, il fut jeté dans une prison où il expira des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Marathon.

THÉMISTOCLE ET ARISTIDE.

Ces deux Athéniens prenaient sur leurs concitoyens la supériorité que l'un méritait par la diversité de ses ta-

lens, l'autre par l'uniformité d'une conduite entièrement consacrée au bien public : tous deux, opposés dans leurs principes et dans leurs projets, remplissaient tellement la place publique de leurs divisions, qu'un jour Aristide, après avoir remporté un avantage sur son adversaire, ne put s'empêcher de dire que c'en était fait de la république, si on ne le jetait lui et Thémistocle dans une fosse profonde.

Voici un trait qui fait connaître parfaitement la différence de caractère de ces deux Athéniens. Thémistocle annonça publiquement qu'il avait formé un projet important, et dont le succès ne pouvait être assuré que par le secret le plus impénétrable. Le peuple répondit : « Qu'Aristide en soit le dépositaire, nous nous en rapportons à lui. » Thémistocle tira ce dernier à l'écart, et lui dit : « La flotte de nos alliés séjourne tranquillement dans le port de Pagase ; je propose de la brûler ; et nous sommes les maîtres de la Grèce. — Athéniens, dit alors Aristide, rien de si utile que le projet de Thémistocle, mais rien de si injuste.— Nous n'en voulons point ! » s'écria l'assemblée.

A la fin, les talens et l'intrigue triomphèrent de la vertu. Comme Aristide se portait pour arbitre dans les différens des particuliers, la réputation de son équité fit déserter les tribunaux de la justice. La faction de Thémistocle l'accusa d'établir une royauté d'autant plus redoutable, qu'elle était fondée sur l'amour du peuple, et conclut à la peine de l'exil. Les tribus étaient assemblées et devaient donner leur suffrage par écrit. Aristide assistait au jugement. Un citoyen obscur, assis à ses côtés, le pria d'inscrire le nom de l'accusé sur une petite coquille qu'il lui présenta. — « Vous a-t-il fait quelque tort ? demanda Aristide. — Non, dit cet inconnu, mais je suis ennuyé de l'entendre partout nommer *le juste*. » Aristide écrivit son nom, fut condamné, et sortit de la ville, en

formant des vœux pour sa patrie. Son exil suivit de près la mort de Darius.

Xercès, fils et successeur de ce prince, se laissa facilement persuader par Mardonius, son beau-frère, de réunir la Grèce et l'Europe entière à l'empire des Perses. La guerre fut résolue, et toute l'Asie s'ébranla. Quatre années furent employées à lever des troupes et à faire d'immenses préparatifs. Lorsqu'ils furent achevés, le roi partit de Suze et se rendit à Sardes en Lydie, d'où il envoya des hérauts dans toute la Grèce, excepté chez les Lacédémoniens et les Athéniens.

Au printemps de la quatrième année de la soixante-quatorzième olympiade, quatre cent quatre-vingt ans avant J. C., il s'avança avec une armée immense sur les bords de l'Hellespont. Voulant contempler à loisir le spectacle de sa puissance, il monta sur un trône élevé et vit la mer couverte de ses vaisseaux et la campagne de ses troupes. Dans cet endroit, la côte d'Asie n'est séparée de celle d'Europe que par un bras de mer de sept stades de largeur, ou d'un grand quart de lieue. Deux ponts de bateaux, affermis sur leurs ancres, rapprochèrent les rivages opposés. Une tempête ayant détruit cet ouvrage, Xercès fit couper la tête aux ouvriers, et voulant traiter la mer en esclave, il ordonna qu'elle fût frappée à grands coups de fouet, marquée d'un fer chaud, et qu'on y jetât une paire de chaînes. Son armée, forte de dix-sept cent mille hommes de pied et de quatre-vingt mille chevaux, employa sept jours et sept nuits à passer le détroit; ses bagages, un mois entier. Arrivé dans la plaine de Doriscus, arrosée par l'Hèbre, il passa ses troupes en revue, et se rendit ensuite sur sa flotte, qui, sur douze cent sept galères à trois rangs de rames, pouvait contenir un peu plus de deux cent quarante mille hommes. A ces forces, amenées d'Asie, se joignirent bientôt

trois cent mille combattans, tirés de plusieurs contrées européennes soumises au roi de Perse.

Après la revue de ses troupes de terre et de mer, Xercès consulta le roi Démarate, qui, exilé de Lacédémone quelques années auparavant, avait trouvé un asile à la cour de Suze. Peu satisfait des réponses de ce Spartiate, il donna ses ordres, et l'armée se mit en marche sur trois colonnes, dont l'une côtoyait la mer. Les vaisseaux, chargés de vivres, réglaient leurs mouvemens sur ceux de l'armée, qui se porta sur la Thessalie. Comme le mont Athos, qui s'avançait dans la mer, devait allonger le chemin de sa flotte, Xercès ordonna que l'isthme qui le joignait à la terre fût percé; ce qui fut exécuté : de manière que deux galères pouvaient passer de front dans le canal qui fut creusé.

A l'approche du danger qui les menaçait, les Lacédémoniens et les Athéniens cherchant à former une ligue générale de tous les peuples de la Grèce, assemblèrent une diète à l'isthme de Corinthe, et envoyèrent de ville en ville des députés, chargés d'y répandre l'ardeur dont ils étaient animés. Leurs efforts eurent peu de succès : les Argiens, affaiblis par des pertes considérables qu'ils avaient faites dans une guerre contre Lacédémone, restèrent tranquilles, et finirent par entretenir des intelligences avec Xercès; Gélon, roi de Syracuse, ne voulut accorder son secours qu'à la condition inadmissible qu'il commanderait l'armée confédérée; et les Thessaliens, au lieu de défendre leurs passages, résolurent de faire leur accommodement avec les Perses. Ainsi, il ne restait plus pour la défense de la Grèce qu'un petit nombre de peuples et de villes, dont Thémistocle s'efforçait de relever les espérances.

Ce grand homme avait entrepris de tourner les vues des Athéniens du côté de la mer. Il leur persuada d'em-

ployer les sommes qui provenaient de leurs mines d'argent à construire deux cents galères, soit pour attaquer les habitans de l'île d'Égine avec lesquels ils étaient en guerre, soit pour se défendre un jour contre les Perses.

Pendant que Xercès continuait sa marche, il fut résolu dans la diète de l'isthme qu'un corps de troupes, sous la conduite de Léonidas, roi de Sparte, s'emparerait du passage des Thermopyles, situé entre la Thessalie et la Locride, et que l'armée navale de la confédération attendrait celle des Perses dans un détroit formé par les côtes de la Thessalie et par celles de l'Eubée. Les Athéniens, qui devaient armer un nombre de galères beaucoup plus considérable que les Lacédémoniens, voulurent bien, pour éviter les suites d'une querelle, se désister de leurs prétentions au commandement de la flotte, en faveur de ces derniers. Eurybiade fut élu général, et eut sous lui Thémistocle et les chefs des autres nations. Ces mesures prises, tous les vaisseaux se réunirent auprès d'un endroit nommé Artémisium, sur la côte septentrionale de l'Eubée.

Léonidas, instruit de la résolution de la diète, ne prit avec lui que trois cents Spartiates, dont il connaissait les sentimens. Quelques jours après, ces braves célébrèrent d'avance son trépas et le leur par un combat funèbre. Cette cérémonie achevée, ils sortirent de la ville, suivis de leurs parens et de leurs amis, dont ils reçurent les adieux éternels.

En passant par les terres des Thébains, dont la foi était suspecte, le roi de Sparte reçut d'eux quatre cents hommes avec lesquels il alla se poster aux Thermopyles. Bientôt lui arrivèrent successivement des troupes plus ou moins nombreuses, de différentes villes, qui portèrent ses forces à un peu plus de sept mille hommes.

Léonidas avait à peine achevé ses dispositions pour s'opposer au passage de l'immense armée de Xercès, qu'on la vit couvrir toute la plaine de Trachis. Effrayés de ce spectacle, la plupart des chefs proposèrent de se retirer à l'isthme de Corinthe; mais Léonidas rejeta cet avis, et se contenta d'envoyer des courriers, pour presser le secours des villes alliées. Xercès lui ayant envoyé une lettre qui ne contenait que ces mots : *Rends-moi tes armes* ; il écrivit au-dessous, *Viens les prendre.*

Xercès, outré de colère, fait marcher les Mèdes avec ordre de lui amener sur-le-champ les trois cents Spartiates, qu'il croyait composer seuls toutes les forces de Léonidas. Quelques soldats courent à ce prince, et lui disent : *Les Perses sont près de nous.* Il répond froidement : *Dites plutôt que nous sommes près d'eux.* Aussitôt il sort du retranchement avec l'élite de ses troupes, et donne le signal du combat. Les premiers rangs des Mèdes tombent percés de coups; ceux qui les remplacent éprouvent le même sort. De nouvelles troupes succèdent aux premières; mais, après plusieurs attaques infructueuses, elles prennent la fuite. La troupe des dix mille immortels, à son tour, s'avance contre les Grecs, et se retire après une perte considérable.

Le lendemain, le combat recommença, mais avec aussi peu de succès de la part des Perses. Déjà Xercès désespérait de forcer le passage, lorsqu'un habitant du pays vint lui découvrir un sentier par lequel on pouvait tourner les Grecs. Transporté de joie, il fait aussitôt partir le corps des immortels, sous la conduite de ce guide. Ces troupes, favorisées par les ténèbres de la nuit, pénètrent par un bois vers les lieux où Léonidas avait placé un détachement de son armée, composé du contingent des Phocéens. Cette troupe de braves s'étant repliée sur les hauteurs voisines, les Perses continuent leur route,

et le lendemain au matin, Léonidas ne peut plus douter du danger qui le menace. Dans une conjoncture si critique, il renvoie hors du défilé les troupes alliées, et ne garde avec lui que ses Spartiates, ainsi que les Thespiens et les Thébains qui avaient juré de ne le point abandonner.

Désespérant de défendre les Thermopyles, il prend l'audacieuse résolution de marcher à la tente de Xercès, d'immoler ce prince ou de périr au milieu de son camp. Ses soldats, instruits de son dessein, ne lui répondent que par un cri; il leur fait prendre un repas frugal, en disant : « *Nous en prendrons bientôt un autre chez Pluton.* »

Au milieu de la nuit, les Grecs, Léonidas à leur tête, sortent du défilé, renversent les postes avancés de l'ennemi, pénètrent dans la tente de Xercès, qui venait de la quitter, entrent ensuite dans les tentes voisines, et répandent partout la terreur et le carnage. Les Perses se rallient enfin et les attaquent de toutes parts. Léonidas tombe sous une grêle de traits. Après un combat terrible, ses compagnons enlèvent son corps, repoussent l'ennemi, franchissent le retranchement du défilé, et vont se placer sur une petite colline. Ce fut là qu'après s'être défendus avec la plus grande valeur contre les troupes qui les cernaient, ils succombèrent tous sous les coups de l'ennemi.

Le dévouement de Léonidas et de ses compagnons produisit plus d'effet que la victoire la plus brillante. Il apprit aux Grecs le secret de leurs forces, aux Perses celui de leur faiblesse.

Pendant que Xercès était aux Thermopyles, son armée navale, après avoir essuyé une violente tempête, vint mouiller à quatre-vingts stades, environ trois lieues, de celle des Grecs chargée de la défense du passage entre l'Eubée et la terre ferme. A son approche, celle-ci

résolut d'abandonner le détroit; mais Thémistocle l'y retint, et ce ne fut qu'après qu'on eut appris que le pas des Thermopyles était forcé qu'elle se retira vers l'île de Salamine.

Cependant l'armée de terre des Grecs s'était placée à l'isthme de Corinthe, et ne songeait plus qu'à disputer l'entrée du Péloponèse. Cette mesure contrariait le système de défense conçu par Thémistocle. Afin d'y faire renoncer les Athéniens, il leur représente que leur flotte seule est un asile assuré, et appuie ses discours par des oracles qu'il a obtenus de la Pythie. Le peuple se laisse persuader, et porte un décret par lequel il est ordonné que la ville serait mise sous la protection de Minerve; que tous les habitans en état de porter les armes passeraient sur les vaisseaux; et que chaque particulier pourvoirait à la sûreté de sa femme, de ses enfans et de ses esclaves. Ce décret fut aussitôt exécuté. Les guerriers se rendirent sur la flotte; les hommes âgés, les femmes, les enfans furent transportés sur les vaisseaux à Égine, à Trézène, à Salamine, et les vieillards, à qui leurs infirmités ne permettaient pas de s'embarquer, restèrent dans la ville.

Xercès sortait alors des Thermopyles, et entrait dans la Phocide dont les campagnes furent ravagées et les villes détruites. La Béotie se soumit, à l'exception de Platée et de Thespies, qui furent ruinées de fond en comble.

Après avoir dévasté l'Attique, les barbares entrèrent dans Athènes, où ils trouvèrent quelques vieillards qui attendaient la mort, et un petit nombre de citoyens qui avaient résolu de défendre la citadelle. Ils pillèrent la ville, et la livrèrent aux flammes.

Cet incendie fit une si vive impression sur l'armée navale des Grecs qui mouillait sur les côtes de Salamine, à une petite distance de celle des Perses, que

la plupart des chefs résolurent de se rapprocher de l'isthme de Corinthe, où les troupes de terre s'étaient retranchées. Ce départ devait s'effectuer le lendemain. Pendant la nuit, qui était celle du 18 au 19 octobre de l'an 480 avant J. C., Thémistocle se rend auprès du lacédomien Eurybiade, généralissime de la flotte, et tâche de le dissuader du dessein d'abandonner la position qu'on avait prise. Eurybiade convoque aussitôt le conseil de l'armée. Tous les généraux se soulèvent contre le sentiment de Thémistocle, et, au milieu des débats les plus tumultueux, le général lacédémonien lève sa canne pour le frapper. Thémistocle, au lieu de s'irriter d'un tel outrage, ne lui dit que ces paroles : « *Frappe*, « *mais écoute.* » Ce trait de grandeur d'âme étonne le Spartiate, fait régner le silence ; et Thémistocle, prenant sa supériorité, démontre à l'assemblée, par des raisons péremptoires, que l'intérêt de tous les Grecs est de combattre les Perses à Salamine. Son discours, et surtout sa fermeté, frappèrent si vivement Eurybiade, qu'il ordonna que la flotte resterait près des rivages de Salamine.

Les mêmes intérêts s'agitaient en même temps sur les deux flottes. Xercès, après avoir pris l'avis des chefs des divisions, dont son armée navale était composée, et au nombre desquels étaient les rois de Sidon, de Tyr, de Chypre, Artémise, reine d'Halicarnasse, et quantité d'autres petits souverains, fit avancer sa flotte vers l'ile de Salamine, et son armée de terre vers l'isthme de Corinthe.

Cette marche fit reprendre à la plupart des généraux de la flotte grecque, le dessein d'aller au secours du Péloponèse. Comme leur avis prévalait dans le conseil, Thémistocle fit partir pendant la nuit un homme, chargé d'annoncer de sa part, aux chefs de la flotte ennemie, qu'une partie des Grecs, le général des Athéniens à leur

tête, étaient disposés à se déclarer pour le roi; que les autres, saisis de crainte, méditaient une prompte retraite, et, qu'affaiblis par leurs divisions, s'ils se voyaient tout-à-coup entourés de l'armée persane, ils seraient forcés de rendre leurs armes, ou de les tourner contre eux-mêmes.

Trompés par ce rapport, les Perses s'avancent à la faveur des ténèbres, et bloquent toutes les issues du détroit par lesquelles les Grecs auraient pu s'échapper. Dans ce moment, Aristide qui avait été rappelé dans sa patrie quelque temps auparavant, passait de l'île d'Égine à l'armée des Grecs. Il s'aperçut du mouvement des Perses, et dès qu'il fut arrivé à Salamine, il se rendit à l'endroit où les chefs étaient assemblés, fit appeler Thémistocle, et lui dit : « Un seul intérêt doit nous animer aujourd'hui, celui de sauver la Grèce; vous, en donnant des ordres, et moi, en les exécutant. Dites aux Grecs qu'il n'est plus question de délibérer, et que l'ennemi vient de se rendre maître des passages. » Après ces paroles, informé du stratagème de Thémistocle, il entra au conseil, où son récit fut confirmé par d'autres témoins qui arrivaient successivement. L'assemblée se sépara aussitôt, et il ne fut plus question que de se préparer au combat.

Xercès, voulant animer ses troupes par sa présence, vint se placer sur une hauteur voisine du détroit, entouré de secrétaires qui devaient décrire toutes les circonstances de la bataille. Dès qu'il parut, les deux ailes de sa flotte se mirent en mouvement.

Le sort de l'action qui allait avoir lieu, dépendait de ce qui se passerait à l'aile droite des Grecs, et à la gauche des Perses; car c'était là que se trouvaient les Athéniens et les Phéniciens. Ceux-ci étaient commandés par un des frères de Xercès. On s'ébranle; les uns et les autres se poussent et se repoussent dans le défilé.

Thémistocle était présent à tous les dangers. Enfin une galère athénienne fond avec impétuosité sur l'amiral phénicien ; le jeune frère de Xercès s'élance sur le vaisseau, et tombe aussitôt percé de coups. La mort de ce général répand la consternation parmi les Phéniciens ; une horrible confusion disperse leurs vaisseaux : vainement les Cypriotes et les autres nations de l'Orient veulent rétablir le combat ; après une assez longue résistance, ils se dispersent à l'exemple des Phéniciens.

Peu content de cet avantage, Thémistocle conduisit son aile victorieuse au secours des Lacédémoniens et des autres alliés qui se défendaient contre les Ioniens. Ceux-ci, dont plusieurs se réunirent aux Grecs pendant la bataille, combattirent avec beaucoup de valeur, et ne songèrent à la retraite que lorsqu'ils eurent sur les bras toute l'armée ennemie. Ce fut alors qu'Artémise, entourée de vaisseaux grecs, n'hésita point à couler à fond un bâtiment de la flotte de Xercès. Un capitaine athénien, qui la suivait de près, trompé par cette manœuvre, s'imagina qu'elle avait quitté le parti des Perses, et cessa de la poursuivre.

L'armée vaincue se retira au port de Phalère, après avoir perdu un grand nombre de vaisseaux. La perte des Grecs ne fut que de quarante galères.

Pendant toute la durée du combat, Xercès avait été agité par la joie, la crainte et le désespoir. Quand il vit la défaite de sa flotte, il tomba dans un abattement profond, dont il ne revint que pour ordonner les préparatifs d'une nouvelle attaque, et de joindre par une chaussée l'île de Salamine au continent. On s'attendait des deux côtés à une nouvelle bataille, lorsque ce prince ayant assemblé ses généraux, la reine Artémise lui persuada de laisser à Mardonius le soin d'achever son ouvrage, et de se retirer dans ses états. Il suivit ce conseil,

et sa flotte reçut l'ordre de se rendre incessamment à l'Hellespont, et de veiller à la conservation du pont de bateaux. L'armée des alliés, suivant l'avis d'Eurybiade, ne la poursuivit pas, mais alla passer l'hiver au port de Pagase.

Quelques jours après, le roi prit le chemin de la Thessalie, où Mardonius fit prendre des quartiers à trois cent mille hommes qu'il avait demandés et choisis dans toute l'armée. De là, continuant sa route, Xercès arriva sur les bords de l'Hellespont avec un petit nombre de troupes. Ne trouvant plus le pont qu'une tempête avait détruit, il se jeta dans un esquif, environ six mois après l'avoir traversé en conquérant, et se rendit en Phrygie pour y bâtir et fortifier des palais.

Après la bataille, le premier soin des vainqueurs fut d'envoyer à Delphes les prémices des dépouilles ennemies qu'ils se partagèrent; ensuite les généraux se rendirent à l'isthme de Corinthe, pour décerner des couronnes à ceux d'entre eux qui avaient le plus contribué à la victoire. Thémistocle, conduit à Lacédémone, y reçut avec Eurybiade une couronne d'olivier. A son départ, on lui fit présent d'un char magnifique, et trois cents jeunes cavaliers des premières familles de Sparte, eurent ordre de l'accompagner jusqu'aux frontières de la Laconie.

Cependant Mardonius cherchait à détacher les Athéniens de l'alliance des Grecs. Dans ce dessein, il fit partir pour Athènes Alexandre, roi de Macédoine, qui leur était uni par les liens de l'hospitalité. Les efforts de cet ambassadeur furent inutiles, et Aristide fit rendre, par l'assemblée du peuple, un décret qui ordonnait aux prêtres de dévouer aux dieux infernaux tous ceux qui auraient des intelligences avec les Perses, et qui se détacheraient de la confédération des Grecs.

Mardonius, instruit de la résolution des Athéniens,

fondit aussitôt sur l'Attique dont les habitans s'étaient une seconde fois réfugiés dans l'île de Salamine, et rentra ensuite en Béotie, dont tous les peuples, à l'exception des Platéens et des Thespiens, s'étaient déclarés pour les Perses. Il établit son camp dans la plaine de Thèbes, le long du fleuve Asopus, dont il occupait la rive gauche jusqu'aux frontières du pays des Platéens.

Les Grecs, au nombre d'environ cent dix mille hommes, dont dix mille Spartiates et cinq mille Athéniens, se placèrent en face, au pied et sur le penchant du mont Cithéron. Aristide commandait les Athéniens; Pausanias, roi de Sparte, toute l'armée. La difficulté de se procurer de l'eau en présence de la cavalerie des Perses, les obligea bientôt de défiler le long du mont Cithéron et d'entrer dans le pays des Platéens. Mardonius n'eut pas plutôt appris que les Grecs avaient changé de position et s'étaient retirés sur le territoire de Platée, que, faisant remonter son armée le long de l'Asopus, il la plaça une seconde fois en leur présence.

Les deux armées restèrent en face l'une de l'autre pendant onze jours. Le onzième, les Grecs qui ne recevaient plus de provisions, et que la disette d'eau ne tourmentait pas moins que le manque de vivres, levèrent leur camp pendant la nuit, dans le dessein de le transporter un peu plus loin et dans une île formée par deux branches de l'Asopus. De là, ils devaient envoyer au passage du mont Cithéron la moitié de leurs troupes pour en chasser les Perses qui interceptaient les convois. Au lever de l'aurore, les Athéniens prennent le chemin de la plaine, et les Lacédémoniens, suivis de trois mille Tégéates, défilent au pied du Cithéron. Parvenus au temple de Cérès, éloigné de dix stades, et de leur première position, et de la ville de Platée, ceux-ci s'arrêtent pour attendre un de leurs corps qui avait long-temps re-

fusé d'abandonner son poste. C'est là qu'ils sont atteints par la cavalerie persane. Dans le même temps Mardonius, à la tête de ses meilleures troupes, passe le fleuve et s'avance à grands pas dans la plaine. Son aile droite attaque aussitôt les Athéniens, pour les empêcher de porter secours aux Lacédémoniens.

Pausanias range ses troupes dans un terrain incliné et inégal, auprès d'un petit ruisseau et de l'enceinte consacrée à Cérès, et se met à consulter les entrailles des victimes. Comme, pendant cet intervalle, ses troupes, qui n'osaient pas se défendre, restaient exposées aux traits de l'ennemi, les Tégéates, ne pouvant maîtriser l'ardeur qui les animait, se mirent en mouvement, et furent bientôt soutenus par les Spartiates. A leur approche, les Perses serrent les rangs, se couvrent de leurs boucliers, et forment une masse dont la pesanteur et l'impulsion arrêtent et repoussent la fureur de l'ennemi. Mardonius, à la tête de mille soldats d'élite, balança long-temps la victoire; mais il tomba enfin, atteint d'un coup mortel. Dès ce moment les Perses sont ébranlés, renversés, mis en déroute. Leur cavalerie arrêta pendant quelque temps les Grecs victorieux, mais elle ne les empêcha pas d'arriver au pied du retranchement que Mardonius avait élevé auprès de l'Asopus. Les Athéniens, qui avaient obtenu le même succès à l'aile gauche, malgré la vigoureuse résistance des Béotiens, loin de les poursuivre, allèrent aussitôt rejoindre les Lacédémoniens qui attaquaient le camp des Perses. Les retranchemens ayant été emportés, tous s'y précipitèrent, et les vaincus s'y laissèrent égorger comme des victimes.

Cette bataille fut livrée le 22 septembre de l'année 479 avant J. C. Des trois cent mille hommes que commandait Mardonius, Artabaze en emmena en Asie quarante mille

qui n'avaient pas donné, et trois mille se sauvèrent de différens côtés.

Les vainqueurs décernèrent le prix de la victoire aux Platéens, pour mettre d'accord les Athéniens et les Lacédémoniens, qui se le disputaient avec beaucoup de vivacité; et, après avoir disposé du butin, dont la dixième partie fut réservée pour le temple de Delphes, ils accordèrent tous les genres d'honneurs à ceux qui étaient morts les armes à la main. Chaque nation fit dresser un tombeau à ses guerriers, et Aristide fit passer un décret qui, entre autres dispositions, portait que les Platéens seraient regardés comme *une nation inviolable et consacrée à la divinité.*

Le même jour de la bataille de Platée, la flotte des Grecs, commandée par Leuthychidas, roi de Lacédémone, et par Xanthippe l'Athénien, remporta une victoire signalée sur les Perses, auprès du promontoire de Mycale en Ionie.

Telle fut la fin de la guerre de Xercès, plus connue sous le nom de guerre Médique. Elle avait duré deux ans. Les peuples respirèrent enfin. Les Athéniens se rétablirent au milieu de leur ville; ils en relevèrent les murailles, malgré les plaintes des alliés, qui commençaient à prendre ombrage de la gloire de ce peuple, et malgré les représentations des Lacédémoniens, dont l'avis était de démanteler les places de la Grèce situées hors du Péloponèse, de peur que, dans une nouvelle invasion, elles ne servissent de retraite aux Perses. Thémistocle sut détourner adroitement l'orage qui dans cette occasion menaçait les Athéniens. De plus, il les engagea à former au Pyrée un port entouré d'une enceinte redoutable, et à construire tous les ans un certain nombre de galères.

Dans le même temps, une flotte nombreuse des alliés, sous les ordres de Pausanias et d'Aristide, obligeait

l'ennemi d'abandonner l'île de Chypre et la ville de Byzance, située sur l'Hellespont. Ces succès achevèrent de perdre Pausanias, qui, enorgueilli de sa gloire, ne se montra plus à l'égard des alliés que comme un dur et insolent satrape. Aussi vit-on ceux-ci proposer aux Athéniens de combattre sous leurs ordres. Les Lacédémoniens, instruits de cette défection, rappelèrent Pausanias, et le dépouillèrent du commandement; et, quelque temps après, sur les preuves qu'ils avaient de ses intelligences avec le roi de Perse, ils le firent mourir. Cette punition ne changea point les dispositions des alliés, et ils refusèrent de reconnaître le successeur de Pausanias.

Dans cette circonstance, les Lacédémoniens délibérèrent sur le parti qu'ils devaient prendre. Alors, on les vit renoncer à l'ancien droit qu'ils avaient de commander les armées, et céder aux Athéniens l'empire de la mer, et le soin de continuer la guerre contre les Perses.

Déterminées par ce généreux sacrifice, toutes les nations mirent leurs intérêts entre les mains d'Aristide, qui, après avoir réglé avec une grande équité les contributions qu'elles devaient fournir, résolut d'attaquer les Perses. Pendant que cet illustre Athénien se conciliait l'estime universelle, et s'élevait par son mérite au premier rang parmi les Grecs, Thémistocle devenait l'objet de la haine des Lacédémoniens, en faisant admettre à l'assemblée des amphictyons les nations qui avaient embrassé le parti de Xercès, et de celle des alliés par les exactions qu'il exerçait dans la mer Égée. De plus, une foule de particuliers se plaignaient, les uns de ses injustices, les autres des richesses qu'il avait acquises, et tous du désir extrême qu'il avait de dominer. Tant d'ennemis prévalurent sur ses services [an 471 avant J. C.]; il fut banni, et se retira dans le Péloponèse :

mais bientôt, accusé d'entretenir une correspondance criminelle avec Artaxercès, successeur de Xercès, il fut poursuivi de ville en ville, et contraint de se réfugier chez les Perses; il mourut plusieurs années après.

Les Athéniens s'aperçurent à peine de cette perte: ils avaient Aristide, et Cimon, fils de Miltiade. Celui-ci, chargé du commandement de la flotte grecque, sort du Pyrée avec trois cents galères; il oblige, par sa présence ou par ses armes, les villes de Carie et de Lycie à se déclarer contre les Perses. Il rencontre ensuite, à la hauteur de l'île de Chypre, la flotte de ces derniers, en coule à fond une partie, et s'empare du reste. Le soir même, il débarque sur les côtes de Pamphilie, attaque l'armée de terre de l'ennemi, la disperse, et retourne à sa flotte avec un nombre prodigieux de prisonniers, et d'immenses dépouilles.

Cette double victoire, la conquête de la presqu'île de Thrace, qui la suivit de près, et quelques autres avantages, accrurent successivement la gloire des Athéniens et la confiance qu'ils avaient dans leurs forces. Leur puissance ne fit qu'augmenter encore par l'abandon que les alliés leur firent de leurs vaisseaux, et par la prise des îles de Scyros, de Naxos et de Thasos, dont les habitans, révoltés de leur orgueil, s'étaient séparés d'eux.

Des secours qu'ils donnèrent aux Lacédémoniens contre leurs esclaves révoltés et quelques villes de la Laconie qui s'étaient laissé entraîner dans cette rébellion, firent naître entre eux et Lacédémone une haine qui produisait des guerres funestes. Les Lacédémoniens crurent s'apercevoir que les généraux d'Athènes entretenaient des correspondances avec les révoltés; ils les prièrent de se retirer, sous des prétextes plausibles. Irrités d'un tel soupçon, les Athéniens rompirent le traité qui les unissait aux Lacédémoniens depuis le commencement de la guerre

médique, et se hâtèrent d'en conclure un autre avec les Argiens, leurs ennemis.

[An 462 avant J. C.]. L'ambition d'Athènes allait toujours croissant. En même temps qu'elle envoyait du secours au roi d'Égypte contre les Perses, ses troupes attaquaient les peuples de Corinthe et d'Épidaure, triomphaient des Béotiens et des Sicyoniens, dispersaient la flotte du Péloponèse, forçaient les Éginètes à livrer leurs vaisseaux, à démolir leurs murailles, et allaient en Thessalie rétablir un prince malheureux sur le trône de ses pères.

Les Athéniens ne faisaient pas alors directement la guerre à Lacédémone; mais ils exerçaient contre elle de fréquentes hostilités, ainsi que contre ses alliés. Un jour, ils voulurent, de concert avec les Argiens, s'opposer au retour d'un corps de troupes que des intérêts particuliers avaient attiré du Péloponèse en Béotie. Ils furent battus, et les Lacédémoniens continuèrent tranquillement leur marche. Athènes, craignant alors une rupture ouverte, rappela Cimon qu'elle avait banni quelques années auparavant.

[An 450 avant J. C.]. De retour dans sa patrie, ce grand homme engagea ses concitoyens à signer une trève de vingt ans; mais comme ils ne pouvaient plus supporter le repos, il se hâta de les mener en Chypre; il y remporta de si grands avantages sur les Perses, qu'il contraignit Artaxercès à demander la paix aux conditions les plus humiliantes. Il ne jouit pas long-temps de sa gloire; il finit ses jours en Chypre. Sa mort fut le terme des prospérités des Athéniens.

SECTION TROISIÈME.

Siècle de Périclès, depuis l'an 444 jusqu'à l'an 404 avant J. C.

Périclès, Athénien d'une illustre naissance, et possesseur de grandes richesses, consacra ses premières années à l'étude de la philosophie, sans se mêler des affaires publiques, et ne paraissant ambitionner d'autre distinction que celle de la valeur. Lorsqu'il commença à paraître à la tribune, ses premiers essais étonnèrent les Athéniens. Il devait à la nature d'être le plus éloquent des hommes, et au travail, d'être le premier des orateurs de la Grèce.

Il connaissait trop bien sa nation pour ne pas fonder ses espérances sur le talent de la parole, et l'excellence de ce talent pour n'être pas le premier à le respecter. Avant de paraître en public, il s'avertissait en secret qu'il allait parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens.

Cependant il s'éloignait le plus qu'il pouvait de la tribune, parce que toujours attentif à suivre avec lenteur le projet de son élévation, il craignait de porter trop tôt l'admiration du peuple à ce point d'où elle ne peut que descendre. On jugera dès lors qu'un orateur qui dédaignait des applaudissemens dont il était assuré, méritait la confiance qu'il ne cherchait pas. On conçut une haute idée du pouvoir qu'il avait sur lui-même, lorsqu'un jour que l'assemblée s'était prolongée jusqu'à la nuit on le vit ordonner froidement à un de ses esclaves de prendre un flambeau et de conduire chez lui un homme qui n'avait cessé de l'interrompre, de l'outrager, et de le suivre en l'injuriant jusque dans sa maison.

Ce fut l'illusion que Périclès fit aux Athéniens non seulement par le talent, mais encore par les éminentes qualités propres à toutes les circonstances où il se trouva, qui fut le principe de son élévation. Il sut l'entretenir pendant près de quarante ans dans une nation éclairée, jalouse de son autorité, et qui se lassait aussi facilement de son administration que de son obéissance.

Il partagea d'abord la faveur publique avec Cimon. Celui-ci était à la tête des nobles et des riches; Périclès se déclara pour la multitude, qu'il méprisait, et qui lui donna un parti considérable. Pour la mettre entièrement dans ses intérêts, il remplit Athènes de chefs-d'œuvre de l'art, assigna des pensions aux citoyens pauvres, leur distribua une partie des terres conquises, multiplia les fêtes, accorda un droit de présence aux juges, à ceux qui assisteraient aux spectacles et aux assemblées générales. Le trésor des Athéniens et celui des alliés fournissaient à toutes ces dépenses; mais le peuple, ne voyant que la main qui donnait, fermait les yeux sur la source où elle puisait. Ce fut par le crédit qu'il se procura, qu'il fit bannir Cimon, faussement accusé d'entretenir des liaisons suspectes avec les Lacédémoniens; et que, sous de frivoles prétextes, il détruisit l'autorité de l'aréopage, qui s'opposait avec vigueur aux innovations et aux mauvaises mœurs.

Après la mort de Cimon, Thucydide, son beau-frère, tâcha de ranimer le parti chancelant des principaux citoyens. Pendant quelque temps, il maintint l'équilibre, et finit par être envoyé en exil.

Dès ce moment, Périclès changea de système. Après avoir subjugué la faction des riches par la multitude, il subjugua la multitude en réprimant ses caprices, tantôt par une opposition invincible, tantôt par la sagesse de ses conseils, ou par les charmes de son éloquence. Plus

sa puissance augmentait, moins il prodiguait son crédit et sa présence. Renfermé dans un petit cercle de parens et d'amis, il veillait du fond de sa retraite sur toutes les parties du gouvernement, tandis qu'on ne le croyait occupé qu'à pacifier ou bouleverser la Grèce.

Il étendit par des victoires éclatantes les domaines de la république; mais, quand il vit la puissance des Athéniens à une certaine élévation, il crut que ce serait une honte de la laisser s'affaiblir, et un malheur de l'augmenter encore. Cette pensée fut la règle de toutes ses opérations; et le triomphe de sa politique fut d'avoir, pendant si long-temps, retenu les Athéniens dans l'inaction, leurs alliés dans la dépendance, et Lacédémone dans le respect.

Périclès ne pouvait manquer d'avoir un grand nombre d'ennemis, non seulement parmi les nations de la Grèce, auxquelles il s'était rendu ou odieux ou redoutable, mais encore parmi les Athéniens. Ne pouvant l'attaquer directement, ceux d'Athènes essayèrent leurs armes contre les personnes qui avaient mérité sa protection ou son amitié. Phidias, chargé de la direction des superbes monumens d'Athènes, fut accusé d'avoir soustrait une partie de l'or qui devait enrichir la statue de Minerve : il se justifia, et périt néanmoins dans les fers. Anaxagore, le plus religieux peut-être des philosophes, fut traduit en justice pour crime d'impiété, et obligé de prendre la fuite. L'épouse, la tendre amie de Périclès, la célèbre Aspasie, accusée d'avoir outragé la religion par ses discours, et les mœurs par sa conduite, plaida sa cause elle-même, et les larmes de son époux la dérobèrent à peine à la sévérité des juges.

Ces attaques n'étaient que le prélude de celles qu'il aurait essuyées personnellement, lorsqu'un évènement imprévu raffermit son autorité.

Corcyre faisait depuis quelques années la guerre à Co-

rinthe, dont elle tire son origine. Les Athéniens reçurent cette île dans leur alliance, et lui envoyèrent des secours. Les Corinthiens publièrent qu'ils avaient rompu la trève conclue quelques années auparavant. Potidee, autre colonie de Corinthe, avait embrassé le parti des Athéniens. Ces derniers, soupçonnant sa fidélité, lui ordonnent de livrer des otages, de démolir ses murailles, et de chasser les magistrats qu'elle recevait tous les ans de sa métropole. Sur son refus, et instruits qu'elle s'est réunie à la ligue du Péloponèse, ils l'assiégent. Quelque temps auparavant, ils avaient, sous quelques légers prétextes, interdit l'entrée de leurs ports et de leurs marchés aux Mégariens, alliés de Lacédémone. D'autres villes gémissaient sur la perte de leurs lois et de leur liberté. Corinthe épousa leur querelle, et sut les engager à demander vengeance aux Lacédémoniens, chefs de la ligue du Péloponèse. Les députés de ces différentes villes arrivèrent à Lacédémone; on les assemble; ils exposent leurs griefs avec autant d'aigreur que de véhémence. Des députés d'Athènes, que d'autres affaires avaient amenés à Lacédémone, demandèrent à parler, pour répondre aux accusations qu'ils venaient d'entendre. Les Lacédémoniens n'étaient pas leurs juges, ils voulaient seulement engager l'assemblée à suspendre une décision qui pouvait avoir les suites les plus funestes. Après avoir achevé leurs discours, où ils avaient rappelé les batailles de Marathon et de Salamine, et tout ce qu'ils avaient fait pour la liberté de la Grèce, ils sortirent de l'assemblée.

Après leur départ, le roi Archidamus qui, à une profonde sagesse joignait une longue expérience, s'apercevant, à l'agitation des esprits, que la guerre était inévitable, voulut en retarder le moment. A cet effet, il prononça un discours où, après en avoir exposé les difficultés et les dangers, il proposa d'entamer avec les

Athéniens une négociation qui pourrait amener les choses au point que désiraient les alliés. Ses réflexions auraient peut-être arrêté les Lacédémoniens, si, pour en détourner l'effet, un des éphores ne les eût excités à opiner sur-le-champ pour la guerre contre les Athéniens, oppresseurs de la liberté des peuples. Après qu'il eut parlé, le plus grand nombre des assistans décida que les Athéniens avaient rompu la trêve, et il fut résolu de convoquer une assemblée générale des députés des villes du Péloponèse, pour prendre une dernière résolution.

A l'arrivée de ces députés, on mit de nouveau l'affaire en délibération, et la guerre fut décidée à la pluralité des voix. Mais, comme on n'était point encore préparé à la commencer, on chargea les Lacédémoniens d'envoyer des ambassadeurs a Athènes, pour y porter les plaintes de la ligue du Péloponèse.

Trois ambassades furent envoyées successivement, et se retirèrent sans avoir rien pu obtenir des Athéniens, que Périclès poussait à la guerre avec plus de chaleur encore qu'ils n'y étaient provoqués par les Lacédémoniens. [An 431 avant J. C.] Dès ce moment, on s'occupa de part et d'autre des préparatifs de la guerre la plus longue et la plus funeste qui ait jamais désolé la Grèce. Elle dura vingt-sept ans.

Les Lacédémoniens avaient pour eux les Béotiens, les Phocéens, les Locriens, ceux de Mégare, d'Ambracie, de Leucade, d'Anactorium, et de tout le Péloponèse, excepté les Argiens qui observèrent la neutralité.

Du côté des Athéniens étaient les villes grecques situées sur les côtes de l'Asie, celles de la Thrace et de l'Hellespont, presque toute l'Acarnanie, quelques autres petits peuples, et tous les insulaires, excepté ceux

de Mélos et de Théra. Outre ces secours, ils pouvaient eux-mêmes fournir à la ligue un peu plus de seize mille hommes. Un pareil nombre, à peu près, d'hommes choisis parmi les citoyens trop jeunes ou trop vieux, et parmi les étrangers, furent chargés de la défense de la ville et des forteresses de l'Attique. Pour faire face aux dépenses de l'armement, et autres frais de la guerre, six mille talens étaient déposés dans la citadelle; et, par différentes ressources, on pouvait s'en procurer cinq cents autres.

Archidamus commença la campagne par s'avancer vers l'Attique, à la tête de soixante mille hommes. Avant d'y entrer, il voulut entamer avec les Athéniens une négociation. Son ambassadeur n'ayant pas été reçu, il marcha en avant, et répandit de tous côtés le ravage et la désolation; mais bientôt, ne trouvant plus de subsistance pour ses troupes, il se retira. De son côté, Périclès fit partir pour le Péloponèse une flotte de cent voiles qui en désola toutes les côtes, et prit à son retour l'île d'Égine. Tels furent les principaux événemens de cette première campagne. Celles qui la suivirent n'offrent pareillement qu'une continuité d'actions particulières, de courses rapides, d'entreprises, qui semblent étrangères à l'objet qu'on se proposait de part et d'autre.

Dans la septième année de la guerre, les Lacédémoniens, pour sauver un détachement de soldats que les Athéniens tenaient assiégés dans une île, livrèrent soixante galères, à condition qu'elles leur seraient rendues, si leur demande était rejetée. Les prisonniers ne furent point rendus, et les Athéniens ayant gardé les vaisseaux, la marine du Péloponèse fut détruite. Elle ne fut rétablie qu'à la vingtième année de la guerre, lorsque le roi de Perse s'obligea, par des traités, à pourvoir à son entretien. Alors les vaisseaux de Lacédémone couvrirent les mers; les deux nations rivales s'attaquèrent

plus directement; et après une alternative de succès et de revers, la puissance de l'une succomba sous celle de l'autre.

Au commencement de la seconde année de la guerre, les ennemis rentrèrent dans l'Attique, et la peste se déclara dans Athènes. Sorti de l'Éthiopie, ce fléau avait parcouru l'Égypte, la Libye, une partie de la Perse, l'île de Lemnos, et d'autres lieux. Un vaisseau marchand l'introduisit sans doute au Pirée, où il se manifesta d'abord. De là, il se répandit avec fureur dans la ville, et surtout dans ces demeures obscures et malsaines où les habitans de la campagne se trouvaient entassés.

La maladie semblait braver les règles et l'expérience. Comme elle exerçait ses ravages dans plusieurs provinces de la Perse, le roi Artaxercès résolut d'appeler à leur secours le célèbre Hippocrate qui était alors dans l'île de Cos. Il fit briller à ses yeux l'éclat de l'or et des dignités; mais le grand homme répondit au grand roi qu'il n'avait ni besoins ni désirs, et qu'il se devait aux Grecs plutôt qu'à leurs ennemis. Il vint, en effet, offrir ses services aux Athéniens, qui le reçurent avec d'autant plus de reconnaissance, que la plupart de leurs médecins étaient morts victimes de leur zèle. Il épuisa les ressources de son art, et exposa plusieurs fois sa vie. S'il n'obtint pas tout le succès que méritaient de si beaux sacrifices et de si grands talens, il donna, du moins, des consolations et des espérances.

Au bout de deux ans, pendant lesquels elle avait fait les plus grands ravages, et changé totalement la face d'Athènes, cette peste parut se calmer : mais ce n'était qu'un repos, et l'on s'aperçut plus d'une fois que son germe n'était pas détruit. Il se développa huit mois après; et, dans le cours d'une année entière, il ramena les mêmes scènes de deuil et d'horreur qu'il avait produites.

La perte la plus irréparable pour Athènes fut celle de Périclès, qui, dans la troisième année de la guerre, mourut des suites de la maladie. Quelque temps auparavant, les Athéniens, aigris par l'excès de leurs maux, l'avaient dépouillé de son autorité, et condamné à une amende. Ils venaient de reconnaître leur injustice, et ce grand homme la leur avait pardonnée.

Périclès fut remplacé par Cléon, homme sans naissance, sans véritable talent, mais vain, audacieux, emporté, et par cela même agréable à la multitude. Les citoyens honnêtes lui opposerent Nicias, un des premiers et des plus riches particuliers d'Athènes, qui avait commandé les armées, et remporté plusieurs avantages; mais il n'obtint que de la considération et jamais de crédit, tant que vécut Cléon, qui avait beaucoup plus de talent pour émouvoir les esprits.

Après la mort de celui-ci, qui fut tué en Thrace, dans un combat qu'il avait livré à Brasidas, le général le plus habile des Lacédémoniens, Nicias, entama avec Lacédémone des négociations [an 421 avant J. C.] qui furent bientôt suivies d'une alliance offensive et défensive, dont la durée devait être de cinquante ans. Ce traité, qui, après dix années de guerre, remettait les choses dans leur premier état, ne subsista néanmoins que six ans et dix mois. La rupture dont il fut suivi fut causée par l'ambition d'Alcibiade.

Une origine illustre, des richesses considérables, la figure la plus distinguée, les grâces les plus séduisantes, un esprit facile et étendu, l'honneur enfin d'appartenir à Périclès, tels furent les avantages d'Alcibiade, qui éblouirent d'abord les Athéniens, et dont il fut ébloui le premier. Dans un âge où l'on n'a besoin que d'indulgence et de conseils, il eut une cour et des flatteurs; il étonna ses maîtres par sa docilité, et les Athéniens par la licence de sa conduite. Socrate lui-même rechercha

son amitié, l'obtint à force de soins, et ne la perdit jamais.

Quand il entra dans la carrière des honneurs, il voulut devoir ses succès principalement aux attraits de son éloquence. Il parut à la tribune, et fut bientôt regardé comme un des plus grands orateurs d'Athènes. Comme il avait donné de grandes preuves de valeur pendant les premières campagnes, on prévit qu'il serait un jour le plus habile général de la Grèce.

Il avait un caractère si souple, que le besoin de dominer ou le désir de plaire le faisait plier sans peine aux conjonctures où il se trouvait. Chez tous les peuples, il s'attira les regards, et maîtrisa l'opinion publique. Les Spartiates furent étonnés de sa frugalité; les Thraces, de son intempérance; les Béotiens, de son amour pour les exercices les plus violens; les Ioniens, de son goût pour la paresse et la volupté; les Satrapes de l'Asie, d'un luxe qu'ils ne pouvaient égaler. Les traits de légèreté, de frivolité, d'imprudence, échappés à sa jeunesse, disparaissaient dans les occasions qui demandaient de la réflexion et de la constance; alors il joignait la prudence à l'activité, et les plaisirs ne lui dérobaient aucun des instans qu'il devait à sa gloire ou à ses intérêts.

Né dans une république, il devait l'élever au-dessus d'elle-même, avant de la mettre à ses pieds. C'est là, sans doute, le secret des brillantes entreprises dans lesquelles il entraîna les Athéniens. Avec leurs soldats, il aurait soumis des peuples, et sans s'en apercevoir, ils se seraient eux-mêmes trouvés asservis.

La première disgrâce, en l'arrêtant presque au commencement de sa carrière, fit voir que son génie et ses projets étaient trop vastes pour le bonheur de sa patrie. On a dit que la Grèce ne pouvait porter deux Alcibiades; on doit ajouter qu'Athènes en eut trop d'un. Ce fut lui qui fit résoudre la guerre contre la Sicile.

GUERRE DES ATHÉNIENS EN SICILE.

La ville d'Égeste, en Sicile, qui se disait opprimée par ceux de Sélinonte et de Syracuse, implora l'assistance des Athéniens dont elle était alliée. Des députés que la république envoya sur les lieux firent à leur retour un rapport infidèle de l'état des choses. L'expédition fut donc résolue, et l'on nomma pour généraux, Alcibiade, Nicias et Lamachus. On se flattait tellement du succès, que le sénat régla d'avance le sort des différens peuples de la Sicile.

Le premier projet fut d'abord d'envoyer soixante galères dans cette île. Nicias, qui était opposé à l'expédition, voulant l'empêcher par une voie indirecte, représenta qu'outre la flotte il fallait une armée de terre, et mit devant les yeux des citoyens l'effrayant tableau des préparatifs, des dépenses, et du nombre de troupes qu'exigeait une telle entreprise. On le prit au mot, et l'on donna aux généraux plein pouvoir de disposer de toutes les forces de la république.

[An 415 avant J. C.] Tout était prêt pour le départ, lorsque Alcibiade fut dénoncé pour avoir, avec quelques compagnons de ses débauches, mutilé pendant la nuit les statues de Mercure, placées dans les différens quartiers de la ville, et représenté, à l'issue d'un souper, les cérémonies des redoutables mystères d'Éleusis. Rassuré contre la fureur de la multitude par les dispositions de la flotte et de l'armée, il se présente à l'assemblée, détruit les soupçons élevés contre lui, et demande la mort s'il est coupable, une réparation éclatante s'il ne l'est pas. Ses ennemis font différer son jugement jusqu'à son retour; et il part chargé d'une accusation qui tient le glaive des lois suspendu sur tête.

La flotte, composée de trois cents voiles, s'était rassemblée à Corcyre ; elle se rendit à Rhegium, à l'extrémité de l'Italie. Alcibiade et Nicias manifestèrent leurs vues dans le premier conseil qui se tint. Celui-ci voulait s'en tenir au décret des Atheniens, lequel ne portait autre chose que de régler les affaires de Sicile de la manière la plus avantageuse aux intérêts de la république, et, pour y parvenir, de protéger les Égestains contre ceux de Sélinonte; et, si les circonstances le permettaient, d'engager les Syracusains à rendre aux Léontins les possessions dont ils les avaient privés. Tel n'était pas le sentiment d'Alcibiade et de Lamachus. Ce dernier voulait même plus que Alcibiade, qui pensait qu'on devait commencer par des négociations avec quelques villes, pour les soulever contre les Syracusains; au lieu que Lamachus voulait qu'on marchât à l'instant contre la ville de Syracuse. Mais cet avis ne fut pas suivi, et l'on s'en tint à celui d'Alcibiade

Ce général s'empara d'abord de Catane par surprise, Naxos lui ouvrit ses portes. La ville de Messine allait suivre cet exemple, lorsqu'il fut averti que des émissaires de ses ennemis étaient arrivés d'Athènes pour l'arrêter. Il forma d'abord le dessein d'aller confondre ses accusateurs; mais, ayant réfléchi sur les injustices des Athéniens, il s'échappa et se retira dans le Péloponèse. Sa retraite répandit le découragement dans l'armée. Pour ranimer l'ardeur des soldats, Nicias se détermina à mettre le siége devant Syracuse. Déjà cette ville, vivement pressée, était sur le point de se rendre, lorsqu'un général lacédémonien, nommé Gylippe, parvint à y entrer avec quelques troupes. Il releva le courage des assiégés, battit les assiégeans, et les tint renfermés dans leurs retranchemens.

Une nouvelle flotte athénienne, sous les ordres de Démosthène et d'Eurymédon, vint aborder près de Sy-

racuse. Ces nouvelles troupes ne furent pas plus heureuses que celles qu'elles étaient venues renforcer. Par la faute de Nicias, qui ne voulut pas remettre à la voile, comme Démosthène le lui avait conseillé, les Athéniens furent battus par terre et sur mer, et obligés d'abandonner leur camp, leurs malades, leurs vaisseaux, et de se retirer au nombre de quarante mille hommes dans quelques villes de Sicile. Pendant leur retraite, poursuivis par Gylippe, à la tête des Syracusains, ils eurent à lutter contre des obstacles sans cesse renaissans. Démosthène, qui commandait l'arrière-garde, ayant été poussé dans un lieu resserré, fut forcé de se rendre. Nicias ne fut pas plus heureux : il perdit huit mille hommes près du fleuve Asinarus, et se rendit à Gylippe. Un nombre prodigieux de prisonniers furent conduits à Syracuse, et périrent tous, ou de maladies ou dans les fers, à l'exception de quelques-uns qui durent leur liberté aux pièces d'Euripide, que l'on connaissait à peine alors en Sicile, et dont ils récitaient les plus beaux endroits à ceux à qui ils avaient été vendus comme esclaves. Nicias et Démosthène furent mis à mort malgré les efforts de Gylippe pour leur sauver la vie.

Athènes fut accablée d'un revers si imprévu. D'autres malheurs l'attendaient encore. Ses alliés étaient sur le point de secouer son joug ; les autres peuples conjuraient sa perte ; ceux du Péloponèse s'étaient déjà crus autorisés, par son exemple, à rompre la trève. Alcibiade jouissait à Lacédémone du crédit qu'il obtenait partout. Après avoir engagé les Lacédémoniens à donner du secours aux Syracusains, et à recommencer leurs courses dans l'Attique, il se rendit sur les côtes de l'Asie-Mineure, où il fit déclarer en leur faveur Chio et Milet, et d'autres villes florissantes. Il captiva par ses agrémens, Tissapherne, gouverneur de Sardes ; et le roi de Perse se chargea de l'entretien de la flotte du Péloponèse.

Cette seconde guerre eût été bientôt terminée, si Alcibiade, poursuivi par Agis, roi de Lacédémone, dont il avait séduit l'épouse, et par les autres chefs de la ligue, à qui sa gloire faisait ombrage, n'eût suspendu les efforts de Tissapherne, et les secours de la Perse, sous prétexte qu'il était de l'intérêt du grand roi de laisser les Grecs s'affaiblir mutuellement.

Les Athéniens ne tardent pas à révoquer le décret de son bannissement; il se met à leur tête, soumet les places de l'Hellespont, et force les gouverneurs du roi de Perse à signer un traité avantageux aux Athéniens, et Lacédémone à leur demander la paix; demande qui fut rejetée, parce que, se croyant désormais invincibles sous la conduite d'Alcibiade, ils avaient passé rapidement de la consternation la plus profonde à la plus insolente présomption.

Quand ce général revint dans sa patrie, son arrivée, son séjour, l'empressement qu'il mit à se justifier, furent pour lui une suite continuelle de triomphes, et de fêtes pour le peuple; et, quand on le vit sortir du Pirée avec une flotte de cent vaisseaux, personne ne douta que les peuples du Péloponèse ne subissent bientôt la loi du vainqueur, et que la conquête de l'Ionie ne fût annoncée incessamment par un courrier.

On se berçait de ces flatteuses espérances, lorsqu'on apprit que quinze galères athéniennes étaient tombées au pouvoir des Lacédémoniens. Le combat s'était donné au mépris des ordres d'Alcibiade, et lorsqu'il levait en Ionie des contributions pour la subsistance des troupes. A la première nouvelle de cet échec, il accourut, et offrit la bataille au vainqueur, qui n'osa pas l'accepter. Il avait réparé l'honneur d'Athènes, et la perte était légère; cependant ses ennemis parvinrent à aigrir le peuple, qui lui ôta le commandement des armées.

La guerre continua encore pendant quelques années, toujours sur mer, et finit par la bataille d'Ægos-Potamos, que les Lacédémoniens gagnèrent dans le détroit de l'Hellespont. Lysander, qui les commandait, surprit la flotte athénienne, s'en rendit maître, et fit trois mille prisonniers [an 405 avant J. C.]

La perte de cette bataille entraîna celle d'Athènes, qui, après un siége de quelques mois, se rendit faute de vivres. Ses habitans furent condamnés non seulement à démolir les fortifications du Pirée, mais encore à livrer leurs galères, à l'exception de douze; à rappeler leurs bannis; à retirer leurs garnisons des villes dont ils s'étaient emparés; et à suivre leurs vainqueurs par terre et par mer, dès qu'ils en auraient reçu l'injonction. Leurs murailles furent abattues au son des instrumens ; et quelques mois après, il leur fut permis d'élire trente magistrats, qui, au lieu d'établir une nouvelle forme de gouvernement, usurpèrent l'autorité.

Des troupes lacédémoniennes qu'ils ont obtenues de Lysander, et trois mille citoyens qu'ils se sont associés pour affermir leur tyrannie, protégent ouvertement leurs injustices. La nation tombe tout-à-coup dans l'excès de la servitude. L'exil, les fers, la mort, deviennent le partage de ceux qui osent se plaindre, ou qui semblent condamner la tyrannie par leur silence. Cette tyrannie ne subsista que huit ans; et, dans ce court espace de temps, plus de quinze cents citoyens furent massacrés et privés des honneurs funèbres ; un plus grand nombre abandonnèrent une ville où les victimes et les témoins de l'oppression n'osaient faire entendre une plainte.

Alcibiade se trouvait alors dans une bourgade de Phrygie, sous le gouvernement de Pharnabaze, dont il avait reçu des marques de distinction et d'amitié. Il s'y croyait parfaitement en sûreté, lorsque tout-à-coup des assassins, envoyés par le satrape, entourent sa mai-

son, et n'osant pas l'attaquer, y mettent le feu. Il s'élance, l'épée à la main, à travers les flammes, écarte les barbares, et tombe sous une grêle de traits : il était alors âgé de quarante ans.

La gloire de délivrer sa patrie était réservée à Trasibule. Ce généreux citoyen, placé par son mérite à la tête de ceux qui avaient pris la fuite, s'empara du Pirée, et appela le peuple à la liberté. Quelques-uns des tyrans périrent les armes à la main, d'autres furent condamnés à perdre la vie. Une amnistie générale ramena la tranquillité dans Athènes. Quelques années après, cette ville secoua le joug de Lacédémone, rétablit la démocratie, et accepta le traité de paix que le spartiate Antalcidas conclut avec Artaxercès. Par ce traité, les colonies grecques de l'Asie-Mineure et quelques îles voisines furent abandonnées à la Perse, et les autres peuples de la Grèce recouvrèrent leurs lois et leur indépendance. Ainsi furent terminés les différends causés par la guerre des Mèdes et par celle du Péloponèse.

RÉFLEXIONS SUR LE SIÈCLE DE PÉRICLÈS.

Au commencement de la guerre du Péloponèse, les Athéniens durent être extrêmement surpris de se trouver si différens de leurs pères. Bientôt le mérite n'obtint que l'estime; la considération fut réservée pour le crédit : toutes les passions se dirigèrent vers l'intérêt personnel, et toutes les sources de corruption se répandirent avec profusion dans l'état. L'amour, qui auparavant se couvrait des voiles de l'hymen et de la pudeur, brûla ouvertement de feux illégitimes. Les courtisanes, dont plusieurs vinrent de l'Ionie, se multiplièrent dans l'Attique et dans toute la Grèce. Périclès, témoin d'un abus qui favorisait ses vues ambitieuses, n'essaya point de le cor-

riger. La célèbre Aspasie, née à Milet, en Ionie, sa maîtresse et ensuite son épouse, lui prêta le secours des charmes de son esprit et celui de sa beauté. Elle osa former une société de courtisanes, dont les attraits devaient attacher les jeunes Athéniens à ses intérêts. Les poètes comiques se déchaînèrent contre elle, mais ils ne l'empêchèrent pas de rassembler dans sa maison la meilleure compagnie d'Athènes.

Périclès autorisa la licence, Aspasie l'étendit, Alcibiade la rendit aimable. La nation, entraînee par les charmes de cet Athénien, devint complice de ses égaremens, et à force de les excuser, elle finit par en prendre la défense. Sa funeste influence sur les mœurs publiques subsista long-temps après sa mort.

Vers le temps de la guerre du Péloponèse, et quand la licence faisait chaque jour de nouveaux progrès, la nature redoubla ses efforts, et fit soudain éclore une foule de génies dans tous les genres. Athènes en produisit plusieurs; elle en vit un plus grand nombre venir chez elle briguer l'honneur de ses suffrages. Sophocle, Euripide et Aristophane brillaient sur la scène; Antiphon, Andocide et Lysias se distinguaient dans l'éloquence; Thucydide, encore frappé des applaudissemens qu'avait reçus Hérodote lorsqu'il lut son histoire aux Athéniens, se préparait à en mériter de semblables; Socrate transmettait une doctrine sublime à des disciples dont plusieurs ont fondé des écoles; d'habiles généraux faisaient triompher les armes de la république, les plus superbes édifices s'élevaient sur les dessins des plus savans architectes; les pinceaux de Polygnote, de Parrhasius et de Zeuxis, les ciseaux de Phidias et d'Alcamène décoraient à l'envi les temples, les portiques et les places publiques. Tous ces grands hommes, tous ceux qui florissaient dans d'autres cantons de la Grèce, se reproduisaient dans des élèves dignes de les remplacer, et il était aisé de voir que

le siècle le plus corrompu serait bientôt le plus éclairé des siècles.

Les sciences s'annonçaient tous les jours par de nouvelles lumières, et les arts par de nouveaux progrès. La poésie n'augmentait pas son éclat ; mais, en le conservant, elle l'employait par préférence à orner la tragédie et la comédie, portées tout-à-coup à leur perfection. L'histoire, assujétie aux lois de la critique, rejetait le merveilleux, discutait les faits, et devenait une leçon puissante que le passé donnait à l'avenir. Les règles de la logique et de la rhétorique, les abstractions de la métaphysique, les maximes de la morale, furent développées dans des ouvrages qui réunissaient à la régularité des plans la justesse des idées et l'élégance du style.

La Grèce dut en partie ces avantages à l'influence de la philosophie, qui sortit de l'obscurité, après les victoires remportées sur les Perses. Zénon y parut, et les Athéniens s'exercèrent aux subtilités de l'école d'Élée. Anaxagore leur apporta les lumières de celle de Thalès, et l'on commençait enfin à croire que les éclipses, les monstres et les autres écarts de la nature ne devaient plus être mis au rang des prodiges. Cependant les philosophes, persécutés, bannis, apprirent que la vérité, pour être admise parmi les hommes, ne doit pas se présenter à visage découvert, mais se glisser furtivement à la suite de l'erreur

Les arts, ne trouvant point de préjugés populaires à combattre, prirent tout-à-coup leur essor. Des concours solennels furent établis à Delphes, à Corinthe, à Athènes, et en d'autres lieux ; mais Athènes surpassa en magnificence toutes les autres villes de la Grèce. Sous Périclès, le goût des arts commença à s'introduire parmi un petit nombre de citoyens, celui des tableaux et des statues chez les gens riches. Dès lors, on environna d'une grande considération les artistes qui se distin-

guaient par d'heureuses hardiesses. Les uns travaillèrent gratuitement pour la république, et on leur décerna des honneurs; d'autres s'enrichirent, soit en formant des élèves, soit en exigeant un tribut de ceux qui venaient dans leurs ateliers admirer les chefs-d'œuvre sortis de leurs mains. Zeuxis parvint à une si grande opulence, que, sur la fin de ses jours, il faisait présent de ses tableaux, sous prétexte que personne n'était en état de les payer.

ABRÉGÉ
DU VOYAGE
DU JEUNE ANACHARSIS
EN GRÈCE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Scytie. — Le Pont-Euxin. — Etat de la Grèce depuis la prise d'Athènes, an 404 avant J. C., jusqu'au moment du voyage. — Le Bosphore de Thrace. — Arrivée à Byzance.

Anacharsis, Scyte de nation, fils de Toxatis, est l'auteur de cet ouvrage, qu'il adresse à ses amis.

Je descends du sage Anacharsis, si célèbre chez les Grecs, et si indignement traité chez les Scytes. J'étais dans ma dix-huitième année. Un esclave grec, dont je fis l'acquisition, m'inspira le désir de voir la Grèce. Il était d'une des premières familles de Béotie, avait été fait prisonnier pendant la célèbre retraite des dix mille; et, après avoir traîné ses fers chez différentes nations, était parvenu aux lieux

que j'habitais. Je n'avais vu alors que des tentes, des troupeaux et des déserts. Tout ce qu'il me dit fit sur moi une impression profonde. Désormais incapable de supporter la vie errante que j'avais menée, et l'ignorance profonde à laquelle j'étais condamné, je résolus d'abandonner les lieux qui m'avaient vu naître.

J'ai passé les plus belles années de ma vie en Grèce, en Egypte et en Perse; mais c'est dans le premier de ces pays que j'ai fait le plus long séjour. J'ai joui des derniers momens de sa gloire, et je ne l'ai quitté qu'après avoir vu sa liberté expirer dans la plaine de Chéronée.

[An 363 avant J. C.] Vers la fin de la première année de la cent quatrième olympiade, je partis avec Timagène, à qui je venais de rendre la liberté. Après avoir traversé de vastes solitudes, nous arrivâmes sur les bords du Tanaïs, auprès de l'endroit où il se jette dans le Palus Méotide. De là nous nous rendîmes, par mer, à la ville de Panticapée, située sur une hauteur, vers l'entrée du Bospore Cimmérien. Cette ville, où les Grecs établirent autrefois une colonie, est devenue la capitale d'un petit état qui s'étend sur la côte orientale de la Chersonèse Taurique. Leu-

con y régnait depuis environ trente ans. Nous ne le vîmes point, parce qu'il était alors à la tête de son armée, et faisait la guerre aux habitans d'Héraclée en Bithynie.

Nous trouvâmes à Panticapée un vaisseau de Lesbos, prêt à mettre à la voile. Cléomède qui le commandait, nous promit de nous prendre sur son bord. En attendant le jour du départ, j'allais, je venais; dans les murs, hors des murs, mes regards se portaient sur tous les objets avec la plus vive curiosité. Tout ce qui me frappait, je courais l'annoncer à Timagène, comme une découverte pour lui, ainsi que pour moi; je lui demandais si le lac Méotide n'était pas la plus grande des mers, si Panticapée n'était pas la plus belle ville de l'univers.

Je ne décrirai point le mouvement dont je fus agité, lorsque, à la sortie du Bosphore Cimmérien, la mer qu'on nomme Pont-Euxin se développa insensiblement à mes regards. C'est un immense bassin, presque partout entouré de hautes montagnes, plus ou moins éloignées du rivage, et dans lequel près de quarante fleuves versent les eaux d'une partie de l'Asie et de l'Europe. Sur ses bords habitent des nations qui dif-

fèrent entre elles d'origine, de mœurs et de langage. Cette mer est souvent enveloppée de vapeurs sombres, et agitée par des tempêtes violentes. Elle n'est pas profonde, excepté vers sa partie orientale, où la nature a creusé des abîmes dont la sonde ne peut trouver le fond.

Cléomède, craignant de s'éloigner des côtes, dirigea sa route vers l'ouest, ensuite vers le sud. On nous montra de loin l'embouchure du Boristhène (1), celle de l'Ister (2) et de quelques autres fleuves.

Un jour, ce même Cléomède, après nous avoir entretenus de l'expédition du jeune Cyrus, et de l'exil de Xénophon, nous fit l'éloge d'Epaminondas, et le récit de la glorieuse révolution arrivée chez les Thébains. « Vous aurez su, dit-il à Timagène, qui avait été vivement ému de ce qu'il avait appris de Xénophon son ancien général, et d'Epaminondas son compatriote (an 404 avant J. C), vous aurez su que, par la prise d'Athènes, toutes nos républiques se trouvèrent en quelque manière asservies par les Lacédémoniens. Les qualités brillantes

(1) Aujourd'hui le Dnieper.
(2) Ancien nom du Danube.

et les exploits d'Agésilas les menaçaient d'un long esclavage, lorsque le roi Artaxercès, qu'il avait le projet d'aller attaquer jusque dans le cœur de ses états, parvint à détacher de Lacédémone plusieurs villes de la Grèce. Thèbes, Corinthe, Argos, et plusieurs autres peuples, formèrent une ligue puissante, et rassemblèrent leurs troupes dans les champs de Coronée en Béotie [an 393 avant J. C.]. Elles en vinrent bientôt aux mains avec celles d'Agésilas. Ce prince vainquit, et les Thébains eurent la gloire de s'être retirés sans prendre la fuite.

Cette victoire affermit la puissance de Sparte; mais elle fit éclore de nouveaux troubles, de nouvelles ligues, parmi les vainqueurs mêmes; les uns étaient fatigués de leurs succès, les autres de la gloire d'Agésilas. Ces derniers, ayant à leur tête le spartiate Antalcidas, proposèrent au roi Artaxercès de donner la paix aux nations de la Grèce. Le traité qui eut lieu, obligeant les Thébains à reconnaître l'indépendance des villes de Béotie, ceux-ci, de concert avec les Argiens, n'y accédèrent que lorsqu'ils y furent contraints par la force.

[An 382 avant J. C.] Quelques années après, le spartiate Phébidas, passant dans la Béotie avec un corps de troupes, les fit

camper devant Thèbes. La ville était divisée en deux factions. Léontiadès, chef du parti dévoué aux Lacédémoniens, engagea Phébidas à s'emparer de la citadelle, et lui en facilita les moyens. C'était en pleine paix, et dans un moment où les Thébains célébraient la fête de Cérès. Une si étrange perfidie devint encore plus odieuse par les cruautés exercées sur les citoyens fortement attachés à leur patrie. Quatre cents d'entre eux cherchèrent un asile auprès des Athéniens. Isménias, chef de ce parti, fut mis à mort sous de vains prétextes.

« Un cri général s'éleva dans la Grèce, et les Lacédémoniens eux-mêmes frémirent d'indignation. Léontiadès, qui s'était rendu à Lacédémone, calma les espirts en les aigrissant contre les Thébains. Il fut décidé qu'on garderait la citadelle de Thèbes, et que Phébidas serait condamné à une forte amende. » — « Ainsi, dit Timagène, en interrompant Cléomède, Lacédémone profita du crime, et punit le coupable : et quelle fut la conduite d'Agésilas ? » — « On l'accusa, répondit Cléomède, d'avoir été l'auteur secret de l'entreprise et du décret qui en avait consommé l'iniquité.

« Ce décret fut l'époque de la décadence des Lacédémoniens. La plupart de leurs

alliés les abandonnèrent; et trois ou quatre ans après, les Thébains brisèrent un joug odieux. Quelques citoyens intrépides détruisirent, dans une nuit, dans un instant, les partisans de la tyrannie; et le peuple secondant leurs efforts, les Spartiates furent chassés de la citadelle. L'un des bannis, le jeune Pélopidas, distingué par sa naissance et ses richesses, fut un des premiers auteurs de cette conjuration.

A cette nouvelle, les Lacédémoniens firent quelques irruptions en Béotie; Agésilas y conduisit deux fois ses troupes, et fut blessé dans une action peu décisive. Chaque jour Pélopidas menait les Thébains à l'ennemi, et leur apprenait à essayer leurs forces dans de petits combats contre les Spartiates, dont ils ne redoutaient pas moins la réputation que la valeur. Instruit par ses propres fautes et par les exemples d'Agésilas, il recueillit, dans une des campagnes suivantes, le fruit de ses travaux et de ses réflexions.

Il était dans la Béotie; il s'avançait vers Thèbes : un corps de Lacédémoniens, beaucoup plus nombreux que le sien, s'en retournait par le même chemin. Il ose les attaquer, comme ils sortent d'un défilé.

On se bat avec acharnement, et la vic-

toire reste long-temps indécise. Enfin elle se déclare pour les Thébains. Les Lacédémoniens, après avoir perdu leurs deux généraux et l'élite de leurs guerriers, se dispersent dans la plaine.

« Ce succès inattendu étonna Lacédémone, Athènes et toutes les républiques de la Grèce. Pour terminer leurs différends à l'amiable, elles envoyèrent leurs députés à une diète qui fut convoquée à Lacédémone. Epaminondas, âgé de quarante ans, y parut avec les autres députés de Thèbes. Agésilas dirigea les opérations de cette grande assemblée, qui se termina par un traité auquel les Thébains n'eurent aucune part.

« A peine les députés étaient-ils revenus dans leur patrie, que le roi Cléombrote, qui commandait en Phocide l'armée des alliés, reçut l'ordre de la conduire en Béotie. Les forces des Thébains étaient inférieures aux siennes de près de la moitié, mais ils avaient Epaminondas à leur tête, et Pélopidas commandait sous ses ordres. Les deux armées étaient dans un endroit de la Béotie nommé Leuctres. [An 371 avant J. C.] Le lendemain se donna cette bataille que les talens du général thébain rendront à jamais mémorable. Des prodiges de va-

leur ne purent sauver Cléombrote de la mort, et son armée d'une défaite entière. Les vainqueurs, dont la perte avait été très légère, élevèrent un trophée sur le champ de bataille. Ils furent si enorgueillis de ce succès que le philosophe Antistène disait : Je crois voir des écoliers tout fiers d'avoir battu leur maître.

« Deux ans apres, Epaminondas et Pélopidas furent nommés chefs de la ligue béotienne. Ces deux illustres amis entrèrent ensemble dans le Péloponèse. Epaminondas, qui commandait en chef, conduisit l'armée, forte de soixante-dix mille hommes, à Lacédémone, dans l'espérance de se rendre maître de cette ville, et d'y élever un trophée. A son approche, Agésilas place son armée sur une éminence située entre cette ville et l'Eurotas, que la fonte des neiges avait considérablement grossi. Epaminondas fit tous ses efforts pour l'attirer dans la plaine, et ne put y parvenir. Voyant que l'hiver approchait, et que ses troupes, qui s'affaiblissaient de jour en jour, commençaient à manquer de vivres, instruit d'ailleurs que les Athéniens et d'autres peuples faisaient des levées considérables en faveur de Lacédémone, il fit le dégât dans la Laconie, et ra-

mena tranquillement son armée en Béotie.

« Après son retour, il fut accusé avec Pélopidas, et traduit en justice pour avoir conservé le commandement de la ligue béotienne quatre mois au-delà du terme fixé par les lois. Le dernier se défendit sans dignité, et eut recours aux prières; mais Epaminondas se justifia par le récit de ses exploits, et ses juges n'osèrent pas le condamner. Absous, il ne se vit pas délivré des poursuites de l'envie. Dans la distribution des emplois, elle crut pouvoir humilier le vainqueur de Leuctres, en le chargeant de veiller à la propreté des rues et à l'entretien des égouts de la ville. Il releva cette commission, et prouva, par son exemple, qu'il ne faut pas juger des hommes par les places qu'ils remplissent, mais des places par les hommes.

« Pendant les six années suivantes, Epaminondas fit respecter plus d'une fois les armes thébaines dans le Péloponèse. Pélopidas, après les avoir fait triompher en Thessalie, passa à la cour de Suze, où il déconcerta les mesures d'Athènes et de Lacédémone, et obtint pour sa patrie un traité qui l'unissait étroitement avec le roi de Perse. [An 364 avant J. C.] Quelque temps après son retour, il marcha contre

un tyran de Thessalie, nommé Alexandre, et périt dans le combat en poursuivant l'ennemi qu'il avait réduit à une fuite honteuse. Thèbes a perdu l'un de ses soutiens, mais Epaminondas lui reste. Ce grand homme se propose de porter les derniers coups à Lacédémone. On prétend que les Athéniens se joindront aux Lacédémoniens. Le printemps prochain décidera cette grande querelle. » Ici se termina le récit de Cléomède.

Après plusieurs jours d'une heureuse navigation, nous arrivâmes au bosphore de Thrace. Ce bosphore sépare l'Europe de l'Asie; sa longueur, depuis le temple de Jupiter Urius, bâti sur la côte d'Asie jusqu'à la ville de Byzance où il finit, est de cent vingt stades. Sa largeur varie. A l'entrée, elle est de quatre stades; et à l'extrémité opposée, de quatorze. En certains endroits, les eaux forment de grands bassins et des baies profondes. Vers le milieu de ce canal, on nous montra l'endroit où Darius, roi de Perse, fit passer sur un pont de bateaux sept cent mille hommes qu'il conduisait contre les Scythes. Là, deux hommes placés, l'un en Asie, l'autre en Europe, peuvent s'entendre facilement. Bientôt après, nous aperçûmes la citadelle

et les murs de Byzance, et nous entrâmes dans son port, après avoir laissé à gauche la petite ville de Chrysopolis, et reconnu du même côté celle de Chalcédoine.

CHAPITRE II.

Description de Byzance. — Voyage de cette ville à Lesbos. — Le détroit de l'Hellespont, etc.

Byzance, fondée autrefois par les Mégariens, est située sur un promontoire dont la forme est à peu près triangulaire. Jamais situation plus heureuse et plus imposante. La vue, en parcourant l'horizon, se repose, à droite sur cette mer qu'on nomme Propontide; en face et au-delà d'un canal étroit, sur les villes de Chalcédoine et de Chrysopolis; ensuite sur le détroit du Bosphore; enfin sur des coteaux fertiles et sur un golfe qui sert de port, et qui s'enfonce dans les terres jusqu'à la profondeur de soixante stades. Outre un gymnase et plusieurs édifices publics, on trouve dans cette ville toutes les commodités qu'un peuple riche et nombreux peut s'y procurer. Son territoire produit une grande quantité de grains et de fruits. Son port, inaccessible aux tempêtes, attire les vaisseaux de tous les peuples de la Grèce. Sa

position, à la tête du détroit, la met à portée d'arrêter ou de soumettre à de gros droits ceux qui trafiquent au Pont-Euxin, et d'affamer ceux qui en tirent leur subsistance. De là les efforts qu'ont fait les Athéniens et les Lacédémoniens pour l'engager à s'allier avec eux. Elle avait préféré les premiers.

Après que Cléomède eut terminé ses affaires à Byzance, nous sortîmes du port et entrâmes dans la Propontide. La largeur de cette mer est, à ce qu'on prétend, de cinq cents stades (près de dix-neuf lieues); sa longueur, de quatorze cents (près de cinquante-deux lieues). Sur ses bords s'élèvent plusieurs villes célèbres, fondées ou conquises par les Grecs, d'un côté, Selymbrie, Périnthe, Byzance; de l'autre côté, Astacus en Bythinie, Cyzique en Mysie. « Par-delà les rivages de la mer, sur lesquels les Grecs se sont établis, nous avons à droite, me dit Timagène, les campagnes fertiles de la Thrace; à gauche les limites du grand empire des Perses, occupées par les Bithyniens et les Mysiens. Ces derniers s'étendent le long de l'Hellespont, où nous allons entrer. »

Ce détroit était le troisième que je trouvais sur ma route, depuis que j'avais quitté

la Scythie. La longueur est de quatre cents stades (quinze lieues trois cents toises). Nous le parcourûmes en peu de temps. Le vent était favorable, le courant rapide. Les bords de ce petit bras de mer sont entrecoupés de collines, et couverts de villes et de hameaux. Nous aperçûmes d'un côté la ville de Lampsaque, dont le territoire est renommé pour ses vignobles; de l'autre, l'embouchure d'une petite rivière, nommée Ægos-Potamos, où Lysander remporta sur la flotte athénienne cette célèbre victoire qui termina la guerre du Péloponèse. Plus loin sont les villes de Sestos et d'Abidos, presque en face l'une de l'autre. Près de la première est la tour de Héro. C'est là, me dit-on, qu'une jeune prêtresse de Vénus se précipita dans les flots, où venait d'être englouti Léandre, son amant, qui, pour se rendre auprès d'elle, était obligé de traverser le canal à la nage.

Ici, disait-on encore, le détroit n'a plus que sept stades de largeur (environ un quart de lieue). Xercès, à la tête d'une armée immense, y traversa la mer sur un double pont qu'il avait fait construire. Il y repassa peu de temps après dans un bateau de pêcheur. De ce côté-ci est le tombeau d'Hécube, femme du roi Priam; de l'autre,

celui d'Ajax. Voici le port d'où la flotte d'Agamemnon se rendit en Asie, et voilà les côtes du royaume de Priam. Nous étions alors à l'extrémité du détroit. J'étais tout plein d'Homère; je demandai avec instance qu'on me mît à terre; je m'élançai sur le rivage, mais je ne pus reconnaître les lieux immortalisés par ce grand poète; il ne reste aucun vestige de la ville de Troie; ses ruines mêmes ont disparu. Des attérissemens et des tremblemens de terre ont changé toute la face de cette contrée.

Je remontai sur le vaisseau, et je tressaillis de joie en apprenant que notre voyage allait finir; que nous étions sur la mer Egée, et que le lendemain nous serions à Mitylène, une des principales villes de Lesbos. Nous laissâmes à droite les îles d'Imbros, de Samothrace, de Thasos; la dernière, célèbre par ses mines d'or; la seconde, par ses mystères. Vers le milieu de la nuit nous côtoyâmes l'île de Ténédos. Au point du jour nous entrâmes dans le canal qui sépare Lesbos du continent; et, bientôt après, nous nous trouvâmes en face de Mitylène. Le jour était serein, un doux zéphyr se jouait dans nos voiles; et j'étais si ravi que je ne m'aperçus pas que nous étions dans le port. Cléomède trouva sur

le rivage ses parens et ses amis, qui l'accueillirent avec des transports de joie. Nous allâmes loger chez lui au milieu d'une foule de matelots et d'ouvriers, pour qui j'étais l'objet de la plus vive curiosité.

CHAPITRE III.

Description de Lesbos. — Pittacus. — Arion. — Terpandre. — Alcée. — Sapho.

Je profitai de mon séjour dans l'île de Lesbos pour m'instruire de tout ce qui la concernait.

On donne à Lesbos onze cents stades de tour (près de quarante-deux lieues). La principale richesse des habitans consiste dans leurs vins, qu'en différens pays on préfère à tous ceux de la Grèce. Le long des côtes, la nature a creusé des baies autour desquelles se sont élevées des villes que l'art a fortifiées, et que le commerce a rendues florissantes : telles sont Mitylène, Pyrrha, Méthymne, Arisba, Eressus, Antissa. Leur histoire n'offre qu'une suite de révolutions. Après avoir long-temps joui de la liberté, ou gémi dans la servitude, elles secouèrent le joug des Perses, du

temps de Xercès ; et, pendant la guerre du Péloponèse, elles se détachèrent plus d'une fois de l'alliance des Athéniens ; mais elles furent toujours obligées d'y rentrer, et elles y sont encore aujourd'hui.

Lesbos est le séjour des plaisirs, ou plutôt de la licence la plus effrénée. Ses habitans ont sur la morale des principes qui se courbent à volonté, et se prêtent aux circonstances avec la même facilité que certaines règles de plomb dont se servent les architectes. Il régnait, dans ce nouveau monde, une liberté d'idées et de sentimens qui m'affligea d'abord ; mais insensiblement les hommes m'apprirent à rougir de ma sobriété, et les femmes de ma retenue. Mes progrès furent moins rapides dans la politesse des manières et du langage.

Pendant le cours de cette éducation, je m occupai des personnages célèbres que Lesbos à produits. Je placerai à la tête des noms les plus distingués celui de Pittacus, que la Grèce a mis au nombre de ses sages. Après avoir délivré sa patrie de l'oppression des tyrans, de la guerre contre les Athéniens, et de ses divisions intestines, il n'accepta le pouvoir qu'elle lui donna que pour lui faire présent d'une

sage législation. Quand ses lois eurent été mises en vigueur, il abdiqua sans faste le pouvoir souverain.

Après Pittacus, je dois nommer Arion, de Métymne, et Terpandre, d'Antissa. Le premier, qui vivait il y a environ trois cents ans, a laissé un recueil de poésies qu'il chantait au son de sa lyre, comme faisaient alors tous les poètes. A son retour de Sicile, où il avait remporté le prix dans un combat de musique, il s'embarqua à Tarente sur un vaisseau corinthien. Les matelots allaient le jeter à la mer pour s'emparer de ses effets, lorsqu'il s'y précipita lui-même, après avoir vainement tenté de les fléchir par la beauté de sa voix. Un dauphin, plus sensible, le transporta, dit-on, au promontoire de Ténare. Ce fait, attesté par Arion dans une de ses hymnes, conservé dans la tradition des Lesbiens, me fut confirmé à Corinthe, où l'on dit que Périandre fit mourir les matelots.

Terpandre vivait à peu près dans le même temps qu'Arion. Il ajouta trois cordes à la lyre, qui auparavant n'en avait que quatre; composa, pour divers instrumens, des airs qui servirent de modèles; introduisit de nouveaux rhythmes dans la

poésie, et mit l'intérêt d'une action dans les hymnes qui concouraient aux combats de musique.

Environ cinquante ans après Terpandre, florissaient à Mitylène, Alcée et Sapho, tous deux placés au premier rang des poètes lyriques. Le premier chanta les dieux, et surtout ceux qui président aux plaisirs; ses amours, ses travaux guerriers, ses voyages, et les malheurs de l'exil. Son génie avait besoin d'être excité par l'intempérance, et c'était dans une sorte d'ivresse qu'il composait ces ouvrages qui ont fait l'admiration de la postérité. Il réunit la douceur à la force, la richesse à la précision et à la clarté.

L'image de Sapho est empreinte sur les monnaies des Lesbiens, qui sont remplis de vénération pour sa mémoire. Comment concilier, demandai-je à un citoyen de Mitylène, les sentimens qu'elle a déposés dans ses écrits, et les honneurs que vous lui décernez en public, avec les mœurs infâmes qu'on lui attribue sourdement? Il me répondit : Nous ne connaissons pas assez les détails de sa vie pour en juger. Quand je lis quelques-uns de ses ouvrages, je n'ose pas l'absoudre; mais elle eut du mérite et des ennemis, et je n'ose pas la condamner.

Après la mort de son époux, elle consacra son loisir aux lettres, dont elle entreprit d'inspirer le goût aux femmes de Lesbos. Plusieurs d'entre elles, et même des étrangères, se mirent au nombre de ses élèves. Elle les aima tendrement, et leur exprima sa tendresse avec la violence de la passion. Ses intentions étaient peut-être fort pures; mais une certaine facilité de mœurs, et la chaleur de ses expressions, ne furent que trop propres à servir la haine de quelques femmes puissantes qu'humiliait sa supériorité. Persécutée par elles, elle prit la fuite, et se retira en Sicile, où j'entends dire qu'on doit lui élever une statue.

Sapho était extrêmement sensible. Elle aima Phaon, dont elle fut abandonnée. Désespérant de le ramener, elle tenta le saut de Leucade, et périt dans les flots.

Cette femme célèbre a fait des hymnes, des odes, des élégies, et quantité d'autres pièces, toutes brillantes d'expressions dont elle a enrichi la langue. Quelle attention dans le choix de ses sujets et des mots! Elle a peint tout ce que la nature offre de plus riant, et avec les couleurs les mieux assorties. Son goût brille jusque dans le mécanisme de son style. On trouverait à

peine dans une pièce entière quelques sons que l'oreille la plus délicate voulût supprimer.

CHAPITRE IV.

Départ de Mitylène. — Description de l'Eubée. — Arrivée à Thèbes.

Le lendemain on nous pressa de nous embarquer. Nous quittâmes Mitylène avec regret. En sortant du port, l'équipage chantait des hymnes en l'honneur des dieux, et leur adressait à grands cris des vœux pour en obtenir un vent favorable. Quand nous eûmes doublé le cap Malée, situé à l'extrémité méridionale de l'île, on déploya la voile. Notre trajet fut heureux et sans événemens.

Nous commencions à découvrir le sommet d'une montagne qui se nomme Acha, et qui domine sur toutes celles de l'Eubée. « Cette île, me dit Phanès, capitaine du bâtiment, s'étend le long de l'Attique, de la Béotie, du pays des Locriens, et d'une partie de la Thessalie; mais sa largeur n'est pas proportionnée à sa longueur. Elle produit beaucoup de blé, de vin, d'huile et de fruits, du cuivre et du fer. Des ports

excellens, des villes opulentes, de riches moissons, qui servent souvent à l'approvisionnement d'Athènes; tout cela, joint à sa position, donne lieu de présumer que celui qui s'en rendrait maître tiendrait aisément dans ses entraves les nations voisines. Moins sujets qu'alliés des Athéniens, nous pouvons, à la faveur d'un tribut que nous leur payons, jouir en paix de nos lois et des avantages de la démocratie. Nous pouvons convoquer des assemblées générales à Chalcis, pour y discuter les intérêts et les prétentions de nos villes. »

Notre capitaine ayant donné ses ordres à l'équipage, nous doublâmes le cap méridional de l'île, et nous entrâmes dans un détroit dont les rivages nous offraient de chaque côté des villes de différentes grandeurs; nous passâmes auprès des murs de Caryste et d'Érétrie, et nous arrivâmes à Chalcis.

Cette ville est située sur un petit bras de mer qu'on appelle Euripe. C'est là qu'on voit d'une manière fort sensible un phénomène dont on n'a pas encore pénétré la cause. Plusieurs fois, pendant le jour et pendant la nuit, les eaux de la mer se portent alternativement au nord et au midi, et emploient le même temps à monter et

à descendre. Dans certains jours, le flux et le reflux paraissent assujétis à des lois constantes, comme celles du grand Océan, mais bientôt ils ne suivent plus aucune règle.

Chalcis est bâtie sur le penchant d'une montagne de même nom. De grands arbres, qui s'élèvent dans les places et dans les jardins, garantissent les habitans des ardeurs du soleil, et une source abondante, nommée la fontaine d'Aréthuse, suffit à leurs besoins. La ville est embellie par un théâtre, par des gymnases, des portiques, des temples, des statues et des peintures. Nous y couchâmes, et le lendemain, à la pointe du jour, nous arrivâmes sur la côte opposée, à Aulis, petit bourg auprès duquel est une grande baie où la flotte d'Agamemnon fut si long-temps retenue par les vents contraires.

D'Aulis nous nous rendîmes à Anthédon, par un chemin assez doux. C'est une petite ville, avec une place ombragée par de beaux arbres, et entourée de portiques. Nous n'avions plus que cent soixante stades à faire pour nous rendre à Thèbes. Nous approchâmes bientôt de cette grande ville par le chemin de la plaine. A l'aspect de la citadelle, que nous aperçûmes de loin,

Timagène ne put retenir ses sanglots. L'espérance et la crainte se peignaient tour à tour sur son visage. En quittant sa patrie, il avait laissé son père, sa mère, un frère et une sœur; pouvait-il se flatter de les retrouver? Nous arrivâmes à Thèbes, et les premiers éclaircissemens plongèrent le poignard dans le sein de mon ami. Les auteurs de ses jours étaient morts du chagrin que leur avait causé son absence; son frère avait péri dans un combat, et sa sœur, qui avait été mariée à Athènes, n'était plus, et n'avait laissé qu'un fils et une fille. Sa douleur fut amère; mais il fut dédommagé en quelque façon de ses pertes par les consolations de ses concitoyens et surtout d'Épaminondas.

CHAPITRE V.

Séjour à Thèbes.— Epaminondas.—Philippe de Macédoine.

Dans la relation d'un second voyage que je fis en Béotie, je parlerai de la ville de Thèbes et des mœurs des Thébains. Dans mon premier voyage, je ne m'occupai que d'Épaminondas.

Je lui fus présenté par Timagène. Il connaissait trop le sage Anacharsis pour n'être

pas frappé de mon nom. Il me fit quelques questions sur les Scythes. J'étais saisi d'un tel respect que j'hésitai à répondre. Il s'en aperçut, et détourna la conversation sur l'expédition du jeune Cyrus, et la retraite des dix mille. Après cette première visite, nous lui en fîmes plusieurs autres. Je me souviens, avec un plaisir mêlé d'orgueil, d'avoir vécu familièrement avec le plus grand homme peut-être que la Grèce ait produit. Eh! pourquoi ne pas accorder ce titre au général qui perfectionna l'art de la guerre, qui effaça la gloire des généraux les plus célèbres, et ne fut jamais vaincu que par la fortune; à l'homme d'état qui donna aux Thébains une supériorité qu'ils n'avaient jamais eue, et qu'ils perdirent à sa mort; au négociateur qui prit toujours dans les diètes l'ascendant sur les autres députés de la Grèce, et qui sut retenir dans l'alliance de Thèbes, sa patrie, les nations jalouses de l'accroissement de cette nouvelle puissance; à celui qui fut aussi éloquent que la plupart des orateurs d'Athènes, aussi dévoué que Léonidas, et plus juste peut-être qu'Aristide lui-même?

La maison de cet illustre Thébain était moins l'asile que le sanctuaire de la pauvreté; elle y régnait avec la joie pure de

l'innocence, avec la paix inaltérable du bonheur; elle y régnait dans un dénûment si absolu qu'on aurait peine à le croire. Nous le trouvâmes un jour avec plusieurs de ses amis qu'il avait rassemblés. Il leur disait : « Sphadrius a une fille en état d'être mariée. Il est trop pauvre pour lui constituer une dot. Je vous ai taxés chacun en particulier suivant vos facultés. Je suis obligé de rester quelques jours chez moi; mais, à ma première sortie, je vous présenterai cet honnête citoyen. Il est juste qu'il reçoive de vous ce bienfait, et qu'il en connaisse les auteurs. » Tous souscrivirent à cet arrangement, et quittèrent Épaminondas en le remerciant de sa confiance. Timagène, inquiet de ce projet de retraite, lui en demanda le motif. Il répondit franchement : « Je suis obligé de faire blanchir mon manteau. » En effet il n'en avait qu'un.

Zélé disciple de Pythagore, il en imitait la frugalité. Il s'était interdit l'usage du vin, et prenait souvent un peu de miel pour toute nourriture. La musique, qu'il avait apprise sous les plus habiles maîtres, charmait quelquefois ses loisirs. Il excellait à jouer de la flûte, et dans les repas où il était prié de chanter à son tour, il s'accompagnait de la lyre.

Jamais il ne brigua ni ne refusa les charges publiques. Plus d'une fois il servit comme simple soldat sous des généraux sans expérience que l'intrigue lui avait fait préférer. Plus d'une fois les troupes, assiégées dans leur camp, et réduites aux plus fâcheuses extrémités, implorèrent son secours. Alors il dirigeait les opérations, repoussait l'ennemi, et ramenait tranquillement l'armée, sans se souvenir de l'injustice de sa patrie, ni du service qu'il venait de lui rendre.

Nous avions souvent occasion de voir Polymnis, père d'Épaminondas. Les Thébains avaient chargé ce respectable vieillard de veiller sur le jeune Philippe, frère de Perdiccas, roi de Macédoine. Pélopidas, ayant pacifié les troubles de ce royaume, avait reçu ce prince pour otage avec trente jeunes seigneurs macédoniens. Philippe, âgé d'environ dix-huit ans, réunissait déjà le talent au désir de plaire. En le voyant, on était frappé de sa beauté; en l'écoutant, de son esprit, de sa mémoire, de son éloquence, et des graces qui donnaient tant de charmes à ses paroles. Assidu auprès d'Épaminondas, il étudiait dans le génie de ce grand homme le secret de le devenir un jour; il recueillait avec empressement ses

discours, ainsi que ses exemples; et ce fut dans cette excellente école qu'il apprit à se modérer, à entendre la vérité, à revenir de ses erreurs, à connaître les Grecs, et à les asservir.

CHAPITRE VI.

Départ de Thèbes. — Arrivée à Athènes. — Habitans de l'Attique.

[An 362 avant J. C.] J'ai dit plus haut qu'il ne restait à Timagène qu'un neveu et une nièce, établis à Athènes. Le neveu s'appelait Philotas, et la nièce Épicharis. Celle-ci avait épousé un riche Athénien, nommé Apollodore. Ils vinrent à Thèbes dès les premiers jours de notre arrivée. Philotas était de même âge que moi. Je commençai à me lier avec lui, et bientôt il devint mon guide, mon compagnon, mon ami.

En nous quittant, ils nous avaient fait promettre que nous irions bientôt les rejoindre. Nous prîmes donc congé d'Épaminondas quelque temps après, avec une douleur qu'il daigna partager, et nous nous rendîmes à Athènes. Nous trouvâmes dans la maison d'Apollodore les agrémens et les

secours que nous devions attendre de ses richesses et de son crédit.

Le lendemain de mon arrivée je fixai mes regards sur la ville, et, pendant quelques jours, j'en admirai les monumens, et j'en parcourus les dehors.

Athènes est comme divisée en trois parties, savoir : la citadelle construite sur un rocher ; la ville située autour de ce rocher ; les portes de Phalère, de Munychie et du Pirée. Le circuit de la ville, y compris les trois ports qui sont enfermés dans des murailles, une foule de maisons, de temples, et de monumens de toute espèce, peut être évalué à près de deux cents stades (sept lieues quatorze cents toises). Le sol en est extrêmement inégal. Les rues, en général, n'ont point d'alignement ; la plupart des maisons sont petites et peu commodes. Au premier aspect, les étrangers cherchent dans Athènes cette ville si célèbre dans l'univers ; mais leur admiration s'accroît insensiblement, lorsqu'ils examinent à loisir ces temples, ces portiques, ces édifices publics, que tous les arts se sont disputé la gloire d'embellir. L'Ilissus et le Céphise serpentent autour de la ville ; et, près de leurs bords, on a ménagé des promenades publiques.

L'Attique est une espèce de presqu'île de forme triangulaire. Sa surface est de cinquante-trois mille deux cents stades carrés (soixante-seize lieues). Elle est partout entrecoupée de montagnes et de rochers, est très stérile d'elle-même; et ce n'est qu'à force de culture qu'elle rend au laboureur le fruit de ses peines : mais les lois, l'industrie, le commerce, et l'extrême pureté de l'air, y ont tellement favorisé la population, que ce petit pays est aujourd'hui couvert de hameaux et de bourgs dont Athènes est la capitale.

On divise les habitans de l'Attique en trois classes. Dans la première sont les citoyens; dans la seconde les étrangers domiciliés; dans la troisième les esclaves.

Les esclaves, de tout âge, de tout sexe et de toute nation, sont un objet considérable de commerce dans la Grèce. Des marchands assidus en transportent sans cesse d'un lieu dans un autre, les entassent comme de viles marchandises dans les places publiques, et lorsqu'il se présente un acquéreur, ils les obligent de danser en rond, afin qu'on puisse juger de leurs forces et de leur agilité.

Dans presque toute la Grèce le nombre des esclaves surpasse infiniment celui des

citoyens. Presque partout on s'épuise pour les tenir dans la dépendance. On en compte environ quatre cent mille dans l'Attique. Ce sont eux qui cultivent les terres, font valoir les manufactures, exploitent les mines, travaillent aux carrières, et sont chargés dans les maisons de tous les détails du service.

Quand un esclave est affranchi, il ne passe pas dans la classe des citoyens, mais dans celle des domiciliés, qui tient à celle des citoyens par la liberté, et à celle des esclaves par le peu de considération dont elle jouit.

Les domiciliés sont des étrangers établis avec leur famille dans l'Attique. Ils doivent se choisir parmi les citoyens un patron qui réponde de leur conduite, et payer au trésor public un tribut annuel. S'ils rendent à l'état des services signalés, ils obtiennent l'exemption de cet impôt.

On est citoyen de naissance, lorsqu'on est issu d'un père et d'une mère qui le sont eux-mêmes. Les Athéniens par adoption jouissent presque des mêmes droits que les Athéniens d'origine. Le titre de citoyen, dans Athènes, fut extrêmement recherché, tant que les Athéniens suivirent la rigueur des lois faites pour empêcher qu'on ne le prodiguât. Dans les derniers temps, ces lois

trop négligées ont placé dans le rang des citoyens des hommes qui en ont dégradé le titre, et dont l'exemple autorisera dans la suite des choix encore plus déshonorans.

On compte parmi les citoyens de l'Attique, vingt mille hommes en état de porter les armes.

Tous ceux qui se distinguent par leurs richesses, par leurs vertus et par leur savoir, forment ici, comme presque partout ailleurs, la principale classe des citoyens, qu'on peut appeler la classe des notables. On y comprend les riches, parce qu'ils supportent les principales charges de l'état; les hommes vertueux et éclairés, parce qu'ils contribuent le plus à son maintien et à sa gloire. Pour ce qui est de la naissance, on la respecte, parce qu'il est à présumer qu'elle transmet de père en fils des sentimens plus nobles et un plus grand amour de la patrie. Les notables ne sont point un corps particulier, et ne jouissent d'aucun privilége, d'aucune préséance; mais leur éducation leur donne des droits aux premières places, et l'opinion publique des facilités pour y parvenir.

La ville d'Athènes contient, outre les esclaves, plus de trente mille habitans.

CHAPITRE VII.

Séance à l'académie.

Après que j'eus parcouru rapidement les singularités que renferme la ville d'Athènes, Apollodore me proposa d'aller à l'académie.

Nous trouvâmes un quartier de la ville, qu'on appelle le Céramique, et de là, sortant par la porte Dipyle, nous nous trouvâmes dans des champs qu'on nomme aussi Céramiques, et nous vîmes le long du chemin une grande quantité de tombeaux, parmi lesquels on remarque ceux de Périclès et de quelques autres Athéniens, à qui on a voulu décerner, après leur trépas, des honneurs, comme à ceux qui sont morts dans les combats.

L'académie n'est éloignée de la ville que de six stades (un quart de lieue). C'est un vaste emplacement qu'un nommé Académus avait autrefois possédé. On y voit maintenant un gymnase et un jardin entouré de murs, orné de promenades couvertes et charmantes, embelli par des eaux qui coulent à l'ombre des platanes et de plusieurs autres espèces d'arbres. A l'entrée

est l'autel de l'Amour, et la statue de ce dieu ; dans l'intérieur on voit les autels de plusieurs autres divinités. Non loin de là, Platon a fixé sa résidence auprès d'un petit temple qu'il a consacré aux Muses. Il vient tous les jours à l'académie. Nous l'y trouvâmes au milieu de ses disciples.

Quoique âgé d'environ soixante-huit ans, il conservait encore de la fraîcheur. Il avait reçu de la nature un corps robuste : ses longs voyages altérèrent sa santé ; mais il l'avait rétablie par un régime austère, et il ne lui restait qu'une mélancolie habituelle, qui lui fut commune avec Socrate, Empédocle et d'autres hommes illustres. Il me reçut avec autant de politesse que de simplicité, et me fit un bel éloge du philosophe Anacharsis, dont je descends. Il s'exprimait avec lenteur, mais les grâces de la persuasion semblaient couler de ses lèvres. Je vais donner ici, à son sujet, quelques détails que m'apprit alors Apollodore.

« La mère de Platon, me dit-il, était de la même famille que Solon, et son père rapportait son origine à Codrus, le dernier de nos rois, mort il y a environ sept cents ans. Comme il était né avec une imagination forte et brillante, il composa dans

sa jeunesse des dithyrambes, s'exerça dans le genre épique, compara ses vers à ceux d'Homère, et les brûla. Il composa ensuite quelques tragédies. Pendant que les acteurs se préparaient à les représenter, il connut Socrate, supprima ses pièces, et se dévoua tout entier à la philosophie. Pressé du besoin de se rendre utile aux hommes, il résolut d'augmenter ses connaissances, et de les consacrer à notre instruction. Dans cette vue, il se rendit à Mégare en Italie, à Cyrène en Égypte, partout où l'esprit humain avait fait des progrès.

« Il avait environ quarante ans quand il fit le voyage de Sicile pour voir l'Etna. Denys, tyran de Syracuse, désira de l'entretenir. Pendant la conversation, Platon ayant avancé que nul homme n'est aussi lâche et aussi malheureux qu'un prince injuste, Denys, en colère, lui dit : « Vous parlez comme un radoteur. — Et vous, comme un tyran, » répondit Platon. Peu s'en fallut que cette réponse ne lui coûtât la vie. Denys ne lui permit de s'embarquer qu'après avoir exigé du commandant qu'il le jetterait à la mer, ou qu'il s'en déferait comme d'un vil esclave. Il fut vendu, racheté et ramené dans sa patrie.

« A son retour, il s'occupa de recueillir

les lumières éparses dans les contrées qu'il avait parcourues; et, des opinions des philosophes qui l'avaient précédé, il composa un système, qu'il développa dans ses écrits et dans ses conférences. Ses ouvrages sont en forme de dialogues, Socrate est le principal interlocuteur, et l'on prétend qu'à la faveur de ce nom il accrédite les idées qu'il a conçues ou adoptées. »

Comme Apollodore finissait, je lui demandai : « Quel est ce jeune homme maigre et sec que je vois auprès de Platon, qui grasseye, et qui a les yeux petits et pleins de feu ? — C'est, me dit-il, Aristote de Stagyre, fils d'un médecin ami d'Amyntas, roi de Macédoine : je ne connais personne qui ait autant d'esprit et d'application. Platon le distingue de ses autres disciples, et ne lui reproche que d'être trop recherché dans ses habits.

« Celui que vous voyez auprès d'Aristote, continua Apollodore, est Xénocrate de Chalcédoine. C'est un esprit lent et sans aménité. Platon l'exhorte souvent à sacrifier aux grâces. Il dit de lui et d'Aristote, que l'un a besoin de frein, et l'autre d'éperons.

« Cet autre jeune homme qui paraît être d'une santé si délicate, et qui remue les épaules par intervalles, c'est Démosthène :

il vient de gagner un procès contre ses tuteurs, qui voulaient le frustrer d'une partie de son bien. Il a plaidé lui-même sa cause, quoiqu'il ait à peine dix-sept ans. Il vient de se consacrer au barreau. La nature lui a donné une voix faible, une respiration embarrassée, une prononciation désagréable; mais elle l'a doué d'un de ces caractères fermes qui s'irritent par les obstacles. S'il vient dans ce lieu, c'est pour y puiser à la fois des principes de philosophie et des leçons d'éloquence.

« Le même motif attire les trois élèves que vous voyez auprès de Démosthène. L'un s'appelle Eschine : c'est ce jeune homme si brillant de santé; il a des grâces dans l'esprit, et cultive la poésie avec succès. Le second s'appelle Hypéride, et le troisième Lycurgue. Ce dernier appartient à une des plus anciennes familles de la république. »

C'était ordinairement dans les allées de l'académie que Platon donnait ses leçons, car il regardait la promenade comme plus utile à la santé que les exercices violens du gymnase. Pendant qu'il entretenait ses disciples, ses amis, et ses ennemis même, je vis arriver un homme de quarante-cinq ans, sans souliers, sans tunique, une longue barbe, un bâton à la main, une besace

sur l'épaule, et un manteau sous lequel il tenait un coq vivant et sans plumes : il le jeta au milieu de l'assemblée, en disant : « Voilà l'homme de Platon ; » et disparut aussitôt. Platon sourit. Apollodore me dit : « Platon avait défini l'homme un animal à deux pieds, sans plumes ; Diogène a voulu montrer que cette définition n'est pas exacte. Allons nous asseoir sous ce platane, continua Apollodore, je vous dirai en peu de mots quel est cet inconnu, et je vous ferai connaître quelques Athéniens célèbres qui se promènent dans les allées voisines. » Nous nous assîmes en face d'une tour qui porte le nom de Timon le Misanthrope, et d'une colline couverte de verdure et de maisons, qui s'appelle Colone.

« Vers le temps où Platon ouvrait son école à l'académie, reprit Apollodore, Antisthène, autre disciple de Socrate, établissait la sienne sur une colline placée de l'autre côté de la ville. Il fit consister la vertu dans le mépris des richesses et de la volupté ; et, pour accréditer ses maximes, il parut en public un bâton à la main, une besace sur les épaules, comme un de ces infortunés qui exposent leur misère aux passans. La singularité de ce spectacle lui attira d'abord des disciples au nombre

desquels se mit Diogène, qui venait d'être banni de sa patrie avec son père, accusé d'avoir altéré la monnaie. Antisthène cherchait à corriger les passions, Diogène voulut les détruire. L'homme dont celui-ci s'est formé le modèle, et qu'il cherche quelquefois une lanterne à la main; cet homme, étranger à tout ce qui l'environne, inaccessible à tout ce qui flatte les sens, qui se dit citoyen de l'univers, et qui ne saurait l'être de sa patrie; cet homme, dis-je, serait aussi inutile que malheureux dans les sociétés policées, et n'a pas même existé avant leur naissance.

« Pour retracer en lui-même cet homme imaginaire, il s'est soumis aux plus rudes épreuves, et s'est affranchi des plus légères contraintes. Vous le verrez lutter contre la faim, l'apaiser avec les alimens les plus grossiers, tendre quelquefois la main aux passans; pendant la nuit, s'enfermer dans un tonneau; se rouler en été sur le sable brûlant; marcher en hiver pieds nus dans la neige; satisfaire à tous ses besoins en public et dans les endroits fréquentés par la populace; affronter et supporter avec courage le ridicule, l'insulte et l'injustice, et choquer dans les choses les plus indifférentes les usages établis.

« Cet homme singulier a de la profondeur dans l'esprit, de la fermeté dans l'âme, de la gaieté dans le caractère. La liberté qui règne dans ses discours le rend agréable au peuple. On l'admet dans la bonne compagnie, dont il charme les ennuis par des reparties promptes, quelquefois heureuses, et toujours fréquentes, parce qu'il ne se refuse rien. Je ne crois pas qu'il se soit livré aux excès dont ses ennemis l'accusent, et je souscrirai toujours au jugement de Platon, qui a dit de lui, que c'était Socrate en délire. »

Dans ce moment, nous vîmes passer un homme qui se promenait lentement auprès de nous; il paraissait âgé de quarante ans. Apollodore s'empressa de l'aborder, d'un air mêlé de respect et de sentiment. « C'est Phocion, me dit-il en revenant près de moi. Ce nom doit à jamais réveiller en vous l'idée de la probité même : il fréquenta de bonne heure l'académie; après en être sorti, il servit sous Chabrias, qui lui dut en grande partie la victoire de Naxos. D'autres occasions ont fait connaître ses talens pour la guerre. Pendant la paix, il cultive un petit champ dont le produit suffirait à peine aux besoins de l'homme le plus modéré, et qui lui pro-

cure néanmoins un superflu avec lequel il soulage les besoins des autres.

« Vous ne le verrez jamais ni rire ni pleurer, quoiqu'il soit heureux et sensible. Que le nuage sombre dont ses yeux sont obscurcis ne vous effraie pas ; il est humain, facile, indulgent pour nos faiblesses : il n'est amer et sévère que pour ceux qui corrompent les mœurs par leurs exemples, ou qui perdent l'état par leurs conseils.

Après Phocion venaient deux Athéniens dont l'un se faisait remarquer par une taille majestueuse et une figure imposante. « Il est fils d'un cordonnier, me dit Apollodore, et gendre de Cotys, roi de Thrace ; il se nomme Iphicrate. L'autre est fils de Conon, qui fut un des plus grands hommes de ce siècle ; c'est Timothée. Tous deux, à la tête de nos armées, ont maintenu pendant une longue suite d'années la gloire de la république ; tous deux ont su joindre les lumières aux talens, les réflexions à l'expérience, la ruse au courage ; ils ont tous deux le talent de la parole. L'éloquence d'Iphicrate est pompeuse et vaine, celle de Timothée plus simple et plus persuasive. Nous leur avons élevé des statues ; peut-être les bannirons-nous un jour. »

CHAPITRE VIII.

Lycée. — Gymnases. — Isocrate. — Palestres. — Funérailles des Athéniens.

Un autre jour, Apollodore se rendit chez moi pour me proposer une promenade au lycée. Je venais de lire un discours d'Isocrate : enchanté de ma lecture, je le priai de me faire voir ce grand orateur. Nous irons chez lui en revenant du lycée, me répondit-il.

Nous passâmes par le quartier des Marais, et, sortant par la porte d'Égée, nous suivîmes un sentier le long de l'Ilissus, torrent ou ruisseau paisible, qui tantôt se précipite, tantôt se traîne au pied d'une colline qui termine le mont Hymette. Sur cette montagne les abeilles se plaisent infiniment ; elles y ont établi de nombreuses colonies, attirées par le serpolet, le thym excellent, et d'autres herbes odoriférantes dont elle est couverte. Ces insectes y puisent les sucs précieux dont ils composent un miel estimé dans toute la Grèce.

Après avoir repassé l'Ilissus, nous nous trouvâmes dans un chemin qui conduit au lycée : ce nom est celui d'un des trois

gymnases destinés par les Athéniens à l'institution de la jeunesse. Ces gymnases sont de vastes édifices entourés de jardins et d'un bois sacré. Les jeunes gens s'y exercent à la lutte et à la course à pied. Ces exercices sont ordonnés par les lois, soumis à des règles, animés par les éloges des maîtres, et encore plus par l'émulation des élèves. Toute la Grèce les regarde comme la partie la plus essentielle de l'éducation, parce qu'ils rendent un homme agile, robuste, capable de supporter les travaux de la guerre et les loisirs de la paix.

On a successivement augmenté et décoré le gymnase du lycée. Les murs sont enrichis de peintures. Apollon est la divinité tutélaire du lieu; on voit à l'entrée sa statue. Les jardins, ornés de belles allées, furent renouvelés dans les dernières années de mon séjour en Grèce. Des siéges placés sous les arbres invitent à s'y reposer.

Après avoir assisté aux exercices des élèves, et passé quelques momens dans les salles où l'on agitait des questions tour à tour importantes et frivoles, nous prîmes le chemin qui conduit du lycée à l'académie, le long des murs de la ville. Nous avions à peine fait quelques pas, que nous

rencontrâmes un vieillard vénérable, qu'Apollodore fut bien aise de voir. Après les premiers complimens, il lui demanda où il allait. Le vieillard lui répondit d'une voix grêle : « Je vais dîner chez Platon avec Éphore et Théopompe, qui m'attendent à la porte Dipyle. » C'est justement notre chemin, reprit Apollodore, nous aurons le plaisir de vous accompagner.

Alors commença entre eux une conversation qui me fit vivement désirer de connaître le nom du vieillard. Il avait une famille aimable, une bonne santé, une fortune aisée, des disciples sans nombre, un nom célèbre, et des vertus qui le plaçaient parmi les plus honnêtes citoyens d'Athènes. Avec tant d'avantages, il se disait pourtant le plus malheureux des hommes, parce que la faiblesse de sa voix et une excessive timidité l'avaient empêché de parvenir aux magistratures, et que, quoique par ses leçons et ses écrits il eût hâté les progrès de l'art oratoire des sophistes audacieux, des instituteurs ingrats, tout en puisant dans ses écrits les préceptes et les exemples, et les distribuant à leurs écoliers, n'en étaient que plus ardens à le déchirer.

Dès qu'il fut parti avec Ephore et Théo-

pompe, qui l'attendaient, je demandai à Apollodore quel était ce vieillard si modeste avec tant d'amour-propre, et si malheureux avec tant de bonheur. « C'est, me dit-il, Isocrate, chez qui nous devions passer à notre retour : il se croit entouré d'ennemis et d'envieux, parce que des auteurs qu'il méprise jugent de ses écrits moins favorablement que lui. Malheureusement pour son amour-propre, ses ouvrages remplis d'ailleurs de grandes beautés, fournissent des armes puissantes à la critique : son style est pur et coulant, plein de douceur et d'harmonie, quelquefois pompeux et magnifique, mais quelquefois aussi traînant, diffus et surchargé d'ornemens qui le déparent. On est souvent fâché de voir un auteur estimable s'abaisser à n'être qu'un écrivain sonore, et réduire son art au seul mérite de l'élégance : comme il ne diversifie pas assez les formes de son élocution, il finit par refroidir et dégoûter le lecteur.

« Isocrate a vieilli, faisant, polissant, repolissant, refaisant un très petit nombre d'ouvrages. Son panégyrique d'Athènes lui coûta, dit-on, dix années de travail. Malgré leurs défauts, auxquels ses ennemis en ajoutent beaucoup d'autres, ses écrits pré-

sentent tant de tours heureux et de saines maximes, qu'ils serviront de modèles à ceux qui auront le talent de les étudier. Éphore de Cume, et Théopompe de Chio, en ont fait l'heureuse épreuve. Il les a destinés tous deux à écrire l'histoire : leurs premiers essais font honneur à la sagacité du maître et aux talens des disciples. »

Pendant qu'Apollodore m'instruisait de ces détails, nous traversions la place publique. Il me conduisit ensuite par la rue des Hermès, et me fit entrer dans la palestre de Tauréas, située en face du portique royal.

On exerce les enfans dans les gymnases, et les athlètes de profession dans les palestres. La lutte, le saut, la paume, tous les exercices du lycée se retracèrent à nos yeux dans cette enceinte, sous des formes plus variées, avec plus de force et d'adresse de la part des acteurs. Parmi les différens groupes qu'ils composaient, on distinguait des hommes de la plus grande beauté, et dignes de servir de modèles aux artistes.

Le régime de ces athlètes s'assortit à leur destination. Plusieurs s'abstiennent des femmes et du vin : il en est qui mènent une vie très frugale. Mais ceux qui se sou-

mettent aux plus pénibles épreuves, ont besoin, pour réparer leurs forces, d'une grande quantité d'alimens substantiels, comme la chair de bœuf et de porc. On en cite plusieurs qui faisaient une consommation effrayante de viande et de pain. On dit que Théagène de Thasos mangea dans un jour un bœuf tout entier. On attribue le même exploit à Milon de Crotone, dont l'ordinaire était de vingt mines (dix-huit livres) de viande, d'autant de pain, et de trois conges de vin (quinze pintes). On ajoute enfin qu'Astidamas de Milet, se trouvant à la table du satrape Ariobarzane, dévora tout seul le souper qu'on avait préparé pour neuf convives.

Quand ces athlètes peuvent satisfaire leur voracité sans danger, ils acquièrent une vigueur extrême; leur taille devient quelquefois gigantesque; et leurs adversaires, frappés de terreur, ou s'éloignent de la lice, ou succombent sous le poids de ces masses énormes. L'excès de nourriture les fatigue tellement, qu'ils sont obligés de passer une partie de leur vie dans un sommeil profond. Bientôt un embonpoint excessif défigure tous leurs traits; il leur survient des maladies qui les rendent aussi malheureux qu'ils ont toujours été inutiles

à leur patrie. Ces lutteurs de profession sont tous de mauvais soldats, parce qu'ils sont hors d'état de supporter la faim, la soif, les veilles, le moindre besoin, le plus léger dérangement.

En sortant de la palestre, nous apprîmes que Thélaïre, femme de Pyrrhus, parent et ami d'Apollodore, venait d'être attaquée d'un accident qui menaçait sa vie. Nous courûmes aussitôt à sa maison. Les parens, empressés autour du lit, adressaient des prières à Mercure, conducteur des âmes; et le malheureux époux recevait les derniers adieux de la mourante. Quand elle eut rendu les derniers soupirs, toute la maison retentit de cris douloureux. Le corps fut lavé, parfumé, et revêtu d'une robe précieuse. On mit sur sa tête, couverte d'un voile, une couronne de fleurs; dans ses mains un gâteau de farine et de miel pour apaiser Cerbère, et dans sa bouche une pièce d'argent d'une ou deux oboles qu'il faut payer à Caron. En cet état elle fut exposée tout le jour dans le vestibule. A la porte était un vase de cette eau lustrale, destinée à purifier ceux qui ont touché un cadavre.

Le convoi était indiqué pour le lendemain. Les parens et les amis s'y rendirent

avant le lever du soleil. On plaça le corps sur un chariot, dans un cercueil de cyprès. Les hommes marchaient avant, les femmes après. Tous avaient les yeux baissés, et étaient vêtus de noir. Un chœur de musiciens qui précédaient le cortége, faisait entendre des chants lugubles. Lorsque nous fûmes arrivés à une maison de Pyrrhus, auprès de Phalère, et où étaient les tombeaux de ses pères, Thélaïre fut placée sur un bûcher. Son corps étant consumé, les plus proches parens en recueillirent les cendres, et l'urne qui les renfermait fut ensevelie dans la terre.

Après la cérémonie nous fûmes appelés au repas funèbre, où la conversation ne roula que sur les vertus de Thélaïre. Le neuvième et le rentième jour, ses parens, habillés de blanc et couronnés de fleurs, se réunirent encore pour rendre de nouveaux honneurs à ses mânes, et il fut réglé que, rassemblés tous les ans le jour de sa naissance, ils s'occuperaient de sa perte, comme si elle était encore récente. Cet engagement si beau se perpétue souvent dans une famille, dans une société d'amis, parmi les disciples d'un philosophe.

CHAPITRE IX.

Voyage à Corinthe. — Xénophon. — Timoléon.

Timagène était impatient de voir Xénophon, qui, après avoir quitté le Péloponèse, s'était établi avec ses fils à Corinthe. Nous partîmes avec Philotas, dont la famille avait des liaisons d'hospitalité avec celle de Timodème, l'une des plus anciennes de cette ville. A notre arrivée, Timodème nous conduisit lui-même chez Xénophon, qui était sorti; nous nous rendîmes dans un temple voisin où il offrait un sacrifice. Je considérais ce grand homme avec un vif intérêt. Il paraissait âgé de soixante-quinze ans, et son visage conservait encore des restes de cette beauté qui l'avait distingué dans sa jeunesse.

A peine la cérémonie est achevée, que Timagène se jette à son cou, et d'une voix entrecoupée l'appelle son général, son sauveur, son ami. Xénophon le regarde avec étonnement, et cherche à démêler des traits qui ne lui sont pas inconnus. Enfin, il s'écrie : « C'est Timagène! » De tendres embrassemens suivirent cette exclamation, et pendant tout notre séjour à Corinthe, il ne fut question entre eux que des éclaircis-

semens qu'ils se demandaient l'un à l'autre.

Né dans un bourg de l'Attique, formé à l'école de Socrate, Xénophon porta d'abord les armes pour sa patrie. Ensuite, il entra comme volontaire dans l'armée qu'assemblait le jeune Cyrus, pour détrôner son frère Artaxercès, roi de Perse. Après la mort de Cyrus, il fut chargé, conjointement avec quatre autres officiers, du commandement des troupes grecques. C'est alors qu'ils firent cette belle retraite aussi admirée dans son genre que l'est dans le sien la relation qu'il nous en a donnée. A son retour, il passa au service d'Agésilas, roi de Lacédémone, dont il partagea la gloire et mérita l'amitié. Quelque temps après les Athéniens, jaloux, sans doute, de la préférence qu'il accordait aux Lacédémoniens, le condamnèrent à l'exil.

Pendant notre séjour à Corinthe, je contractai une liaison intime avec Timoléon, second fils de Timodème, chez qui nous étions logés. Personne n'eut autant que lui des traits de ressemblance avec Épaminondas, que par un secret instinct il avait pris pour son modèle

Il jouissait de l'estime publique et de la sienne, lorsque l'excès de sa vertu lui aliéna presque tous les esprits, et le rendit

le plus malheureux des hommes. Son frère Timophanès exerçait, à l'aide de quatre cents satellites et de la populace qu'il avait gagnée par ses largesses, une affreuse tyrannie sur les plus vertueux citoyens. Après l'avoir conjuré vainement de se démettre d'un pouvoir odieux, il se rendit chez lui quelques jours après, avec deux amis, dont l'un était le beau-frère de Timophanès. On était convenu que le refus positif de sa part de renoncer à sa tyrannie serait le signal de sa perte. Ce refus eut lieu, et les deux amis de Timoléon plongèrent un poignard dans le sein de Timophanès, pendant que son frère, la tête couverte d'un pan de son manteau, fondait en larmes dans un coin de l'appartement.

Parmi les Corinthiens, les uns regardèrent ce meurtre comme un acte héroïque, les autres comme un forfait. Le plus grand nombre, en approuvant la mort du tyran, ajoutaient que tous les citoyens étaient en droit de lui ôter la vie, excepté son frère.

On intenta contre celui-ci une accusation qui n'eut pas de suite; mais il se jugeait lui-même avec plus de sévérité. Dès qu'il s'aperçut que son action était condamnée par une grande partie du public, il douta de son innocence, et sortit de

Corinthe, chargé des malédictions de sa mère. Pendant plusieurs années il erra dans des lieux solitaires, déplorant avec amertume les égaremens de sa vertu, et quelquefois l'ingratitude des Corinthiens.

Nous le verrons un jour reparaître avec plus d'éclat, et faire le bonheur d'un grand peuple qui lui devra sa liberté.

Les troubles occasionés par le meurtre de son frère, hâtèrent notre départ. Nous emmenâmes avec nous les deux fils de Xénophon. Ils devaient servir dans le corps de troupes que les Athéniens envoyaient aux Lacédémoniens.

CHAPITRE X.

Levées, revues, exercice des troupes chez les Athéniens.

Deux jours après notre retour à Athènes, nous nous rendîmes dans une place où se faisait la levée des troupes qu'on se proposait d'envoyer aux Lacédémoniens et autres peuples contre les Thébains et leurs alliés. Le stratége ou général était assis sur un siége élevé. Auprès de lui, un taxiarque ou officier supérieur tenait le registre des noms des citoyens qui, étant en âge de porter les armes, devaient se présenter à ce tribunal. Il les appelait à haute

voix, et prenait note de ceux que le général avait choisis.

Les Athéniens sont tenus au service militaire depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de soixante. Ceux qui tiennent à ferme les impositions publiques, ou qui figurent dans les chœurs aux fêtes de Bacchus, sont dispensés du service. Ce n'est que dans les besoins pressans qu'on fait marcher les esclaves, les étrangers établis dans l'Attique, et les citoyens les plus pauvres. La loi n'a confié le soin de défendre la patrie qu'aux citoyens qui possèdent quelque bien, et les plus riches servent comme simples soldats.

Quelques jours après, on fit la revue des troupes, qui étaient de six mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Je m'y rendis avec Timagène, Apollodore et Philotas. Nous y trouvâmes Iphicrate, Timothée, Phocion, Chabrias, tous les anciens généraux, et ceux de l'année courante. Ces derniers avaient été, suivant l'usage, tirés au sort dans l'assemblée du peuple; ils étaient au nombre de dix, un de chaque tribu.

L'infanterie était composée de trois ordres de soldats : les oplites ou pesamment armés; les armés à la légère; les peltastes,

dont les armes étaient moins pesantes que celles des premiers, moins légères que celles des seconds. Ceux-ci sont ainsi nommés de *pelta,* nom d'un petit bouclier.

Pendant que je m'entretenais avec Apollodore, et que je l'interrogeais sur plusieurs objets, nous vîmes un homme revêtu d'une tunique qui lui descendait jusqu'aux genoux, et sur laquelle il aurait dû mettre sa cuirasse, qu'il tenait dans ses bras avec ses autres armes. Il s'approcha du taxiarque ou lieutenant général de sa tribu, auprès de qui nous étions. « Camarade, lui dit cet officier, pourquoi n'endossez-vous pas votre cuirasse? — Le temps de mon service est expiré, répondit-il; hier je labourais mon champ quand vous faisiez l'appel. J'ai été inscrit dans le rôle de la milice sous l'archontat de Callias. Consultez la liste des archontes, vous verrez qu'il s'est écoulé depuis ce temps-là plus de quarante-deux ans. Cependant, si ma patrie a besoin de moi, j'ai apporté mes armes. » L'officier vérifia le fait, et, après en avoir conféré avec le général, il effaça le nom de cet honnête citoyen, et lui en substitua un autre.

Un moment après, je fis remarquer à Apollodore un homme qui avait une couronne sur la tête, et un caducée en main.

« J'en ai déjà vu passer plusieurs, lui dis-je.— Ce sont des hérauts, me répondit-il. Leur personne est sacrée : ils dénoncent la guerre, proposent la trève ou la paix, publient les ordres du général, prononcent les commandemens, convoquent l'armée, annoncent le moment du départ, l'endroit où il faut marcher, pour combien de jours il faut prendre des vivres, etc. »

Nous passâmes ensuite au lycée, où se faisait la revue de la cavalerie. Elle est commandée de droit par deux généraux, qui ont sous leurs ordres des chefs particuliers. Elle n'est composée que de douze cents hommes. Chaque tribu en fournit cent vingt, avec le chef qui doit les commander. Le nombre de ceux qu'on met sur pied se règle, pour l'ordinaire, sur le nombre des soldats pesamment armés, c'est-à-dire qu'on joint deux cents chevaux à deux mille oplites. Il n'y a que les gens riches qui peuvent entrer dans la cavalerie. De là vient la considération qui est attachée à ce service. On ne peut y être admis, sans obtenir l'agrément des généraux, des chefs particuliers et surtout du sénat, qui veille spécialement à l'entretien et à l'éclat d'un corps si distingué. Ses armes sont le casque, la cuirasse, le bouclier, l'épée, la

lance ou le javelot, un petit manteau, etc.

Les jours suivans furent destinés à exercer les troupes. Nous trouvâmes près du mont Anchesmus un corps de seize cents hommes d'infanterie pesamment armés, rangés sur seize de hauteur, et cent de front. A ce corps était joint un certain nombre de soldats armés à la légère.

On avait placé les meilleurs soldats dans les premiers rangs et dans les derniers. Les chefs de file surtout, ainsi que les serre-files, étaient tous gens distingués par leur bravoure et leur expérience. Un des officiers ordonnait les mouvemens. « Prenez les armes, s'écriait-il ; valets, sortez de la phalange ; haut la pique ; bas la pique ; serre-files, dressez les files ; prenez vos distances ; à droite, à gauche ; la pique en dedans du bouclier ; marche ; halte ; doublez vos files ; remettez-vous ; lacédémonienne évolution ; remettez-vous, etc. »

A la voix de cet officier, on voyait la phalange successivement ouvrir ses files et ses rangs, les serrer, les presser de manière que le soldat, n'occupant que l'espace d'une coudée (dix-sept pouces), ne pouvait tourner ni à droite ni à gauche. On la voyait présenter une ligne, tantôt pleine, tantôt divisée en des sections dont les intervalles

étaient quelquefois remplis par des armés à la légère; on la voyait enfin prendre, par les évolutions prescrites, toutes les formes dont elle est susceptible, et marcher en avant, disposée en colonne, en carré parfait, en carré long, soit à centre vide, soit à centre plein.

Ces manœuvres étaient à peine achevées, que nous vîmes au loin s'élever un nuage de poussière. Les postes avancés annoncèrent l'approche de l'ennemi. C'était un second corps d'infanterie qu'on venait d'exercer au lycée, et qu'on avait résolu de mettre aux mains avec le premier, pour offrir l'image d'un combat. Aussitôt on crie aux armes, et les soldats courent prendre leurs rangs. Bientôt la trompette donne le signal; les troupes entonnent l'hymne guerrier, et le général pousse le cri du combat. Après lui tous les soldats répètent *Eleleu! Eleleu!* Après l'action, les vainqueurs firent retentir de tous côtés le mot *Alalè!* C'est le cri de victoire.

Nous nous retirâmes vers le milieu de la nuit. Le lendemain, et pendant plusieurs jours de suite, nous vîmes les cavaliers se livrer à différens exercices, au lycée et auprès de l'académie.

L'armée se disposait à partir. Plusieurs

familles étaient consternées. Pendant que les mères et les épouses se livraient à leurs craintes, des ambassadeurs de Lacédémone nous entretenaient du courage que les femmes spartiates avaient fait paraître en cette occasion. Un jeune soldat disait à sa mère, en lui montrant son épée : « Elle est bien courte ! — Eh bien ! répondit-elle, tu feras un pas de plus. » Une autre, en donnant le bouclier à son fils, lui dit : « Reviens avec cela, ou sur cela. »

Les troupes assistèrent aux fêtes de Bacchus avec le sénat, un nombre infini de citoyens de tout état, et d'étrangers de tous pays.

CHAPITRE XI.

Séance au théâtre.

[An 362 avant J.-C.] Le dernier jour des fêtes dont je viens de parler, j'ai vu une tragédie. Je jette rapidement sur le papier les impressions que j'en ai reçues.

Le théâtre s'est ouvert à la pointe du jour. J'y suis arrivé avec Philotas. Rien de si imposant que le premier coup d'œil. D'un côté, la scène, ornée de décorations exécutées par les plus habiles artistes ; de l'autre, un vaste amphithéâtre, couvert de

gradins qui s'élèvent les uns au-dessus des autres jusqu'à une très grande hauteur : des paliers et des escaliers, qui se prolongent et se croisent par intervalles, facilitent la communication et divisent les gradins en plusieurs compartimens, dont quelques-uns sont réservés pour certains corps et certains états.

Au milieu de la foule du peuple, arrivèrent successivement les neuf archontes ou premiers magistrats de la république, les cours de justice, le sénat des cinq cents, les officiers généraux de l'armée, les ministres des autels. Ces divers corps occupaient des gradins inférieurs. Au-dessus se plaçaient les jeunes gens qui ont atteint leur dix-huitième année, et les femmes dans un endroit qui les tenait éloignées des hommes et des courtisanes. L'orchestre était vide. On le destinait aux combats de poésie, de musique et de danse, qui ont lieu après la représentation des pièces.

Comme j'étais étonné du nombre des spectateurs, Philotas me dit qu'il pouvait se monter à trente mille, et que la solennité des grandes fêtes de Bacchus en attirait de toutes les parties de la Grèce. « Le concours des pièces dramatiques, a-t-il ajouté, n'a lieu que dans deux autres fêtes ;

mais les auteurs réservent tous leurs efforts pour celle-ci. On nous a promis sept à huit pièces nouvelles ; mais nous reprenons quelquefois celles de nos anciens auteurs, et la lice va s'ouvrir par l'Antigone de Sophocle. Vous aurez le plaisir d'entendre deux excellens acteurs, Théodore et Aristodème. »

Philotas achevait à peine, qu'un héraut, après avoir imposé silence, s'est écrié : « Qu'on fasse avancer le chœur de Sophocle. » C'était l'annonce de la pièce. A mesure que l'action s'est développée, ma surprise n'a fait qu'augmenter ; et, entraîné par les prestiges qui m'entouraient, je me suis trouvé au milieu de Thèbes. Quel est donc cet art qui m'a fait éprouver tant de douleur et de plaisir, qui m'attachait si vivement à des malheurs dont il me serait impossible de soutenir l'aspect ? Quel merveilleux assortiment d'illusions et de réalités ! J'ai vu Antigone rendre les devoirs funèbres à Polynice, malgré la sévère défense de Créon ; j'ai vu le yran la faire traîner avec violence dans une grotte obscure, qui devait lui servir de tombeau. Bientôt, effrayé des menaces du ciel, il s'est avancé vers la caverne, d'où sortaient des cris effroyables ; c'étaient ceux de Hémon son fils ; il serrait

entre ses bras la malheureuse Antigone, dont un nœud fatal avait terminé les jours. La présence de Créon irrite sa fureur, il tire l'épée contre son père; il s'en perce lui-même, et va tomber aux pieds de son amante, qu'il tient embrassée jusqu'à ce qu'il expire

Trente mille spectateurs, fondant en larmes, redoublaient les émotions et l'ivresse que ce spectacle me causait. Après la pièce de Sophocle, je n'avais plus de larmes à répandre, plus d'attention à donner aux autres pièces qui devaient la suivre

---

CHAPITRE XII.

Description d'Athènes et de ses principaux monumens.

Athènes est celle de toutes les villes de la Grèce qui présente un plus grand nombre de monumens respectables par leur ancienneté ou par leur élégance. Les chefs-d'œuvre de la sculpture sont prodigués jusque dans les places publiques. Ils embellissent, de concert avec ceux de la peinture, les portiques et les temples.

Je conduirai mon lecteur dans les différens quartiers d'Athènes; nous nous plaçe-

rons aux dernières années de mon séjour dans la Grèce, et nous commencerons par aborder au Pirée.

Ce port en contient trois autres plus petits. On y rassemble quelquefois jusqu'à trois cents galères. Thémistocle en fit, pour ainsi dire, la découverte, lorsqu'il voulut donner une marine aux Athéniens. Une pierre carrée, sans ornemens, posée sur une simple base, qu'on voit sur le promontoire voisin, est le tombeau de ce grand homme; son corps y fut apporté du lieu de son exil.

Entrons sous l'un de ces portiques qui entourent le port. Voilà, sur dix tables, différentes marchandises du Bosphore, et les montres des blés récemment apportés du Pont, de Thrace, de Syrie, d'Égypte, de Libye et de Sicile. Allons à la place d'Hippodamus, ainsi nommée d'un architecte de Milet, qui l'a construite. C'est là que les productions de tous les pays sont accumulées: ce n'est point le marché d'Athènes; c'est celui de toute la Grèce.

Le Pirée est décoré d'un théâtre, de plusieurs temples, et de quantité de statues. Comme il devait assurer la subsistance d'Athènes, Thémistocle le mit à l'abri d'un coup de main, en faisant construire cette

belle muraille qui embrasse et le bourg de ce nom et le port de Munychie ; sa longueur est de soixante stades (deux lieues un quart), sa hauteur de quarante coudées (un peu plus de cinquante-six pieds), et sa largeur surpasse celle de deux chariots.

Prenons le chemin d'Athènes, et suivons cette longue muraille qui, du Pirée, s'étend jusqu'à la porte de la ville, dans une longueur de quarante stades. Ce fut encore Thémistocle qui forma le dessein de l'élever, et son projet ne tarda pas à s'exécuter sous l'administration de Cimon et de Périclès. Quelques années après on en construisit une semblable, quoiqu'un peu moins longue, depuis les murs de la ville jusqu'au port de Phalère. Par ces deux murs de communication, le Pirée se trouve enfermé aujourd'hui dans l'enceinte d'Athènes, dont il est devenu le boulevart.

La route que nous suivons est fréquentée dans tous les temps, à toutes les heures de la journée, par un grand nombre de personnes que la proximité du Pirée, les fêtes, et son commerce, attirent dans le port.

Nous voilà dans la ville. L'embarras est de choisir parmi les chefs-d'œuvre innombrables qui en sont l'ornement. Avant d'arriver au pied de l'escalier qui conduit à la

citadelle, nous porterons d'abord notre attention sur le portique royal où le second des archontes, nommé l'archonte roi, tient son tribunal, et où celui de l'aréopage s'assemble quelquefois; ensuite sur le portique nommé Pœcile, à la porte duquel on voit la statue de Solon, et dont les murs, dans l'intérieur, sont enrichis des ouvrages de Polygnote, de Micon, de Panœnus, et de plusieurs autres peintres célèbres.

La place publique, à laquelle se termine le portique, est très vaste. Elle est ornée de plusieurs édifices remarquables, destinés au culte des dieux ou au service de l'état, ou qui servent d'asile quelquefois aux malheureux, trop souvent aux coupables. Tous les côtés de cette place sont ornésde statues qui, par leur perfection, attirent et arrêtent les regards. Au milieu des dix statues qui donnèrent leurs noms aux tribus d'Athènes, le premier des archontes tient son tribunal.

Je vais maintenant vous conduire au temple de Thésée, qui fut construit par Cimon, quelques années après la bataille de Salamine; plus petit que celui de Minerve, dont je vous parlerai bientôt, et auquel il paraît avoir servi de modèle; il est de l'ordre dorique, et d'une forme très

élégante. Des peintres habiles l'ont enrichi de leurs ouvrages.

Après avoir considéré quelques autres monumens dignes d'être remarqués, nous arrivons enfin à l'escalier par lequel on monte à la citadelle. En montant, comme la vue s'étend et s'embellit de tous côtés! Arrêtons-nous devant ce superbe édifice, d'ordre dorique, qu'on appelle les propylées ou vestibules de la citadelle. Périclès les fit construire en marbre sur les dessins et sous la conduite de l'architecte Mnésiclès. Ils coûtèrent deux mille douze talens (un peu plus de dix millions de francs).

Le temple que nous avons à gauche est consacré à la Victoire. D'admirables peintures, dont la plupart sont de la main de Polygnote, en décorent les murs; six belles colonnes en soutiennent le fronton; le vestibule est divisé en trois pièces par deux rangs de colonnes ioniques, et se termine à l'opposite par cinq portes, à travers lesquelles nous distinguons les colonnes du péristyle qui regarde l'intérieur de la citadelle.

Nous voilà dans cette citadelle. Avec quel étonnement mes regards se portent sur le nombre prodigieux de statues que la religion et la reconnaissance y ont élevées,

et que le ciseau des Myron, des Phidias, des Alcamène, et des plus célèbres artistes, semble avoir animées!

Tous les cantons de l'Attique sont sous la protection de Minerve; mais on dirait qu'elle a établi sa demeure dans la citadelle. Combien de statues, d'autels et d'édifices en son honneur! Parmi ces statues, il en est trois dont la matière et le travail attestent les progrès du luxe et des arts. La première est si ancienne, qu'on la dit être descendue du ciel; elle est informe et de bois d'olivier. La seconde est d'un temps où, de tous les métaux, les Athéniens n'employaient que le fer pour remporter des victoires, et le bronze pour en éterniser le souvenir. La troisième est d'or et d'ivoire: on la voit dans ce fameux temple de la déesse, un des plus beaux ornemens d'Athènes; il est connu sous le nom de Parthénon.

Cette statue est célèbre par sa grandeur, par la richesse de sa matière, et la beauté du travail. A la majesté sublime qui brille dans les traits et dans toute la figure de Minerve, on reconnaît aisément la main de Phidias. Les idées de cet artiste avaient un si grand caractère, qu'il a encore mieux réussi à représenter les dieux que les hom-

mes. On eût dit qu'il voyait les seconds de trop haut, et les premiers de fort près.

La hauteur de la statue est de vingt-six coudées (trente-six pieds dix pouces). Elle est debout, couverte de l'égide, et d'une longue tunique. Elle tient d'une main la lance, et de l'autre une victoire, haute de près de quatre coudées (cinq pieds huit pouces). Son casque, surmonté d'un sphinx, est orné, dans les parties latérales, de deux griffons. Sur la face extérieure du bouclier, posé aux pieds de la déesse, Phidias a représenté le combat des amazones; sur la face intérieure, celui des dieux et des géans; sur la chaussure, celui des centaures et des lapites; sur le piédestal, la naissance de Pandore, et quantité d'autres sujets. Les parties apparentes du corps sont en ivoire, excepté les yeux, où l'iris est figuré par une pierre particulière.

Avant de commencer cet ouvrage, Phidias fut obligé de s'expliquer dans l'assemblée du peuple sur la matière qu'on emploierait. Il préférait le marbre, parce que son éclat subsisterait plus long-temps. On l'écoutait avec attention; mais quand il ajouta que la dépense en serait moindre, on lui ordonna de se taire, et il fut décidé que la statue serait en or et en ivoire. On

choisit l'or le plus pur ; il en fallut une masse de quarante talens (environ deux millions huit cent mille francs).

Phidias, suivant le conseil de Périclès, appliqua ce métal de telle sorte, qu'on pouvait aisément le détacher. Deux motifs engagèrent Périclès à donner ce conseil. Il prévoyait le moment où cet or pourrait être employé aux besoins pressans de l'état, et c'est en effet ce qu'il proposa, au commencement de la guerre du Péloponèse. Il prévoyait encore qu'on pourrait l'accuser, ainsi que Phidias, d'en avoir détourné une partie. Cette accusation eut lieu ; mais, par la précaution qu'ils avaient prise, elle ne tourna qu'à la honte de leurs ennemis.

Le temple de Minerve, celui de Thésée, et quelques autres encore, sont le triomphe de l'architecture et de la sculpture. Remarquez plusieurs autres édifices sur les flancs et aux environs de la citadelle. Tels sont, entre autres, l'Odéon et le temple de Jupiter Olympien. Le premier est cette espèce de théâtre que Périclès fit élever pour les concours de musique, et dans lequel les six derniers archontes tiennent quelquefois leurs séances. Le second fut commencé par Pisistrate, et serait, dit-on, le

plus magnifique des temples, s'il était achevé.

Après avoir couru à perte d'haleine dans l'intérieur de la ville, où il y a peu de rues et peu de places qui n'offrent des objets de curiosité, nous allons d'un coup d'œil en embrasser les dehors. Au levant est le mont Hymette, que les abeilles enrichissent de leur miel, que le thym remplit de son parfum. L'Ilissus, qui coule à ses pieds, serpente autour des murs. Au dessus, vous voyez les gymnases du cynosarge et du lycée. Au nord-ouest, vous découvrez l'académie, et, un peu plus loin, une colline, nommée Colone, où Sophocle a établi la scène de l'OEdipe qui porte ce nom. Le Céphise, après avoir enrichi la contrée du tribut de ses eaux, vient les mêler avec celles de l'Ilissus, qui tarit quelquefois dans les grandes chaleurs. La vue est embellie par les jolies maisons de campagne qui s'offrent à nous de tous côtés.

CHAPITRE XIII.

Bataille de Mantinée. — Mort d'Epaminondas.

[An 362 avant J. C.] La Grèce touchait au moment d'une révolution. Épaminon-

das était à la tête d'une armée. Sa victoire ou sa défaite allait enfin décider si c'était aux Thébains ou aux Lacédémoniens de donner des lois aux autres peuples.

Un soir, il part de Tégée, en Arcadie, pour surprendre Lacédémone. Cette ville, qui est tout ouverte, n'avait alors pour la défendre que des enfans et des vieillards. Une partie des troupes se trouvait en Arcadie; l'autre s'y rendait, sous la conduite d'Agésilas. Les Thébains arrivent à la pointe du jour, et voient bientôt Agésilas prêt à les recevoir. Averti par un transfuge de la marche d'Épaminondas, il était revenu sur ses pas avec une extrême diligence, et déjà ses soldats occupaient les postes les plus importans. Le général thébain, surpris sans être découragé, ordonne plusieurs attaques. Il avait pénétré jusqu'à la place publique, et s'était rendu maître d'une partie de la ville. Agésilas n'écoute plus alors que son désespoir. Quoique âgé de près de quatre-vingts ans, il se précipite au milieu des dangers, et, secondé par le brave Archidamus son fils, il repousse l'ennemi, et le force de se retirer.

Isadas donna, dans cette circonstance, un exemple qui excita l'admiration et la sévérité des magistrats. Ce Spartiate, à

peine sorti de l'enfance, aussi beau que l'Amour, aussi vaillant qu'Achille, n'ayant pour armes que la pique et l'épée, s'élance à travers les bataillons des Lacédémoniens, fond avec impétuosité sur les Thébains, et renverse à ses pieds tout ce qui s'oppose à sa fureur. Les Éphores lui décernèrent une couronne pour honorer sa valeur, et le condamnèrent à une amende, parce qu'il avait combattu sans cuirasse et sans bouclier.

Épaminondas ne fut point inquiété dans sa retraite. Dans le dessein de réparer ce mauvais succès par une victoire, il marche en Arcadie, où s'étaient réunies les principales forces de la Grèce. Les deux armées sont bientôt en présence. Celle des Lacédémoniens et de leurs alliés était de plus de vingt mille hommes de pied, et de près de deux mille chevaux; celle de la ligue thébaine de trente mille hommes d'infanterie, et d'environ trois mille de cavalerie.

Épaminondas suivit, dans son ordre de bataille, les principes qui lui avaient procuré la victoire de Leuctres. Une de ses ailes, formée en colonne, tomba sur la phalange lacédémonienne, qu'elle n'aurait peut-être jamais enfoncée, s'il n'était

venu lui-même fortifier ses troupes par son exemple et par un corps d'élite. Les ennemis, saisis d'épouvante à son approche, s'ébranlent et prennent la fuite. Il les poursuit avec une ardeur dont il n'est plus le maître, et se trouve enveloppé par un corps de Spartiates, qui font tomber sur lui une grêle de traits. Après avoir long-temps écarté la mort, et fait mordre la poussière à une foule de guerriers, il tombe percé d'un javelot, dont le fer lui reste dans la poitrine. L'honneur de l'enlever engagea une action aussi sanglante que la première. Ses compagnons, ayant redoublé d'efforts, eurent la triste consolation de l'emporter dans sa tente. Sa blessure arrêta le carnage à l'autre aile, où l'on combattait avec une alternative à peu près égale de revers et de succès. De part et d'autre on sonna la retraite, et l'on dressa un trophée sur le champ de bataille.

Épaminondas respirait encore. Les médecins avaient déclaré qu'il expirerait dès qu'on ôterait le fer de la plaie. Il craignit que son bouclier ne fût tombé entre les mains de l'ennemi ; on le lui montra, et il le baisa comme l'instrument de sa gloire. Il parut inquiet sur le sort de la bataille ; on

lui dit que les Thébains l'avaient gagnée. » Voilà qui est bien, répondit-il, j'ai assez vécu. » Il demanda ensuite deux généraux qu'il jugeait dignes de le remplacer ; on lui dit qu'ils étaient morts. « Persuadez donc aux Thébains de faire la paix, » reprit-il ; et, après avoir prononcé ces mots, il ordonna d'arracher le fer. Un de ses amis s'étant écrié, dans l'égarement de sa douleur : « Vous mourez, Épaminondas ! Si du moins vous laissiez des enfans ! — Je laisse, répondit-il en expirant, deux filles immortelles, la victoire de Leuctres et celle de Mantinée. »

Sa mort avait été précédée de celle de Timagène. Huit jours avant la bataille, il disparut tout à coup. Une lettre laissée sur la table d'Épicharis, sa nièce, nous apprit qu'il allait joindre Épaminondas. Mon cœur se déchirait à la lecture de cette lettre. Je voulus partir à l'instant. Apollodore, qui, à sa prière, venait d'obtenir pour moi le droit de citoyen d'Athènes, me représenta que je ne pouvais porter les armes contre ma nouvelle patrie. Cette considération me retint ; je ne fus pas témoin des exploits de mon ami ; je ne mourus pas avec lui.

La bataille de Mantinée augmenta dans la suite les troubles de la Grèce ; mais, dans

e premier moment, elle termina la guerre. Les Athéniens eurent soin, avant leur départ, de retirer les corps de ceux qu'ils avaient perdus. On les brûla sur un bûcher, et on emporta leurs ossemens à Athènes, pour en célébrer les funérailles.

CHAPITRE XIV.

Du gouvernement actuel d'Athènes.

Les villes et les bourgs de l'Attique sont divisés en cent soixante-quatorze districts, qui, par leurs différentes réunions, forment les tribus. Tous les citoyens sont classés dans ces districts, et sont obligés de faire inscrire leurs noms dans un des registres de celui dont ils font partie.

Vers les derniers jours de chaque année, les tribus s'assemblent séparément pour former un sénat composé de cinq cents députés, qui doivent être âgés au moins de trente ans. Chacune d'elles en présente cinquante, et leur nomme en même temps cinquante suppléans. Les uns et les autres sont tirés au sort.

Ce sénat se renouvelle tous les ans. Il doit exclure, pendant le temps de sa session, ceux de ses membres dont la conduite est

répréhensible, et rendre ses comptes avant de se séparer. Il s'assemble tous les jours, excepté les jours de fêtes, et ceux qui sont regardés comme funestes.

Les assemblées du peuple n'offrent souvent rien de bien intéressant. Comme, pour engager les citoyens à s'y rendre, on leur accorde un droit de présence de trois oboles (50 centimes), et qu'on ne décerne aucune peine contre ceux qui se dispensent d'y venir, il arrive que les pauvres y sont en plus grand nombre que les riches.

Outre ces assemblées, il s'en tient d'extraordinaires, lorsque l'état est menacé d'un danger imminent. Si les circonstances le permettent, on y appelle tous les habitans de l'Attique.

Les femmes ne peuvent pas assister à l'assemblée; les hommes âgés de moins de vingt ans n'en ont pas le droit; ceux qui sont tachés d'infamie en sont exclus; et il est défendu, sous peine de mort, aux étrangers d'y paraître.

Elle commence de très grand matin, et se tient, ou au théâtre de Bacchus, ou dans la place publique, ou dans le Pnyx, qui est une grande enceinte voisine de la citadelle. Il faut six mille suffrages pour que ses décrets aient force de loi. Elle est pré-

sidée par les chefs du sénat, qui, dans les occasions importantes, y assiste en corps. Les principaux officiers de l'armée y ont une place distinguée. La garde de la ville, composée de Scythes, est chargée d'y maintenir l'ordre.

Quand tout le monde est assis dans l'enceinte, purifiée par le sang des victimes, et que l'on a accompli plusieurs autres cérémonies religieuses, un héraut propose le sujet de la délibération, ordinairement contenu dans un décret préliminaire du sénat, qu'on lit à haute voix.

Quoique, dès ce moment, il soit libre à chacun de monter à la tribune, cependant on n'y voit pour l'ordinaire que les orateurs de l'état. Ce sont dix citoyens distingués par leurs talens, et spécialement chargés de défendre les intérêts de la patrie dans les assemblées du sénat et du peuple.

Quand la question a été suffisamment éclairée, les présidens du sénat demandent au peuple une décision sur le décret qu'on leur a proposé. Le peuple donne quelquefois son suffrage par scrutin, mais le plus souvent en tenant les mains élevées, ce qui est un signe d'approbation. Quelquefois on opine par tribus : alors le vœu gé-

néral se forme au gré des pauvres, qui sont en plus grand nombre que les riches.

C'est de ces diverses manières que l'autorité souveraine, qui réside dans le peuple, manifeste ses volontés. Il faut dire pourtant que le sénat est le conseil perpétuel du peuple, qui ne doit rien statuer qui n'ait été auparavant approuvé par cette auguste compagnie.

De simples particuliers ont presque toujours dans les délibérations publiques l'influence que le sénat devrait y avoir. Les uns sont des factieux de la plus basse extraction, qui, par leur audace, entraînent la multitude; les autres, des citoyens riches qui la corrompent par leurs largesses : les plus accrédités sont des hommes éloquens, qui, renonçant à toute autre occupation, consacrent tout leur temps aux affaires de l'état. Ceux-ci commencent, pour l'ordinaire, à s'essayer dans les tribunaux de justice; et quand ils s'y distinguent par le talent de la parole, ils entrent dans une plus noble carrière, et se chargent du soin pénible d'éclairer le sénat et de conduire le peuple.

Les lois, qui ont prévu l'empire que des hommes si utiles et si dangereux prendraient sur les esprits, ont voulu qu'on ne

fit usage de leurs talens qu'après s'être assuré de leur conduite. Elles éloignent de la tribune celui qui aurait frappé l'auteur de ses jours, ou qui lui refuserait les moyens de subsister. Elles en éloignent aussi celui qui dissipe l'héritage de ses pères; celui qui n'aurait pas d'enfans légitimes, ou qui n'aurait pas de propriétés dans l'Attique; celui qui refuserait de prendre les armes à la voix du général, ou qui abandonnerait son bouclier dans la mêlée; et même celui qui se livrerait aux plaisirs honteux, parce que la lâcheté et la corruption ouvriraient son âme à toute espèce de trahison.

Il faut donc que l'orateur monte à la tribune avec la sécurité et l'autorité d'une vie irréprochable. Malheureusement, parmi les orateurs d'Athènes que l'on voit aujourd'hui à la tribune, les uns vendent leurs talens et leur honneur à des puissances ennemies de leur patrie; d'autres ont à leurs ordres des citoyens riches qui, par un asservissement passager, espèrent s'élever aux premières places; tous se faisant une guerre de réputation et d'intérêt, ambitionnent la gloire et l'avantage de conduire le peuple le plus éclairé de la Grèce et de l'univers.

Le sénat étant dans la dépendance du peuple, et celui-ci se livrant sans réserve

à des chefs qui l'égarent, si quelque chose peut maintenir la démocratie, ce sont les haines particulières ; c'est la facilité qu'on a de poursuivre un orateur qui abuse de son crédit pour faire passer un décret opposé aux lois. La cause s'agite d'abord devant le premier des archontes. Après les informations préliminaires, elle est présentée au tribunal des héliastes, composé pour l'ordinaire de cinq cents juges, et quelquefois de mille, de quinze cents, de deux mille.

Il n'est point d'orateur qui ne frémisse d'être traduit devant ce tribunal, et point de ressorts qu'il ne fasse jouer pour prévenir les suites d'une accusation. Les prières, les larmes, un extérieur négligé, la protection des généraux, les détours de l'éloquence, tout est employé par l'accusé ou par ses amis. Ces moyens n'ont que trop de succès, et nous avons vu l'orateur Aristophon se vanter d'avoir subi soixante-quinze accusations de ce genre, et d'en avoir toujours triomphé.

CHAPITRE XV.

Des magistrats d'Athènes.

Le peuple s'assemble dans les quatre derniers jours de l'année pour nommer aux magistratures. Il déclare ses volontés par la voie des suffrages ou par celle du sort.

Les places qu'il confère alors sont en très grand nombre. La première et la plus importante des magistratures est celle des archontes. Ce sont neuf des principaux citoyens, chargés, non seulement d'exercer la police, mais encore de recevoir en première instance les dénonciations publiques et les plaintes des citoyens opprimés. Leur personne, comme celle de tous les autres magistrats, doit être sacrée. Quiconque les insulterait par des violences ou des injures, lorsqu'ils ont sur leur tête une couronne de myrte, symbole de leur dignité, serait exclu de la plupart des privilèges des citoyens, ou condamné à une amende; mais il faut aussi qu'ils méritent, par leur conduite, le respect qu'on accorde à leur place.

Les trois premiers archontes ont chacun

en particulier, un tribunal où ils siégent, accompagnés de deux assesseurs qu'ils choisissent eux-mêmes. Ces six derniers ne forment qu'une seule et même juridiction. A ces divers tribunaux sont attribuées diverses causes.

Après l'élection des archontes, se fait celle des stratéges ou généraux d'armée, des hipparques ou généraux de la cavalerie, des officiers préposés à la perception et à la garde des deniers publics, de ceux qui veillent à l'approvisionnement de la ville, de ceux qui doivent entretenir les chemins, et de quantité d'autres qui ont des fonctions moins importantes.

Un des plus utiles établissemens d'Athènes est une chambre des comptes, que l'on renouvelle tous les ans dans l'assemblée du peuple, et qui est composée de dix officiers. Les archontes, les membres du sénat, les commandans des galères, les ambassadeurs, les aréopagistes, les ministres mêmes des autels, tous ceux, en un mot, qui onteu quelque commission relative à l'administration, doivent s'y présenter, les uns en sortant de place, les autres en des temps marqués : ceux-ci, pour rendre compte des sommes qu'ils ont reçues; ceux-là, pour justifier leurs opérations; d'autres enfin

pour montrer qu'ils n'ont rien à redouter de la censure.

CHAPITRE XVI

Des tribunaux de justice à Athènes.

Le nombre des juges à Athènes est immense, et se monte à six mille environ. Un Athénien qui a plus de trente ans, qui a mené une vie sans reproche, qui ne doit rien au trésor public, a les qualités requises pour administrer la justice. Le sort décide tous les ans du tribunal où il doit se placer.

C'est par cette voie que les tribunaux sont remplis. On en compte dix principaux : quatre, pour connaître des meurtres, et six, des autres causes tant criminelles que civiles.

Ces dix cours souveraines, composées la plupart de cinq cents juges, et quelques-unes d'un plus grand nombre, n'ont aucune activité par elles-mêmes, et sont mises en mouvement par les archontes. Chacun de ces magistrats y porte les causes dont il a pris connaissance, et y préside pendant qu'elles y sont agitées.

Le plus célèbre de ces tribunaux est celui

des héliastes, où se portent toutes les grandes causes qui intéressent l'état ou les particuliers. En certaines occasions, les magistrats ordonnent à d'autres tribunaux de s'y réunir; alors le nombre des juges va quelquefois jusqu'à six mille.

Tous les ans quarante officiers subalternes parcourent les bourgs de l'Attique, y tiennent leurs assises, statuent sur certains actes de violence, terminent les procès où il ne s'agit que d'une très légère somme, de dix drachmes (dix francs) au plus, et renvoient à des arbitres les causes plus considérables. Ces arbitres sont tous gens bien famés, et âgés d'environ soixante ans. A la fin de chaque année, on les tire au sort, dans chaque tribu, au nombre de quarante-quatre.

Les habitans des îles et des villes soumises à la république, sont obligés de porter leurs affaires aux tribunaux d'Athènes, pour qu'elles y soient jugées en dernier ressort. L'état profite des droits qu'ils paient en entrant dans le port, et de la dépense qu'ils font dans la ville. Un autre motif les prive de l'avantage de terminer leurs différens chez eux. S'ils avaient des juridictions souveraines, ils n'auraient à solliciter que la protection de leurs gouverneurs, et pour-

raient, dans une infinité d'occasions, opprimer les partisans de la démocratie; au lieu qu'en les attirant ici, on les force de s'abaisser devant ce peuple qui les attend aux tribunaux, et qui n'est que trop porté à mesurer la justice qu'il leur rend sur le degré d'affection qu'ils ont pour son autorité.

CHAPITRE XVII.

De l'aréopage.

Le sénat de l'aréopage est le plus ancien, et néanmoins le plus intègre des tribunaux d'Athènes. Il s'assemble quelquefois dans le portique royal; pour l'ordinaire sur une colline, peu éloignée de la citadelle, et dans une espèce de salle qui n'est garantie des injures de l'air que par un toit rustique.

Les fonctions des sénateurs sont à vie. Le nombre de ces magistrats est illimité. Les archontes après leur année d'exercice y sont admis; mais ils doivent prouver, dans un examen solennel, qu'ils ont rempli leurs fonctions avec autant de zèle que de fidélité.

La réputation dont jouit ce tribunal de-

puis tant de siècles est fondée sur des titres qui la transmettront aux siècles suivans. L'innocence, obligée d'y comparaître, en approche sans crainte; et les coupables, convaincus et condamnés, se retirent, sans oser se plaindre.

On rapporte sa première origine au temps de Cécrops; mais il en dut une plus brillante à Solon, qui le chargea du maintien des mœurs. Il connut alors de presque tous les crimes, tous les vices, tous les abus. Affaibli considérablement dans son autorité par Pisistrate, il n'exerce à présent une juridiction proprement dite qu'à l'égard des blessures et des homicides prémédités, des incendies, de l'empoisonnement, et de quelques délits moins graves. Les jugemens sont précédés par des cérémonies effrayantes. Les deux parties, placées au milieu des débris sanglans des victimes, font un serment, et le confirment par des imprécations terribles contre elles-mêmes et contre leurs familles. Elles prennent à témoin les redoutables Euménides, qui, d'un temple voisin où elles sont honorées, semblent entendre leur voix, et se disposer à punir les parjures.

Après ces préliminaires, on discute la cause. Ici, la vérité a seule le droit de se

présenter aux juges. Ils redoutent l'éloquence autant que le mensonge. Les avocats doivent sévèrement bannir de leurs discours les exordes, les péroraisons, les écarts, les ornemens du style, le ton même du sentiment. La passion se peindrait vainement dans les yeux et dans les gestes de l'orateur, devant un tribunal qui ne tient ses séances que pendant la nuit.

La question étant suffisamment éclairée, les juges déposent en silence leurs suffrages dans deux urnes, dont l'une s'appelle l'urne de la mort, l'autre celle de la miséricorde. En cas de partage, un officier subalterne ajoute en faveur de l'accusé le suffrage de Minerve. On le nomme ainsi, parce que, suivant une ancienne tradition, cette déesse, assistant dans le même tribunal au jugement d'Oreste, donna son suffrage pour départager les juges.

CHAPITRE XVIII.

Des accusations et des procédures parmi les Athéniens.

Les causes que l'on porte aux tribunaux de justice ont pour objet des délits qui intéressent ou le gouvernement ou les particuliers. S'agit-il de ceux de la première

espèce, tout citoyen peut se porter pour accusateur ; de ceux de la seconde, la personne lésée en a seule le droit. Dans les premiers, on conclut souvent à la mort ; dans les autres, il n'est question que de dommages et de satisfactions pécuniaires.

Les procédures varient en quelques points, tant selon la différence des tribunaux que pour celle des délits.

Les actions publiques se portent quelquefois devant le sénat, ou devant le peuple, qui, après un premier jugement, a coutume de les renvoyer devant un tribunal supérieur, mais pour l'ordinaire l'accusateur s'adresse à l'un des principaux magistrats, qui l'interroge, lui demande s'il a bien réfléchi sur sa démarche, et indique ensuite le tribunal auquel il doit s'adresser. Les parties font serment de dire la vérité, et commencent à discuter elles-mêmes. On ne leur accorde pour cela qu'un temps mesuré par des gouttes d'eau qui tombent d'un vase. Après avoir cessé de parler, elles peuvent implorer le secours des orateurs.

Pendant la plaidoirie, les témoins font tout haut leurs dépositions; car dans le criminel, comme dans le civil, l'instruction doit être publique. L'accusateur peut

demander qu'on mette à la question les esclaves de la partie adverse. Quelquefois l'une des parties présente les siens à cette cruelle épreuve. La question ne peut être ordonnée contre un citoyen que dans des cas extraordinaires.

Sur le point de prononcer le jugement, le président du tribunal distribue à chaque juge une boule blanche pour absoudre, et une boule noire pour condamner. Un officier les avertit en même temps qu'il ne s'agit que de décider si l'accusé est coupable ou non, et ils vont ensuite déposer leurs suffrages dans une boîte. S'il y a partage, l'accusé est absous.

Celui qui ne poursuit pas l'accusation qu'il a intentée, ou n'obtient pas la cinquième partie des suffrages, est ordinairement condamné à une amende de mille drachmes (environ mille francs); mais, comme rien n'est si facile que d'abuser de la religion, la peine de mort est quelquefois décernée contre un homme qui en accuse un autre d'impiété sans pouvoir l'en convaincre.

Les causes particulières suivent en plusieurs points la même marche que les causes publiques.

Il y a des causes qu'on peut poursuivre

au civil par une accusation particulière, et au criminel par une action publique. Telle est celle de l'insulte faite à la personne d'un citoyen. Les lois, qui ont voulu pourvoir à sa sûreté, autorisent toutes les autres à dénoncer publiquement l'agresseur : mais elles laissent à l'offensé le choix de la vengeance, qui peut se borner à une somme d'argent, s'il entame l'affaire au civil, et qui peut aller à la peine de mort, s'il la poursuit au criminel. Les orateurs abusent souvent de ces lois en changeant, par des détours insidieux, les affaires civiles en affaires criminelles.

CHAPITRE XIX.

Des délits et des peines.

Tous les Athéniens peuvent subir les mêmes peines. Tous peuvent être privés de la vie, de la liberté, de leur patrie, de leurs biens et de leurs priviléges.

On punit de mort le sacrilége, la profanation des mystères, les entreprises contre l'état, et surtout contre la démocratie ; les déserteurs ; ceux qui livrent à l'ennemi une place, un galère, un détachement de troupes, etc.

Le vol commis de jour, quand il s'agit de plus de cinquante drachmes (environ cinquante francs), mérite la même peine, ainsi que le vol, quelque léger qu'il soit, s'il a été commis de nuit, ou dans les bains et les gymnases.

C'est avec la corde, le fer et le poison, qu'on ôte pour l'ordinaire la vie aux coupables. Quelquefois on les fait expirer sous le bâton; d'autres fois, on les jette dans la mer, ou dans un gouffre hérissé de pointes tranchantes, pour hâter leur trépas.

On retient en prison le citoyen accusé de certains crimes, jusqu'à ce qu'il soit jugé; celui qui est condamné à mort, jusqu'à ce qu'il soit exécuté; celui qui doit, jusqu'à ce qu'il ait payé. Certaines fautes sont expiées par plusieurs années ou par quelques jours de prison; d'autres doivent l'être par une prison perpétuelle.

L'exil est un supplice d'autant plus rigoureux pour un Athénien, qu'il ne retouve nulle part les agrémens de sa patrie, et que les ressources de l'amitié ne peuvent adoucir son infortune. Un citoyen qui lui donnerait asile serait soumis à la même peine. Cette proscription a lieu, 1° lorsqu'un homme est absous d'un meurtre involontaire; il doit s'absenter d'Athènes

pendant une année entière, et n'y revenir qu'après avoir donné satisfaction aux parens du mort, et s'être purifié par certaines cérémonies religieuses ; 2° lorsqu'il est accusé devant l'aréopage d'un meurtre prémédité ; s'il désespère de sa cause, après un premier plaidoyer, il peut, avant que ses juges donnent leurs suffrages, se condamner à l'exil, et se retirer tranquillement. On confisque ses biens, et sa personne est en sûreté, pourvu qu'il ne se montre, ni sur les terres de la république, ni dans les solennités de la Grèce ; dans ce cas, il est permis à tout Athénien de le traduire en justice ou de lui donner la mort.

La dégradation prive un homme de tous les droits ou d'une partie des droits de citoyen. C'est une peine très-grave. Alors un particulier est comme un citoyen détrôné qu'on laisse dans la société pour y servir d'exemple. Ni celui qui s'est glissé dans la cavalerie sans avoir subi un examen, ni celui qui est débiteur du trésor public, n'encourent la flétrissure attachée à cette peine ; mais l'infamie est pour celui qui a maltraité les auteurs de ses jours, et pour celui qui a lâchement abandonné son poste ou son bouclier.

CHAPITRE XX.

Mœurs et vie civile des Athéniens.

Au chant du coq les habitans de la campagne entrent dans la ville avec leurs provisions, en chantant de vieilles chansons. En même temps les boutiques s'ouvrent avec bruit, et tous les Athéniens sont en mouvement.

Parmi le peuple, ainsi qu'à l'armée, on fait deux repas par jour; mais les personnes d'un certain rang se contentent d'un seul, qu'elles placent, ou à midi, ou avant le coucher du soleil. L'après-midi, on prend quelques momens de sommeil, ou bien on joue aux osselets, aux dés, et à des jeux de commerce.

Dans les intervalles de la journée, surtout le matin avant midi, et le soir avant souper, on va sur les bords de l'Ilissus, et, tout autour de la ville, jouir de l'extrême pureté de l'air; mais, pour l'ordinaire, on se rend à la place publique, qui est l'endroit le plus fréquenté de la ville, parce que c'est là que se tient souvent l'assemblée générale, et que se trouvent le palais

du sénat et le tribunal du premier des archontes. Autour de cette place sont des boutiques de parfumeurs, d'orfévres, de barbiers, etc., ouvertes à tout le monde, où l'on discute avec bruit les intérêts de l'état, les anecdotes des familles, les vices et les ridicules des particuliers. Du sein de ces assemblées, qu'un mouvement confus sépare et renouvelle sans cesse, partent mille traits ingénieux ou sanglans contre ceux qui paraissent à la promenade avec un extérieur négligé, ou qui ne craignent pas d'y établir un faste révoltant. On trouve quelquefois une compagnie choisie et des conversations instructives, aux différens portiques distribués dans la ville.

Ces sortes de rendez-vous ont dû se multiplier parmi les Athéniens. Leur goût insatiable pour les nouvelles, suite de l'activité de leur esprit et de l'oisiveté de leur vie, les force à se rapprocher les uns des autres. Ce goût si vif se ranime avec fureur pendant la guerre. C'est alors qu'en public et en particulier, leurs conversations roulent sur des expéditions militaires; qu'ils ne s'abordent point sans se demander avec empressement s'il y a quelque chose de nouveau; qu'on voit de tous côtés des essaims de nouvellistes tracer sur

le terrain ou sur le mur la carte du pays où se trouve l'armée, annoncer des succès à haute voix, des revers en secret, recueillir et grossir des bruits qui plongent la ville dans la joie la plus immodérée ou dans le plus affreux désespoir.

Pendant la paix, la plupart des Athéniens partent le matin à cheval pour visiter leurs terres. Après avoir dirigé les travaux de leurs esclaves, ils reviennent le soir à la ville.

Leurs momens sont quelquefois remplis par la chasse et par les exercices du gymnase. Outre les bains publics, où le peuple se rend en foule, les particuliers aisés en ont dans leurs maisons. Ils s'y mettent souvent après la promenade, presque toujours avant le repas, et n'en sortent que parfumés d'essences.

La plupart se contentent de mettre par-dessus une tunique qui descend jusqu'à mi-jambes, un manteau qui les couvre presque en entier. Un grand nombre d'entre eux vont nu-pieds; d'autres, soit dans la ville, soit en voyage, quelquefois même dans les processions, couvrent leur tête d'un grand chapeau à bords retroussés.

Les femmes portent, 1° une tunique blanche, qui s'attache avec des boutons sur les épaules, qu'on serre au-dessous du

sein avec une large ceinture, et qui descend à longs plis ondoyans jusqu'aux talons; 2° une robe plus courte, assujétie sur les reins par un large ruban, terminée dans sa partie inférieure, ainsi que la tunique, par des bandes de diverses couleurs, garnies quelquefois de manches qui ne couvrent qu'une partie des bras; 3° un manteau qui tantôt est ramassé en forme d'écharpe, et tantôt, se déployant sur le corps, semble, par ses contours, n'être fait que pour le dessiner. On le remplace souvent par un léger mantelet. Quand les Athéniennes sortent, elles mettent un voile sur la tête.

Elles peignent leurs sourcils en noir, appliquent sur leur visage une couleur de blanc de céruse, avec de fortes teintes de rouge, et répandent, sur leurs cheveux couronnés de fleurs, une poudre de couleur jaune. Suivant que leur taille l'exige, elles portent des chaussures plus ou moins hautes. Renfermées dans leur appartement, elles n'en peuvent sortir pendant le jour que dans certaines circonstances, et, pendant la nuit, qu'en voiture et avec un flambeau qui les éclaire; mais elles trouvent fréquemment l'occasion de sortir de leurs retraites : des fêtes particulières, interdites aux hommes, les rassemblent souvent entre

elles ; dans les fêtes publiques, elles assistent aussi aux spectacles ainsi qu'aux cérémonies de la religion. Mais, en général, elles ne peuvent sortir qu'accompagnées d'eunuques ou de femmes esclaves qui leur appartiennent, ou qu'elles louent pour avoir un cortége plus nombreux.

On va le plus souvent à pied, soit dans la ville, soit aux environs. Les riches, tantôt se servent de chars et de litières, tantôt se font suivre par un domestique qui porte un pliant, afin qu'ils puissent s'asseoir dans la place publique, ou quand ils sont fatigués de la promenade. Les hommes paraissent presque toujours une canne à la main ; et les femmes très souvent avec un parasol. La nuit, on se fait éclairer par un esclave, qui tient un flambeau orné de différentes couleurs.

Dans les principales rues, on est continuellement heurté, pressé, foulé par quantité de gens à cheval, de charretiers, de porteurs d'eau, de crieurs d'édits, de mendians, d'ouvriers et d'autres gens du peuple. Un jour que j'étais avec Diogène à regarder de petits chiens que l'on avait dressés à faire des tours, un ouvrier chargé d'une grosse poutre l'en frappa rudement, et lui cria de prendre garde. Diogène lui

répondit sur le champ : « Est-ce que tu veux me frapper une seconde fois ? » Si la nuit on ne se fait accompagner de quelques domestiques, on risque d'être dépouillé par les filous, malgré la vigilance des magistrats qui sont obligés de faire leur ronde toutes les nuits.

Les salaisons et les légumes sont la principale nourriture du peuple. Tous ceux qui n'ont pas de quoi vivre, soit qu'ils aient été blessés à la guerre, soit que leurs maux les rendent incapables de travailler, reçoivent tous les jours du trésor public une ou deux oboles que leur accorde l'assemblée de la nation. Les pauvres obtiennent encore d'autres soulagemens à leur misère ; à chaque nouvelle lune, les riches exposent dans les carrefours, en l'honneur de la déesse Hécate, des repas qu'on laisse enlever au petit peuple.

Le peuple est ici plus bruyant qu'ailleurs. Dans la première classe des citoyens règnent cette bienséance qui fait croire qu'un homme s'estime lui-même, et cette politesse qui fait croire qu'il estime les autres. La bonne compagnie exige de la décence dans les expressions et dans l'extérieur ; elle exige une certaine facilité de mœurs, également éloignée de cette com-

plaisance qui approuve tout, et de cette austérité chagrine qui n'approuve rien. Le ton de la bonne compagnie s'est formé presque de notre temps. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer l'ancien théâtre avec le nouveau. Il n'y a guère plus d'un demi-siècle que les comédies étaient pleines d'injures grossières et d'obscénités révoltantes qu'on ne souffre pas aujourd'hui dans la bouche des acteurs.

Parmi les différentes sociétés de cette ville, il en est une dont l'unique objet est de recueillir toutes les espèces de ridicules, et de s'amuser de saillies et de bons mots. Ils sont au nombre de soixante, tous gens fort gais et de beaucoup d'esprit. Ils se réunissent de temps en temps dans le temple d'Hercule pour y prononcer des décrets en présence d'une foule de témoins, attirés par la singularité du spectacle. Les malheurs de l'état n'ont jamais interrompu leurs assemblées.

CHAPITRE XXI.

De la religion, des ministres sacrés, et des principaux crimes contre le culte des dieux.

Il ne s'agit ici que de la religion dominante. Le culte public est fondé sur cette

loi : « Honorez en public et en particulier les dieux et les héros du pays. Que chacun leur offre tous les ans, suivant ses facultés, et suivant les rits établis, les prémices des moissons. »

Dès les temps les plus reculés, les objets du culte s'étaient multipliés chez les Athéniens. Les douze principales divinités leur furent communiquées par les Egyptiens, et d'autres par les Libyens et par différens peuples.

Ce fut aussi une ancienne et belle institution que celle de consacrer, par des monumens et par des fêtes, le souvenir des rois et des particuliers qui avaient rendu de grands services à l'humanité. Telle est l'origine de la profonde vénération que l'on conserve pour les héros. Les Athéniens mettent de ce nombre Thésée, le premier auteur de leur liberté ; Erechtée, un de leurs anciens rois ; ceux qui méritèrent de donner leur nom au dix tribus, et beaucoup d'autres parmi lesquels il faut ranger Hercule.

Le culte de ces derniers diffère essentiellement de celui des dieux. Les Grecs se prosternent devant la divinité pour reconnaître leur dépendance, implorer sa protection, ou la remercier de ses bienfaits ; ils consacrent des temples, des autels, des

bois; célèbrent des fêtes et des jeunes, l'honneur des héros, pour éterniser leur gloire, et rappeler leurs exemples.

On enseigne des dogmes secrets dans les mystères d'Éleusis, de Bacchus et de quelques autres divinités; mais la religion dominante consiste toute dans l'extérieur. Elle ne présente aucun corps de doctrine, aucune instruction publique; point d'obligation stricte de participer à des jours marqués au culte établi. Il suffit, pour la croyance, de paraître persuadé que les dieux existent, et qu'ils récompensent la vertu, soit dans cette vie, soit dans l'autre; pour la pratique, de faire par intervalles quelques actes de religion, comme, par exemple, de paraître dans les temples aux fêtes solennelles, et de présenter ses hommages sur les autels publics. Le peuple fait uniquement consister la piété dans les sacrifices et dans les purifications.

Les particuliers adressent leurs prières aux dieux au commencement d'une entreprise, le matin, le soir, au lever et au coucher du soleil et de la lune. Quelquefois ils se rendent au temple les yeux baissés et l'air recueilli; ils baisent la terre; ils prient debout, à genoux, prosternés, tenant des rameaux dans leurs mains, qu'ils

élèvent vers le ciel, ou qu'ils etendent vers la statue du dieu, après les avoir portés à leur bouche. Si l'hommage s'adresse au dieu des enfers, on a soin, pour attirer son attention, de frapper la terre avec les pieds, ou avec les mains.

Dans les solennités publiques, les Athéniens prononcent en commun des vœux pour la prospérité de l'état et pour celle de leur allié; quelquefois pour la conservation des fruits de la terre, et pour le retour de la pluie ou du beau temps; d'autres fois, pour être délivrés de la peste et de la famine.

Autrefois, on ne présentait aux dieux que les fruits de la terre; les sacrifices sanglans s'introduisirent avec peine. L'homme avait horreur de porter le fer dans le sein d'un animal destiné au labourage, et devenu le compagnon de ses travaux. Une loi expresse le lui défendait sous peine de mort, et l'usage général l'engageait à s'abstenir de la chair des animaux. Quand les hommes se nourrissaient des fruits de la terre, ils avaient soin d'en réserver une portion pour les dieux. Ils observèrent la même coutume quand ils commencèrent à se nourrir de la chair des animaux; et c'est peut-être de là que vien-

nent les sacrifices sanglans, qui ne sont en effet que des repas destinés aux dieux, et auxquels on fait participer les assistans.

On partage la victime entre les dieux, les prêtres et ceux qui l'ont présentée. La portion des dieux est dévorée par la flamme; celle des prêtres fait partie de leur revenu; la troisième sert de prétexte à ceux qui la reçoivent de donner un repas à leurs amis. Comme le sacrifice de bœuf est le plus estimé, on fait pour les pauvres de petits gâteaux auxquels on donne la figure de cet animal, et les prêtres veulent bien se contenter de cette offrande.

Chaque particulier peut offrir des sacrifices sur un autel placé à la porte de sa maison, ou dans une chapelle domestique. C'est là que j'ai vu souvent un père vertueux, entouré de ses enfans, confondre leur hommage avec le sien, et former des vœux dictés par la tendresse et dignes d'être exaucés. Cette espèce de sacerdoce ne devant être exercé que dans une seule famille, il a fallu établir des ministres pour le culte public

Il n'est point de villes où l'on trouve autant de prêtres et de prêtresses qu'à Athènes, parce qu'il n'en est point où l'on ait élevé une si grande quantité de temples,

où l'on célèbre un si grand nombre de fêtes. Dans les différens bourgs de l'Attique et du reste de la Grèce un seul prêtre suffit pour desservir un temple; dans les villes considérables, les soins du ministère sont partagés entre plusieurs personnes, qui forment comme une communauté et portent différens noms. A leur tête est le ministre du dieu, qualifié quelquefois du titre de grand-prêtre.

Les prêtres officient avec de riches vêtemens, sur lesquels sont tracés en lettres d'or les noms des particuliers qui en ont fait présent au temple. Cette magnificence est encore relevée par la beauté de la figure, la noblesse du maintien, le son de la voix, et surtout par les attributs de la divinité dont ils sont les ministres. C'est ainsi que la prêtresse de Cérès paraît couronnée de pavots et d'épis, et celle de Minerve, avec l'égide, la cuirasse, et un casque surmonté d'aigrettes.

On ne peut remplir aucun sacerdoce sans un examen qui roule sur la personne et sur les mœurs. Il faut que le nouveau ministre n'ait aucune difformité dans la figure, et que sa conduite ait été constamment irréprochable : à l'égard de la science, il suffit qu'il connaisse le rituel du temple auquel

il est attaché, qu'il s'acquitte des cérémonies avec décence, et qu'il sache discerner les diverses espèces d'hommages et de prières que l'on doit adresser aux dieux.

Les prêtres ne forment point un corps particulier et indépendant; nulle relation d'intérêt entre les ministres des différens temples : les causes mêmes qui les regardent personnellement sont portées aux tribunaux ordinaires

Les neuf archontes, ou magistrats suprêmes, veillent au maintien du culte public, et sont toujours à la tête des cérémonies religieuses. Le second, qui porte le titre de roi, est chargé de poursuivre les délits contre la religion, de présider aux sacrifices publics, et de juger les contestations qui s'élèvent dans les familles sacerdotales au sujet de quelque prêtrise vacante.

A la suite des prêtres on doit placer les devins, dont l'état honore la profession, et qu'il entretient dans le Prytanée. Ils ont la prétention de lire l'avenir dans le vol des oiseaux et dans les entrailles des victimes. Ils suivent les armées, et c'est de leurs décisions, achetées quelquefois à un prix excessif, que dépendent souvent les révolutions des gouvernemens et les opérations d'une campagne. On en trouve dans

toute la Grèce; mais ceux de l'Elide sont les plus renommés. Là, depuis plusieurs siècles, deux ou trois familles se transmettent de père en fils l'art de prédire les événemens et de suspendre les maux des mortels.

Depuis un siècle environ, l'incrédulité a fait chez les Athéniens de rapides progrès. Dès que les Grecs eurent reçu les lumières de la philosophie, quelques-uns d'entre eux, étonnés des irrégularités et des scandales de la nature, ne le furent pas moins de n'en pas trouver la solution dans le système informe de religion qu'ils avaient suivi jusqu'alors. Les doutes succédèrent à l'ignorance, et produisirent des opinions licencieuses, que les jeunes gens embrassèrent avec avidité; mais leurs auteurs devinrent l'objet de la haine publique, et je peux citer plusieurs jugemens que les tribunaux d'Athènes ont prononcés contre le crime d'impiété depuis environ un siècle.

Le poète Eschyle fut dénoncé pour avoir révélé, dans une de ses tragédies, la honte des mystères. Son frère Aménias tâcha d'émouvoir les juges en montrant les blessures qu'il avait reçues à la bataille de Salamine. Ce moyen n'aurait peut-être pas suffi, si Eschyle n'eût prouvé clairement qu'il n'était pas initié.

Le philosophe Diagoras, accusé d'avoir revélé les mystères, et nié l'existence des dieux, prit la fuite. On promit des récompenses à ceux qui le livreraient mort ou vif, et le décret qui le couvrait d'infamie fut gravé sur une colonne de bronze.

Protagoras, un des plus illustres sophistes de son temps, ayant commencé un de ses ouvrages par ces mots : *Je ne sais s'il y a des dieux ou s'il n'y en a point*, fut poursuivi criminellement, et prit la fuite. On rechercha ses écrits dans les maisons des particuliers, et on les brûla dans la place publique.

Prodicus de Céos fut condamné à boire la ciguë, pour avoir avancé que les hommes avaient mis au rang des dieux les êtres dont ils tiraient de l'utilité, tels que le soleil, la lune, les fontaines, etc.

La faction opposée à Périclès, n'osant l'attaquer ouvertement, résolut de le prendre par une voie détournée. Il était l'ami d'Anaxagore, qui reconnaissait une intelligence suprême. En vertu d'un décret porté contre ceux qui niaient l'existence des dieux, Anaxagore fut traîné en prison. Il obtint quelques suffrages de plus que son accusateur, et ne dut ce bonheur qu'aux prières et aux larmes de Périclès, qui le fit sortir

d'Athènes. Sans le crédit de son protecteur, le plus religieux des philosophes aurait été condamné comme athée.

Nous avons déjà vu qu'Alcibiade fut accusé d'avoir mutilé les statues de Minerve, pendant une nuit, avant de s'embarquer pour l'expédition de Sicile; qu'il fut cité à comparaître, comme il allait s'emparer de Messine; et que, sur son refus, il fut condamné à perdre la vie

Quelque temps après, arriva le jugement de Socrate, dont la religion ne fut que le prétexte. J'en parlerai plus loin.

Les Athéniens ne sont pas plus indulgens pour le sacrilége. Les lois attachent la peine de mort à ce crime, et privent le coupable des honneurs de la sépulture. Croirait-on qu'on a vu des citoyens condamnés à périr, les uns, pour avoir arraché un arbrisseau dans un bois sacré, les autres pour avoir tué je ne sais quel oiseau consacré à Esculape! Voici un trait plus effrayant encore. Une feuille d'or était tombée de la couronne de Diane; un enfant la ramassa. Il était si jeune qu'il fallut mettre son discernement à l'épreuve. On lui présenta de nouveau la feuille d'or, avec des dés, des hochets et une grosse pièce d'argent; il se jeta sur cette pièce, et les juges déclarèrent qu'il

avait assez de raison pour être coupable, et être puni de mort.

CHAPITRE XXII.

Voyage de Phocide. — Les jeux pythiques. — Le temple et l'oracle de Delphes.

[An 361 avant J. C.] Nous partîmes d'Athènes vers le commencement du printemps de la troisième année de la cent quatrième olympiade, dans le dessein d'assister à la solennité des jeux pythiques, qui se célèbrent de quatre en quatre ans à Delphes en Phocide. Nous allâmes nous embarquer près de l'isthme de Corinthe, et nous abordâmes bientôt à Cirrha, petite ville située au pied du mont Cirphis. De là nous nous rendîmes à Delphes par un sentier qui y conduit.

Cette ville célèbre se présente en amphithéâtre sur le penchant du mont Parnasse, chaîne de montagnes qui se prolonge vers le nord, et qui, dans sa partie méridionale, se termine en deux pointes. Delphes n'a que seize stades de circuit. Des précipices l'environnent de trois côtés. On l'a mise sous la protection d'Apollon, et l'on associe au culte de ce dieu Latone, Diane et Minerve. Leurs temples sont à l'entrée de la ville.

Nous nous arrêtâmes un instant dans celui de Minerve, où nous vîmes un bouclier d'or, envoyé par Crésus, roi de Lydie; au dehors une grande statue de bronze, consacrée par les Marseillais des Gaules. Après avoir passé près du gymnase, nous nous trouvâmes sur les bords de la fontaine Castalie, dont les eaux servent à purifier et les ministres des autels et ceux qui viennent consulter l'oracle. De là nous montâmes au temple d'Apollon, qui est situé dans la partie supérieure de la ville. Il est entouré d'une enceinte vaste et remplie d'offrandes précieuses faites à la divinité.

Les peuples et les rois qui reçoivent des réponses favorables, ceux qui remportent des victoires, ceux qui sont délivrés des malheurs qui les menaçaient, se croient obligés d'élever dans ces lieux des monumens de leur reconnaissance. Les particuliers couronnés dans les jeux publics de la Grèce, ceux qui se rendent utiles à leur patrie par des services, ou qui s'illustrent par leurs talens, obtiennent, dans cette même enceinte, des monumens de gloire. C'est là qu'on se trouve entouré d'un peuple de héros; c'est là que tout rappelle les événemens les plus remarquables de l'histoire,

et que l'art de la sculpture brille avec plus d'éclat que dans tous les autres cantons de la Grèce.

Nous étions sur le point de parcourir cette immense collection, lorsqu'un Delphien, nommé Cléos, s'offrit pour nous servir de guide et d'interprète. Une infinité de monumens, dont un grand nombre étaient d'or massif, fixèrent successivement notre attention, dans la première enceinte. Si nos yeux étaient frappés de la magnificence de tant d'offrandes rassemblées à Delphes, ils ne l'étaient pas moins de l'excellence du travail.

De l'enceinte sacrée, nous entrâmes dans le temple, qui fut construit il y a environ cent cinquante ans. Les flammes ayant consumé celui qui subsistait auparavant, les amphictyons ordonnèrent qu'il fût rebâti, et l'architecte Spintharus, de Corinthe, s'engagea à le terminer pour la somme de trois cents talens (environ un million six cent vingt-cinq mille francs).

L'édifice est bâti d'une très belle pierre; et le frontispice est de marbre de Paros. Deux habiles sculpteurs d'Athènes ont représenté Diane, Latone, Apollon, les Muses, Bacchus, etc. Les chapiteaux des colonnes sont chargés d'armes dorées, et sur-

tout de boucliers, qu'offrirent les Athéniens en mémoire de la bataille de Marathon. Le vestibule est orné de peintures qui représentent le combat d'Hercule contre l'hydre, celui des géans contre les dieux, celui de Bellérophon contre la Chimère. On y voit aussi des autels, un buste d'Homère, des vases d'eau lustrale, et d'autres grands vases où se fait le mélange du vin et de l'eau qui servent aux libations. Sur ce mur on lit plusieurs sentences, dont quelques-unes furent tracées, à ce qu'on prétend, par les sept sages de la Grèce.

Je ne m'arrêterai point à décrire les richesses de l'intérieur du temple. On en peut juger par celle du dehors. Dans le sanctuaire, sont une statue d'Apollon en or, et cet ancien oracle dont les réponses ont fait si souvent le destin des empires. On en dut la découverte au hasard. Des chèvres, qui erraient parmi les rochers du mont Parnasse, s'étant approchées d'un soupirail d'où sortaient des exhalaisons malignes, furent, dit-on, tout à coup agitées de mouvemens extraordinaires et convulsifs. Le berger et les habitans des lieux voisins accourent à ce prodige, respirent la même vapeur, éprouvent les mêmes effets, et prononcent dans leur délire des

paroles sans liaison et sans suite. Aussitôt, on prend ces paroles pour des prédictions, et la vapeur de l'antre pour un souffle divin qui dévoile l'avenir.

Quand nous fûmes sortis du temple, nous nous rendîmes au théâtre où avaient lieu les combats de poésie et de musique. Les amphictyons y présidaient. Plusieurs poètes entrèrent en lice. Le sujet du prix est un hymne pour Apollon, que l'auteur chante lui-même en s'accompagnant de la cithare. Les poëmes que nous entendîmes avaient de grandes beautés. Celui qui fut couronné reçut des applaudissemens si redoublés que les hérauts furent obligés d'imposer silence. Aussitôt on vit s'avancer les joueurs de flûte.

Le sujet qu'on a coutume de leur proposer est le combat d'Apollon contre le serpent Python. Les amphictyons eurent à peine adjugé le prix, qu'ils se rendirent au stade, où commencèrent les courses à pied, la lutte, le pugilat, et plusieurs de ces combats dont je parlerai quand il sera question des jeux olympiques.

Le jour suivant, nous allâmes au temple avec des députés athéniens qui se proposaient de consulter l'oracle. Philotas et moi, nous donnâmes nos questions par écrit, et

nous attendîmes que la voix du sort eût décidé du moment où nous pourrions approcher de la pythie. A peine en fûmes-nous instruits, que nous la vîmes traverser le temple, accompagnée de prêtres et de poètes; triste, abattue, elle semblait se traîner comme une victime qu'on mène à l'autel. Elle mâchait du laurier, avait la tête couronnée, et son front était ceint d'un bandeau.

Il n'y avait autrefois qu'une pythie à Delphes; on en établit trois lorsque l'oracle fut plus fréquenté, et il fut décidé qu'elles seraient âgées de plus de cinquante ans. Elles servent à tour de rôle. On les choisit parmi les habitans de Delphes, et dans la condition la plus obscure. Ce sont pour l'ordinaire des filles pauvres, sans éducation, sans expérience, de mœurs très pures et d'un esprit très borné. Elles doivent s'habiller simplement, ne jamais se parfumer d'essences, et passer leur vie dans l'exercice des pratiques religieuses.

Après que l'eau sainte nous eut purifiés, et que nous eûmes offert un taureau et une chèvre, nous rentrâmes dans le temple, la tête couronnée de laurier, et tenant dans nos mains un rameau entouré d'une bandelette de laine blanche. On nous intro-

duisit ensuite dans une chapelle où l'on respire tout-à-coup une odeur extrêmement douce. Quelque temps après un prêtre vint nous chercher, et nous mena dans le sanctuaire, espèce de caverne profonde dont les parois sont ornées de différentes offrandes. Vers le milieu est un soupirail d'où sort l'exhalaison prophétique. On s'en approche par une pente insensible, mais on ne peut pas le voir, parce qu'il est couvert d'un trépied tellement entouré de couronnes et de rameaux de laurier, que la vapeur ne saurait se répandre au dehors.

La pythie, excédée de fatigue, refusait de répondre à nos questions. Les ministres, qui l'environnaient, employaient tour à tour les menaces et la violence. Cédant enfin à leurs efforts, elle se plaça sur le trépied, après avoir bu d'une eau qui coule dans le sanctuaire, et qui sert, dit-on, à dévoiler l'avenir.

Les plus fortes couleurs suffiraient à peine pour peindre les transports dont elle fut saisie un moment après. Nous vîmes sa poitrine s'enfler, son visage rougir et pâlir; tous ses membres s'agitaient de mouvemens involontaires : mais elle ne faisait entendre que des cris plaintifs et de longs gémissemens. Bientôt, les yeux étin-

celans, la bouche écumante, les cheveux hérissés, ne pouvant, ni résister à la vapeur qui l'oppressait, ni s'élancer du trépied où les prêtres la retenaient, elle déchira son bandeau, et au milieu des hurlemens les plus affreux, prononça quelques paroles que les prêtres s'empressèrent de recueillir, de mettre en ordre, et de nous donner par écrit. J'avais demandé si j'aurais le malheur de survivre à mon ami. Philotas, sans se concerter avec moi, avait fait la même question. La réponse était obscure et équivoque. Nous la mîmes en pièces en sortant du temple.

Le lendemain, nous descendîmes dans la plaine pour voir les courses des chevaux et des chars. L'hippodrome, c'est le nom qu'on donne à l'espace qu'il faut parcourir, est si vaste, qu'on y voit quelquefois jusqu'à quarante chars s'y disputer la victoire. Nous en vîmes partir dix à la fois de la barrière : il n'en revint qu'un très petit nombre, les autres s'étant brisés contre la borne ou dans le milieu de la carrière.

Les courses étant achevées, nous remontâmes à Delphes, pour être témoins des honneurs funèbres qu'on devait rendre aux mânes de Néoptolème, et de la cérémonie qui devait les précéder. Après y avoir as-

sisté, nous nous rendîmes à un repas où furent invités les prêtres, les principaux habitans de Delphes, et les députés des autres villes de la Grèce. Ce repas fut très somptueux et très long. On fit venir des joueuses de flûte. Un chœur de Thessaliennes fit entendre des airs ravissans, et les Thessaliens nous présentèrent l'image des combats dans des danses habilement exécutées.

Quelques jours après, nous montâmes à la source de la fontaine Castalie, dont les eaux pures et d'une fraîcheur délicieuse forment de belles cascades sur la pente de la montagne. De là, continuant notre chemin vers le nord, nous arrivâmes à l'antre de Corycius, autrement dit l'antre des nymphes, parce qu'il leur est consacré, ainsi qu'aux dieux Bacchus et Pan. Quoique profond, il est éclairé presqu'en entier de la lumière du jour. Il est si vaste que, lors de l'expédition de Xerxès, la plupart des habitans de Delphes prirent le parti de s'y réfugier. On nous montra aux environs quantité de grottes qui excitent la vénération des peuples; car, dans ces lieux solitaires, tout est sacré et peuplé de génies.

Nous entrevîmes auprès de Panopée, ville située sur les confins de la Phocide et

de la Béotie, des chariots remplis de femmes qui mettaient pied à terre et dansaient en rond. Nos guides les reconnurent pour les thyades athéniennes. Ce sont des femmes initiées aux mystères de Bacchus. Elles viennent tous les ans se joindre à celles de Delphes, pour monter ensemble sur les hauteurs du Parnasse, et y célébrer avec une égale fureur les orgies de ce dieu

En continuant de marcher entre des montagnes entassées les unes sur les autres, nous arrivâmes au pied du mont Lycorée, le plus haut de tous ceux du Parnasse, peut-être de tous ceux de la Grèce. Nous entreprîmes d'y monter; mais, après des chutes fréquentes, nous reconnûmes que, s'il est aisé de s'élever jusqu'à certaines hauteurs du Parnasse, il est très difficile d'en atteindre le sommet. Nous descendîmes dans Élatée, principale ville de la Phocide, et qui défend cette petite province contre les incursions des Thessaliens

Au nord et à l'est du Parnasse, on trouve de belles plaines, arrosées par le Céphise, qui prend sa source au pied du mont OEta, au-dessus de la ville de Lilée. Il coulait en silence, et se repliait souvent sur lui-même, au milieu de campagnes couvertes de diverses espèces d'arbres, de grains et

de pâturages. Il semble qu'attaché a ses bienfaits, il ne peut se résoudre à quitter les lieux qu'il embellit.

Les autres cantons de la Phocide sont distingués par des productions particulières. On estime les huiles de Tithorée, et l'ellébore d'Anticyre, ville située sur la mer de Corinthe. Non loin de là, les pêcheurs de Bulis ramassent ces coquillages qui servent à faire la pourpre. Plus haut nous vîmes, dans la vallée d'Ambrissus, de riches vignobles et quantité d'arbrisseaux sur lesquels on recueille ces petits grains qui donnent à la laine une belle couleur rouge.

CHAPITRE XXIII.

Evénemens remarquables arrivés dans la Grèce depuis l'an 361 jusqu'à l'an 367 avant J. C.—Mort d'Agésilas, roi de Lacédémone. — Avénement de Philippe au trône de Macédoine. — Guerre sociale.

Pendant que nous étions aux jeux pythiques, nous entendîmes plus d'une fois parler de la dernière expédition d'Agésilas. A notre retour, nous apprîmes sa mort.

Ne pouvant supporter l'idée d'une vie paisible et d'une mort obscure, malgré ses quatre-vingts ans, il alla se mettre avec

mille Lacédémoniens à la solde de Tachos, roi d'Egypte, pour faire la guerre au roi de Perse. Les Egyptiens l'attendaient avec impatience, et à son arrivée les principaux d'entre eux s'empressèrent de se rendre auprès d'un héros qui, depuis un si grand nombre d'années, remplissait la terre de son nom. Ils furent bien étonnés en trouvant sur le rivage un petit vieillard, d'une figure ignoble, assis par terre au milieu de quelques Spartiates dont l'extérieur, aussi négligé que le sien, ne distinguait pas les sujets du souverain.

Les officiers de Tachos étalent à ses yeux les présens de l'hospitalité, qui consistaient en diverses provisions. Agésilas choisit quelques alimens grossiers, et fait distribuer aux esclaves les mets les plus délicats, ainsi que les parfums. Un rire immodéré s'élève alors parmi les spectateurs. Les plus sages se contentent de témoigner leur mépris.

Des dégoûts plus sensibles mirent bientôt sa patience à une plus rude épreuve. Tachos refusa de lui donner le commandement de ses troupes, et dédaigna ses conseils. Agésilas attendait l'occasion de sortir de l'avilissement où il s'était réduit. Elle se présenta bientôt. L'armée égyp-

tienne, s'étant révoltée, forma deux partis qui prétendaient tous deux donner un successeur à Tachos. Le roi de Sparte se déclara pour Nectanèbe, un des prétendans au trône. Il le dirigea dans ses opérations, et, après avoir affermi son autorité, il sortit de l'Egypte, comblé d'honneurs, et avec une somme de deux cent trente talens que le nouveau roi envoyait aux Lacédémoniens. Une tempête violente l'obligea de relâcher sur une côte déserte de la Libye, où il mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans.

Deux ans après, il se passa un événement auquel les Athéniens ne firent nulle attention, et qui devait changer la face de la Grèce et du monde connu.

Après la mort de Perdiccas, roi de Macédoine, qui venait de périr, avec la plus grande partie de son armée, dans un combat contre les Illyriens, Philippe, son frère, que j'avais vu en otage chez les Thébains, trompa la vigilance de ses gardes, se rendit en Macédoine, et, quoiqu'il n'eût que vingt-deux ans, fut nommé tuteur du fils de ce prince.

La Macédoine était alors menacée d'une ruine prochaine, soit par les divisions intestines et les guerres étrangères, soit par l'épuisement des finances et le découragement

ment des troupes. Philippe ne s'effraie point de cette malheureuse situation du royaume. Il entreprend de faire de sa nation ce qu'Epaminondas, son modèle, avait fait de la sienne. De légers avantages apprennent aux soldats à s'estimer assez pour oser se défendre ; l'administration devient plus régulière ; la phalange macédonienne prend une forme nouvelle ; les Péoniens, qui infestaient les frontières, sont gagnés par des présens et se retirent ; le roi de Thrace sacrifie Pausanias, qui prétendait à la couronne ; les Athéniens, qui avaient secouru les habitans d'Argée, sont défaits, et leurs prisonniers renvoyés sans rançon.

Les Macédoniens, persuadés par ces premiers succès que celui-là seul devait les gouverner qui pouvait les défendre, dépouillèrent le fils de Perdiccas de l'autorité souveraine, et la remirent à Philippe. Encouragé par ce choix, ce prince réunit une partie de la Péonie à la Macédoine, battit les Illyriens et les renferma dans leurs anciennes limites. Quelque temps après il s'empara d'Amphipolis, place importante pour le commerce d'Athènes avec la haute Thrace. Mais rien n'augmenta plus la puissance de Philippe que la découverte de quelques mines d'or qu'il fit ex-

ploiter, et dont il tira plus de mille talens.

Cependant la ville de Byzance et les îles de Chio, de Côs et de Rhodes, venaient de se liguer pour se soustraire à la dépendance des Athéniens. La guerre commença par le siége de Chio. Chabrias commandait la flotte athénienne, et Charès les troupes de terre. Le premier, incapable de modérer son ardeur, entra seul dans le port, et fut aussitôt investi par la flotte ennemie. Après une longue résistance, ses soldats se jetèrent à la nage pour gagner les autres galères qui venaient à leur secours. Il pouvait suivre leur exemple, mais il aima mieux périr que d'abandonner son vaisseau.

CHAPITRE XXIV.

Des fêtes des Athéniens.

Les premières fêtes des Grecs furent caractérisées par la joie et par la reconnaissance. Après avoir recueilli les fruits de la terre, les peuples s'assemblaient pour offrir des sacrifices, et se livrer aux transports qu'inspire l'abondance. Plusieurs fêtes des Athéniens se ressentent de cette origine. Ils célèbrent le retour de la verdure, des moissons, de la vendange et des quatre saisons de l'année.

Dans la suite, le souvenir des événemens utiles ou glorieux fut fixé à des jours marqués, pour être perpétué à jamais. Parcourez les mois des Athéniens, vous y trouverez un abrégé de leurs annales et les principaux traits de leur gloire. Outre les fêtes qui regardent toute la nation, il en est de particulières à chaque bourg.

Les solennités publiques reviennent tous les ans, ou après un certain nombre d'années. Quelques-unes se célèbrent avec une extrême magnificence. Plus de quatre vingts jours enlevés à l'industrie et aux travaux de la campagne, sont remplis par des spectacles qui attachent le peuple à la religion, ainsi qu'au gouvernement. Ce sont des sacrifices qui inspirent le respect par l'appareil pompeux des cérémonies; des processions où la jeunesse de l'un et de l'autre sexe étale tous ses attraits; des pièces de théâtre, fruit des plus beaux génies de la Grèce; des danses, des chants, des combats, ou qui se donnent au stade, ou qui se livrent au théâtre.

Dans les premiers combats, qu'on nomme gymniques, on se dispute le prix de la course, de la lutte, et des autres exercices du gymnase; dans les autres, celui du chant et de la danse. Les uns et les autres sont l'ornement des principales fêtes

Plusieurs jours de l'année sont consacrés au culte de Bacchus. Son nom retentit tour à tour dans la ville, au Pirée, dans la campagne, et dans les bourgs. J'ai vu plus d'une fois la ville plongée dans l'ivresse la plus profonde. J'ai vu des troupes de bacchans et bacchantes, couronnés de lierre, de fenouil, de peuplier, s'agiter, danser, hurler dans les rues, invoquer le dieu par des acclamations barbares, déchirer de leurs ongles et de leurs dents les entrailles crues des victimes, serrer des serpens dans leurs mains, les entrelacer dans leurs cheveux, en ceindre leur corps, et, par ces espèces de prestiges, effrayer et intéresser la multitude.

Ces tableaux se retracent en partie dans une fête qui se célèbre à la naissance du printemps. On voit alors, dans une procession qui représente le triomphe de Bacchus, le même cortége qu'avait, dit-on, le dieu, lorsqu'il fit la conquête de l'Inde : des satyres, des dieux Pans; des hommes traînant des boucs pour les immoler, d'autres montés sur des ânes, à l'imitation de Silène; d'autres déguisés en femmes; d'autres qui chantent des hymnes dont la licence est extrême; enfin toutes sortes de personnes de l'un et de l'autre sexe, sous divers tra-

vertissemens, ivres ou feignant de le paraître.

Tant que durent ces fêtes, la moindre violence contre un citoyen est un crime, et toute poursuite contre un débiteur est interdite. Les jours suivans, les désordres et les délits qu'on y a commis sont punis avec sévérité.

Des femmes seules participent aux fêtes d'Adonis, et à celles qui, sous le nom de Thesmophories, se célèbrent en l'honneur de Cérès et de Proserpine. Celles-ci reviennent tous les ans vers le milieu de l'automne, et durent plusieurs jours. Pour les célébrer, les femmes et les filles se rendent à Éleusis, où elles passent une journée entière dans le temple, assises par terre, et observant un jeûne rigoureux, en mémoire de l'abstinence de Cérès, lorsqu'elle cherchait sa fille Proserpine.

CHAPITRE XXV.

Des maisons et des repas des Athéniens.

La plupart des maisons d'Athènes sont composées de deux appartemens, l'un en haut pour les femmes, l'autre en bas pour les hommes, et couvertes de terrasses, dont les extrémités ont une grande saillie. On en compte plus de dix mille. On en voit un assez grand nombre qui ont sur le derrière un jardin, sur le devant une petite cour, et plus souvent une espèce de portique, au fond duquel est la porte de la maison.

On montre aux étrangers les maisons de Miltiade, d'Aristide, de Thémistocle et des grands hommes du siècle dernier. Rien ne les distinguait autrefois. Elles brillent aujourd'hui par l'opposition des hôtels que des hommes sans nom et sans vertus ont eu le front d'élever auprès de ces modestes demeures. Depuis que le goût des bâtimens s'est introduit, les arts font chaque jour des efforts pour l'étendre. On a pris le parti d'aligner les rues, de séparer les nouvelles maisons en deux corps de logis, d'y placer au rez-de-chaussée les appartemens du

mari et de la femme, et de les rendre plus commodes par de sages distributions, et plus brillans par les ornemens qu'on y multiplie.

Telle était celle qu'occupait Dinias, un des plus riches et des plus voluptueux citoyens d'Athènes. Il étalait un faste qui détruisit bientôt sa fortune. Je le priai un jour de me montrer son logement. Une allée longue et étroite conduisait directement à l'appartement des femmes. Après avoir traversé un gazon entouré de trois portiques, nous arrivâmes à une assez grande pièce où se tenait sa femme Lysistrate, à qui nous fûmes présentés. Cette dame passait pour une des plus jolies femmes d'Athènes, et cherchait à soutenir cette réputation par l'élégance de sa parure.

Après une conversation, qui fut interrompue par l'arrivée d'un de ses amis, nous lui demandâmes la permission de parcourir le reste de l'appartement. J'examinai d'abord la toilette, qui me frappa par le grand nombre de petits meubles élégans, et d'objets propres à la parure la plus recherchée. Comme les autres meubles me causaient une vive surprise, Dinias me dit qu'aimant à jouir de l'industrie et de la

supériorité des ouvriers étrangers, il avait fait faire les siéges en Thessalie, les matelas du lit à Corinthe, les oreillers à Carthage. Voyant ma surprise augmenter, il se mit à rire de ma simplicité, et ajouta, pour se justifier, que Xénophon paraissait à l'armée avec un bouclier d'Argos, une cuirasse d'Athènes, un casque de Béotie, et un cheval d'Épidaure.

Nous passâmes à l'appartement des hommes. Toutes les chambres ou salles en étaient décorées avec soin. L'or et l'ivoire rehaussaient l'éclat des meubles. Les plafonds et murs étaient ornés de peintures; les portières et les tapis, fabriqués à Babylone, représentaient des Perses avec leurs robes traînantes, des vautours, d'autres oiseaux et plusieurs animaux fantastiques.

Le luxe que Dinias étalait dans sa maison, régnait aussi à sa table. J'entrerai dans quelques détails sur le premier souper auquel il nous invita, Philotas et moi, en supprimant tout ce qui présenterait peu d'intérêt au lecteur.

On devait s'assembler vers le soir. Nous eûmes l'attention de n'arriver ni trop tôt ni trop tard. Avant que nous nous missions à table, des esclaves répandirent de

l'eau pure sur nos mains, et posèrent des couronnes sur nos têtes. Nous tirâmes au sort le roi du festin. Il devait écarter la licence, sans nuire à la liberté; fixer l'instant où l'on boirait à longs traits; nommer les santés qu'il faudrait porter, et faire exécuter les lois établies parmi les buveurs. Nous nous plaçâmes ensuite sur des lits dont les couvertures étaient teintes en pourpre.

Le premier service nous offrit des coquillages, des œufs frais, des andouilles, des pieds de cochon, un foie de sanglier, une tête d'agneau, de la fraise de veau, le ventre d'une truie, et de petits oiseaux. On donna au second ce qu'il y a de plus exquis en gibier, en volaille, et surtout en poissons. Des fruits composèrent le troisième.

Comme il s'agissait de représenter les banquets des sages, le roi du festin décida que chacun parlerait à son tour, et traiterait son sujet avec beaucoup de gravité, sans s'appesantir sur les détails, sans les trop négliger.

C'était à moi de commencer. Je donnai alors une idée des repas des Scythes; je dis en peu de mots qu'ils ne se nourrissaient dès leur enfance que de miel et de lait de vache ou de jument; qu'ils rece-

vaient ce lait dans de grands seaux, qu'ils le battaient long-temps pour en séparer la partie la plus délicate, et qu'ils destinaient à ce travail, après leur avoir ôté l'usage de la vue, ceux de leurs ennemis que le sort des armes faisait tomber entre leurs mains.

Après que j'eus parlé, les autres convives prirent successivement la parole. Plusieurs traitèrent des alimens qui font la base d'un bon repas; Philotas s'étendit sur l'excellence des légumes de l'Attique; un parasite fit l'éloge des gâteaux et des pâtés d'Athènes : en finissant, il s'empara d'une tourte de raisins et d'amandes qu'on venait d'apporter. Un autre convive nous entretint de l'histoire de l'art de la cuisine, qu'il plaça au-dessus de tous les autres. Parmi les auteurs qui ont traité de cette matière, il fit l'éloge d'Archestrate, l'ami d'un des fils de Périclès, et qui a composé sur la gastronomie un poëme dont chaque vers est un précepte. A cet interlocuteur succéda un médecin, qui dévorait en silence et sans distinction tout ce qui se présentait sous sa main. Il nous entretint d'abord sur le choix des alimens, et passa en revue tous les préceptes d'Hippocrate à ce sujet. Il n'oublia pas les propriétés de

chaque boisson, et les effets des différentes espèces de vins. Il n'aurait jamais fini, si Dinias ne l'eût interrompu pour continuer le discours sur les différentes sortes de vins auxquelles il donnait la préférence.

Après avoir fini de parler, Dinias se fit apporter plusieurs bouteilles d'un vin qu'il conservait depuis dix ans, et qui fut remplacé par un vin encore plus vieux. Nous bûmes alors sans interruption. Démocharès, roi du festin, après avoir porté différentes santés, prit une lyre, et pendant qu'il l'accordait, il nous entretint de l'usage où l'on a toujours été de mêler le chant aux plaisirs de la table. « Autrefois, disait-il, tous les convives chantaient ensemble et à l'unisson. Dans la suite, il fut établi que chacun chanterait à son tour, tenant à la main une branche de myrte ou de laurier. La joie fut moins bruyante, à la vérité; mais elle fut moins vive. On la contraignit encore, lorsqu'on associa la lyre à la voix. Alors plusieurs convives furent obligés de garder le silence.

« Les chansons de table ne renfermèrent d'abord que des expressions de reconnaissance ou des leçons de sagesse. Nous y célébrions et nous y célébrons encore les dieux, les héros et les citoyens utiles à leur

patrie. A ces graves sujets, on joignit ensuite l'éloge du vin. De là tant de chansons bachiques, semées de maximes, tantôt sur le bonheur et sur la vertu, tantôt sur l'amour et l'amitié.

« Plusieurs auteurs se sont exercés dans ce genre de poésie; quelques-uns s'y sont distingués. Alcée et Anacréon l'ont rendu célèbre. Il n'exige point d'effort, parce qu'il est ennemi des prétentions.

« Livrons-nous au transport qu'inspire cet heureux moment. Chantons tous ensemble ou tour à tour, et prenons dans nos mains des branches de laurier ou de myrte. »

Nous exécutâmes aussitôt ses ordres, et après plusieurs chansons assorties à la circonstance, tout le chœur entonna celle d'Harmodius et d'Aristogiton. Démocharès nous accompagnait par intervalles; mais saisi tout-à-coup d'un nouvel enthousiasme, il s'écrie : « Ma lyre rebelle se refuse à de si nobles sujets. » Et aussitôt il nous invite à chanter avec lui une chanson dont voici le refrain :

« Aimons, buvons, chantons Bacchus. »

La chanson n'était pas achevée que nous entendîmes un grand bruit à la porte :

c'étaient des jeunes gens qui nous amenaient des danseuses et des joueuses de flûte. Aussitôt la plupart des convives sortirent de table et se mirent à danser. Dans le même temps, on apporta plusieurs hors-d'œuvres propres à exciter l'appétit. Ce nouveau service, accompagné d'une nouvelle provision de vin, et de coupes plus grandes que celles dont on s'était d'abord servi, annonçait des excès qui furent heureusement réprimés par un spectacle inattendu. Un des convives, qui était sorti de la salle, rentra, suivi de joueurs de gobelets et de ces farceurs qui dans les places publiques amusent la populace par leurs prestiges. On desservit un moment après. Nous fîmes des libations en l'honneur du bon génie et de Jupiter sauveur. Après que nous eûmes lavé nos mains dans une eau odoriférante, nos baladins commencèrent leurs tours.

CHAPITRE XXVI.

Éducation des Athéniens.

L'objet de l'éducation est de procurer au corps la force qu'il doit avoir, à l'âme la perfection dont elle est susceptible. Elle commence chez les Athéniens à la naissance

de l'enfant, et ne finit qu'à sa vingtième année.

Épicharis, femme d'Apollodore, chez qui j'étais logé, étant accouchée d'un enfant qui était du sexe masculin, je vis suspendre, à sa naissance, sur la porte de la maison une couronne d'olivier, symbole de l'agriculture, à laquelle l'homme est destiné. Si c'eût été une fille, une bandelette de laine, mise à la place de la couronne, aurait désigné l'espèce de travaux dont les femmes doivent s'occuper. Cet usage, qui retrace les mœurs anciennes, annonce à l'état qu'il vient d'acquérir un citoyen.

On lava l'enfant avec de l'eau tiède, conformément au conseil d'Hippocrate. Ensuite on le déposa dans une de ces corbeilles d'osier dont on se sert pour séparer le grain de la paille. C'est le présage d'une grande opulence ou d'une nombreuse postérité. Comme les nourrices de Lacédémone sont très renommées dans la Grèce, Apollodore en avait fait venir une, et lui confia son fils. En le recevant, elle se garda bien de l'emmailloter. Pour l'accoutumer de bonne heure au froid, elle se contenta de le couvrir de quelques vêtemens légers

Le cinquième jour, une femme prit l'enfant entre ses bras, et, suivie de toutes les

personnes de la maison, elle le purifia, en courant à plusieurs reprises autour du feu qui brûlait sur un autel.

Deux jours après, Apollodore, ayant assemblé ses parens, ceux de sa femme, et leurs amis, donna, en leur présence, le nom de Lysis à son fils. C'était le nom de son père; et, suivant l'usage, l'aîné d'une famille porte le nom de son aïeul. Cette cérémonie fut suivie d'un sacrifice et d'un repas. Elle précéda de quelques jours une cérémonie plus sainte, celle de l'initiation aux mystères d'Éleusis.

Le quarantième jour, Épicharis releva de couches. Ce fut une fête dans la maison d'Apollodore. Les deux époux, après avoir reçu de leurs amis de nouvelles marques d'intérêt, redoublèrent de soins pour l'éducation de leur fils. Déidamie, c'était le nom de la nourrice, écoutait leurs conseils, et les éclairait eux-mêmes de son expérience.

Dès que l'enfant put se tenir sur ses jambes, cette sage gouvernante le fit marcher, toujours prête à lui tendre une main secourable. Elle mettait dans ses mains de petits instrumens, dont le bruit pouvait l'amuser et le distraire. Mais des soins plus importans ne tardèrent pas à l'occuper.

Elle accoutuma son élève à ne faire aucune différence entre les alimens qu'on lui présentait. Jamais la force ne fut employée pour empêcher ses pleurs. Il lui paraissait plus avantageux de les arrêter, dès qu'elle en connaissait la cause; de les laisser couler, quand elle ne pouvait la connaître. Aussi cessa-t-il d'en répandre dès que, par les gestes, il put expliquer ses besoins. Attentive surtout aux premières impressions qu'il pouvait recevoir, elle lui épargnait tous les sujets de terreur, au lieu de les multiplier par les menaces et les coups.

Lysis était sain et robuste. On ne le traitait, ni avec cet excès d'indulgence qui rend les enfans difficiles, impatiens, et insupportables aux autres, ni avec cet excès de sévérité qui les rend craintifs et serviles. On s'opposait à ses goûts sans lui rappeler sa dépendance, et on le punissait de ses fautes sans ajouter l'insulte à la correction. Mais ce qu'Apollodore recommandait surtout avec plus de soin, c'était qu'on l'empêchât de fréquenter les domestiques de sa maison; et il fut sévèrement défendu à ceux-ci de donner à son fils la moindre notion du vice, soit par leurs paroles, soit par leurs exemples.

Apollodore accorda les cinq premières

années de son fils à l'accroissement et à l'affermissement de son corps. A la sixième, il le mit sous la conduite d'un conducteur ou pédagogue. C'était un esclave de confiance, chargé de le suivre en tous lieux, et surtout chez les maîtres destinés à lui donner les premiers élémens des sciences.

Avant de le mettre entre ses mains, il voulut lui assurer l'état de citoyen. A cet effet, il se rendit dans une chapelle qui appartenait à la curie de la tribu dans laquelle il était compris. Là se trouvaient assemblés plusieurs de ses parens, les principaux de cette curie et de la classe particulière dont il était membre. Il leur présenta son fils avec une brebis qu'on devait immoler. Pendant que la flamme dévorait une partie de cette victime, il s'avança, et tenant Lysis d'une main, il prit les dieux à témoin que cet enfant était né de lui et d'une femme athénienne, en légitime mariage. On recueillit les suffrages, et aussitôt l'enfant fut inscrit sous le nom de Lysis, fils d'Apollodore, dans le registre de la curie.

Cet acte, qui place un enfant dans telle tribu, dans telle curie, dans telle classe de la curie, est le seul qui constate la légitimité de sa naissance, et lui donne des droits à la succession de ses parens.

L'éducation, pour être conforme au génie du gouvernement, doit imprimer dans les cœurs des jeunes citoyens les mêmes sentimens et les mêmes principes. Aussi les anciens législateurs les avaient-ils assujétis à une institution commune. La plupart sont aujourd'hui élevés dans le sein de leur famille, ce qui choque ouvertement l'esprit du gouvernement. Apollodore ne voulut pas s'écarter de l'ancien système; il envoya tous les jours son fils aux écoles publiques : son conducteur l'y menait le matin, et allait le prendre le soir.

Parmi les instituteurs auxquels on confie la jeunesse athénienne, il n'est pas rare de rencontrer des hommes d'un mérite distingué. Tel fut autrefois Damon, qui donna des leçons de musique à Socrate, et de politique à Périclès : tel était de mon temps Philotime; il avait fréquenté l'école de Platon, et joignait à la connaissance des arts les lumières d'une saine philosophie. Apollodore, qui l'aimait beaucoup, était parvenu à lui faire partager les soins qu'il donnait à l'éducation de son fils.

Le cours des études comprend la musique et la gymnastique, c'est-à dire, tout ce qui a rappport aux exercices de l'esprit et à ceux du corps. Dans cette division, le mot

musique est pris dans une acception très étendue.

Connaître la forme et la valeur des lettres, les tracer avec élégance et facilité, donner aux syllabes le mouvement et les intonations qui leur conviennent, tels furent les premiers travaux du jeune Lysis. On lui recommandait d'observer exactement la ponctuation, en attendant qu'on pût lui en donner des règles. Il lisait souvent les fables d'Ésope, souvent il récitait les vers qu'il savait par cœur. En effet, pour exercer la mémoire de leurs élèves, les professeurs de grammaire leur font apprendre des morceaux tirés d'Homère, d'Hésiode, et des poètes lyriques. Aussi a-t-on formé pour leur usage un recueil de pièces choisies, dont la morale est pure. C'est un de ces recueils que le maître de Lysis avait mis entre ses mains. Il y joignit ensuite le dénombrement des troupes qui assistèrent au siége de Troie, tel qu'on le trouve dans l'Iliade. Quelques législateurs ont ordonné que dans les écoles on accoutumât les enfans à le réciter, parce qu'il contient les noms des villes et des maisons les plus anciennes de la Grèce.

Comme la grammaire, sous le rapport des sons que produisent les lettres, selon

qu'elles sont séparées ou jointes avec d'autres, a beaucoup de rapport avec la musique, le même instituteur est ordinairement chargé d'enseigner à ses élèves les élémens de l'une et de l'autre. J'assistai quelquefois aux leçons que Philotime en donnait à Lysis. Celui-ci apprit à chanter avec goût, en s'accompagnant de sa lyre. On éloigna de lui les instrumens qui agitent l'âme avec violence ou qui ne servent qu'à l'amollir. La flûte, qui excite et calme tour à tour les passions, lui fut interdite.

Ce fut vers ce temps-là que je partis pour l'Égypte. Avant mon départ, je priai Philotime de mettre par écrit les suites de cette éducation, et c'est d'après son journal que je vais en continuer l'histoire.

Lysis passa successivement sous différens maîtres : il apprit l'arithmétique par principes et en se jouant ; car, pour en faciliter l'étude aux enfans, on les accoutume tantôt à partager entre eux, selon leur nombre, une certaine quantité de pommes et de couronnes, tantôt à se mêler dans leurs exercices, selon les combinaisons données, de manière que le même occupe chaque place à son tour. Apollodore estimait l'arithmétique, parce que, entre autres avantages, elle augmente la sagacité de l'esprit,

et le prépare à la connaissance de la géométrie et de l'astronomie.

Lysis prit une teinture de ces deux sciences. Avec le secours de la première, placé un jour à la tête des armées, il pourrait plus aisément asseoir un camp, presser un siége, ranger des armées en bataille, les faire rapidement mouvoir dans une marche ou dans une action. La seconde devait le garantir des frayeurs que les éclipses et les phénomènes extraordinaires inspiraient, il n'y a pas long-temps, aux soldats.

Notre jeune élève apprenait en même temps à traverser les rivières à la nage, et à dompter un cheval. La danse réglait ses pas et donnait de la grâce à tous ses mouvemens. Il se rendait assidûment au gymnase. Les enfans commencent leurs exercices de très bonne heure, quelquefois même à l'âge de sept ans, et les continuent jusqu'à celui de vingt. On les accoutume d'abord à supporter le froid, le chaud, toutes les intempéries des saisons, ensuite à pousser des balles de différentes grosseurs, à se les renvoyer mutuellement. Ce jeu et d'autres semblables ne sont que les préludes des épreuves laborieuses qu'on leur fait subir, à mesure que leurs forces aug-

mentent. Ils courent sur un sable profond, lancent des javelots, sautent au-delà d'un fossé ou d'une borne, tenant dans leurs mains des masses de plomb, jetant en l'air ou devant eux des palets de pierre ou de bronze; ils fournissent en courant une ou plusieurs fois la carrière du stade, souvent couverts d'armes pesantes. Ce qui les occupe le plus, c'est la lutte, le pugilat, et les divers combats que je décrirai en parlant des jeux olympiques.

Le soir, de retour à la maison, Lysis tantôt s'accompagnait de sa lyre, tantôt s'occupait à dessiner; souvent il lisait, en présence de son père et de sa mère, des livres qui pouvaient l'instruire ou l'amuser. Il demandait un jour comment on jugeait du mérite d'un livre. Aristote, qui se trouva présent, répondit : « Si l'auteur dit tout ce qu'il faut; s'il ne dit que ce qu'il faut; s'il le dit comme il faut. »

Ses parens le formaient à cette politesse noble dont ils étaient les modèles. Désir de plaire, facilité dans le commerce de la vie, égalité dans le caractère, attention à céder sa place aux personnes âgées, décence dans le maintien, dans l'extérieur, dans les expressions, dans les manières; tout était prescrit sans contrainte, exécuté sans effort.

Autrefois les sophistes se rendaient en foule dans cette ville. Ils dressaient les jeunes Athéniens à disserter superficiellement sur toutes les matières. Quoique leur nombre soit diminué, on en voit encore qui, entourés de leurs disciples, font retentir de leurs clameurs et de leurs disputes les salles du gymnase. Lysis assistait rarement à ces combats. Des instituteurs plus éclairés lui donnaient des leçons, et des esprits du premier ordre des conseils : ces derniers étaient Platon, Isocrate, Aristote, tous trois amis d'Apollodore.

La logique prêta de nouvelles forces, et la rhétorique de nouveaux charmes à sa raison. L'histoire de la Grèce l'éclaira sur les fautes et les prétentions des peuples qui l'habitent. Il suivit le barreau, en attendant qu'il pût, à l'exemple de Thémistocle et d'autres grands hommes, y défendre la cause de l'innocence. L'étude de la morale ne lui coûta aucune larme. Son père avait mis auprès de lui des gens qui l'instruisaient par leur conduite, et non par des remontrances importunes. Pendant son enfance, il l'avertissait de ses fautes avec douceur ; quand sa raison fut plus formée, il lui faisait entrevoir qu'elles étaient contraires à ses intérêts. Il était très difficile dans le

choix des livres qui traitent de la morale, parce que leurs auteurs, pour la plupart, ou sont mal affermis dans leurs principes, ou n'ont que de fausses idées de nos devoirs.

Dans les entretiens qu'on avait en présence de Lysis, Isocrate flattait ses oreilles, Aristote éclairait son esprit, Platon enflammait son âme. Ce dernier, tantôt lui expliquait la doctrine de Socrate, tantôt lui développait le plan de la république. D'autres fois il lui faisait sentir qu'il n'existe de véritable élévation, de parfaite indépendance, que dans une âme vertueuse. Plus souvent encore, il lui montrait en détail que le bonheur consiste dans la science du souverain bien, qui n'est autre chose que Dieu. Ainsi, tandis que d'autres philosophes ne donnaient pour récompense à la vertu que l'estime publique et la félicité passagère de cette vie, Platon lui offrait un plus noble soutien.

« La vertu, disait-il, vient de Dieu. Vous ne pourrez l'acquérir qu'en vous connaissant vous-même, qu'en obtenant la sagesse, qu'en vous préférant à ce qui vous appartient. Suivez-moi, Lysis : votre corps, votre beauté, vos richesses, sont à vous, mais ne sont pas vous. L'homme est tout entier

dans son âme. Pour savoir ce qu'il est et ce qu'il doit faire, il faut qu'il se regarde dans son intelligence, dans cette partie de l'âme où brille la sagesse divine, lumière pure, qui conduira insensiblement ses regards à la source dont elle est émanée. Quand ils y seront parvenus, et qu'il aura contemplé cet exemplaire éternel de toutes les perfections, il sentira qu'il est de son plus grand intérêt de les retracer en lui-même, et de se rendre semblable à la Divinité, du moins autant qu'une si faible copie peut approcher d'un si beau modèle. Dieu est la mesure de chaque chose; rien de bon, ni d'estimable dans le monde, que ce qui a quelque conformité avec lui. Il est souverainement sage, saint et juste. Le seul moyen de lui ressembler et de lui plaire, est de se remplir de sagesse, de justice et de sainteté.

« Appelé à cette haute destinée, placez-vous au rang de ceux qui, comme le disent les sages, unissent, par leurs vertus, les cieux avec la terre, les dieux avec les hommes. Que votre vie présente le plus heureux des systèmes pour vous, le plus beau des spectacles pour les autres, celui d'une âme où toutes les vertus sont dans le plus parfait accord.

« Je vous ai parlé souvent des conséquences qui dérivent de ces vérités, liées ensemble, si j'ose parler ainsi, par des raisons de fer et de diamant; mais je dois vous rappeler, avant de finir, que le vice, outre qu'il dégrade notre âme, est tôt ou tard livré au supplice qu'il a mérité.

« Dieu, comme on l'a dit avant nous, parcourt l'univers, tenant dans sa main le commencement, le milieu et la fin de tous les êtres. La justice suit ses pas, prête à punir les outrages faits à la loi divine. L'homme humble et modeste trouve son bonheur à la suivre. L'homme vain s'éloigne d'elle, et Dieu l'abandonne à ses passions. Pendant un temps, il paraît être quelque chose aux yeux du vulgaire; mais bientôt la vengeance fond sur lui, et si elle l'épargne dans ce monde, elle le poursuit avec fureur dans l'autre. Ce n'est donc point dans le sein des honneurs, ni dans l'opinion des hommes, que nous devons chercher à nous distinguer; c'est devant ce tribunal redoutable qui nous jugera sévèrement après notre mort. »

Lysis avait dix-sept ans: son âme était pleine de passions, son imagination vive et brillante. Il s'exprimait avec autant de grâce que de facilité. Ses amis ne cessaient

de relever ces avantages, et l'avertissaient, autant par leurs exemples que par leurs plaisanteries, de la contrainte dans laquelle il avait vécu jusqu'alors. Philotime lui disait un jour : « Les enfans et les jeunes gens étaient bien plus surveillés autrefois qu'ils ne le sont aujourd'hui. Ils n'opposaient à la rigueur des saisons que des vêtemens légers, à la faim qui les pressait, que les alimens les plus communs. Dans les rues, chez leurs maîtres et leurs parens, ils paraissaient les yeux baissés, et avec un maintien modeste. Ils n'osaient ouvrir la bouche en présence des personnes âgées, et on les asservissait tellement à la décence, qu'étant assis ils auraient rougi de croiser les jambes. — Eh! que résultait-il de cette grossièreté de mœurs? demanda Lysis. — Ces hommes grossiers, répondit Philotime, battirent les Perses et sauvèrent la Grèce. — Nous les battrions encore. — J'en doute, lorsqu'aux fêtes de Minerve, je vois notre jeunesse, pouvant à peine soutenir le bouclier, exécuter les pas de danses guerrières avec tant d'élégance et de mollesse. »

Les succès des orateurs publics excitaient l'ambition de Lysis. Il entendit par hasard, dans le lycée, quelques sophistes disserter

longuement sur la politique, et il se crut en état d'éclairer les Athéniens. Il blâmait avec chaleur l'administration présente, et attendait, avec la même impatience que la plupart de ceux de son âge, le moment où il lui serait permis de monter à la tribune. Son père dissipa cette illusion, comme Socrate avait détruit celle du jeune frère de Platon.

Lysis fut effrayé de l'étendue des connaissances nécessaires à l'homme d'état, dont Apollodore lui exposa le détail, mais il ne perdit pas courage. Aristote l'instruisit de la nature des diverses espèces de gouvernement dont les législateurs avaient conçu l'idée; son père, de l'administration, des forces, et du commerce, tant de sa nation que des autres peuples. Ensuite, il fut décidé qu'après avoir achevé son éducation, il voyagerait chez tous ceux qui avaient quelques rapports d'intérêt avec les Athéniens.

J'arrivai alors de Perse. Je trouvai Lysis dans sa dix-huitième année. C'est à cet âge que les enfans des Athéniens passent dans la classe des éphèbes, et sont enrôlés dans la milice. Lysis fut conduit dans la chapelle d'Agraule; et là, en présence des autels, il fit le serment solennel de ne point déshonorer les armes de la république, de ne pas

quitter son poste, de sacrifier ses jours pour sa patrie, et de la laisser plus florissante qu'il ne l'avait trouvée.

De toute l'année il ne sortit point d'Athènes. Il veillait à la sûreté de la ville; il montait la garde avec assiduité, et se formait à la discipline militaire. Au commencement de l'année suivante, le peuple, satisfait de sa conduite, lui remit dans l'assemblée générale la lance et le bouclier.

Il partit aussitôt, et fut successivement employé dans les places situées sur les frontières de l'Attique.

A son retour, ayant atteint l'âge de vingt ans, il lui restait une formalité à remplir. Il fallait un acte qui le mît en possession de tous les droits du citoyen. Son père le présenta à l'assemblée du canton auquel sa famille était agrégée, avec l'acte par lequel il avait été déjà reconnu dans la curie. Lysis, ayant obtenu les suffrages de cette assemblée, fut inscrit dans le registre; et, dès ce moment, il eut le droit d'assister aux assemblées, d'aspirer aux magistratures, et d'administrer ses biens, s'il venait à perdre son père.

De retour à Athènes, nous nous rendîmes une seconde fois à la chapelle d'Agraule, où Lysis, revêtu de ses armes, re-

nouvela le serment qu'il y avait fait deux ans auparavant.

CHAPITRE XXVII.

De la musique des Grecs.

J'ALLAI voir un jour Philotime dans une petite maison qu'il avait hors des murs d'Athènes, sur la colline du Cynosarge, à trois stades de la porte Métilide. La situation en était délicieuse. De toutes parts la vue se reposait sur des tableaux riches et variés. Après avoir parcouru les différentes parties de la ville et des environs, elle se prolongeait par delà, jusqu'aux montagnes de Salamine, de Corinthe, et même de l'Arcadie.

Nous passâmes dans un petit jardin, que Philotime cultivait lui-même, et qui lui fournissait des fruits et des légumes en abondance. Un bois de platanes, au milieu duquel était un autel consacré aux Muses, en faisait tout l'ornement. « C'est toujours avec douleur, reprit Philotime en soupirant, que je m'arrache de cette retraite. Je veillerai à l'éducation du fils d'Apollodore, puisque je l'ai promis; mais c'est le

dernier sacrifice que je ferai de ma liberté. » Comme je paraissais surpris de ce langage, il ajouta : « Les Athéniens n'ont plus besoin d'instruction; ils sont si aimables! Eh! que dire en effet à des gens qui tous les jours établissent pour principe que l'agrément d'une sensation est préférable à toutes les vérités de la morale. »

La maison me parut ornée avec autant de décence que de goût. Nous trouvâmes, dans un cabinet, des lyres, des flûtes, des instrumens de différentes formes, dont quelques-uns avaient cessé d'être en usage. Des livres relatifs à la musique remplissaient plusieurs tablettes. Je priai Philotime de m'indiquer ceux qui pourraient m'en apprendre les principes. « Il n'en existe point, me répondit-il. Nous n'avons qu'un petit nombre d'ouvrages assez superficiels sur le genre enharmonique, et un plus grand nombre sur la préférence qu'il faut donner, dans l'éducation, à certaines espèces de musique. Aucun auteur n'a jusqu'à présent entrepris d'éclaircir méthodiquement toutes les parties de cette science. »

Je lui témoignai alors un désir si vif d'en avoir au moins quelque notion, qu'il se rendit à mes instances.

« Vous pouvez juger, dit-il, de notre goût pour la musique, par la multitude des acceptions que nous donnons à ce mot. Nous l'appliquons indifféremment à la mélodie, à la mesure, à la poésie, à la danse, au geste, à la réunion de presque tous les arts. Ce n'est pas assez encore : l'esprit de combinaison qui, depuis environ deux siècles, s'est introduit parmi nous, et qui nous force à chercher partout des rapprochemens, a voulu soumettre aux lois de l'harmonie les mouvemens des corps célestes, et ceux de notre âme. »

Après ce préambule, Philotime m'entretint de la musique proprement dite. Je ne rapporterai point ici tout ce qu'il me dit sur le son, les intervalles, les accords, les genres, les modes et le rhythme; je craindrais que ces détails ne causassent quelque ennui à la plupart des lecteurs : mais je crois utile de leur rendre un compte abrégé de l'entretien que nous eûmes ensemble le lendemain, sur la partie morale de la musique.

Je me levai au moment où les habitans de la campagne apportent des provisions au marché, et ceux de la ville se répandent tumultueusement dans les rues. Le ciel était calme et serein; une fraîcheur déli-

cieuse pénétrait mes sens, et semblait me donner une nouvelle existence. L'orient étincelait de feux, et toute la terre soupirait après la présence de cet astre qui semble la reproduire chaque jour. Frappé de ce spectacle, je ne m'étais point aperçu de l'arrivée de Philotime. Je vous ai surpris, me dit-il, dans une espèce de ravissement. — Je ne cesse de l'éprouver, lui répondis-je, depuis que je suis en Grèce. L'extrême pureté de l'air qu'on y respire, et les vives couleurs dont les objets s'y parent à mes yeux, semblent ouvrir mon âme à de nouvelles sensations. » Nous prîmes de là occasion de parler de l'influence du climat. Philotime attribuait à cette cause l'étonnante sensibilité des Grecs, sensibilité, disait-il, qui est pour eux une source intarissable de plaisir et d'erreurs, et qui semble augmenter de jour en jour. « Je croyais, au contraire, repris-je, qu'elle commençait à s'affaiblir. Si je me trompe, dites-moi donc pourquoi la musique n'opère plus les mêmes prodiges qu'autrefois? »

« C'est, répondit-il, qu'elle était autrefois plus grossière; c'est que les nations étaient encore dans l'enfance. Si, à des hommes dont la joie n'éclatait que par des sons tumultueux, une voix, accompagnée

de quelques instrumens, faisait entendre une mélodie très simple, mais assujétie à certaines règles, on les voyait bientôt, transportés de joie, exprimer leur admiration par les plus fortes hyperboles : voilà ce qu'éprouvèrent les peuples de la Grèce, avant la guerre de Troie. Amphion animait par ses chants les ouvriers qui construisaient la forteresse de Thèbes, comme on l'a pratiqué depuis, lorsqu'on a rétabli les murs de Messine ; on publia que les remparts de Thèbes s'étaient élevés au son de sa lyre. Orphée tirait de la sienne un petit nombre de sons agréables ; on dit que les tigres déposaient leur fureur à ses pieds. »

« Je ne remonte pas à ces siècles reculés, repris-je ; mais je vous cite les Lacédémoniens, divisés entre eux, et tout-à-coup réunis par les accords harmonieux de Terpandre ; les Athéniens, entraînés par les chants de Solon dans l'île de Salamine, au mépris d'un décret qui condamnait à mort l'orateur assez hardi pour proposer la conquête de cette île ; les mœurs des Arcadiens, radoucies par la musique ; et je ne sais combien d'autres faits qui n'auront pas échappé à vos recherches. »

« Je les connais assez, dit Philotime, pour vous assurer que le merveilleux dis-

paraît lorsqu'on les discute. Terpandre et Solon durent leur succès moins à la musique qu'à la poésie, et peut-être encore moins à celle-ci qu'à des circonstances particulières. Il fallait bien que les Lacédémoniens eussent commencé à se lasser de leurs divisions, puisqu'ils consentirent à écouter Terpandre. Quant à la révocation du décret, obtenue par Solon, elle n'étonnera jamais ceux qui connaissent la légèreté des Athéniens.

« L'exemple des Arcadiens est plus frappant. Ces peuples avaient contracté, dans un climat rigoureux, et dans des travaux pénibles, une férocité qui les rendait malheureux. Leurs premiers législateurs s'aperçurent de l'impression que le chant faisait sur leurs âmes. Ils les jugèrent susceptibles du bonheur, puisqu'ils étaient sensibles. Les enfans apprirent à célébrer les dieux et les héros du pays. On établit des fêtes, des sacrifices publics, des pompes solennelles, des danses de jeunes garçons et de jeunes filles. Ces institutions, qui subsistent encore, rapprochèrent insensiblement des hommes agrestes ; ils devinrent doux, humains, bienfaisans : mais combien de causes contribuèrent avec la musique à cette révolution !

« On dut s'attendre à des effets à peu près semblables tant que la musique, étroitement unie à la poésie, grave et décente comme elle, fut destinée à conserver l'intégrité des mœurs. Mais, depuis qu'elle a fait de si grands progrès, elle a perdu l'auguste privilége d'instruire les hommes et de les rendre meilleurs. — Comment se fait-il, lui dis-je, qu'un art qui a tant de pouvoir sur nos âmes devienne moins utile en devenant plus agréable? »

« Vous le comprendrez peut-être, répondit-il, si vous comparez l'ancienne musique avec celle qui s'est introduite presque de nos jours. Simple dans son origine, plus riche et plus variée dans la suite, elle anima successivement les vers d'Hésiode, d'Homère, d'Archiloque, de Terpandre, de Simonide et de Pindare. Inséparable de la poésie, elle en empruntait les charmes, ou plutôt lui prêtait les siens.

« Il n'y a qu'une expression pour rendre dans toute sa force une image ou un sentiment. Dans la musique vocale, l'expression unique est l'espèce d'intonation qui convient à chaque parole, à chaque vers. Or, les anciens poètes, qui étaient tout à la fois musiciens, philosophes et législateurs, ne perdirent jamais de vue ce prin-

cipe. Les paroles, la mélodie, le rhythme, confiés à la même main, dirigeaient leurs efforts de manière que tout concourait également à l'unité de l'expression. Ils employèrent nos trois principaux modes, et les appliquèrent de préférence aux trois espèces de sujets qu'ils étaient presque toujours obligés de traiter. Fallait-il animer au combat une nation guerrière, ou l'entretenir de ses exploits; l'harmonie dorienne prêtait alors sa force et sa majesté. Fallait-il, pour l'instruire dans la science du malheur, mettre sous ses yeux de grands exemples d'infortune; les élégies, les complaintes, empruntèrent les tons perçans et pathétiques de l'harmonie lydienne. Fallait-il enfin la remplir de respect et de reconnaissance envers les dieux; la phrygienne fut destinée aux cantiques sacrés. Ainsi, les hymnes des premiers poètes inspiraient la piété; leurs poëmes, le désir de la gloire; leurs élégies, la fermeté dans les revers. Des chants faciles, nobles, expressifs, fixaient aisément dans la mémoire les exemples avec les préceptes; et la jeunesse, accoutumée de bonne heure à répéter ces chants, y puisait avec plaisir l'amour du devoir et l'idée de la vraie beauté.

« Pourquoi faut-il que la plus belle

institution des hommes ne serve aujourd'hui qu'à nos plaisirs? Savez-vous qui a le plus contribué au discrédit de la musique ancienne? Ce sont les Ioniens; c'est ce peuple qui n'a pu défendre sa liberté contre les Perses, et qui, dans un pays fertile et sous le plus beau ciel du monde, se console de cette perte dans le sein des arts et de la volupté. Leur musique, légère, brillante, parée de grâces, se ressent en même temps de la mollesse qu'on respire dans ce climat fortuné. Nous eûmes quelque peine à nous accoutumer à ses accens; un de ces Ioniens nommé Timothée, fut d'abord sifflé sur notre théâtre: mais Euripide, qui connaissait le génie de sa nation, lui prédit qu'il régnerait sur la scène, et c'est ce qui est arrivé.

« Parmi nous, des ouvriers, des mercenaires, décident du sort de la musique. Ils remplissent le théâtre, assistent aux combats de cet art, et se constituent les arbitres du goût. Comme il leur faut des secousses plutôt que des émotions, plus la musique devint hardie, enluminée, fougueuse, plus elle excita leurs transports. Des philosophes eurent beau crier qu'adopter de pareilles innovations c'était ébranler les fondemens de l'état; en vain les auteurs dramatiques

percèrent de mille traits ceux qui cherchaient à les introduire : comme ils n'avaient point de décrets à lancer en faveur de l'ancienne musique, les charmes de son ennemie ont fini par tout subjuguer. L'une et l'autre ont eu le même sort que la vertu et la volupté, lorsqu'elles entrent en concurrence. Il est vrai, continua Philotime, que la musique actuelle est supérieure à l'autre par ses richesses et ses agrémens, mais je soutiens qu'elle n'a pas d'objet moral. J'estime, dans les productions des anciens, un poète qui me fait aimer mes devoirs; j'admire, dans celles des modernes, un musicien qui me procure du plaisir.

« Quelle leçon me donne ce joueur de flûte lorsqu'il contrefait sur le théâtre ce chant du rossignol, et dans nos jeux le sifflement du serpent? lorsque, dans un morceau d'exécution, il vient heurter mon oreille d'une multitude de sons, rapidement accumulés l'un sur l'autre? J'ai vu Platon demander ce que ce bruit signifiait, et, pendant que la plupart des spectateurs applaudissaient avec transport aux hardiesses du musicien, le taxer d'ignorance et d'ostentation; de l'une, parce qu'il n'avait aucune notion du vrai beau; de l'autre, parce qu'il n'ambitionnait que la vaine gloire de vaincre une difficulté.

« Quel effet encore peuvent opérer des paroles, qui, traînées à la suite du chant, brisées dans leur tissu, contrariées dans leur marche, ne peuvent partager l'attention que les inflexions et les agrémens de la voix fixent uniquement sur la mélodie? je parle surtout de la musique qu'on entend au théâtre et dans nos jeux; car, dans plusieurs de nos cérémonies religieuses, elle conserve encore son ancien caractère.

« On doit surtout reprocher à la musique actuelle cette douce mollesse, ces sons enchanteurs, qui transportent la multitude, et dont l'expression, n'ayant pas d'objet déterminé, est toujours interprétée en faveur de sa passion dominante. Leur unique effet est d'énerver de plus en plus une nation, où les âmes, sans vigueur, sans caractère, ne sont distinguées que par les différens degrés de leur pusillanimité.

« Ne pensez pas, continua Philotime, que la musique puisse jamais se relever de sa chute. Il faudrait changer nos idées, et nous rendre nos vertus. Or, il est plus difficile de réformer une nation que de la policer. Nous n'avons plus de mœurs; nous avons des plaisirs. L'ancienne musique convenait aux Athéniens, vainqueurs à Marathon; la nouvelle convient à des Athéniens, vainqueurs à Ægos-Potamos. »

« Pourquoi donc, demandai-je, pourquoi apprendre à votre élève un art si funeste? A quoi sert-il en effet? — A quoi il sert? reprit-il en riant. De hochet aux enfans de tout âge pour les empêcher de briser les meubles de la maison. Il occupe ceux dont l'oisiveté serait à craindre dans un gouvernement tel que le nôtre; il amuse ceux qui, n'étant redoutables que par l'ennui qu'ils traînent avec eux, ne savent à quoi dépenser leur vie.

« Lysis apprendra la musique, parce que, destiné à remplir les premières places de la république, il doit se mettre en état de donner son avis sur les pièces qu'on présente au concours, soit au théâtre, soit aux luttes musicales. Il connaîtra toute espèce d'harmonie, et n'accordera son estime qu'à celles qui pourront influer sur ses mœurs; car, malgré sa dépravation, la musique peut nous donner encore quelques leçons utiles. Je mettrai quelque instrument entre ses mains, à condition qu'il ne s'y rendra jamais aussi habile que les maîtres de l'art. Je veux qu'une musique choisie remplisse agréablement ses loisirs, s'il en a; le délasse de ses travaux, au lieu de les augmenter; et modère ses passions, s'il est trop sensible. Je veux enfin

qu'il ait toujours cette maxime devant les yeux, que la musique nous appelle au plaisir, la philosophie à la vertu, mais que c'est par le plaisir et par la vertu que la nature nous conduit au bonheur. ».

CHAPITRE XXVIII.

Suite des mœurs des Athéniens.

J'AI dit plus haut qu'à certaines heures de la journée les Athéniens s'assemblaient dans la place publique, ou dans les boutiques dont elle est entourée. Je m'y rendais souvent, soit pour apprendre quelque nouvelle, soit pour étudier le caractère de ce peuple.

Je me mis donc un jour à parcourir les différens cercles que je voyais autour de la place. Ils étaient composés de gens de tout âge et de tout état. Des tentes les garantissaient des ardeurs du soleil. Pendant que je me tournais pour considérer une partie de dés, un homme vint à moi d'un air empressé : « Savez-vous la nouvelle, me dit-il? — Non, répondis-je. — Quoi, vous l'ignorez? Je suis ravi de vous l'apprendre. Je la tiens de Nicératès, qui arrive

de Macédoine. Le roi Philippe a été battu par les Illyriens : il est prisonnier; il est mort.—Comment! est-ce possible?— Rien n'est si certain. Je viens de rencontrer deux de nos archontes; j'ai vu la joie peinte sur leur visage. Cependant n'en dites rien, et surtout ne me citez pas. » Il me quitte aussitôt pour communiquer ce secret à tout le monde.

Après qu'il fut parti, je me jetai au milieu d'un groupe formé autour d'un devin qui se plaignait de l'incrédulité des Athéniens. Il s'écriait : « Lorsque, dans l'assemblée générale, je parle des choses divines, et que je vous dévoile l'avenir, vous vous moquez de moi, comme d'un fou. Cependant l'événement a toujours justifié mes prédictions. Mais vous portez envie à ceux qui ont des lumières supérieures aux vôtres. »

Il allait continuer, lorsque nous vîmes paraître Diogène. Il arrivait de Lacédémone : « D'où arrivez-vous, lui demanda quelqu'un?—De l'appartement des hommes à celui des femmes, répondit-il.—Y avait-il beaucoup de monde aux jeux olympiques, lui dit un autre?—Beaucoup de spectateurs et peu d'hommes. » Ces réponses furent applaudies, et à l'instant

Diogène se vit entouré d'une foule d'Athéniens, qui cherchaient à tirer de lui quelque repartie : « Pourquoi, lui disait celui-ci, mangez-vous dans le marché? — C'est que j'ai faim dans le marché. » Un autre lui fit cette question : « Comment puis-je me venger de mon ennemi? — En devenant plus vertueux. — Diogène, lui dit un troisième, on vous donne bien des ridicules. — Mais je ne les reçois pas. » Un étranger, né à Mynde, voulut savoir comment il avait trouvé cette ville : « J'ai conseillé aux habitans, répondit-il, d'en fermer les portes de peur qu'elle ne s'enfuie. » C'est qu'en effet cette ville, qui est très petite, a de très grandes portes. Le parasite Criton, étant monté sur une chaise, lui demanda pourquoi on l'appelait chien. — « Parce que je caresse ceux qui me donnent de quoi vivre; que j'aboie contre ceux dont j'essuie des refus, et que je mords les méchans. — Eh ! quel est, reprit le parasite, l'animal le plus dangereux? — Parmi les animaux sauvages, le calomniateur; parmi les domestiques, le flatteur. »

A ces mots, les assistans firent des éclats de rire; le parasite disparut, et les attaques continuèrent avec plus de chaleur;

— « Diogène, d'où êtes-vous ? lui dit quelqu'un. — Je suis citoyen de l'univers, répondit-il. — Eh ! non, reprit un autre, il est de Sinope ; les habitans l'ont condamné à sortir de la ville. — Et moi je les ai condamnés à y rester. » Un jeune homme, d'une jolie figure, s'étant avancé, se servit d'une expression dont l'indécence fit rougir un de ses amis, de même âge que lui. Diogène dit au second : « Courage, mon enfant, voilà les couleurs de la vertu. » S'adressant ensuite au premier : « N'avez-vous pas honte, lui dit-il, de tirer une lance de plomb d'un fourreau d'ivoire ? » Le jeune homme, en fureur, lui ayant appliqué un soufflet : « Eh bien ! répondit-il, sans s'émouvoir, vous m'apprenez une chose : c'est que j'ai besoin d'un casque. — Quel fruit, lui demanda-t-on tout de suite, avez-vous retiré de votre philosophie ? — Vous le voyez, d'être préparé à tous les événemens. »

Dans ce moment, Diogène, sans vouloir quitter sa place, recevait sur sa tête de l'eau qui tombait du haut d'une maison. Comme quelques-uns des assistans paraissaient se plaindre, Platon qui passait par hasard, leur dit : « Voulez-vous que votre pitié lui soit utile ? faites semblant de ne le pas voir. »

Je trouvai un jour, au portique de Jupiter, quelques Athéniens qui agitaient des questions de philosophie. « Non, disait un vieux disciple d'Héraclite, je ne puis contempler la nature sans un secret effroi. Les êtres insensibles sont dans un état continuel de guerre ou de ruine. Ceux qui vivent dans les airs, sur la terre, et dans les eaux, n'ont reçu la force ou la ruse que pour se poursuivre ou se détruire. J'égorge et je dévore moi-même l'animal que j'ai nourri de mes mains, en attendant que de vils insectes me dévorent à leur tour. »

« Je repose ma vue sur des tableaux plus rians, dit un jeune partisan de Démocrite. Le flux et le reflux des générations ne m'afflige pas plus que la succession périodique des flots de la mer ou des feuilles des arbres. Qu'importe que tels individus paraissent ou disparaissent? La terre est une scène qui change à tout moment de décoration. Ne se couvre-t-elle pas tous les ans de nouvelles fleurs, de nouveaux fruits? Les atomes dont je suis composé, après s'être séparés, se réuniront un jour, et je revivrai sous une autre forme.

Après être sorti du portique, je me rendis sur les bords de l'Ilissus, en réfléchis-

sant sur ce que je venais d'entendre, ou sur d'autres systèmes, tous ou plus singuliers ou plus bizarres les uns que les autres, dont des hommes qui passaient pour philosophes m'avaient entretenu. Fatigué de ma promenade, et encore plus de mes réflexions, je me jetai au pied d'un platane sous lequel Socrate venait quelquefois s'entretenir avec ses amis. J'invoquais à haute voix cet homme si sage, j'arrosais de mes pleurs l'endroit où il s'était assis, lorsque j'aperçus de loin Phocus, fils de Phocion, et Clésippe, fils de Chabrias, accompagnés de quelques jeunes gens. Comme j'avais des liaisons avec eux, ils s'approchèrent de moi, et me forcèrent à les suivre.

Nous allâmes à la place publique : on nous montra des épigrammes et des chansons contre ceux qui étaient à la tête des affaires, et l'on décida que le meilleur des gouvernemens était celui de Lacédémone. Nous nous rendîmes au théâtre : on y jouait des pièces nouvelles que nous sifflâmes, et qui réussirent. Nous montâmes à cheval, et nous allâmes nous baigner. Au retour nous soupâmes avec des chanteuses et des joueuses de flûte. J'oubliai le portique, le platane et Socrate. Nous passâmes une partie de la nuit à boire, et l'autre moi-

tié à courir les rues pour insulter les passans.

A mon réveil, je pris la résolution de fixer mes idées à l'égard des questions qu'on avait agitées dans le portique, de fréquenter la bibliothèque d'un Athénien de mes amis, et de profiter de cette occasion pour connaître en détail les différentes branches de la littérature grecque.

CHAPITRE XXIX

Bibliothèque d'un Athénien. — Classe de philosophie.

Plusieurs Athéniens avaient des collections de livres. La plus considérable appartenait à Euclide. Il l'avait reçue de ses pères. Il méritait de la posséder, puisqu'il en connaissait le prix.

En y entrant, je frissonnai d'étonnement et de plaisir. Je me trouvais au milieu des plus beaux génies de la Grèce. L'assemblée de tous les souverains de cette contrée m'eût paru moins imposante. Quelques momens après, je m'écriai : Hélas ! que de connaissances refusées aux Scythes ! Dans

la suite, j'ai dit plus d'une fois : Que de connaissances inutiles aux hommes!

Je ne parlerai point ici de toutes les matières sur lesquelles on a tracé l'écriture. Les peaux de chèvre et de mouton, les différentes espèces de toile furent successivement employées. On a fait depuis usage d'un papier tissu des couches intérieures de la tige d'une plante qui croît dans les marais de l'Égypte, ou au milieu des eaux dormantes que le Nil laisse après son inondation. On en fait des rouleaux, à l'extrémité desquels est suspendue une étiquette contenant le titre du livre. L'écriture n'est tracée que sur une des faces de chaque rouleau; et, pour en faciliter la lecture, elle s'y trouve divisée en plusieurs compartimens ou pages.

Des copistes de profession passent leur vie à transcrire les ouvrages qui tombent entre leurs mains. Souvent des particuliers, par le désir de s'instruire, se chargent du même soin. Démosthène me disait un jour, que, pour se former le style, il avait transcrit de sa main l'histoire de Theucydide. Par là, les exemplaires se multiplient; mais à cause des frais de copie, ils ne sont jamais fort communs, et c'est ce qui fait que les lumières se répan-

dent avec tant de lenteur. Un livre devient plus rare, lorsqu'il paraît dans un pays éloigné, ou lorsqu'il traitede matières qui ne sont pas à la portée de tout le monde. J'ai vu Platon, malgré les correspondances qu'il entretenait en Italie, obtenir avec beaucoup de peine certains ouvrages de philosophie, et donner cent mines (près de dix mille francs) de trois petits traités de Philolaüs.

Les libraires d'Athènes ne peuvent, ni se donner les mêmes soins, ni faire de pareilles avances. Ils s'assortissent pour l'ordinaire en livres de pur agrément, dont ils envoient une partie dans les contrées voisines, et quelques fois même dans les colonies grecques établies sur les côtes du Pont-Euxin. La fureur d'écrire fournit sans cesse de nouveaux alimens à ce commerce. Les Grecs se sont exercés dans tous les genres de littérature. On en pourra juger par les diverses notices que je donnerai de la bibliothèque d'Euclide.

Je commencerai par la division de la philosophie. Cette science ne remonte qu'au siècle de Solon, qui florissait il y a deux cent cinquante ans environ. Auparavant, les Grecs avaient des théologiens, et n'avaient point de philosophes. Peu soigneux d'étu-

dier la nature, les poètes recueillaient et accréditaient par leurs ouvrages les mensonges et les superstitions qui régnaient parmi le peuple. Mais au temps de ce législateur, il se fit tout-à-coup une révolution surprenante dans les esprits. Thalès et Pythagore jetèrent les fondemens de leur philosophie; Cadmus de Milet écrivait l'histoire en prose; Thespis donna une nouvelle forme à la tragédie, Susarion à la comédie.

Thalès de Milet, en Ionie, l'un des sept sages de la Grèce, naquit dans la première année de la trente-cinquième olympiade [vers l'an 580 avant J. C.]. Il remplit d'abord avec distinction les emplois auxquels sa sagesse et sa naissance l'avaient appelé. Le besoin de s'instruire le força bientôt de voyager parmi les nations étrangères. A son retour, il se dévoua à l'étude de la nature, et étonna la Grèce par la prédiction d'une éclipse de soleil. Il l'instruisit en lui communiquant les lumières qu'il avait acquises en Égypte, sur la géométrie et sur l'astronomie. Il vécut libre, jouit en paix de sa réputation, et mourut sans regret.

Rien de si célèbre que le nom de Pythagore, rien de si peu connu que les détails de la vie de ce philosophe. Il paraît que

dans sa jeunesse il prit des leçons de Thalès et de Phérécyde de Scyros ; qu'il fit ensuite un long séjour en Égypte. La profondeur des mystères des Égyptiens, les longues méditations des sages de l'Orient, eurent autant d'attrait pour son imagination ardente, qu'en avait pour son caractère ferme le régime sévère que la plupart d'entre eux avaient embrassé.

De retour de ses voyages, trouvant sa patrie opprimée par un tyran, il alla s'établir à Crotone en Italie. Les habitans de cette ville étaient livrés à la plus profonde corruption. Ses instructions et ses exemples eurent une telle influence sur leur conduite, qu'on vit dans un seul jour leurs femmes, subjuguées par son éloquence, consacrer dans un temple leurs plus riches ornemens

Peu content de ce triomphe, il voulut le perpétuer, en élevant la jeunesse dans les principes qui le lui avaient procuré. Il imagina donc un système d'éducation qui, pour rendre les âmes propres à recevoir la vérité, devait les rendre indépendantes des sens. Ce fut alors qu'il forma ce fameux institut qui, jusque dans ces derniers temps, s'est distingué parmi les autres sectes philosophiques.

Parvenu à une extrême vieillesse, il eut la douleur de voir son ouvrage presque anéanti par la jalousie des principaux habitans de Crotone. Obligé de prendre la fuite, il erra de ville en ville, jusqu'au moment où sa mort fit taire l'envie, et rendre à sa mémoire des honneurs que le souvenir de ses infortunes rendit excessifs.

L'école d'Ionie doit son origine à Thalès, celle d'Italie à Pythagore. Ces deux écoles en ont formé d'autres, qui toutes ont produit de grands hommes. Euclide, en rassemblant leurs écrits, avait eu soin de les classer relativement aux différens systèmes de philosophie. On voyait les ouvrages de ceux qui se sont transmis la doctrine de Thalès, et qui ont été successivement placés à la tête de son école. Ce sont Anaximandre, Anaximène, Anaxagore, qui, le premier, enseigna la philosophie à Athènes; Archélaüs, qui fut le maître de Socrate. Leurs écrits traitent de la formation de l'univers, de la nature des choses, de la géométrie et de l'astronomie.

Les traités suivans avaient beaucoup plus de rapports avec la morale; car Socrate ainsi que ses disciples se sont moins occupés de la nature en général que de l'homme

en particulier. Socrate n'a laissé par écrit qu'un hymne en l'honneur d'Apollon, et quelques fables d'Ésope qu'il mit en vers pendant qu'il était en prison. Je trouvai chez Euclide ces deux petites pièces, et les ouvrages qui sont sortis de l'école de ce philosophe. Ils sont presque tous en forme de dialogues, dont il est le principal interlocuteur, parce qu'on s'est proposé d'y rappeler ses conversations.

Il est sorti de l'école d'Italie un beaucoup plus grand nombre d'écrivains que de celle d'Ionie. Outre quelques traités qu'on attribue à Pythagore, et qui ne paraissent point authentiques, la bibliothèque d'Euclide renfermait presque tous les écrits des philosophes qui ont suivi ou modifié sa doctrine.

Tels furent Empédocle d'Agrigente, à qui les habitans de cette grande ville offrirent la couronne, et qui aima mieux établir l'égalité parmi eux; Epicharme, sicilien, qui s'attira l'inimitié des autres philosophes, pour avoir révélé le secret de leurs dogmes dans ses comédies; Ocellus, de Lucanie; Timée, de Locres; Archytas, de Tarente, célèbre par des découvertes importantes dans les mécaniques; Philolaüs, de Crotone, un des premiers,

parmi les Grecs, qui fit mouvoir la terre autour du centre de l'univers; Eudoxe, que j'ai vu souvent chez Platon, et qui fut à la fois géomètre, astronome, médecin et législateur; enfin, une foule d'autres qui ne sont devenus célèbres qu'après leur mort.

Euclide me dit que l'école d'Ionie avait répandu sur la terre moins de lumière que celle d'Italie; mais que celle-ci avait fait des écarts, dont sa rivale devait naturellement se garantir. En effet, les deux grands hommes qui les fondèrent, mirent dans leurs ouvrages l'empreinte de leur génie. Thalès, distingué par un sens profond, eut pour disciples des sages qui étudièrent la nature par des voies simples. Son école finit par produire Anaxagore et la plus simple théologie, Socrate et la morale la plus pure. Pythagore dominé par une imagination forte, établit une secte de pieux enthousiastes qui ne virent d'abord dans la nature que des proportions et des harmonies; et qui, passant ensuite d'un genre de fictions à un autre, donnèrent naissance à l'école d'Élée et à la métaphysique la plus obscure.

L'école d'Élée doit son origine à Xénophanes, de Colophon en Ionie. Il en est

sorti plusieurs philosophes très distingués ; tels furent : Parménide, d'Élée, qui donna d'excellentes lois à sa patrie ; Zénon, qui conspira contre un tyran, et mourut sans avoir voulu déclarer ses complices ; Architas et Mélissus, qui commandèrent des armées ; Démocrite, d'Abdère en Thrace, qui se dépouilla d'une partie de ses biens en faveur d'un de ses frères, pour voyager, à l'exemple de Pythagore, chez les peuples que les Grecs traitent de barbares, et qui avaient le dépôt des sciences ; Protagoras, qui devint un des plus habiles sophistes d'Athènes, qui fut accusé d'athéisme, et banni de l'Attique.

Parmi les auteurs qui ont écrit sur la philosophie, je ne dois pas omettre Héraclite, d'Éphèse, qui a mérité le surnom de *Ténébreux* par l'obscurité de son style. Cet homme, d'un caractère sombre et d'un orgueil insupportable, commença par assurer qu'il ne savait rien, et finit par dire qu'il savait tout. Les Éphésiens voulurent le placer à la tête de leur république ; il s'y refusa, outré de ce qu'ils avaient exilé Hermodore son ami. Ils lui demandèrent des lois ; il répondit qu'ils étaient trop corrompus. Devenu odieux à tout le monde, il sortit d'Éphèse, et se retira sur les mon-

tagnes voisines, ne se nourrissant que d'herbes sauvages, et ne retirant d'autre plaisir de ses méditations que de haïr plus vigoureusement les hommes.

Les ouvrages de ces écrivains célèbres étaient accompagnés de quantité d'autres, dont les auteurs sont moins connus. Pendant que je félicitais Euclide d'être le possesseur d'une si riche collection, je vis entrer dans labibliothèque un homme vénérable par la figure, l'âge et le maintien. Ses cheveux tombaient sur ses épaules; son front était ceint d'un diadème et d'une couronne de myrte. C'était Callias, l'hiérophante, ou le grand-prêtre de Cérès. Euclide, dont il était l'intime ami, eut l'attention de me présenter à lui, et de le prévenir en ma faveur. Après quelques momens d'entretien, je retournai à mes livres. Je les parcourais avec un saisissement dont Callias s'aperçut. Il me demanda si je serais bien aise d'avoir quelques notions de la doctrine qu'ils renferment. Satisfait de ma réponse, il commença sur les causes premières et sur les systèmes des philosophes un discours fort long, qui m'apprit que, dans l'énorme recueil que nous avions devant les yeux, les plus vives lumières brillaient au milieu de la plus

grande obscurité, que l'excès du délire était joint à la profondeur de la sagesse, et que l'homme y avait déployé en même temps la force et la faiblesse de sa raison. De tout ce qu'il me dit, et que je n'écoutai point sans lui témoigner ma surprise, je me plais à retenir ces belles paroles : « Souvenez-vous, ô mon fils, que la nature est couverte d'un voile d'airain; que les efforts réunis de tous les hommes et de tous les siècles ne pourraient soulever l'extrémité de cette enveloppe; et que la science du philosophe consiste à discerner le point où commencent les mystères, et sa sagesse à les respecter.

CHAPITRE XXX.

Suite de la bibliothèque. — L'astronomie et la géographie.

Callias sortit, après avoir achevé son discours. Euclide m'adressant la parole, me dit : « Je fais chercher depuis long-temps en Sicile l'ouvrage de Pétron, d'Hymère. Non seulement il admettait la pluralité des mondes, mais il en comptait cent quatre-vingt-trois. Il comparait, à l'exemple des Égyptiens, l'univers à un triangle. Soixante mondes sont rangés sur chacun de ses côtés ; les trois autres sur les trois angles. Le milieu du triangle est le champ de la vérité. Là, dans une immobilité profonde, résident les rapports et les exemplaires des choses qui ont été, et de celles qui seront. Autour de ces essences pures, est l'éternité, du sein de laquelle émane le temps, qui, comme un ruisseau intarissable, coule et se distribue dans cette foule de mondes. »

« Avant que vos philosophes, interrompis-je, eussent produit au loin une si grande quantité de mondes, ils avaient sans doute

connu dans le plus grand détail celui que nous habitons. Je pense qu'il n'y a pas dans notre ciel un corps dont ils n'aient déterminé la nature, la grandeur, la figure et le mouvement. — Chacun d'eux a bâti là-dessus son système. Anaxagore, du temps de nos pères, ayant avancé que la lune était une terre à peu près semblable à la nôtre, et le soleil une pierre enflammée, fut soupçonné d'impiété, et forcé de quitter Athènes. Le peuple voulait qu'on mît ces deux astres au rang des dieux. »

« Comment a-t-on prouvé, lui dis-je, que la lune ressemble à la terre? — On ne l'a pas prouvé, me répondit-il, on l'a cru. Quelqu'un avait dit : « S'il y avait des montagnes dans la lune, leur ombre projetée sur sa surface y produirait peut-être les taches qui s'offrent à nos yeux. Aussitôt on a conclu qu'il y avait dans la lune des montagnes, des vallées, des rivières, des plaines, et quantité de villes. Il a fallu ensuite connaître ceux qui l'habitent. Suivant Xénophanes, ils y mènent la même vie que nous sur la terre. Suivant quelques disciples de Pythagore, les plantes y sont plus belles, les animaux quinze fois plus grands, les jours quinze fois plus longs que les nôtres. — Et sans doute,

lui dis-je, les hommes quinze fois plus intelligens que sur notre globe. Cette idée rit à mon imagination. Comme la nature est encore plus riche par les variétés que par le nombre des espèces, je distribue à mon gré dans les différentes planètes des peuples qui ont un, deux, trois, quatre sens de plus que nous. Je compare ensuite leurs génies avec ceux que la Grèce a produits, et je vous avoue qu'Homère et Pythagore me font pitié. — Démocrite, répondit Euclide, a sauvé leur gloire de ce parallèle humiliant. Persuadé peut-être de l'excellence de notre espèce, il a décidé que les hommes sont individuellement partout les mêmes. Suivant lui, nous existons à la fois, et de la même manière, sur notre globe, sur celui de la lune, et dans tous les mondes de l'univers

« On convient assez généralement aujourd'hui, continua Euclide, que les astres sont d'une forme sphérique. Quant à leur grandeur, il n'y a pas encore long-temps qu'Anaxagore disait que le soleil est plus grand que le Péloponèse; et Héraclite, qu'il n'a qu'un pied de diamètre. »

Après de longues courses dans le ciel, nous revînmes sur la terre. Je dis à Euclide : « Nous n'avons pas rapporté de

grandes vérités d'un si long voyage. Nous serons sans doute plus heureux, sans sortir de chez nous; car le séjour qu'habitent les hommes, doit leur être parfaitement connu. »

Euclide me demanda comment une aussi lourde masse que la terre pouvait se soutenir en équilibre au milieu des airs. « Cette difficulté ne m'a jamais frappé, lui dis-je. Il en est peut-être de la terre comme des étoiles et des planètes.—On a pris des précautions, reprit-il, pour les empêcher de tomber. On les a fortement attachées à des sphères plus solides, aussi transparentes que le cristal. Ces sphères tournent, et les corps célestes avec elles. Mais nous ne voyons autour de nous aucun point d'appui pour suspendre la terre. Pourquoi donc ne s'enfonce-t-elle pas dans le sein du fluide qui l'environne? C'est, disent les uns, que l'air ne l'entoure pas de tous côtés; la terre est comme une montagne dont les fondemens ou les racines s'étendent à l'infini dans le sein de l'espace; nous en occupons le sommet, et nous pouvons y dormir en sûreté. D'autres aplatissent sa partie inférieure, afin qu'elle puisse reposer sur un plus grand nombre de colonnes d'air, ou surnager au-dessus de l'eau.

« Mais d'abord il est presque démontré qu'elle est de forme sphérique. D'ailleurs, si l'on choisit l'air pour la porter, il est trop faible ; si c'est l'eau, on demande sur quoi cette eau s'appuie. Nos physiciens ont trouvé dans ces derniers temps une voie plus simple pour dissiper nos craintes. En vertu, disent-ils, d'une loi générale, tous les corps pesans tendent vers un point unique ; ce point est le centre de l'univers, le centre de la terre. Il faut donc que les parties de celle-ci, au lieu de s'éloigner de ce milieu, se pressent les unes contre les autres pour s'en rapprocher.

« De là, il est aisé de concevoir que les hommes qui habitent autour de ce globe, et ceux en particulier qui sont nommés antipodes, peuvent s'y soutenir sans peine, quelque position qu'on leur donne. — Et croyez-vous, lui dis-je, qu'il en existe en effet dont les pieds soient opposés aux nôtres ? — Je l'ignore, répondit-il. Quoique plusieurs auteurs nous aient laissé des descriptions de la terre, il est certain que personne ne l'a parcourue, et qu'on ne connaît encore qu'une légère portion de sa surface. On doit rire de leur présomption, quand on les voit avancer, sans la moindre preuve, que la terre est de toutes

parts entourée de l'Océan, et que l'Europe est aussi grande que l'Asie. »

Je demandai à Euclide quels étaient les pays connus des Grecs. Il voulut bien satisfaire ma curiosité de la manière suivante : « Pythagore et Thalès divisèrent d'abord le ciel en cinq zones : deux glaciales, deux tempérées, et une qui se prolonge le long de l'équateur.

« Les hommes ne peuvent exister que sur une petite partie du globe ; l'excès du froid et de la chaleur ne leur a pas permis de s'établir dans les régions qui avoisinent les pôles et la ligne équinoxiale : ils ne se sont multipliés que dans les climats tempérés ; mais c'est à tort que, dans plusieurs cartes géographiques, on donne à la position qu'ils occupent une forme circulaire ; la terre habitée s'étend beaucoup moins du midi au nord que de l'est à l'ouest.

» Nous avons, au nord du Pont-Euxin, des nations scythiques, dont les unes cultivent la terre, les autres errent dans leurs vastes domaines ; plus loin, habitent différens peuples, et entre autres des anthropophages. Au-delà de ce peuple barbare, nous supposons d'immenses déserts.

« A l'est, les conquêtes de Darius nous ont fait connaître les nations qui s'éten-

dent jusqu'à l'Indus. On prétend qu'au-delà de ce fleuve est une région aussi grande que le reste de l'Asie; c'est l'Inde, dont une très petite partie est soumise au roi de Perse; le reste est inconnu.

« Vers le nord-est, au-dessus de la mer Caspienne, existent plusieurs peuples dont on nous a transmis les noms, en ajoutant que les uns dorment six mois de suite, que les autres n'ont qu'un œil, que d'autres enfin ont des pieds de chèvre. Vous jugerez, par ces récits, de nos connaissances en géographie.

« Du côté de l'ouest, nous avons pénétré jusqu'aux colonnes d'Hercule, et nous avons une idée confuse des nations qui habitent les côtes de l'Ibérie. L'intérieur du pays nous est absolument inconnu. Au-delà des colonnes, s'ouvre une mer qu'on nomme Atlantique, et qui, suivant les apparences, s'étend jusqu'aux parties orientales de l'Inde : elle n'est fréquentée que par les vaisseaux de Tyr et de Carthage, qui n'osent pas même s'éloigner de la terre; car après avoir franchi le détroit, les uns descendent vers le sud, longent les côtes de l'Afrique, et les autres tournent vers le nord.

« Plusieurs tentatives ont été faites pour

étendre la géographie du côté du midi. On prétend que, par les ordres de Nécos, qui régnait en Egypte, il y a environ deux cent cinquante ans, des vaisseaux montés d'équipages phéniciens partirent du golfe d'Arabie, firent le tour de l'Afrique, et revinrent deux ans après en Egypte par le détroit de Cadix. On ajoute que d'autres navigateurs ont tourné cette partie du monde; mais ces entreprises, en les supposant véritables, n'ont pas eu de suite. On se contenta, depuis, de fréquenter les côtes tant orientales qu'occidentales de l'Afrique. C'est sur ces dernières que les Carthaginois établirent un assez grand nombre de colonies. Quant à l'intérieur de ce vaste pays, nous avons ouï parler d'une route qui le traverse en entier, depuis la ville de Thèbes en Egypte jusqu'aux colonnes d'Hercule. On assure aussi qu'il existe plusieurs grandes nations dans cette partie de la terre; mais on n'en rapporte que les noms. »

CHAPITRE XXXI.

Aristippe.

Le lendemain de cet entretien, le bruit courut qu'Aristippe de Cyrène venait d'arriver. Je ne l'avais jamais vu. Plusieurs le regardaient comme un novateur en philosophie, et l'accusaient de vouloir rétablir l'alliance monstrueuse des vertus et des voluptés. Dès qu'il fut à Athènes, il ouvrit son école; je m'y glissai avec la foule; et je le vis ensuite en particulier. Ce fut dans les conférences que j'eus avec lui qu'il me donna quelques idées de son système et de sa conduite.

Il était jeune encore lorsqu'il reçut les leçons de Socrate. Comme la beauté de la doctrine de ce grand philosophe exigeait des sacrifices dont il n'était pas capable, il résolut de prendre une voie plus commode pour parvenir au terme de ses souhaits. S'en rapportant donc à ses propres réflexions, il s'accoutuma à juger de tous les objets par les impressions de joie ou de douleur qu'ils faisaient sur son âme à rechercher, comme utiles, ceux quilui pro-

curaient des sensations agréables ; à éviter, comme nuisibles, ceux qui produisaient un effet contraire.

En prenant pour règle de sa conduite ces deux espèces d'émotions, il rapportait tout à lui-même, ne tenait au reste de l'univers que par son intérêt personnel, et se constituait centre et mesure de toutes choses. Comme il ne voulait être tourmenté ni par les regrets ni par les inquiétudes, il rejetait loin de lui les idées du passé et de l'avenir, et vivait tout entier dans le présent. Quand il avait épuisé les plaisirs d'un climat, il allait faire une nouvelle moisson dans un autre. Ami de toutes les nations, il jouissait de leurs avantages et respectait leurs lois. « Quand ces lois n'existeraient pas, me disait-il, un philosophe éviterait de troubler l'ordre public par la hardiesse de ses maximes, ou par l'irrégularité de sa conduite. »

Aristippe se rendit à la cour de Denys, roi de Syracuse. Ce prince lui demanda ce qu'il venait faire à sa cour. « Troquer vos faveurs contre mes connaissances, lui répondit-il, mes besoins contre les vôtres. » Denys accepta le marché, et distingua notre philosophe de tous ceux dont il était entouré.

Il savait qu'on l'avait perdu dans l'esprit des Athéniens : toujours prêt à répondre aux reproches qu'on lui faisait, il me pressait de lui fournir les occasions de se justifier.

« On vous accuse, lui dis-je, d'avoir flatté un tyran, ce qui est un crime horrible. — La cour de Syracuse, me répondit-il, était pleine de philosophes qui s'érigeaient en réformateurs. J'y pris le rôle de courtisan, sans déposer celui d'honnête homme; j'applaudissais aux bonnes qualités du jeune Denys; je ne louais point ses défauts, je ne les blâmais pas : je n'en avais pas le droit; je savais seulement qu'il était plus aisé de les supporter que de les corriger.

« Je n'ai point trahi la vérité quand il m'a consulté sur des questions importantes. Lorsqu'il ne s'agissait pas de son administration, je parlais avec liberté, quelquefois avec indiscrétion. Je le sollicitais un jour pour un de mes amis ; il ne m'écoutait point. Je tombai à ses genoux; on m'en fit un crime. Je répondis : « Est-ce ma faute si cet homme a les oreilles aux pieds ? »

« Pendant que je le pressais inutilement de m'accorder une gratification, il s'avisa d'en proposer une à Platon, qui ne l'accepta point. Je dis tout haut : Le roi ne risque pas de se ruiner ; il donne à ceux qui refusent, et refuse à ceux qui demandent. »

« Souvent il nous proposait des problèmes, et, nous interrompant, il se hâtait de les résoudre lui-même. Il me dit une fois : « Discutons quelques points de philosophie ; commencez. — Fort bien, lui dis-je, pour que vous ayez le plaisir d'achever et de m'apprendre ce que vous voulez savoir. » Il fut piqué, et, à souper, il me fit mettre au bas bout de la table. Le lendemain, il me demanda comment j'avais trouvé cette place. — Vous vouliez sans doute, répondis-je, qu'elle fût pendant quelques momens la plus honorable de toutes. »

« On vous reproche encore, dis-je à Aristippe, le goût que vous avez pour les richesses, pour le faste, la bonne chère, les femmes, les parfums, et toute espèce de sensualités. — J'use des agrémens de la vie, me répondit-il ; je m'en passe avec facilité : à la cour de Denys, on m'a vu revêtu d'une robe de pourpre ; ailleurs, tantôt avec un habit de laine de Milet, tantôt avec un manteau grossier.

« Denys donnait à Platon des livres, et à moi de l'argent, qui ne restait pas assez long-temps entre mes mains pour les souiller. Je fis payer une perdrix cinquante drachmes, et je dis à quelqu'un qui s'en

formalisait : « N'en auriez-vous pas donné une obole ? — Sans doute. — Eh bien ! je ne fais pas plus de cas de ces cinquante drachmes. »

« Les libéralités du roi de Syracuse me permettaient d'avoir une bonne table, de beaux habits et de nombreux esclaves. Plusieurs philosophes, rigides partisans de la morale sévère, me blâmaient hautement ; je ne leur répondais que par des plaisanteries. Un jour Polixène, qui croyait avoir dans son âme le dépôt de toutes les vertus, trouva chez moi de très jolies femmes, et les préparatifs d'un grand souper. Il se livra sans retenue à toute l'amertume de son zèle ; je le laissai dire et lui proposai de rester avec nous : il accepta, et nous convainquit bientôt que, s'il n'aimait pas la dépense, il aimait autant la bonne chère que son corrupteur.

« Le nom de volupté, que je donne à la satisfaction intérieure qui doit nous rendre heureux, a blessé ces esprits superficiels qui s'attachent plus aux mots qu'aux choses. Des philosophes, oubliant qu'ils aiment la justice, ont favorisé leur prévention, et quelques-uns de mes disciples la justifieront peut-être en se livrant à des excès ; mais un excellent principe change-

t-il de caractère, parce qu'on en tire de fausses conséquences ? »

On dira peut-être un jour que Socrate et Aristippe, soit dans leur conduite, soit dans leur doctrine, s'écartaient quelquefois des usages ordinaires ; mais on ajoutera, sans doute, qu'ils rachetaient ces petites libertés par les grands services qu'ils ont rendus à la philosophie.

CHAPITRE XXXII.

Démêlé entre Denys le jeune, roi de Syracuse, et Dion son beau-frère. — Voyage de Platon en Sicile.

Depuis que j'étais en Grèce, j'en avais parcouru les principales villes. Peu contens de ces courses particulières, nous résolûmes, Philotas et moi, de visiter avec plus d'attention toutes les provinces, en commençant par celles du nord.

La veille de notre départ, nous soupâmes chez Platon : je m'y rendis avec Apollodore et Philotas. Nous y trouvâmes Speusippe son neveu, plusieurs de ses anciens disciples, et Timothée, si célèbre par ses victoires. On nous dit que Platon était enfermé avec Dion de Syracuse, qui arrivait du

Péloponèse, et qui, forcé d'abandonner sa patrie, avait six à sept ans auparavant, fait un assez long séjour à Athènes. Ils vinrent nous joindre un moment après. Platon me parut d'abord inquiet et soucieux, mais il reprit bientôt son air serein, et fit servir.

La décence et la propreté régnaient à sa table. Quelques-uns des convives se retirèrent de bonne heure. Dion les suivit de près. Nous avions été frappés de son maintien et de ses discours : « Il est à présent victime de la tyrannie, nous dit Platon; il le sera peut-être un jour de la liberté. »

Timothée le pressa de s'expliquer : « Il y a trente-deux ans, dit Platon, que des raisons trop longues à déduire me conduisirent à Syracuse. Denys l'ancien régnait dans cette ville. Ce prince voulut me connaître. Il me fit des avances, s'attendait à des flatteries, et n'obtint que des vérités. Je ne vous parlerai ni de sa fureur, que je bravai, ni de sa vengeance, dont j'eus peine à me garantir.

« Je fis alors, pour la philosophie, une conquête dont elle doit s'honorer; c'est Dion qui vient de sortir. Aristomaque, sa sœur, fut une des deux femmes que Denys

épousa le même jour. C'est aux entretiens que j'eus avec lui, que sa patrie devra sa liberté, si elle est jamais assez heureuse pour la recouvrer. Son âme, supérieure aux autres, s'ouvrit aux premiers rayons de la lumière; et, s'enflammant tout-à-coup d'un violent amour pour la vertu, elle renonça, sans hésiter, à toutes les passions qui l'avaient auparavant dégradée.

« Dès ce moment il frémit de l'esclavage auquel sa patrie était réduite. Après la mort de Denys, dont la tyrannie avait duré trente-huit ans, il saisit l'occasion de travailler au bonheur de la Sicile, par les sages conseils qu'il donna au jeune Denys, fils et successeur de ce prince. Peu content de l'instruire, il veillait sur l'administration de l'état. Il eut beau faire : ses ennemis ne tardèrent pas à plonger Denys dans la plus honteuse débauche. Il parvint, néanmoins, à prévenir ce prince en ma faveur. L'un et l'autre m'écrivirent des lettres pressantes pour m'engager à me rendre à Syracuse.

« Dans l'espérance de réaliser mes idées sur le meilleur des gouvernemens, et d'établir le règne de la justice dans les domaines du roi de Sicile, je me décidai à partir. Je trouvai la cour de Denys pleine

de dissensions et de troubles. Dion était en butte à des calomnies atroces. — A ces mots, Speusippe interrompit Platon. « Mon oncle, dit-il, n'ose pas vous raconter les honneurs qu'on lui rendit, et les succès qu'il obtint à son arrivée. Le roi le reçut à la descente du vaisseau, et l'ayant fait monter sur un char magnifique, attelé de quatre chevaux blancs, il le conduisit en triomphe au milieu d'un peuple immense qui couvrait le rivage : il ordonna que les portes du palais lui fussent ouvertes à toute heure, et offrit un sacrifice pompeux, en reconnaissance du bienfait que les dieux accordaient à la Sicile. On vit bientôt des courtisans courir au-devant de la réforme, proscrire le luxe de leurs tables, étudier avec empressement les figures de géométrie, que divers instituteurs traçaient sur le sable répandu dans les salles mêmes du palais.

« Les peuples, étonnés de cette subite révolution, concevaient des espérances; mais les partisans de la tyrannie parvinrent bientôt à les détruire. — Ils m'accusèrent, reprit Platon, de favoriser la philosophie contre les intérêts du trône, et réveillèrent les anciennes préventions contre Dion. Pendant les premiers mois de mon séjour à Syracuse, j'employai tous mes soins



Le Roi le reçut à la descente du vaisseau.
T. I. P. 262.

Couché fils Sculp.

pour les détruire; mais, loin de réussir, je voyais le crédit de Dion s'affaiblir par degrés.

« Une lettre que Dion écrivit aux généraux de Carthage, avec qui la Sicile était en guerre, tomba par hasard entre les mains de Denys. Celui-ci ne lui fait d'abord rien paraître de son mécontentement, et même il affecte de lui donner des marques de bonté : mais un jour il le conduit sur le bord de la mer, lui reproche sa trahison, et, sans lui permettre un mot d'explication, le fait embarquer sur un vaisseau qui mit aussitôt à la voile.

« Ce coup de foudre étonna la Sicile, et consterna les amis de Dion : on craignait qu'il ne retombât sur nos têtes. Mais à cet orage violent succéda tout-à-coup un calme profond. Le roi, loin de sévir contre les amis du proscrit, n'oublia rien pour calmer leurs alarmes. Il cherchait surtout à me consoler, et me conjurait de rester auprès de lui. Je m'en tenais toujours à cette alternative, ou le retour de Dion, ou mon congé. Ne pouvant surmonter ma résistance, il me fit transférer dans la citadelle, dans son palais même.

« Captif, gardé à vue, je le vis redoubler de tendresse pour moi. Comme nos

entretiens devenaient de jour en jour plus fréquens, on publia que j'étais l'unique dépositaire de sa faveur. Ce bruit me rendit odieux au peuple et à l'armée. On me fit un crime des déréglemens du prince, et des fautes de l'administration. J'étais bien éloigné d'en être l'auteur; à l'exception de quelques préambules de loi, auxquels je travaillai, dès mon arrivée en Sicile, j'avais refusé de me mêler des affaires publiques, dans le temps même que j'en pouvais partager le poids avec mon fidèle compagnon.

« Je demandais vainement la fin de son exil et du mien, lorsque la guerre se ralluma avec Carthage. Denys, occupé de nouveaux soins, et n'ayant plus de prétexte pour me retenir, consentit à mon départ. Nous fîmes une espèce de traité. Je promis de venir le rejoindre à la paix, il me promit de rappeler Dion en même temps. Dès qu'elle fut conclue, il écrivit à celui-ci de différer son retour d'un an, à moi de hâter le mien. Je lui répondis sur-le-champ que mon âge avancé ne me permettait point d'entreprendre un si long voyage, et que, manquant à sa parole, il me dégageait de la mienne. Il n'en fut que plus obstiné à m'écrire. Il me faisait

solliciter par mes amis de Sicile, par les philosophes d'Italie, et surtout par Archytas, qui s'était rendu auprès de lui.

Je ne crus pas devoir résister à tant de sollicitations. Il m'en coûta pour quitter de nouveau ma retraite, et aller, à l'âge de près de soixante et dix ans, affronter un despote altier, dont les caprices sont aussi orageux que les mers qu'il me fallait parcourir; mais il n'est point de vertu sans sacrifice. Speusippe voulut m'accompagner; j'acceptai ses offres: je me flattai que les agrémens de son esprit séduiraient le roi, si la force de mes raisons ne pouvait le convaincre. Je partis enfin et j'arrivai en Sicile.

« Denys parut transporté de joie, ainsi que la reine et toute la famille royale. J'eus plusieurs conférences avec ce prince au sujet de l'exil de Dion : mais je ne pus le résoudre à une réconciliation nécessaire à la prospérité de son règne. A la fin, aussi fatigué que lui de mes importunités, je commençai à me reprocher un voyage aussi infructueux que pénible. Nous étions en été; je voulus profiter de la saison pour m'en retourner. Il employa toutes les séductions pour me retenir, et finit par me promettre une de ses galères; mais comme

il était le maître d'en retarder les préparatifs, la saison de la navigation se passa sans que je pusse m'embarquer.

« Il m'était impossible de m'échapper du jardin, à l'insu du garde à qui la porte en était confiée. Le roi, maître de ma personne, commençait à ne plus se contraindre. Il procédait sans pudeur à la vente des biens de Dion, malgré la parole qu'il m'avait donnée de les lui conserver ; il en fit vendre une partie comme il voulut, à qui il voulut, sans daigner m'en parler, sans écouter mes plaintes. Ma situation devenait de jour en jour plus accablante. Je fus obligé de sortir du palais; tout commerce avec mes amis, tout accès auprès du roi, me furent interdits. Je n'entendais parler que de ses plaintes, de ses reproches, de ses menaces. On m'avertit même que mes jours étaient en danger; et en effet, des satellites du tyran avaient dit qu'ils m'arracheraient la vie, s'ils me rencontraient.

« Je trouvai le moyen d'instruire de ma situation Archytas et mes autres amis de Tarente. Avant mon arrivée, Denys leur avait donné sa foi que je pourrais quitter la Sicile, quand je le jugerais à propos ; ils m'avaient donné la leur pour garant de

la sienne. Je l'invoquai dans cette occasion. Bientôt arrivèrent des députés de Tarente : après s'être acquittés d'une commission qui avait servi de prétexte à l'ambassade, ils obtinrent enfin ma délivrance.

« En arrivant de Sicile, je débarquai en Elide, et j'allai aux jeux olympiques, où Dion m'avait promis de se trouver. Je lui rendis compte de ma mission. Indigné des nouveaux outrages qu'il venait de recevoir dans ma personne, il s'écria tout-à-coup : « Ce n'est plus à l'école de la philosophie qu'il faut conduire Denys, c'est à celle de l'adversité, et je vais lui en ouvrir le chemin. » Pendant trois ans, j'ai employé divers prétextes pour le tenir dans l'inaction ; mais il vient de me déclarer qu'il est temps de voler au secours de sa patrie. Les principaux habitans de Syracuse, las de la servitude, n'attendent que son arrivée pour en briser le joug. J'ai vu leurs lettres ; ils ne demandent ni troupes ni vaisseaux, mais son nom pour les autoriser, et sa présence pour les réunir. Il va retourner au Péloponèse ; il y lèvera des soldats, et, dès que ses préparatifs seront achevés, il passera en Sicile.

Tel fut le récit de Platon. Nous prîmes congé de lui, et le lendemain nous partîmes pour la Béotie.

CHAPITRE XXX III.

Voyage de Béotie. — L'antre de Trophonius. — Hésiode. Pindare.

On voyage avec beaucoup de sûreté dans toute la Grèce; on trouve des auberges dans les principales villes, et sur les grandes routes. Mais on y est rançonné sans pudeur. Comme le pays est presque partout couvert de montagnes et de collines, on ne se sert de voitures que pour les petits trajets; encore est-on souvent obligé d'employer l'enrayure. Il faut préférer les mulets pour les voyages de long cours, et mener avec soi quelques esclaves pour porter le bagage.

On trouve, dans les principales villes, des proxènes chargés d'accueillir les étrangers. Tantôt ce sont des particuliers en liaison de commerce ou d'hospitalité avec des particuliers d'une autre ville; tantôt ils ont un caractère public, et sont reconnus pour les agens d'une ville ou d'une nation, qui, par un décret solennel, les a choisis avec l'agrément du peuple auquel ils appartiennent; enfin, il en est qui gè-

rent à la fois les affaires d'une ville étrangère et de quelques-uns de ses citoyens.

Nous partîmes d'Athènes au printemps de la troisième année de la cent cinquième olympiade [An 357 avant J.-C.]. Nous arrivâmes le soir même à Orope, par un chemin assez rude, mais ombragé en quelques endroits de bois de lauriers. Cette ville, située sur les confins de la Béotie et de l'Attique, est éloignée de la mer d'environ vingt stades (trois quarts de lieue). Tout auprès est le temple d'Amphiaraüs, un des chefs de la guerre de Thèbes. Comme il y faisait les fonctions de devin, on suppose qu'il rendait des oracles après sa mort, et l'on en fit un dieu.

A la distance de trente stades, on trouve sur une hauteur la ville de Tanagra, dont les maisons ont assez d'apparence. La plupart sont ornées de peintures encaustiques et de vestibules. Le territoire de cette ville, arrosé par une petite rivière, nommée Thermodon, est couvert d'oliviers et d'arbres de différentes espèces. Il produit peu de blé, et le meilleur vin de la Béotie. Il n'y a point d'endroit dans cette province où les étrangers aient moins à craindre les avanies. Je crois avoir découvert le secret de leurs vertus, ils préfèrent l'agriculture aux autres arts.

Corinne était de Tanagra : elle cultiva la poésie avec succès. Nous vîmes son tombeau dans le lieu le plus apparent de la ville, et son portrait dans le gymnase. Quand on lit ses ouvrages on se demande pourquoi, dans les combats de poésie, ils furent si souvent préférés à ceux de Pindare ; mais quand on voit son portrait, on se demande pourquoi ils ne l'ont pas toujours été.

Nous partîmes de Tanagra, et, après avoir fait deux cents stades par un chemin raboteux et difficile, nous arrivâmes à Platée, ville autrefois puissante, aujourd'hui ensevelie sous ses ruines. Elle était située au pied du mont Cithéron, dans cette belle plaine qu'arrose l'Asopus, et dans laquelle Mardonius fut défait à la tête de trois cent mille hommes. Depuis cette bataille, les Platéens s'unirent aux Athéniens, et secouèrent le joug des Thébains, qui se regardaient comme leurs fondateurs, et qui, dès ce moment, devinrent pour eux des ennemis implacables. Leur haine fut portée si loin, que, s'étant joints aux Lacédémoniens pendant la guerre du Péloponèse, ils attaquèrent la ville de Platée, et la détruisirent entièrement. Elle se repeupla bientôt après ; et, comme elle était toujours attachée aux Athéniens, les Thébains

la reprirent, et la détruisirent de nouveau il y a dix-sept ans. Il n'y reste plus aujourd'hui que les temples, respectés par les vainqueurs, quelques maisons, et une grande hôtellerie pour ceux qui viennent en ces lieux offrir des sacrifices. C'est un bâtiment qui a deux cents pieds de long sur autant de large, avec quantité d'appartemens au rez-de-chaussée et au premier étage.

Nous vîmes le temple de Minerve, construit des dépouilles des Perses enlevées à Marathon, et orné d'un grand nombre de peintures d'excellens maîtres. La statue de la déesse est de la main de Phidias : elle est de bois doré; mais le visage, les mains et les pieds sont de marbre.

Nous passâmes ensuite par la bourgade de Leuctres et la ville de Tespies. Auprès de la première s'était donnée, quelques années auparavant, cette sanglante bataille qui renversa la puissance de Lacédémone; la seconde fut détruite, ainsi que Platée, dans les dernières guerres. Les Thébains n'y respectèrent que les monumens sacrés. De cette dernière ville nous allâmes coucher dans un lieu nommé Ascra. C'est un hameau dont le séjour est insupportable en été et en hiver; mais c'est la patrie d'Hésiode.

Le lendemain, un sentier étroit nous conduisit au bois sacré des Muses. Nous nous arrêtâmes, en y montant, sur les bords de la fontaine Aganippe; ensuite auprès de la statue de Linus, l'un des plus anciens poètes de la Grèce. Cette statue est placée dans une grotte, comme dans un petit temple. Bientôt, pénétrant dans de belles allées, nous nous crûmes transportés à la cour brillante des Muses. C'est là, en effet, que leur pouvoir et leur influence s'annoncent d'une manière éclatante par les monumens qui parent ces lieux solitaires, et semblent les animer. Leurs statues, exécutées par différens artistes, s'offrent souvent aux yeux du spectateur.

Au-dessus du bois, coulent entre des bords fleuris, une petite rivière nommée Permesse, la fontaine d'Hippocrène, et celle de Narcisse, où l'on prétend que ce jeune homme expira d'amour, en s'obstinant à contempler son image dans les eaux tranquilles de cette source. Nous étions alors sur l'Hélicon, sur cette montagne si renommée pour la pureté de l'air, l'abondance des eaux, la fertilité des vallées, la fraîcheur des ombrages, et la beauté des arbres antiques dont elle est couverte.

Les Muses règnent sur l'Hélicon. Leur

histoire ne présente que des traditions absurde, mais leurs noms indiquent leur origine. Les premiers poètes ne reconnurent d'abord que trois muses, Melété, Mnémé et Aœdé, c'est-à-dire, la méditation, la mémoire, et le chant. A mesure que l'art des vers fit des progrès, on en personnifia les caractères et les effets, et le nombre des Muses s'accrut. Dans la suite, on leur associa les grâces qui doivent embellir la poésie, et l'amour qui en est si souvent l'objet.

Ces idées naquirent dans un pays barbare, dans la Thrace, où, au milieu de l'ignorance, parurent tout-à-coup Orphée, Linus et leurs disciples. Les Muses y furent honorées sur les monts de la Piérie. De là, étendant leurs conquêtes, elles s'établirent successivement sur le Pinde, le Parnasse, l'Hélicon, dans tous les lieux solitaires où les peintres de la nature, entourés des plus riantes images, éprouvent la chaleur de l'inspiration divine.

Après avoir quitté ces retraites délicieuses, nous nous rendîmes à Lébadée; située au pied d'une montagne. Cette ville présente de tous côtés des monumens de la magnificence et du goût des habitans: nous nous en occupâmes avec plaisir;

mais nous étions encore plus empressés de voir l'antre de Throphonius : une indiscrétion de Philotas nous empêcha d'y descendre.

Un soir que nous soupions chez un des principaux de la ville, la conversation roula sur les merveilles opérées dans cette caverne mystérieuse. Philotas témoigna quelques doutes, et observa que ces faits surprenans n'étaient pour l'ordinaire que des effets naturels : « J'étais une fois dans un temple, ajouta-t-il ; la statue du dieu parut couverte de sueur ; le peuple criait au prodige : mais j'appris ensuite qu'elle était faite d'un bois qui avait la propriété de suer par intervalles. » A peine eut-il proféré ces mots, que nous vîmes un des convives pâlir, et sortir quelques momens après : c'était un des prêtres de Trophonius. On nous conseilla de ne point nous exposer à sa vengeance, en nous enfonçant dans un souterrain dont les détours n'étaient connus que de ces ministres.

Quelques jours après on nous avertit qu'un Thébain allait descendre dans la caverne. Nous prîmes le chemin de la montagne, accompagnés de quelques amis, et à la suite d'un grand nombre d'habitans de Lébadée. Nous parvînmes bientôt au

temple de Trophonius, placé au milieu d'un bois. Sa statue, qui le représente sous les traits d'Esculape, est de la main de Praxitèle.

Trophonius était un architecte qui, conjointement avec son frère Agamède, construisit le temple de Delphes. On varie sur les raisons qui lui ont mérité les honneurs divins. Presque tous les objets du culte des Grecs ont des origines qu'il est impossible d'approfondir et inutile de discuter.

Le chemin qui conduit de Lébadée à l'antre de Trophonius est entouré de temples et de statues. Cet antre, creusé un peu au-dessus du bois sacré, offre d'abord aux yeux une espèce de vestibule, entouré d'une balustrade de marbre blanc, sur laquelle s'élèvent des obélisques de bronze. De là on entre dans une grotte taillée à la pointe du marteau, haute de huit coudées, large de quatre. C'est là que se trouve la bouche de l'antre : on y descend par le moyen d'une échelle ; et quand on est parvenu à une certaine profondeur, on ne trouve plus qu'une ouverture extrêmement étroite. Il faut y passer les pieds ; et quand, avec bien de la peine, on y a introduit le reste du corps, on se sent entraîné avec la rapidité d'un torrent jusqu'au fond du sou-

terrain. Est-il question d'en sortir, on est relancé, la tête en bas, avec la même force et la même vitesse. Des compositions de miel qu'on est obligé de tenir ne permettent pas de porter la main sur les ressorts employés pour accélérer la descente ou le retour ; mais, pour écarter tout soupçon de supercherie, les prêtres supposent que l'antre est rempli de serpens, et qu'on se garantit de leurs morsures en leur jetant ces gâteaux de miel.

On ne doit s'engager dans la caverne que pendant la nuit, et après de longues préparations. Le Thébain qui venait consulter l'oracle avait passé quelques jours dans une chapelle consacrée à la fortune et au bon génie, faisant usage du bain froid, s'abstenant de vin et de toutes les choses condamnées par le rituel, se nourrissant des victimes qu'il avait offertes lui-même.

A l'entrée de la nuit, on sacrifia un belier ; et les devins, en ayant examiné les entrailles, déclarèrent que Trophonius agréait l'hommage de Tersidas (c'était le nom du Thébain), et répondrait à ses questions. On le conduisit ensuite sur les bords de la rivière d'Hercyne, où deux jeunes garçons âgés de treize ans le frottèrent d'huile, et firent sur lui diverses ablutions.

De là il fut conduit à deux sources voisines, dont l'une s'appelle la fontaine de Léthé, et l'autre la fontaine de Mnémosyne. La première efface le souvenir du passé; la seconde grave dans l'esprit ce qu'on voit ou ce qu'on entend dans la caverne. On l'introduisit ensuite tout seul dans une chapelle où se trouve une ancienne statue de Trophonius. Tersidas lui adressa ses prières, et s'avança vers la caverne, vêtu d'une robe de lin. Nous le suivîmes à la faible lueur des flambeaux qui le précédaient; il entra dans la grotte, et disparut à nos yeux.

En attendant son retour, nous étions attentifs aux discours des autres spectateurs. Il s'en trouvait plusieurs qui avaient été dans le souterrain. Les uns disaient qu'ils n'avaient rien vu, mais que l'oracle leur avait donné sa réponse de vive voix; d'autres, au contraire, n'avaient rien entendu, mais avaient eu des apparitions propres à éclaircir leurs doutes.

Nous passâmes la nuit et une partie du jour suivant à entendre leurs différens récits. En les combinant, il nous fut aisé de voir que les ministres du temple s'introduisaient dans la caverne par des routes secrètes, et qu'ils joignaient la violence aux

prestiges pour troubler l'imagination de ceux qui venaient consulter l'oracle.

Il était midi ; Tersidas ne paraissait pas, et nous errions autour de la grotte. Une heure après, nous vîmes la foule courir en tumulte vers la balustre ; nous la suivîmes, et nous vîmes ce Thébain que des prêtres soutenaient et faisaient asseoir sur un siége qu'on nomme le siége de Mnémosyne. C'était là qu'il devait dire ce qu'il avait vu ou entendu dans le souterrain. Il était saisi d'effroi ; ses yeux ne reconnaissaient personne : après avoir recueilli de sa bouche quelques paroles entrecoupées, qu'on regarda comme la réponse de l'oracle, ses gens le conduisirent dans la chapelle du bon génie et de la fortune. Il reprit insensiblement ses esprits ; mais il ne lui resta que des traces confuses de son séjour dans la caverne, ou plutôt qu'une impression terrible du saisissement qu'il y avait éprouvé ; car on ne consulte pas cet oracle impunément, et la plupart de ceux qui reviennent de la caverne conservent toute leur vie un fond de tristesse que rien ne peut surmonter, et qui a donné lieu à un proverbe : de là le proverbe « Il vient de l'antre de Trophonius », en parlant d'un homme excessivement triste.

Quelques jours après, nous partîmes pour Thèbes. Nous passâmes par Chéronée, dont les habitans offrent des sacrifices au sceptre que Vulcain fabriqua par ordre de Jupiter, et qui, de Pélops, passa successivement entre les mains d'Atrée, de Thyeste et d'Agamemnon.

De Chéronée nous nous rendîmes à Thèbes. Cette ville, une des plus considérables de la Grèce, est entourée de murs et défendue par des tours. On y entre par sept portes. Son enceinte est de quarante-trois stades (deux petites lieues). La citadelle est placée sur une éminence où s'établirent les premiers habitans de Thèbes. Parmi les magnificences qui décorent les édifices publics, on y trouve des statues de la plus grande beauté. J'admirai dans le temple d'Hercule la figure colossale de ce dieu, faite par Alcamène, et ses travaux, exécutés par Praxitèle; dans celui d'Apollon Isménien, le Mercure de Phidias, la Minerve de Scopas, et parmi un grand nombre de trépieds en bronze, d'un travail excellent, un tout en or, qui fut donné par Crésus, roi de Lydie.

On trouve ici, comme dans les autres villes de la Grèce, un théâtre, un gymnase ou lieu d'exercice pour la jeunesse, et une

grande place publique. La ville est très peuplée. Ses habitans sont comme ceux d'Athènes, divisés en trois classes, les citoyens, les étrangers domiciliés, les esclaves. L'autorité réside absolument dans le peuple.

Thèbes est non seulement le boulevart de la Béotie, mais on peut dire encore qu'elle en est la capitale. Elle se trouve à la tête d'une grande confédération, composée des principales villes de la Béotie, et qui peut mettre plus de vingt mille hommes sur pied. Cette puissance est d'autant plus redoutable, que les Béotiens, en général, sont braves, aguerris, et fiers des victoires qu'ils ont remportées sous Épaminondas; ils ont une force de corps surprenante, et l'augmentent sans cesse par les exercices du gymnase.

L'air est très pur dans l'Attique, et très épais dans la Béotie, quoique ce dernier pays ne soit séparé du premier que par le mont Cythéron. Cette différence paraît en produire une semblable dans les esprits, et confirme les observations des philosophes sur l'influence du climat; car les Béotiens n'ont en général ni cette pénétration ni cette vivacité qui caractérisent les Athéniens; mais peut-être faut-il en accuser en-

core plus l'éducation que la nature. S'ils paraissent pesans et stupides, c'est qu'ils sont ignorans et grossiers. Comme ils s'occupent plus des exercices du corps que de ceux de l'esprit, ils n'ont, ni le talent de la parole, ni les grâces de l'élocution, ni les lumières qu'on puise dans le commerce des lettres, ni les dehors séduisans qui viennent plus de l'art que de la nature.

Cependant, il ne faut pas croire que la Béotie ait été stérile en hommes de génie. Plusieurs Thébains ont fait honneur à l'école de Socrate. Epaminondas n'était pas moins distingué par ses connaissances que par ses talens militaires. C'est en Béotie que reçurent le jour Hésiode, Corinne et Pindare.

Hésiode a laissé un nom célèbre et des ouvrages estimés. Il excella dans un genre de poésie qui demande peu d'élévation; Pindare, dans celui qui en exige le plus. Ce dernier florissait au temps de l'expédition de Xercès, et vécut environ soixante-cinq ans. Il prit des leçons de poésie et de musique sous différens maîtres, et en particulier sous Myrtis, femme distinguée par ses talens, plus célèbre encore pour avoir compté parmi ses disciples Pindare et la

belle Corinne. Ces deux élèves furent liés, du moins par l'amour des arts.

Pindare s'exerça dans tous les genres de poésie, et dut principalement sa réputation aux hymnes qu'on lui demandait, soit pour honorer les fêtes des dieux, soit pour relever le triomphe des vainqueurs aux jeux publics de la Grèce. Son génie vigoureux et indépendant ne s'annonce que par des mouvemens irréguliers, fiers et impétueux. Les dieux sont-ils l'objet de ses chants, il s'élève, comme un aigle, jusqu'au pied de leurs trônes; si ce sont les hommes, il se précipite dans la lice comme un coursier fougueux. Dans les cieux, sur la terre, il roule, pour ainsi dire, un torrent d'images sublimes, de métaphores hardies, de pensées fortes et de maximes étincelantes de lumière.

Les victoires que les Grecs venaient de remporter sur les Perses les avaient convaincus que rien n'exalte plus les âmes que les témoignages éclatans de l'estime publique. Pindare, profitant de la circonstance, accumulant les expressions les plus énergiques, les figures les plus brillantes, semblait emprunter la voix du tonnerre, pour dire aux états de la Grèce : « Ne laissez point éteindre le feu divin qui em-

brase vos cœurs ; excitez toutes les espèces d'émulation ; honorez tous les genres de mérite ; n'attendez que des actes de courage et de grandeur de celui qui ne vit que pour la gloire. » Aux Grecs assemblés dans les champs d'Olympie, il disait : « Les voilà ces athlètes qui, pour obtenir en votre présence quelques feuilles d'olivier, se sont soumis à de si rudes travaux. Que ne ferez-vous donc pas, quand il s'agira de venger votre patrie ? »

Malgré la profondeur de ses pensées, et le désordre apparent de son style, les vers de ce grand poète, dans toutes les occasions, enlèvent les suffrages. La multitude les admire, sans les entendre ; mais les juges éclairés placeront toujours l'auteur au premier rang des poètes lyriques ; et déjà les philosophes citent ses maximes, et respectent son autorité.

Pindare vécut dans le sein du repos et de la gloire : il est vrai que les Thébains le condamnèrent à une amende pour avoir loué les Athéniens leurs ennemis, et que dans les combats de poésie les pièces de Corinne eurent cinq fois la préférence sur les siennes ; mais à ces orages passagers succédaient bientôt des jours sereins. Les Athéniens et toutes les nations de la Grèce

le comblèrent d'honneurs. Corinne elle-même rendit justice à la supériorité de son génie. A Delphes, pendant les jeux pythiques, forcé de céder à l'empressement d'un nombre immense de spectateurs, il se plaçait, couvert de lauriers, sur un siége élevé, et, prenant sa lyre, il faisait entendre ces sons ravissans qui excitaient de toutes parts des cris d'admiration, et faisaient le plus bel ornement des fêtes. Dès que les sacrifices étaient achevés, le prêtre d'Apollon l'invitait solennellement au banquet sacré. En effet, par une distinction éclatante et nouvelle, l'oracle avait ordonné de lui réserver une portion des prémices que l'on offrait au temple.

Les Thébains sont courageux, insolens, audacieux et vains : ils passent rapidement de la colère à l'insulte, et du mépris des lois à l'oubli de l'humanité. Le moindre intérêt donne lieu à des injustices criantes, et le moindre prétexte à des assassinats.

On chercherait en vain les traits de ce caractère dans un corps de jeunes guerriers, qu'on appelle le bataillon sacré. Ils sont au nombre de trois cents, élevés et nourris en commun dans la citadelle, aux dépens du public. Les sons mélodieux d'une flûte dirigent leurs exercices, et jusqu'à leurs

amusemens. Pour empêcher que leur valeur ne dégénère en une fureur aveugle, on imprime dans leurs âmes le sentiment le plus noble et le plus vif.

Il faut que chaque guerrier se choisisse dans le corps un ami auquel il reste inséparablement uni. Toute son ambition est de lui plaire, de mériter son estime, de partager ses plaisirs et ses peines dans le courant de la vie, ses travaux et ses dangers dans les combats. S'il était capable de ne pas se respecter assez, il se respecterait dans un ami dont la censure est pour lui le plus cruel des tourmens, dont les éloges sont ses plus chères délices. Cette union, presque surnaturelle, fait préférer la mort à l'infamie, et l'amour de la gloire à tous les autres intérêts. Un de ces guerriers, dans le fort de la mêlée, fut renversé le visage contre terre. Comme il vit un soldat ennemi prêt à lui enfoncer l'épée dans les reins : « Attendez, leur dit-il en se soulevant, plongez ce fer dans ma poitrine. Mon ami aurait trop à rougir, si l'on pouvait soupçonner que j'ai reçu la mort en prenant la fuite. »

Autrefois on distribuait par pelotons les trois cents guerriers à la tête des différentes divisions de l'armée. Pélopidas, qui eut

souvent l'honneur de les commander, les ayant fait combattre en corps, les Thébains leur durent presque tous les avantages qu'ils remportèrent sur les Lacédémoniens. Philippe détruisit, à Chéronée, cette cohorte jusqu'alors invincible. Ce prince, en voyant ces jeunes Thébains étendus sur le champ de bataille, couverts de blessures honorables, et pressés les uns contre les autres dans le même poste qu'ils avaient occupé, ne put retenir ses larmes, et rendit un témoignage éclatant à leur vertu, ainsi qu'à leur courage.

En sortant de Thèbes, nous passâmes auprès d'un assez grand lac, nommé Hylica, où se jettent les rivières qui arrosent le territoire de cette ville; de là nous nous rendîmes sur les bords d'un autre lac, nommé Copaïs, dont l'enceinte est de trois cent quatre-vingts stades (un peu plus de quatorze lieues). Comme il n'a et ne peut avoir aucune issue apparente, il couvrirait bientôt la Béotie, si la nature ou plutôt l'industrie des hommes n'avait pratiqué dans les montagnes des routes secrètes pour l'écoulement des eaux. Il est très vraisemblable que le déluge, ou plutôt le débordement des eaux, qui, du temps d'Ogygès, inonda la Béotie, ne pro-

vint que d'un engorgement dans ces conduits souterrains.

Après avoir traversé Oponte et quelques autres villes qui appartiennent aux Locriens, nous arrivâmes au pas des Thermopyles. Nous le parcourûmes plusieurs fois : nous visitâmes les thermes ou bains chauds qui lui ont fait donner son nom ; nous vîmes la petite colline sur laquelle les compagnons de Léonidas se retirèrent après la mort de ce héros. En approchant des monumens que l'assemblée des amphictyons fit élever sur la colline dont je viens de parler, nous ne pûmes résister à notre attendrissement. Ce sont de petits cippes en l'honneur des trois cents Spartiates, et des autres troupes grecques qui combattirent. Nous lûmes sur le premier qui s'offrit à nos yeux : « C'est ici que quatre mille Grecs, du Péloponèse, ont combattu contre trois millions de Perses. » Nous nous approchâmes d'un second, et nous y lûmes ces mots de Simonide : « Passant, va dire à Lacédémone que nous reposons ici pour avoir obéi à ses saintes lois. » Avec quel sentiment de grandeur, avec quelle sublime indifférence a-t-on annoncé de pareilles choses à la postérité ! Auprès de ces monumens funèbres est un

trophée que Xercès fit élever, et qui honore plus les vaincus que les vainqueurs.

CHAPITRE XXXIV.

Voyage de Thessalie. — Amphictyons. — Magiciennes. — Rois de Phères. — Vallée de Tempé.

[An 357 avant J.-C.] En sortant des Thermopyles, on entre dans la Thessalie. Cette contrée, qui comprend la Magnésie et plusieurs autres petits cantons, est bornée à l'est par la mer, au nord par le mont Olympe, à l'ouest par le mont Pindus, au sud par le mont Œta. De ces bornes éternelles partent d'autres chaînes de montagnes et de collines qui serpentent dans l'intérieur du pays. Elles embrassent par intervalles des plaines fertiles qui, par leur forme et leur enceinte, ressemblent à de vastes amphithéâtres. Des villes opulentes s'élèvent sur les hauteurs qui entourent les plaines. Tout le pays est arrosé de rivières, dont la plupart tombent dans le Pénée, qui, avant de se jeter dans la mer, traverse la fameuse vallée connue sous le nom de Tempé.

A quelques stades des Thermopyles nous vîmes le petit bourg d'Anthéla, célèbre

par un temple de Cérès et par l'assemblée des Amphictyons qui s'y tient tous les ans. Suivant les uns, amphictyon, qui régnait aux environs, en fut le fondateur; suivant d'autres, ce fut Acrisius, roi d'Argos. Ce qui paraît certain, c'est que, dans les temps les plus reculés, douze nations du nord de la Grèce, telles que les Doriens, les Ioniens, les Phocéens, les Béotiens, les Thessaliens, etc., formèrent une confédération, pour prévenir les maux que la guerre entraîne à sa suite. Il fut réglé qu'elles enverraient tous les ans des députés à Delphes; que les attentats contre le temple d'Apollon, qui avait reçu leurs sermens, et tous ceux qui sont contraires au droit des gens, dont elles devaient être les défenseurs, seraient déférés à cette assemblée; que chacune des douze nations aurait deux suffrages à donner par ces députés, et s'engagerait à faire exécuter les décrets de ce tribunal auguste. Ce tribunal subsiste encore aujourd'hui, à peu près dans la même forme qu'il fut établi.

L'assemblée des amphictyons se tient au printemps, à Delphes; en automne, au bourg d'Antéla. Elle attire un grand nombre de spectateurs, et commence par des sacrifices offerts pour le repos et le bonheur de la Grèce.

D'Anthéla, nous entrâmes dans le pays des Trachiniens, et nous vîmes, aux environs, les gens de la campagne occupés à recueillir l'ellébore précieux qui croît sur le mont Œta. L'envie de satisfaire notre curiosité nous obligea de prendre la route d'Hypate. On nous avait dit que nous trouverions beaucoup de magiciennes dans cette ville. Nous y vîmes en effet plusieurs femmes du peuple, qui pouvaient, à ce qu'on disait, arrêter le soleil, attirer la lune sur la terre, exciter ou calmer les tempêtes, rappeler les morts à la vie, ou précipiter les vivans dans le tombeau.

On nous mena secrètement chez quelques vieilles femmes, dont la misère était aussi excessive que l'ignorance. Elles se vantaient d'avoir des charmes contre les morsures des scorpions et des vipères, d'en avoir pour rendre languissans et sans activité les feux d'un jeune époux, ou pour faire périr les troupeaux et les abeilles. Nous en vîmes qui travaillaient à des figures de cire; elles les chargeaient d'imprécations, leur enfonçaient des aiguilles dans le cœur, et les exposaient ensuite dans les différens quartiers de la ville. Ceux dont on avait imité les traits, frappés de ces objets de terreur, se croyaient dévoués à la

mort, et cette crainte abrégeait quelquefois leurs jours.

La profession des magiciennes est réputée infâme parmi les Grecs. Le peuple les déteste, parce qu'il les regarde comme la cause de tous les malheurs. Il les accuse d'ouvrir les tombeaux pour mutiler les morts. Il est vrai que la plupart de ces femmes sont capables des plus noirs forfaits, et que le poison les sert mieux que leurs enchantemens. Aussi, les magistrats sévissent-ils presque partout contre elles. Pendant mon séjour à Athènes, j'en vis condamner une à la mort, et ses parens, devenus ses complices, subirent la même peine.

D'Hypate, nous nous rendîmes à Lamia, et de là à Thaumaci, où s'offrit à nous un des plus beaux points de vue que l'on trouve en Grèce; car cette ville domine sur un bassin immense, dont le premier aspect cause une vive émotion. C'est dans cette riche et superbe plaine que sont situées plusieurs villes, entre autres Pharsale, l'une des plus grandes et des plus opulentes de la Thessalie.

Ce pays a été le séjour des héros et le théâtre des plus grands exploits. C'est là que parurent les Centaures et les Lapithes; que s'embarquèrent les Argonautes; que

mourut Hercule ; que naquit Achille ; que vécut Pirithoüs ; que les guerriers venaient des pays les plus lointains se signaler par des faits d'armes.

Les Achéens, les Éoliens, les Doriens, dont descendent les Lacédémoniens, et d'autres puissantes nations de la Grèce, tirent leur origine de la Thessalie. Les peuples qu'on y distingue aujourd'hui sont les Thessaliens proprement dits, les OEtéens, les Phthiotes, les Maliens, les Magnètes, les Perrhèbes, etc. Autrefois, ils obéissaient à des rois ; la plupart sont soumis aujourd'hui au gouvernement oligarchique.

La Thessalie peut mettre sur pied six mille chevaux, et dix mille hommes d'infanterie, sans compter les archers, qui sont excellens. Rien de si renommé que la cavalerie thessalienne. Tout le monde convient qu'il est presque impossible d'en soutenir le choc. On dit qu'ils ont su, les premiers, imposer un frein au cheval, et le mener aux combats. On ajoute que c'est ce qui a fait croire qu'il existait autrefois, en Thessalie, des hommes, moitié hommes, moitié chevaux, qui furent nommés centaures. Cette fable prouve du moins l'ancienneté de l'équitation parmi eux.

Dès les temps les plus anciens, les habi-

tans de la Thessalie cultivèrent la poésie. Ils prétendent avoir donné le jour à Thamyris, à Orphée, à Linus, à tant d'autres qui vivaient dans le siècle des héros dont ils partageaient la gloire; mais depuis cette époque ils n'ont produit aucun écrivain, aucun artiste célèbre. Il y a environ un siècle et demi que Simonide les trouva insensibles aux charmes de ses vers. Ils ont tant de goût et d'estime pour la danse, qu'ils appliquent les termes de cet art aux usages les plus nobles. En certains endroits, les généraux ou les magistrats se nomment les chefs de la danse.

A la chasse, ils sont obligés de respecter les cigognes. On décerne contre ceux qui tuent ces oiseaux la même peine que contre les homicides. Étonnés d'une loi si étrange, nous en demandâmes la raison. On nous dit que les cigognes avaient purgé la Thessalie des serpens énormes qui l'infestaient auparavant, et que, sans la loi, on serait bientôt forcé d'abandonner ce pays, comme la multiplicité des taupes avait fait déserter une autre ville dont j'ai oublié le nom.

De nos jours, il s'était formé dans la ville de Phères une puissance dont l'éclat fut aussi brillant que passager. Lycophron en jeta les premiers fondemens, et son suc-

cesseur Jason l'éleva au point de la rendre redoutable à la Grèce et aux nations éloignées. Ce fut quelques années après la mort de ce grand homme, qui fut tué à la tête de son armée par sept jeunes conjurés qui, dit-on, avaient à se plaindre de sa sévérité, que nous arrivâmes à Phères, ville assez grande et entourée de jardins.

Alexandre, couvert du sang de Polydore et de Polyphron, frères et successeurs de Jason, y exerçait depuis près de onze ans la plus affreuse tyrannie. Un ramas de fugitifs et de vagabonds, noircis de crimes, mais moins scélérats que lui, devenus ses soldats et ses satellites, portaient la désolation dans ses états et chez les peuples voisins. Les habitans de Phères vivaient dans l'épouvante et dans l'abattement que cause l'excès des maux; ce qui est un malheur de plus.

Le tyran, agité des craintes dont il agitait les autres, vivait dans une continuelle défiance. Ses gardes le faisaient trembler. Il passait la nuit au plus haut de son palais, dans un appartement où l'on montait par une échelle, et dont les avenues étaient défendues par un dogue, qui n'épargnait que lui, la reine, et l'esclave chargé du soin de le nourrir. Il s'y retirait tous les soirs,

précédé par ce même esclave, qui tenait une épée nue, et qui faisait une visite exacte de l'appartement.

Je vais rapporter un fait singulier, et je ne l'accompagnerai d'aucune réflexion. Eudémus de Chypre, allant d'Athènes en Macédoine, était tombé malade à Phères. Comme je l'avais vu souvent chez Aristote, dont il était l'ami, je lui rendis pendant sa maladie tous les soins qui dépendaient de moi. Un soir que j'avais appris des médecins qu'ils désespéraient de sa guérison, je m'assis auprès de son lit. Touché de mon affliction, il me tendit la main, et me dit d'une voix mourante : « Je dois confier à votre amitié un secret qu'il serait dangereux de dévoiler à tout autre qu'à vous. Une de ces dernières nuits, un jeune homme d'une beauté ravissante m'apparut en songe; il m'annonça que je guérirais, et que dans cinq ans je serais de retour dans ma patrie. Pour garant de sa prédiction, il ajouta que le tyran n'avait plus que quelques jours à vivre. » Je regardai cette confidence d'Eudémus comme un symptôme de délire, et je rentrai chez moi pénétré de douleur.

Le lendemain nous fûmes éveillés par ces cris mille fois répétés : « Il est mort,

Le tyran n'est plus ; il a péri par les mains de la reine. » Nous courûmes aussitôt au palais ; nous y vîmes le corps d'Alexandre livré aux insultes d'une populace qui le foulait aux pieds, et célébrait avec transport le courage de la reine. Ce fut elle, en effet, qui se mit à la tête de la conjuration, soit par haine pour la tyrannie, soit pour venger ses injures personnelles. Elle était fille de Jason. Après avoir formé son plan, elle avertit ses trois frères que son époux avait résolu de les faire périr. Dès cet instant, ils se décidèrent à le prévenir. La veille, elle les tint cachés dans le palais. Le soir, Alexandre boit avec excès, monte dans son appartement, se jette dans son lit et s'endort. La reine descend aussitôt, écarte l'esclave et le dogue, revient avec les conjurés, et se saisit de l'épée suspendue au chevet du lit. Dans ce moment, le courage de ses frères paraît se ralentir ; mais sur la menace qu'elle leur fait d'éveiller le roi, s'ils hésitent encore, ils se jettent sur lui, et le percent de plusieurs coups.

Je n'eus rien de plus pressé que d'aller apprendre cette nouvelle à Eudémus. Il n'en parut point étonné. Ses forces se rétablirent : il périt cinq ans après en Sicile.

Aristote, qui, depuis, adressa un dialogue sur l'âme à la mémoire de son ami, prétendait que le songe s'était vérifié dans toutes ses circonstances, puisque c'est retourner dans sa patrie que de quitter la terre.

Les conjurés, après avoir laissé respirer pendant quelque temps les habitans de Phères, partagèrent entre eux le pouvoir souverain, et commirent tant d'injustices, que leurs sujets se virent forcés d'appeler à leur secours Philippe de Macédoine. Il vint, et chassa non seulement les tyrans de Phères, mais encore ceux qui s'étaient établis dans d'autres villes.

Après avoir parcouru les environs de Phères, nous visitâmes les parties méridionales de la Magnésie; nous prîmes ensuite notre route vers le nord, ayant à droite la chaîne du mont Pélion. Cette contrée est délicieuse par la douceur du climat, la variété des aspects, et la multiplicité des vallées que forment, surtout dans la partie la plus septentrionale, les branches du Pélion et de l'Ossa. Sur l'un des sommets du Pélion, s'élève un temple en l'honneur de Jupiter; tout auprès est l'antre célèbre, où l'on prétend que le centaure Chiron avait autrefois établi sa demeure. Nous y montâmes à la suite d'une procession de jeunes

gens qui, chaque année, vont au nom d'une ville voisine offrir un sacrifice au souverain des dieux.

En continuant notre route, nous arrivâmes à Sycurium, ville située sur une colline, au pied du mont Ossa. De là jusqu'à Larisse le pays est fertile et très peuplé. Il devient plus riant à mesure qu'on approche de cette ville, qui passe, avec raison, pour la première et la plus riche de la Thessalie. Ses dehors sont embellis par le Pénée, qui roule, auprès de ses murs, des eaux extrêmement douces.

Nous étions impatiens d'aller à Tempé. Ce nom, commun à plusieurs vallées qu'on trouve en ce canton, désigne plus particulièrement celle que forment, en se rapprochant, le mont Olympe et le mont Ossa. C'est le seul grand chemin pour aller de Thessalie en Macédoine. Nous prîmes un bateau, et au lever de l'aurore nous nous embarquâmes sur le Pénée. Après avoir passé l'embouchure du Fitaresicus, nous arrivâmes à Gonnus, distante de Larisse d'environ cent soixante stades (un peu plus de six lieues). Cette ville est très importante par sa situation. Elle est la clef de la Thessalie du côté de la Macédoine, comme les Thermopyles le sont du côté de la Phocide.

La vallée s'étend du sud-ouest au nord-est. Sa longueur est de quarante stades (environ une lieue et demie) : sa plus grande largeur d'environ deux stades ; mais cette largeur diminue quelquefois au point qu'elle ne paraît être que de cent pieds.

Les montagnes sont couvertes de peupliers, de platanes, de frênes d'une beauté surprenante. De leur pied jaillissent des sources d'une eau pure comme le cristal ; et des intervalles qui séparent leurs sommets, s'échappe un air frais que l'on respire avec une sorte de volupté. Le fleuve présente presque partout un canal tranquille, et dans certains endroits il embrasse de petites îles, dont il éternise la verdure. Des grottes percées dans le flanc des montagnes, des pièces de gazon placées aux deux côtés du fleuve, semblent être l'asile du repos et du plaisir. Les lauriers et différentes sortes d'arbrisseaux forment d'eux-mêmes des berceaux et des bosquets, et font un beau contraste avec des bouquets de bois placés au pied de l'Olympe. Les rochers sont tapissés d'une espèce de lierre, et les arbres ornés de plantes qui serpentent autour de leur tronc, s'entrelacent dans leurs branches, et tombent en festons et en guirlandes. Enfin, tout présente en ces beaux

lieux la décoration la plus riante. De tous côtés l'œil semble respirer la fraîcheur, et l'âme recevoir un nouvel esprit de vie. A ce tableau il faut ajouter que dans le printemps cette charmante vallée est tout émaillée de fleurs, et qu'un nombre infini d'oiseaux y font entendre des chants à qui la solitude et la saison semblent prêter une mélodie plus tendre et plus touchante.

En sortant de la vallée, le plus beau des spectacles s'offrit à nous : c'est une plaine couverte de maisons et d'arbres où le fleuve, dont le lit est plus large et le cours plus paisible, semble se multiplier par des sinuosités sans nombre. A quelque distance, paraît le golfe Termaïque, au-delà se présente la presqu'île de Pallène ; et dans le lointain le mont Athos termine cette superbe vue.

Nous comptions retourner ce soir à Gonnus, mais un orage violent nous obligea de passer la nuit dans une maison située sur le rivage de la mer ; elle appartenait à un Thessalien, qui s'empressa de nous accueillir. Il avait passé quelque temps à la cour du roi Cotys ; et, pendant le souper, il nous raconta des anecdotes relatives à ce prince.

« Cotys, nous dit-il, est le plus riche,

le plus voluptueux et le plus intempérant des rois de Thrace. En été il erre avec sa cour dans des bois où sont pratiquées de belles routes. Dès qu'il trouve, sur les bords d'un ruisseau, un aspect riant et des ombrages frais, il s'y établit et s'y livre à tous les excès de la table. Il est maintenant entraîné par un délire qui n'exciterait que la pitié, si la folie jointe au pouvoir ne rendait les passions cruelles. Savez-vous quel est l'objet de son amour? Minerve. Il ordonna d'abord à une de ses maîtresses de se parer des attributs de cette divinité; mais, comme une pareille illusion ne servit qu'à l'enflammer davantage, il prit le parti d'épouser la déesse. Ses noces furent célébrées avec la plus grande magnificence: j'y fus invité. Il attendait avec impatience son épouse; en l'attendant, il s'enivra. Sur la fin du repas, un de ses gardes alla par son ordre à la tente où le lit nuptial était dressé: à son retour, ayant annoncé que Minerve n'était pas encore arrivée, Cotys le perça d'une flèche qui le priva de la vie. Un autre garde éprouva le même sort. Un troisième, instruit par ces exemples, dit qu'il venait de voir la déesse; qu'elle était couchée, et qu'elle attendait le roi. A ces mots, Cotys le soupçonne d'avoir rendu son épouse infidèle, se jette en fu-

reur sur lui, et le déchire de ses propres mains. »

Tel fut le récit du Thessalien. Quelque temps après, deux frères, Héraclide et Python, conspirèrent contre Cotys, et lui arrachèrent la vie.

L'orage se dissipa pendant la nuit. A notre réveil la mer était calme et le ciel serein. Nous revînmes à la vallée, et nous y vîmes les apprêts d'une fête que les Thessaliens célèbrent tous les ans, en mémoire du tremblement de terre qui, en donnant un passage libre aux eaux du Pénée, découvrit les belles plaines de Larisse.

Nous retournâmes le lendemain dans cette ville, et quelques jours après nous eûmes occasion de voir le combat des taureaux contre des cavaliers. J'en avais vu de semblables en différentes villes de la Grèce; mais les habitans de Larisse y montrent plus d'adresse que les autres peuples.

Nous étions déjà en automne. Comme cette saison est ordinairement très-belle en Thessalie, et qu'elle y dure long-temps, nous fîmes quelques courses dans les villes voisines; mais le moment de notre départ étant arrivé, nous résolumes de passer par l'Epire, et nous prîmes le chemin de Gomphi, ville située au pied du mont Pindus.

CHAPITRE XXXV.

Voyage d'Epire, d'Acarnanie et d'Etolie. — Oracle de Dodone. — Saut de Leucade.

Le mont Pindus sépare la Thessalie de l'Epire. Nous le traversâmes au-dessus de Gomphi, et nous entrâmes dans le pays des Athamanes. De là nous allâmes droit à Ambracie, par un chemin très-court, mais assez rude. Cette ville, colonie des Corinthiens, est située auprès d'un golfe qui porte son nom. Nous y passâmes quelques jours, pendant lesquels nous prîmes des notions générales sur l'Epire.

Le mont Pindus au levant, et le golfe d'Ambracie au midi, séparent, en quelque façon, ce pays du reste de la Grèce. Plusieurs chaînes de montagnes en couvrent l'intérieur, et vers les côtes de la mer on trouve des aspects agréables et de riches campagnes. Parmi les fleuves qui l'arrosent on distingue l'Achéron, qui se jette dans un marais du même nom; et le Cocyte, dont les eaux sont d'un goût désagréable. Non loin de là est un endroit nommé Aorne ou Averne, d'où s'exhalent des vapeurs dont l'air est infecté. A ces traits,

on reconnaît aisément le pays où, dans les temps reculés, on a placé les enfers.

L'Epire a plusieurs ports assez bons. On en tire, entre autres choses, des chevaux légers à la course, et des mâtins auxquels on confie la garde des troupeaux. Certains quadrupèdes y sont d'une grandeur prodigieuse. Il faut être debout ou légèrement incliné pour traire les vaches, et elles rendent une quantité surprenante de lait

Dans une des parties septentrionales de l'Epire est la ville de Dodone. C'est là que se trouvent le temple de Jupiter et l'oracle le plus ancien de la Grèce. Voici comment les prêtresses du temple racontent l'origine de cet oracle.

« Un jour deux colombes noires s'envolèrent de la ville de Thèbes en Egypte, et s'arrêtèrent, l'une en Libye, et l'autre à Dodone. Cette dernière, s'étant posée sur un chêne, prononça ces mots d'une voix très-distincte : « Etablissez en ces lieux un oracle en l'honneur de Jupiter. » L'autre colombe prescrivit la même chose aux habitans de la Lybie : et toutes deux furent regardées comme les interprètes des dieux. Quelque absurde que soit ce récit, il paraît avoir un fondement réel. Les prêtres égyptiens soutiennent que deux prêtresses

portèrent autrefois leurs rites sacrés à Dodone ainsi qu'en Libye; et, dans la langue des anciens peuples de l'Epire, le même mot désigne une colombe et une vieille femme.

Dodone est située au pied du mont Tomarus. Le temple de Jupiter et les portiques qui l'entourent sont décorés de statues sans nombre, et des offrandes de presque tous les peuples de la terre. La forêt sacrée s'élève tout auprès; parmi les chênes dont elle est formée, il en est un qui porte le nom de divin ou de prophétique. La piété des peuples l'a consacré depuis une longue suite de siècles. La forêt est entourée de marais; mais le territoire est en général très fertile, et l'on y voit de nombreux troupeaux errer dans de belles prairies.

Trois prêtresses sont chargées du soin d'annoncer les décisions de l'oracle. Les dieux leur dévoilent leurs secrets de plusieurs manières. Quelquefois elles vont dans la forêt sacrée, et, se plaçant auprès de l'arbre prophétique, elles sont attentives, soit au murmure de ses feuilles agitées par le zéphyr, soit au gémissement de ses branches battues par la tempête. D'autres fois, s'arrêtant au bord d'une source

qui jaillit du pied de cet arbre, elles écoutent ce bruit que forme le bouillonnement de son onde fugitive. Elles saisissent habilement les gradations et les nuances des sons qui frappent leurs oreilles, et, les regardant comme des présages de l'avenir, elles les interprètent suivant les règles qu'elles se sont faites, et plus souvent encore selon l'intérêt de ceux qui les consultent.

Les Athéniens conservent plusieurs réponses de l'oracle de Dodone. Nous allons en rapporter ici une qui en peut faire connaître l'esprit.

Voici ce que le prêtre de Jupiter prescrit aux Athéniens : « Vous avez laissé passer le temps des sacrifices et de la députation ; envoyez au plus tôt des députés ; qu'outre les présens déjà décernés par le peuple, ils viennent offrir à Jupiter neuf bœufs propres au labourage, chaque bœuf accompagné de deux brebis ; qu'ils présentent à Dioné une table de bronze, un bœuf et d'autres victimes. »

Cette Dioné était fille d'Uranus. Elle partage avec Jupiter l'encens qu'on brûle au temple de Dodone.

Tels étaient, entre autres, les récits qu'on nous faisait à Ambracie. Cependant l'hiver

approchait, et nous pensions à quitter cette ville. Nous montâmes sur un vaisseau marchand qui partait pour Naupacte, située dans le golfe de Crissa; et, dès que le beau temps fut décidé, nous sortîmes du port et du golfe d'Ambracie. Nous trouvâmes bientôt la presqu'île de Leucade, séparée du continent par un isthme très-étroit. Son extrémité est formée par une montagne très-élevée, taillée à pic, sur le sommet de laquelle est un temple d'Apollon, que les matelots distinguent et saluent de loin.

Suivant l'opinion qui s'est établie parmi les Grecs, le saut qu'on fait du haut du rocher de Leucade dans la mer, est un puissant remède contre les fureurs de l'amour.

On a vu plus d'une fois des amans malheureux venir dans cet endroit, monter sur le promontoire, offrir des sacrifices dans le temple d'Apollon, s'engager par un vœu formel à s'élancer dans la mer, et s'y précipiter d'eux-mêmes.

On montre à Leucade le tombeau d'Artémise, de cette fameuse reine de Carie, qui donna tant de preuves de son courage à la bataille de Salamine. Eprise d'une passion violente pour un jeune homme qui ne répondait pas à son amour, elle le surprit

lorsqu'il dormait, et lui creva les yeux. Bientôt les regrets et le désespoir l'amenèrent à Leucade, où elle périt dans les flots, malgré les efforts qu'on fit pour la sauver.

Telle fut aussi la fin de la malheureuse Sapho. Abandonnée de Phaon son amant, elle vint ici chercher un soulagement à ses peines, et n'y trouva que la mort. Ces exemples et plusieurs autres ont tellement décrédité ce saut de Leucade, qu'on ne voit plus guère d'amans s'engager par des vœux indiscrets à les imiter.

En continuant notre route, nous vîmes à droite les îles d'Ithaque et de Céphallénie, à gauche les rivages de l'Acarnanie, pays séparé de l'Etolie par le fleuve Achéloüs. Les Acarnaniens sont fidèles à leur parole et extrêmement jaloux de leur liberté.

Après avoir passé l'embouchure de l'Achéloüs, nous rasâmes, pendant toute une journée, les côtes de l'Etolie. Ce pays, où l'on trouve des campagnes fertiles, est habité par une nation guerrière, divisée en plusieurs peuplades qui s'assemblent tous les ans par députés dans la ville de Thermus, pour élire les chefs qui doivent les gouverner. Les Etoliens ne respectent ni les alliances ni les traités. Dès que la

guerre s'allume entre deux nations voisines, ils les laissent s'affaiblir, tombent ensuite sur elles, et leur enlèvent les prises qu'elles ont faites. Ils appellent cela *butiner dans le butin*. Ils sont fort adonnés à la piraterie, ainsi que les Locres-Ozoles.

Après quatre jours de navigation, nous arrivâmes à Naupacte, ville située au pied d'une montagne. Nous vîmes sur le rivage un temple de Neptune et tout auprès un antre couvert d'offrandes, et consacré à Vénus. Nous y trouvâmes quelques veuves qui venaient demander à la déesse un nouvel époux. Le lendemain, nous prîmes un petit navire qui nous conduisit à Pagæ, port de la Mégaride, et de là nous nous rendîmes à Athènes.

CHAPITRE XXXVI.

Voyage de Mégare, de Corinthe, de Sicyone et d'Achaïe.

[An 356 avant J. C.] Nous passâmes l'hiver à Athènes. Après avoir visité les provinces septentrionales de la Grèce, il nous restait à parcourir celles du Péloponèse. Nous en prîmes le chemin au retour du printemps.

Après avoir traversé la ville d'Éleusis, nous entrâmes dans la Mégaride, qui sépare les états d'Athènes et ceux de Corinthe. On y trouve un petit nombre de villes et de bourgs. Mégare en est la capitale. Il existe dans cette ville une célèbre école de philosophie. Euclide, son fondateur, était un des plus zélés disciples de Socrate. Malgré la distance des lieux, malgré la peine de mort, décernée par les Athéniens contre tout Mégarien qui oserait franchir leurs limites, on le vit plus d'une fois partir le soir, déguisé en femme, passer quelques momens avec son maître, et s'en retourner à la pointe du jour. Ils examinaient ensemble en quoi consiste le vrai bien. Socrate, qui dirigeait ses recherches vers cet unique point, n'employa pour l'atteindre que des moyens simples; mais Euclide, trop familiarisé avec les écrits de Parménide et de l'école d'Élée, eut recours dans la suite à la voie des abstractions, voie souvent dangereuse et souvent impénétrable. Ses principes sont assez conformes à ceux de Platon; il disait que le vrai bien doit être un, toujours le même, toujours semblable à lui-même. Il fallait ensuite définir ses différentes propriétés, et la chose du monde qu'il nous importe le plus de savoir fut la plus difficile à entendre.

Ce qui servit à l'obscurcir, ce fut la méthode déjà reçue d'opposer à une proposition la proposition contraire, et de se borner à les agiter long-temps ensemble. Un instrument qu'on découvrit alors contribua souvent à augmenter la confusion, je parle des règles du syllogisme, dont les coups, aussi terribles qu'imprévus, terrassent l'adversaire qui n'est pas assez adroit pour les détourner. Bientôt les subtilités de la métaphysique s'étayant des ruses de la logique, les mots prirent la place des choses, et les jeunes élèves ne puisèrent dans les écoles que l'esprit d'aigreur et de contradiction, et devinrent plus ardens à faire triompher l'erreur que la vérité.

Pour nous rendre à l'isthme de Corinthe, nous prîmes un guide qui nous conduisit par des hauteurs sur une corniche taillée dans le roc, très étroite, très rude, élevée au-dessus de la mer sur la croupe d'une montagne qui porte sa tête dans les cieux. C'est le fameux défilé où l'on dit que se tenait Sciron, qui précipitait les voyageurs dans la mer, après les avoir dépouillés, et à qui Thésée fit subir le même genre de mort.

Rien de si effrayant que ce trajet au

premier coup d'œil; nous n'osions arrêter nos regards sur l'abîme; les mugissemens des flots semblaient nous avertir, à tout moment, que nous étions suspendus entre la mort et la vie. Bientôt, familiarisés avec le danger, nous jouîmes avec plaisir d'un spectacle intéressant. Des vents impétueux franchissaient le sommet des rochers que nous avions à droite, grondaient au-dessus de nos têtes, et, divisés en tourbillons, tombaient à plomb sur différens points de la surface de la mer, la bouleversaient et la blanchissaient d'écume en certains endroits, tandis que dans les espaces intermédiaires elle restait unie et tranquille.

Le sentier que nous suivions se prolonge pendant environ quarante-huit stades (environ une lieue trois quarts), s'inclinant et se relevant tour à tour jusqu'auprès de Cromyon, port et château des Corinthiens, éloigné de cent vingt stades de leur capitale. En continuant de longer la mer par un chemin plus commode et plus beau, nous arrivâmes à l'endroit où la largeur de l'isthme n'est plus que de quarante stades. C'est là que les peuples du Péloponèse ont quelquefois pris le parti de se retrancher; c'est là aussi qu'ils célèbrent les jeux isthmiques, auprès d'un temple de Neptune et d'un bois de sapins consacré à ce dieu.

La ville de Corinthe est située au pied d'une montagne sur laquelle on a construit une citadelle. La mer de Crissa et la mer Saronique viennent expirer à ses pieds. Un grand nombre d'édifices sacrés et profanes, anciens et modernes, l'embellisent. Après avoir visité la place, décorée suivant l'usage de temples et de statues, nous vîmes le théâtre, où l'assemblée du peuple délibère sur les affaires de l'état, et où l'on donne des combats de musique et d'autres jeux dont les fêtes sont accompagnées.

On nous montra le tombeau des deux fils de Médée. Les Corinthiens les arrachèrent des autels, où cette mère infortunée les avait déposés, et les assommèrent à coups de pierres. En punition de ce crime, une maladie épidémique enleva leurs enfans au berceau, jusqu'à ce que, dociles à la voix de l'oracle, ils se fussent engagés à honorer tous les ans la mémoire des victimes de leur fureur.

Corinthe est pleine de magasins et de manufactures. On y fabrique, entre autres choses, des couvertures de lit, recherchées des autres nations. Elle rassemble à grands frais les statues et les tableaux des bons maîtres; mais elle n'a produit jusqu'ici aucun de ces artistes qui font tant

d'honneur à la Grèce, soit qu'elle n'ait pour les chefs-d'œuvre de l'art qu'un goût de luxe, soit que la nature, se réservant le droit de créer les génies, laisse aux souverains le soin de les chercher et de les produire au grand jour. Cependant on estime certains ouvrages en bronze et en terre cuite qu'on fabrique en cette ville.

Les Corinthiennes se font remarquer par leur beauté; les hommes par l'amour du gain et des plaisirs. Ils ruinent leur santé dans les excès de la table, et l'amour n'est plus chez eux qu'une licence effrénée. Vénus est leur principale divinité. Ils lui ont consacré des courtisanes chargées de leur ménager sa protection. Dans les grandes calamnités, dans les dangers imminens, elles assistent aux sacrifices, et marchent en procession avec les autres citoyens en chantant les hymnes sacrés.

Je vais donner une légère idée des variations qu'a éprouvées le gouvernement de Corinthe.

Environ cent dix ans après la guerre de Troie, et trente ans après le retour des Héraclides, Alétas, qui descendait d'Hercule, obtint le royaume de Corinthe, et sa maison le posséda pendant l'espace de quatre cent dix-sept ans. La royauté fut ensuite

abolie, et le pouvoir suprême remis entre les mains de deux cents citoyens, qui devaient être tous du sang des Héraclides. Quatre-vingt-dix ans après, Cypsélus rétablit la royauté qui subsista dans sa maison pendant soixante-treize ans. Après cet intervalle de temps, les Corinthiens, ayant joint leurs troupes à celles de Sparte, établirent un gouvernement qui a toujours subsisté, parce qu'il tient plus de l'oligarchie que de la démocratie, et que les affaires importantes n'y sont point soumises à la décision arbitraire de la multitude. Corinthe, plus qu'aucune ville de la Grèce, a produit des citoyens habiles dans l'art de gouverner.

Sicyone n'est qu'à une petite distance de Corinthe. Nous traversâmes plusieurs rivières pour nous y rendre. Ce canton, qui produit en abondance du blé, du vin et de l'huile, est un des plus beaux et des plus riches de la Grèce.

Les Sicyoniens placent la fondation de leur ville à une époque qui ne peut guère se concilier avec les traditions des autres peuples. Astrate, chez qui nous étions logés, nous montrait une longue liste des princes qui occupèrent le trône pendant mille ans, et dont le dernier vivait à peu

près au temps de la guerre de Troie. Nous le priâmes de ne pas nous élever à une si haute antiquité, et de ne s'éloigner que de trois ou quatre siècles. « Ce fut alors, nous dit-il, que parut une suite de souverains connus sous le nom de tyrans, parce qu'ils jouissaient d'une autorité absolue. Ils n'eurent d'autre secret, pour la conserver pendant un siècle entier, que de la contenir dans de justes bornes, en respectant les lois. Orthagorus fut le premier, et Clistène fut le dernier. L'un, par sa modération et sa prudence, réprima la fureur des factions; l'autre se fit adorer par ses vertus, et redouter par son courage. »

Nous visitâmes la ville, le port et la citadelle. Sicyone figurera dans l'histoire des nations par les soins qu'elle a pris de cultiver les arts. Vers la première olympiade [an 776 avant J. C.], les artistes de cette ville et ceux de Corinthe, qui avaient déjà montré dans leurs dessins plus d'intelligence que tous ceux qui les avaient précédés, se signalèrent par des essais dont on a conservé le souvenir, et qui étonnèrent par leur nouveauté. Pendant que Dédale, de Sicyone, détachait les pieds et les mains des statues, Léophante, de Corinthe, coloriait les traits du visage. Il se servait de brique cuite et broyée.

Vers le temps de la bataille de Marathon, la peinture et la sculpture sortirent de leur longue enfance, et des progrès rapides les ont amenées au point de grandeur et de beauté où nous les voyons aujourd'hui. Presque de nos jours, Sicyone a produit Eupompe, chef d'une troisième école de peinture. Avant lui, on ne connaissait que celles d'Athènes et d'Ionie. De la sienne, sont déjà sortis des artistes célèbres, Pausias, entre autres, et Pamphile, qui la dirigeait pendant notre séjour en cette ville. Ses talens et sa réputation lui attiraient un grand nombre d'élèves, qui lui payaient un talent (cinq mille cinq cents francs) avant d'être reçus. Il s'engageait, de son côté, à leur donner, pendant dix ans, des leçons fondées sur une excellente théorie, et justifiées par le succès de ses ouvrages. Il les exhortait en même temps à cultiver les lettres et les sciences dans lesquelles il était très versé.

Ce fut d'après son conseil que les magistrats de Sicyone ordonnèrent que l'étude du dessin entrerait désormais dans l'éducation des citoyens, et que les beaux-arts ne seraient plus livrés à des mains serviles. Les autres villes de la Grèce, frappées de cet exemple, commencent à s'y conformer.

Nous connûmes deux de ses élèves, qui se sont fait depuis un grand nom, Mélanthe et Apelle. Il concevait de grandes espérances du premier, de plus grandes encore du second, qui se félicitait d'avoir un tel maître : Pamphile se félicita bientôt d'avoir formé un tel disciple.

Après avoir passé quelques jours à Sicyone, nous entrâmes dans l'Achaïe. C'est une lisière de terre resserrée, au midi par l'Arcadie et l'Elide, au nord par la mer de Crissa. Les rivages sont presque partout hérissés de rochers. Dans l'intérieur du pays, le sol est maigre et ne produit qu'avec peine. Cependant on y trouve de bons vignobles en quelques endroits. Ce pays fut occupé autrefois par les Ioniens qui sont aujourd'hui sur la côte d'Asie. Ils en furent chassés par les Achéens, lorsque ceux-ci se trouvèrent forcés de céder aux descendans d'Hercule les royaumes d'Argos et de Lacédémone.

Etablis dans leurs nouvelles demeures, les Achéens ne se mêlèrent point des affaires de la Grèce jusqu'à la guerre du Péloponèse. Alors ils sortirent de leur repos, et s'unirent, tantôt avec les Lacédémoniens, tantôt avec les Athéniens. Ils ont contracté depuis plusieurs autres alliances. Quelques

années après notre voyage, leurs troupes se distinguèrent à la bataille de Chéronée.

Après avoir visité Pellène, petite ville bâtie sur les flancs d'une colline, ainsi qu'un temple de Bacchus, où l'on célèbre tous les ans pendant la nuit la fête des lampes, nous nous rendîmes à Egire où nous parcourûmes quelques monumens. Nous entrâmes aussi dans une grotte qui est auprès de cette ville : c'est le séjour d'un oracle qui se sert de dés pour annoncer l'avenir.

Plus loin encore nous visitâmes les ruines d'Hélice, autrefois éloignée de la mer de douze stades, détruite de nos jours par un tremblement de terre. Tous les habitans périrent dans cette épouvantable catastrophe, et ce fut en vain que les jours suivans on entreprit de retirer leurs corps pour leur donner la sépulture.

Les secousses, dit-on, ne se firent pas sentir dans la ville d'Egium, qui n'était qu'à quarante stades d'Hélice, mais elles se propagèrent de l'autre côté ; et dans la ville de Bura, qui n'était guère plus éloignée d'Hélice qu'Egium, murailles, maisons, temples, statues, hommes, animaux, tout fut détruit ou écrasé. Les citoyens absens bâtirent à leur retour la ville qui subsiste aujourd'hui.

Après la destruction d'Hélice, Egium hérita de son territoire, et devint la principale cité de l'Achaïe. C'est dans cette ville que sont convoqués les états de la province; ils s'assemblent au voisinage, dans un bois consacré à Jupiter, auprès du temple de ce dieu, et sur le rivage de la mer.

L'Achaïe fut, dès les temps les plus anciens, divisée en douze villes, qui renferment chacune sept à huit bourgs dans leur district. Toutes ont le droit d'envoyer des députés à l'assemblée ordinaire qui se tient au commencement de leur année, vers le milieu du printemps. On y fait les réglemens qu'exigent les circonstances; on y nomme les magistrats qui doivent les exécuter, et qui peuvent indiquer une assemblée extraordinaire, lorsqu'il survient une guerre, ou qu'il faut délibérer sur une alliance.

En allant à Patrœ nous traversâmes quantité de villes et de bourgs, car l'Achaïe est fort peuplée. Avant d'y arriver, nous mîmes pied à terre dans un bois charmant, où plusieurs jeunes gens s'exerçaient à la course. Dans une des allées, nous rencontrâmes un enfant de douze à treize ans, vêtu d'une jolie robe, et couronné d'épis

de blé. Nous l'interrogeâmes, il nous dit : « C'est aujourd'hui la fête de Bacchus Esymnète. Tous les enfans de la ville se rendent sur les bords du Milichus. Là, nous nous mettons en procession pour aller à ce temple de Diane que vous voyez là-bas; nous déposerons cette couronne aux pieds de la déesse, et, après nous être lavés dans le ruisseau, nous en prendrons une de lierre, et nous irons au temple de Bacchus, qui est par-delà. — Pourquoi cette couronne d'épis, lui demandai-je ?—C'est ainsi qu'on parait nos têtes lorsqu'on nous immolait sur l'autel de Diane.—Comment ! On vous immolait? — Vous ne savez donc pas l'histoire du beau Mélanippe et de la belle Cométho, prêtresse de la déesse ? je vais vous la raconter.

Ils s'aimaient tant qu'ils se cherchaient toujours, et quand ils n'étaient plus ensemble, ils se voyaient encore. Ils demandèrent enfin à leurs parens la permission de se marier, et ces méchans la leur refusèrent. Peu de temps après, il arriva de grandes disettes, de grandes famines dans le pays. On consulta l'oracle : il répondit que Diane était fâchée de ce que Mélanippe et Cométho s'étaient mariés dans son temple, même la nuit de sa fête, et que, pour

l'apaiser, il fallait lui sacrifier tous les ans un jeune garçon et une jeune fille de la plus grande beauté. Dans la suite, l'oracle nous promit que cette barbare coutume cesserait, lorsqu'un inconnu apporterait ici une certaine statue de Bacchus. Il vint; on plaça la statue dans ce temple, et le sacrifice fut remplacé par la procession et les cérémonies dont je vous ai parlé. Adieu, étranger. »

Ce récit, qui nous fut confirmé par des personnes éclairées, nous étonna d'autant moins que, pendant long-temps, on ne connut pas de meilleure voie pour détourner la colère céleste que de répandre sur les autels le sang des hommes, et surtout celui d'une jeune fille.

Après avoir examiné les monumens de Patrœ et d'une autre ville, nommée Dymé, nous passâmes le Larissus, et nous entrâmes dans l'Elide.

CHAPITRE XXXVII.

Voyage de l'Elide. — Jeux olympiques.

L'Elide est un petit pays dont les côtes sont baignées par la mer Ionienne, et qui se divise en trois vallées. Dans la plus sep-

tentrionale est la ville d'Elis, et un fleuve de même nom, mais moins considérable que celui de Thessalie ; la vallée du milieu est célèbre par le temple de Jupiter, placé auprès du fleuve Alphée : la dernière s'appelle Triphylie.

Ce pays est de tous les cantons du Péloponèse le plus abondant et le mieux peuplé. Ses campagnes fertiles sont couvertes d'esclaves laborieux. L'agriculture y fleurit, parce que le gouvernement a pour les laboureurs les égards que méritent ces utiles citoyens.

La ville d'Elis est assez récente. Elle s'est formée, à l'exemple de plusieurs villes de la Grèce, et surtout du Péloponèse, par la réunion de plusieurs hameaux. Elle est décorée de temples, d'édifices somptueux, et de quantité de statues dont quelques-unes sont de la main de Phidias. Parmi ces derniers monumens, nous en vîmes où l'artiste n'avait pas montré moins d'esprit que d'habileté : tel est le groupe des Grâces dans le temple qui leur est consacré. Elles sont couvertes d'une draperie légère et brillante : la première tient un rameau de myrte en l'honneur de Vénus ; la seconde une rose pour désigner le printemps ; la troisième un osselet, symbole des

jeux de l'enfance : et, pour qu'il ne manque rien aux charmes de cette composition, la figure de l'Amour est sur le même piédestal que les Grâces.

Rien ne donne plus d'éclat à cette province que les jeux olympiques, célébrés de quatre en quatre ans en l'honneur de Jupiter. Institués par Hercule, ils furent, après une longue interruption, rétablis par les conseils du célèbre Lycurgue, et par les soins d'Iphitus, souverain d'un des cantons de l'Elide. Cent huit ans après, on inscrivit pour la première fois sur le registre public des Eléens le nom de celui qui avait remporté le prix à la course du stade ; il s'appelait Corébus. Cet usage continua ; et de là cette suite de vainqueurs dont les noms, indiquant les différentes olympiades, forment autant de points fixes pour la chronologie.

On allait célébrer les jeux pour la cent sixième fois, lorsque nous arrivâmes à Elis. Tous les habitans de l'Elide se préparaient à cette auguste solennité. On avait déjà promulgué le décret qui suspend toutes les hostilités. Des troupes qui entreraient alors dans cette terre sacrée, seraient condamnées à une amende de deux mines (cent quatre-vingts francs) par soldat.

Les Eléens ont l'administration des jeux olympiques depuis quatre siècles. Ils ont donné à ce spectacle toute la perfection dont il était susceptible. A chaque olympiade on tire au sort les juges ou présidens des jeux. Ils sont au nombre de huit, parce qu'on en prend un de chaque tribu. Ils s'assemblent à Elis avant la célébration des jeux, et, pendant l'espace de dix mois, ils s'instruisent en détail des fonctions qu'ils doivent remplir. Afin de joindre l'expérience aux préceptes, ils exercent pendant le même intervalle de temps, les athlètes qui sont venus se faire inscrire pour disputer le prix de la course et de la plupart des combats à pied.

Après avoir vu ce qui pouvait nous intéresser, soit dans la ville d'Elis, soit dans celle de Cyllène, qui lui sert de port, nous partîmes pour Olympie. Deux chemins y conduisent : l'un, par la plaine, long de trois cents stades; l'autre, par les montagnes. Nous choisîmes le premier. Après avoir vu en passant les villes de Dyspontium et de Létrines, nous arrivâmes à Olympie. Cette ville, également connue sous le nom de Pise, est située sur la rive droite de l'Alphée, au pied d'une colline qu'on appelle mont de Saturne.

L'Altis renferme dans son enceinte les objets les plus intéressans : c'est un bois sacré, fort étendu, entouré de murs, et dans lequel se trouvent le temple de Jupiter et celui de Junon, le sénat, le théâtre, et quantité de beaux édifices, au milieu d'une foule innombrable de statues.

Le temple de Jupiter fut construit, dans le siècle dernier, des dépouilles enlevées par les Eléens à quelques peuples qui s'étaient révoltés contre eux. Il est d'ordre dorique, entouré de colonnes, et construit d'une pierre tirée des carrières voisines, mais aussi éclatante et aussi dure que le marbre de Paros. Il a de hauteur soixante-huit pieds, de longueur deux cent trente, de largeur quatre-vingt-quinze. Un architecte habile, nommé Libon, fut chargé de la construction de cet édifice; et deux sculpteurs, non moins habiles, enrichirent par de savantes compositions les frontons des deux façades.

Ce superbe temple est divisé par des colonnes en trois nefs. A peine on y est entré que les regards se portent rapidement sur la statue et sur le trône de Jupiter. Ce chef-d'œuvre de Phidias et de la sculpture fait au premier aspect une impression que l'examen ne sert qu'à rendre plus profonde.

La figure de Jupiter est en or et en ivoire, et, quoique assise, elle s'élève presque au plafond du temple. De la main droite elle tient une victoire, également d'or et d'ivoire; de la gauche, un sceptre travaillé avec goût, enrichi de diverses espèces de métaux, et surmonté d'un aigle. La chaussure est en or, ainsi que le manteau, sur lequel on a gravé des animaux, des fleurs et surtout des lis.

Le trône porte sur quatre pieds, et sur des colonnes intermédiaires de même hauteur que les pieds. Il est tout brillant d'or, d'ivoire, d'ébène et de pierres précieuses, partout décoré de peintures et de bas-reliefs. Phidias profita des moindres espaces pour multiplier les ornemens.

Au-dessus de la tête du dieu, dans la partie supérieure du trône, on voit d'un côté les trois Grâces qu'il eut d'Eurynôme, et les trois Saisons qu'il eut de Thémis. On distingue quantité d'autres bas-reliefs, tant sur le marchepied que sur la base ou l'estrade qui soutient cette masse énorme, la plupart exécutés en or et représentant les divinités de l'Olympe. Aux pieds de Jupiter on lit cette inscription : « *Je suis l'ouvrage de Phidias, Athénien, fils de Charmidès*. Outre son nom, l'artiste,

pour éterniser la mémoire et la beauté d'un jeune homme de ses amis, appelé *Pantarcès*, grava son nom sur un des doigts de Jupiter.

On est frappé de la grandeur de l'entreprise, de la richesse de la matière, de l'excellence du travail, de l'heureux accord de toutes les parties; mais on l'est plus encore de l'expression sublime que l'artiste a su donner à la tête de Jupiter. La divinité même y paraît empreinte avec tout l'éclat de la puissance, toute la profondeur de la sagesse, toute la douceur de la bonté. Auparavant les artistes ne représentaient le maître des dieux qu'avec des traits communs, sans noblesse et sans caractère distinctif. Phidias fut le premier qui atteignit, pour ainsi dire, la majesté divine. Dans quelle source avait-il donc puisé ces hautes idées? Il répondit à ceux qui lui faisaient cette question, en citant les vers d'Homère, où ce poète dit qu'un regard de Jupiter suffit pour ébranler l'Olympe.

Du temple de Jupiter nous passâmes à celui de Junon. Il est également d'ordre dorique, entouré de colonnes, mais beaucoup plus ancien que le premier. La plupart des statues qu'on y voit, soit en or, soit en ivoire, décèlent un art encore gros-

sier, quoiqu'elles n'aient pas trois cents ans d'antiquité. On célèbre auprès de ce temple des jeux auxquels président seize femmes, respectables par leur vertu, ainsi que par leur naissance.

En sortant de là nous parcourûmes les routes de l'enceinte sacrée. A travers les platanes et les oliviers qui ombragent ces lieux, s'offraient à nous de tous côtés des colonnes, des trophées, des chars de triomphe, des statues sans nombre, en bronze, en marbre, soit pour les dieux, soit pour les vainqueurs.

Pendant que nous admirions ces ouvrages de sculpture, nos interprètes nous faisaient de longs récits, et nous racontaient des anecdotes relatives à ceux dont ils nous montraient les portraits. Après avoir arrêté nos regards sur deux chars de bronze, dans l'un desquels était Gélon, roi de Syracuse, et dans l'autre Hiéron, son frère et son successeur, ils nous firent remarquer tout auprès la statue de Cléomède. « Cet athlète, nous dirent-ils, ayant eu le malheur de tuer son adversaire au combat de la lutte, les juges, pour le punir, le privèrent de la couronne : il en fut affligé au point de perdre la raison. Quelque temps après, il entra dans une maison destinée à l'éducation de

la jeunesse, saisit une colonne qui soutenait le toit, et la renversa. Près de soixante enfans périrent sous les ruines de l'édifice.

« Cette jument, que vous voyez, fut surnommée le vent à cause de sa légèreté. Un jour qu'elle courait dans la carrière, Philotas qui la montait, se laissa tomber. Elle continua sa course, doubla la borne, et vint s'arrêter devant les juges, qui décernèrent la couronne à son maître, et lui permirent de se faire représenter ici avec l'auteur de sa victoire.

« Cet autre athlète porta sa statue sur ses épaules, et la posa lui-même dans ces lieux. C'est le célèbre Milon, c'est lui qui dans la guerre des habitans de Crotone sa patrie, contre ceux de Sybaris, fut mis à la tête des troupes, et remporta une victoire signalée. Il triompha souvent dans nos jeux et dans ceux de Delphes; il y faisait souvent des essais de sa force prodigieuse. Quelquefois il se plaçait sur un palet qu'on avait huilé pour le rendre plus glissant, et les plus fortes secousses ne pouvaient l'ébranler; d'autres fois, il empoignait une grenade, sans l'écraser, et la tenait si serrée que les plus vigoureux athlètes ne pouvaient écarter ses doigts pour la lui arracher. On raconte encore de lui

qu'il parcourut le stade portant un bœuf sur ses épaules; que, se trouvant un jour dans une maison avec les disciples de Pythagore, il leur sauva la vie en soutenant la colonne sur laquelle portait le plafond qui était près de tomber; enfin, que, dans sa vieillesse, il devint la proie des bêtes féroces, parce que ses mains se trouvèrent prises dans un tronc d'arbre que des coins avaient fendu en partie, et qu'il voulait achever de diviser. »

Cependant les peuples abordaient en foule à Olympie, par mer, par terre, de toutes les parties de la Grèce; des pays les plus éloignés, on s'empressait de se rendre à ces fêtes, dont la célérité surpasse infiniment celles des autres solennités, et qui, néanmoins, sont privées d'un agrément qui les rendrait plus brillantes. Les femmes n'y sont pas admises, sans doute à cause de la nudité des athlètes.

Le premier jour des fêtes commence onze jours après la nouvelle lune, et après le solstice d'été. Elles durent cinq jours. A la fin du dernier se fait la proclamation solennelle des vainqueurs. Elles s'ouvrirent le soir par plusieurs sacrifices que l'on offrit sur des autels élevés en l'honneur de plusieurs divinités, soit dans le temple de

Jupiter, soit dans les environs. Les cérémonies se prolongèrent fort avant dans la nuit, et se firent au son des instrumens, à la clarté de la lune qui approchait de son plein, avec un ordre et une magnificence qui inspiraient à la fois de la surprise et du respect. A minuit, dès qu'elles furent achevées, la plupart des assistans allèrent se placer dans la carrière pour mieux jouir du spectacle des jeux qui devaient commencer.

La carrière olympique se divise en deux parties, le stade et l'hippodrome. Le stade est une chaussée de six cents pieds de long, et d'une largeur proportionnée. C'est là que se font les courses à pied, et que se donnent la plupart des combats. L'hippodrome est destiné aux courses des chars et des chevaux. Un de ses côtés s'étend sur une colline; l'autre côté, un peu plus long, est formé par une chaussée : sa largeur est de six cents pieds, sa longueur du double. Il est séparé du stade par un édifice qu'on appelle barrière. C'est un portique devant lequel est une cour spacieuse, faite en forme de proue de navire, dont les murs vont en se rapprochant l'un de l'autre, et laissent à leur extrémité une ouverture assez grande pour que plusieurs

chars y puissent passer à la fois. Le stade et l'hippodrome sont ornés de statues, d'autels et d'autres monumens.

A la petite pointe du jour, nous nous rendîmes au stade. Il était déjà rempli d'athlètes qui préludaient aux combats, et entouré de quantité de spectateurs : d'autres, en plus grand nombre, se plaçaient confusément sur la colline, qui se présente en amphithéâtre au-dessus de la carrière.

Quand les huit présidens des jeux, revêtus d'habits magnifiques et de toutes les marques de leur dignité, eurent pris leurs places, un héraut s'écria : « Que les coureurs du stade se présentent ! » Il en parut aussitôt un grand nombre, qui se placèrent sur une ligne suivant le rang que le sort leur avait assigné. Le héraut proclama leurs noms et celui de leur patrie. Si ces noms avaient été illustrés par des victoires précédentes, ils étaient accueillis avec des applaudissemens redoublés. Après que le héraut eut ajouté : « Quelqu'un peut-il reprocher à ces athlètes d'avoir été dans les fers, ou d'avoir mené une vie irrégulière ? » il se fit un silence profond, et je ne vis plus dans ces hommes du peuples, prêts à se disputer quelques feuilles d'olivier, que des hommes libres, chargés

de la gloire de leur patrie. L'espérance et la crainte se peignaient dans les regards inquiets des spectateurs; ces sentimens devenaient plus vifs, à mesure qu'on approchait de l'instant qui devait les dissiper. Enfin la trompette donna le signal; les coureurs partirent, et, dans un clin d'œil, parvinrent à la borne où se tenaient les présidens des jeux. Le héraut proclama le nom de Porus, de Cyrène, et mille bouches le répétèrent. L'honneur qu'il obtenait est le premier et le plus brillant, parce que la course du stade simple est la plus ancienne de celles qui ont été admises dans ces fêtes.

Les jours suivans, d'autres champions furent appelés pour parcourir le double stade, c'est-à-dire qu'après avoir atteint le but et doublé la borne, ils devaient retourner au point du départ. Ces derniers furent remplacés par des athlètes qui fournirent douze fois la longueur du stade. Quelques-uns concoururent dans plusieurs de ces exercices, et remportèrent plus d'un prix.

Les vainqueurs ne devaient être couronnés que le dernier jour des fêtes; mais à la fin de leur course ils reçurent ou plutôt enlevèrent une palme qui leur était

destinée. Ce moment fut pour eux le commencement d'une suite de triomphes. Chacun s'empressait de les voir, de les féliciter; leurs parens, leurs amis, leurs compatriotes, les soulevaient sur leurs épaules pour les montrer aux assistans, qui répandaient sur eux des fleurs à pleines mains.

Le lendemain, nous allâmes de bonne heure à l'hippodrome, où devait se faire la course des chevaux et des chars. Les gens riches peuvent seuls livrer ces combats qui exigent en effet la plus grande dépense. Comme ceux qui aspirent aux prix ne sont pas obligés de les disputer eux-mêmes, souvent les souverains et les républiques se mêlent au nombre des concurrens, et confient leur gloire à des écuyers habiles. On trouve sur la liste des vainqueurs Théron, roi d'Agrigente; Gélon et Hiéron, rois de Syracuse; Archélaüs, roi de Macédoine; Pausanias, roi de Lacédémone, et quantité d'autres, ainsi que plusieurs villes de la Grèce.

Pendant que nous attendions le signal, on nous dit de regarder attentivement un dauphin de bronze, placé au commencement de la lice, et un aigle de même métal, posé sur un autel au milieu de la barrière. Bientôt nous vîmes le dauphin

s'abaisser et se cacher sous la terre ; l'aigle s'élever, les ailes déployées, et se montrer aux spectateurs ; et au même instant un grand nombre de cavaliers s'élancer dans l'hippodrome, passer devant nous avec la rapidité d'un éclair, tourner autour de la borne qui est à l'extrémité ; les uns ralentissant leur course, les autres la précipitant jusqu'à ce que l'un d'entre eux, redoublant d'efforts, eût laissé derrière lui ses concurrens affligés.

Le vainqueur avait disputé le prix de la course au nom de Philippe, roi de Macédoine, qui aspirait à toutes les espèces de gloire, et qui en fut tout-à-coup si rassasié qu'il demandait à la fortune de tempérer ses bienfaits par une disgrâce. En effet, dans l'espace de quelques jours, il remporta cette victoire aux jeux olympiques ; Parménion, un de ses généraux, battit les Illyriens ; Olympias, son épouse, accoucha d'un fils, du célèbre Alexandre.

Après que des athlètes, à peine sortis de l'enfance, eurent fourni la même carrière, elle fut remplie par une infinité de chars qui se succédèrent les uns aux autres. A peine le signal fut donné qu'on vit les coursiers, couverts de poussière, se croiser, se heurter, entraîner des chars avec

une rapidité que l'œil avait peine à suivre. Leur impétuosité redoublait lorsqu'ils entendaient le son bruyant des trompettes placées auprès d'une borne, fameuse par les naufrages qu'elle occasione. Posée dans la largeur de la carrière, elle ne laisse pour le passage des chars qu'un défilé assez étroit, où l'habileté des guides vient très-souvent échouer. Le péril est d'autant plus redoutable, qu'il faut doubler la borne jusqu'à douze fois; car on est obligé de parcourir douze fois la longueur de l'hippodrome, soit en allant, soit en revenant.

A chaque évolution, il survenait quelque accident qui excitait des sentimens de pitié, ou des rires insultans de la part de l'assemblée. Des chars avaient été emportés hors de la lice, d'autres s'étaient brisés en se choquant avec violence : la carrière était parsemée de débris qui rendaient la course plus périlleuse encore. Il ne restait plus que cinq concurrens, un Thessalien, un Libyen, un Syracusain, un Corinthien et un Thébain. Les trois premiers étaient sur le point de doubler la borne pour la dernière fois. Le Thessalien se brise contre cet écueil : il tombe embarrassé dans les rênes; et tandis que ses chevaux se renversent sur ceux du Libyen qui

le serrait de près, que ceux du Syracusain se précipitent dans une ravine qui borde la carrière en cet endroit, que tout retentit de cris perçans et multipliés, le Corinthien et le Thébain arrivent, saisissent le moment favorable, dépassent la borne, pressent de l'aiguillon leurs coursiers fougueux, et se présentent aux juges, qui décernent le premier prix au Corinthien, et le second au Thébain.

Pendant la durée des fêtes, et dans certains intervalles de la journée, nous quittions, et nous parcourions les environs d'Olympie. Nous revenions souvent dans l'enceinte sacrée. Là, partout s'offraient à nous des exemples frappans de faste et de vanité; car les jeux attirent tous ceux qui ont acquis de la célébrité, ou qui veulent en acquérir par leurs talens, leur savoir, ou leurs richesses. Ils viennent s'exposer aux regards de la multitude, toujours empressée auprès de ceux qui ont ou qui affectent de la supériorité.

Après la bataille de Salamine, Thémistocle parut au milieu du stade, qui retentit aussitôt d'applaudissemens en son honneur. On ne s'occupa plus des jeux; tous les regards furent arrêtés sur lui pendant toute la journée. On montrait aux étran-

gers, avec des cris de joie et d'admiration, cet homme qui avait sauvé la Grèce; et Thémistocle fut forcé d'avouer que ce jour avait été le plus beau de sa vie.

Nous apprîmes qu'à la dernière olympiade Platon obtint un triomphe à peu près semblable. Lorsqu'il parut à ces jeux, toute l'assemblée fixa les yeux sur lui, et témoigna par les expressions les plus flatteuses la joie qu'inspirait sa présence.

Nous fûmes témoins d'une scène plus touchante encore. Un vieillard cherchait à se placer : après avoir parcouru plusieurs gradins, toujours repoussé par des plaisanteries offensantes, il parvint à celui des Lacédémoniens. Tous les jeunes gens, et la plupart des hommes faits, se levèrent avec respect, et lui offrirent leurs places. Des battemens de mains sans nombre éclatèrent à l'instant, et le vieillard attendri ne put s'empêcher de dire : « Les Grecs connaissent les règles de la bienséance, les Lacédémoniens les pratiquent. »

Nous suivions avec assiduité les lectures qui se faisaient à Olympie. Les présidens des jeux y assistaient quelquefois, et le peuple s'y portait avec empressement. Un jour qu'il paraissait écouter avec une attention plus marquée, on entendit retentir

de tous côtés le nom de Polydamas. Aussitôt les assistans coururent après Polydamas. C'était un athlète de Thessalie, d'une grandeur et d'une force prodigieuse. On racontait de lui, qu'étant sans armes sur le mont Olympe il avait abattu un lion énorme sous ses coups; qu'ayant saisi un taureau furieux, l'animal ne put s'échapper qu'en laissant la corne de son pied entre ses mains; que ces chevaux les plus vigoureux ne pouvaient faire avancer un char qu'il retenait par derrière d'une seule main. Il avait remporté plusieurs victoires dans les jeux publics; mais comme il était venu trop tard à Olympie, il ne put être admis au concours. Nous apprîmes dans la suite la fin tragique de cet homme extraordinaire. Il était entré avec quelques-uns de ses amis dans une caverne pour se garantir de la chaleur : la voûte de la caverne s'entr'ouvrit, ses amis s'enfuirent; il voulut soutenir la montagne, et en fut écrasé.

Il me reste à parler des exercices qui demandent plus de force que les précédens. tels que la lutte, le pugilat, le pancrace et le pantathle. Je ne suivrai point l'ordre dans lequel ces combats furent donnés, et je commencerai par la lutte.

On se propose dans cet exercice de jeter

son adversaire par terre, et de le forcer à se déclarer vaincu. Trois couples de lutteurs se présentèrent pour combattre, et le septième fut réservé pour combattre contre les vainqueurs des autres. Ils se dépouillèrent de tout vêtement, et après s'être frottés d'huile ils se roulèrent dans le sable, afin que leurs adversaires eussent moins de prise en voulant les saisir.

Aussitôt un Thébain et un Argien s'avancent dans le stade, ils s'approchent, se mesurent des yeux, et s'empoignent par les bras. Tantôt, appuyant leur front l'un contre l'autre, ils se poussent avec une action égale, paraissent immobiles et s'épuisent en efforts superflus ; tantôt ils s'ébranlent par des secousses violentes, s'entrelacent comme des serpens, s'allongent, se raccourcissent, se plient en avant, en arrière, sur les côtés ; une sueur abondante coule de leurs membres affaiblis ; ils respirent un moment, se prennent par le milieu du corps, et, après avoir employé de nouveau la ruse et la force, le Thébain enlève son adversaire, mais il plie sous le poids : ils tombent, se roulent dans la poussière, et reprennent tour à tour le dessus. A la fin, le Thébain, par l'entrelacement de ses jambes et de ses bras, suspend tous

les mouvemens de son adversaire, qu'il tient sous lui, le serre à la gorge, et le force à lever la main pour marque de sa défaite. Ce n'est pas assez néanmoins pour obtenir la couronne; il faut que le vainqueur terrasse au moins deux fois son rival, et communément ils en viennent trois fois aux mains. L'Argien eut l'avantage dans la seconde action, et le Thébain reprit le sien dans la troisième.

Après que les deux autres couples de lutteurs eurent achevé leurs combats, les vaincus se retirèrent, accablés de honte et de douleur. Il restait trois vainqueurs, un Agrigentin, un Éphésien, et le Thébain dont j'ai parlé. Il restait aussi un Rhodien, que le sort avait réservé. Il avait l'avantage d'entrer tout frais dans la lice, mais il ne pouvait remporter le prix sans livrer plus d'un combat. Il triompha de l'Agrigentin, fut terrassé par l'Ephésien, qui succomba à son tour sous le Thébain. Ce dernier obtint la palme.

Il n'est pas permis, dans la lutte, de porter des coups à son adversaire; dans le pugilat, il n'est permis que de le frapper. Huit athlètes se présentèrent pour ce dernier exercice, et furent, ainsi que les lutteurs, appareillés par le sort. Ils avaient la tête

couverte d'une calotte d'airain, et leurs poings étaient assujétis par des espèces de gantelets, formés de lanières de cuir qui se croisaient en tous sens. Les attaques furent aussi variées que les accidens qui les suivirent. Quelquefois, on voyait deux athlètes faire divers mouvemens pour n'avoir pas le soleil devant les yeux, passer des heures entières à observer, à épier chacun l'instant où son adversaire laisserait une partie de son corps sans défense, à tenir leurs bras élevés et tendus, de manière à mettre leur tête à couvert, à les agiter rapidement pour empêcher l'ennemi d'approcher. Quelquefois ils s'attaquaient avec fureur, et faisaient pleuvoir l'un sur l'autre une grêle de coups. Nous en vîmes qui, se précipitant le bras levé sur leur ennemi, prompt à les éviter, tombaient pesamment sur la terre, et se brisaient tout le corps; d'autres qui, épuisés et couverts de blessures mortelles, se soulevaient tout-à-coup, et prenaient de nouvelles forces dans leur désespoir; d'autres enfin, qu'on retirait du champ de bataille, n'ayant sur le visage aucun trait qu'on pût reconnaître, et ne donnant d'autre signe de vie que le sang qu'ils vomissaient à gros bouillons.

Dans les autres exercices, il est aisé de

juger du succès. Dans le pugilat, il faut que l'un des deux combattans avoue sa défaite. Tant qu'il lui reste un degré de force, il ne désespère pas de la victoire, parce qu'elle peut dépendre de ses efforts et de sa fermeté. On nous raconta qu'un athlète, ayant eu les dents brisées par un coup terrible, prit le parti de les avaler, et que son rival, voyant son attaque sans effet, se crut perdu sans ressource, et s'avoua vaincu.

Au pugilat succéda le combat du pancrace, exercice composé du premier et de celui de la lutte. Les athlètes, devant se saisir au corps, n'ont pas les mains armées de gantelets. L'action fut bientôt terminée. Il était venu la veille un Sicyonien, nommé Sostrate, célèbre par quantité de couronnes, et par les qualités qui les lui avaient procurées. La plupart de ses rivaux furent écartés par sa présence, les autres par ses premiers essais.

Le pancrace fut suivi du pantathle. Ce jeu comprend non seulement la course à pied, la lutte, le pugilat et le pancrace, mais encore le saut, le jet du disque, et celui du javelot. Les athlètes qui en disputent le prix doivent, pour l'obtenir, triompher au moins dans les trois premiers combats auxquels ils s'engagent.

Le dernier jour des fêtes fut destiné à couronner les vainqueurs. Cette cérémonie se fit dans le bois sacré, et fut précédée de sacrifices pompeux. Quand ils furent achevés, les vainqueurs, à la suite des présidens des jeux, se rendirent au théâtre, parés de riches habits, et tenant une palme à la main. Ils marchaient dans l'ivresse de la joie, au son des flûtes, entourés d'un peuple immense, dont les applaudissemens faisaient retentir les airs. Parvenus au théâtre, les présidens des jeux firent commencer l'hymne, composé autrefois par le poète Archiloque, et destiné à relever la gloire des vainqueurs et l'éclat des cérémonies.

Après que les spectateurs eurent joint, à chaque reprise, leurs voix à celles des musiciens, le héraut se leva, et annonça que Porus, de Cyrène, avait remporté le prix du stade. Cet athlète se présenta devant le chef des présidens, qui lui mit sur la tête une couronne d'olivier sauvage, cueillie, comme toutes celles qu'on distribue à Olympie, sur un arbre qui est derrière le temple de Jupiter, et qui est devenu, par sa destination, l'objet de la vénération publique. Aussitôt toutes ces expressions de joie et d'admiration, dont on l'avait honoré dans le moment de sa victoire, se

renouvelèrent avec tant de force et de profusion que Porus me parut au comble de la gloire. On nous dit, à cette occasion, que le sage Chilon expira de joie en embrassant son fils, qui venait de remporter la victoire, et que l'assemblée des jeux olympiques se fit un devoir d'assister à ses funérailles. Dans le siècle dernier, ajouta-t-on, nos pères furent témoins d'une scène encore plus intéressante.

Diagoras, de Rhodes, qui avait rehaussé l'éclat de sa naissance par une victoire remportée dans nos jeux, amena dans ces lieux deux de ces enfans qui concoururent et méritèrent la couronne. A peine l'eurent-ils reçue qu'ils la posèrent sur la tête de leur père, et, le prenant sur leurs épaules, le promenèrent en triomphe au milieu des spectateurs, qui le félicitaient en jetant des fleurs sur lui, et dont quelques-uns lui disaient : « Mourez, Diagoras ; car vous n'avez plus rien à désirer. Le vieillard, ne pouvant suffire à son bonheur, expira au milieu de l'assemblée attendrie de ce spectacle, et baigné des pleurs de ses fils, qui le pressaient entre leurs bras.

Le jour même du couronnement, les vainqueurs offrirent des sacrifices en actions de grâces. Ils furent inscrits dans les registres publics des Eléens, et magnifique-

ment traités dans une des salles du prytanée. Les jours suivans, ils donnèrent eux-mêmes des repas, dont la musique et la danse augmentèrent les agrémens. La poésie fut ensuite chargée d'immortaliser leurs noms, et la sculpture de les représenter sur le marbre ou sur l'airain, quelques-uns dans la même attitude où ils avaient remporté la victoire.

Suivant l'ancien usage, ces hommes, déjà comblés d'honneurs sur le champ de bataille, rentrent dans leur patrie avec tout l'appareil du triomphe, précédés et suivis d'un cortége nombreux, vêtus d'une robe teinte en pourpre, quelquefois sur un char à deux ou quatre chevaux, et par une brèche pratiquée dans les murs de la ville.

En certains endroits, le trésor public leur fournit une existence honnête; en d'autres, ils sont exempts de toute charge; à Lacédémone ils ont l'honneur, dans un jour de bataille, de combattre auprès du roi. Presque partout ils ont la préséance à la représentation des jeux; et le titre de vainqueur olympique, ajouté à leur nom, leur concilie une estime et des égards qui font le bonheur de leur vie.

Quelques-uns font rejaillir les distinctions qu'ils reçoivent sur les chevaux qui

les leur ont procurées, ils leur ménagent une vieillesse heureuse; ils leur accordent une sépulture honorable, et quelquefois même ils élèvent des pyramides sur leurs tombeaux.

CHAPITRE XXXVIII.

Suite du voyage de l'Elide.—Xénophon à Scillonte.

Xenophon avait une habitation à Scillonte, petite ville située à vingt stades d'Olympie. Les troubles du Péloponèse l'obligèrent d'aller s'établir à Corinthe, où je le trouvai lorsque j'arrivai en Grèce. Dès qu'ils furent apaisés, il revint à Scillonte; et le lendemain des fêtes nous nous rendîmes chez lui avec Diodore son fils, qui ne nous avait pas quittés pendant toute leur durée.

Le domaine de Xénophon était considérable. Il réservait le dixième du produit pour l'entretien d'un temple qu'il avait élevé à Diane, et pour un pompeux sacrifice qu'il renouvelait tous les ans. Auprès de ce temple est un verger qui donne diverses espèces de fruits. Le Sélinus, petite rivière abondante en poisson, promène

avec lenteur ses eaux limpides au pied d'une riche colline, à travers des prairies où paissent tranquillement les animaux destinés aux sacrifices. Au dedans, au dehors de la terre sacrée, des bois, distribués dans la plaine ou sur les montagnes, servent de retraite aux chevreuils, aux cerfs et aux sangliers.

C'est dans cet heureux séjour que Xénophon avait composé la plupart de ses ouvrages. Ses premiers soins furent de nous procurer les amusemens assortis à notre âge, et ceux que la campagne offre à un âge plus avancé. Il nous montrait ses chevaux, ses plantations, les détails de son ménage; et nous vîmes, presque partout, réduits en pratique les préceptes qu'il avait semés dans ses différens ouvrages. D'autres fois il nous exhortait d'aller à la chasse, exercice qu'il ne cessait de recommander aux jeunes gens, comme le plus propre à les accoutumer aux travaux de la guerre. Nous suivîmes ce conseil, et pendant plusieurs jours nous fîmes la guerre, avec son fils Diodore, aux lièvres, aux cerfs et aux sangliers.

Comme rien n'est si intéressant que d'étudier un grand homme dans sa retraite, nous passions une partie de la journée à

nous entretenir avec Xénophon, à l'écouter, à l'interroger, à le suivre dans les détails de sa vie privée. Nous retrouvions dans ses conversations la douceur et l'élégance qui règnent dans ses écrits. Il avait tout à la fois le courage des grandes choses et celui des petites. Il devait à l'un une fermeté inébranlable, à l'autre une patience invincible.

Quelques années auparavant, la première de ces qualités avait été mise à l'épreuve la plus rude pour un cœur sensible. Gryllus, l'aîné de ses fils, qui servait dans la cavalerie athénienne, ayant été tué à la bataille de Mantinée, cette nouvelle lui fut annoncée au moment qu'entouré de ses amis et de ses domestiques il offrait un sacrifice. Au milieu des cérémonies un murmure confus et plaintif se fait entendre; le courrier s'approche : « Les Thébains ont vaincu, dit-il ; et Gryllus........ » Des larmes abondantes l'empêchèrent d'achever. « Comment est-il mort? » demande ce malheureux père, en ôtant la couronne qui lui ceignait le front. « Après les plus beaux exploits, avec les regrets de toute l'armée, répond le courrier. » A ces mots, Xénophon remet la couronne sur sa tête, et achève le sacrifice. Je voulus un jour

lui parler de cette perte, il se contenta de me répondre : Hélas ! je savais qu'il était mortel. » Et il détourna la conversation.

Une autre fois nous lui demandâmes comment il avait connu Socrate. — « J'étais bien jeune. Je le rencontrai un jour dans une rue d'Athènes fort étroite : il me barra le chemin avec son bâton, et me demanda où l'on trouvait les choses nécessaires à la vie. — « Au marché, lui répondis-je. — Mais, répliqua-t-il, où trouve-t-on à devenir honnête homme ? » Comme j'hésitais, il ajouta : « Suivez-moi ; je vous l'apprendrai. » Je le suivis, et ne le quittai que pour me rendre à l'armée de Cyrus. A mon retour j'appris que les Athéniens avaient fait mourir le plus juste des hommes. Je n'eus d'autre consolation que de transmettre par mes écrits les preuves de son innocence aux nations de la Grèce, et peut-être même à la postérité. »

Comme nous partagions un intérêt si vif et si tendre, il nous instruisit en détail du système de vie que Socrate avait embrassé, et nous exposa sa doctrine, telle qu'elle était en effet, bornée uniquement à la morale, sans mélange de dogmes étrangers, sans toutes ces discussions de physique et de métaphysique que Platon a prê-

tées à son maître. Comment pourrais je blâmer Platon pour qui je conserve une vénération si profonde? cependant, il faut l'avouer, c'est moins dans son dialogue que dans ceux de Xénophon, qu'on doit étudier les opinions de Socrate.

L'esprit orné de connaissances utiles, et depuis long-temps exercé à la réflexion, Xénophon écrivit pour rendre les hommes meilleurs en les éclairant. Tel était son amour pour la vérité qu'il ne travailla sur la politique qu'après avoir approfondi la nature des gouvernemens; sur l'histoire, que pour raconter des faits qui, pour la plupart, s'étaient passés sous ses yeux; sur l'art militaire, qu'après avoir servi et commandé avec la plus grande distinction; sur la morale, qu'après avoir pratiqué les leçons qu'il en donnait aux autres. J'ai connu peu de philosophes aussi vertueux, peu d'hommes aussi aimables.

CHAPITRE XXXIX.

Voyage de Messénie.

Nous partîmes de Scillonte, et après avoir traversé la Triphylie, nous arrivâmes sur

les bords de la Néda, qui sépare l'Élide de la Messénie.

Dans le dessein où nous étions de parcourir les côtes de cette dernière province, nous allâmes nous embarquer au port de Cyparissia, et le lendemain nous abordâmes à Pylos, où l'on nous dit que le sage Nestor avait régné : nous eûmes beau représenter que, suivant Homère, il régnait dans la Triphylie; pour toute réponse, on nous montra la maison de ce prince, son portrait, et la grotte où il renfermait ses bœufs. Nous voulûmes insister; mais nous fûmes bientôt convaincus que les peuples et les particuliers, fiers de leur origine, n'aiment pas toujours qu'on discute leurs titres.

Après avoir visité plusieurs villes de la côte, jusqu'au fond du golfe de Messénie, nous arrivâmes enfin à l'embouchure du Pamisus, où nous entrâmes à pleines voiles. Ce fleuve est le plus grand de ceux du Péloponèse, quoique depuis sa source jusqu'à la mer on ne compte qu'environ cent stades. Si sa carrière est bornée, il la fournit avec distinction : il donne l'idée d'une vie courte et remplie de beaux jours. Ses eaux pures ne semblent couler que pour le bonheur de tous ceux qui l'envi-

ronnent. Les meilleurs poissons s'y plaisent dans toutes les saisons, et au retour du printemps ils se hâtent de le remonter pour y déposer leur frai.

Après avoir traversé des plaines fertiles, nous arrivâmes à Messène, située comme Corinthe, au pied d'une montagne, et devenue, comme cette ville, un des boulevarts du Péloponèse. Les murs de Messène sont construits en pierres de taille, depuis qu'Épaminondas eut rendu la liberté à la Messénie, et rappelé ses anciens habitans; couronnés de créneaux, et flanqués de tours, ils embrassent dans leur circuit le mont Ithome. Au dedans nous vîmes une grande place, ornée de temples, de statues et d'une fontaine qui coule en abondance. De toutes parts s'élevaient de beaux édifices, et l'on pouvait juger, d'après ces premiers essais, de la magnificence que Messène étalerait dans la suite. Sur le sommet de la montagne, et au milieu d'une citadelle qui réunit les ressources de l'art aux avantages de la position, s'élève un temple de Jupiter dans l'endroit même où l'on dit que des nymphes prirent soin de l'enfance de ce dieu, dont la statue, ouvrage d'Agéladas, était déposée dans la maison du prêtre Célénus.

De cette maison, l'œil pouvait embrasser la Messénie entière, et en suivre les limites dans un espace d'environ huit cents stades (un peu plus de trente lieues). La vue s'étendait au nord sur l'Arcadie et sur l'Élide; à l'ouest et au sud sur la mer et les îles voisines, à l'est sur une chaîne de montagnes qui, sous le nom de Taygète, sépare cette province de celle de Laconie. Elle se reposait ensuite sur le tableau renfermé de cette enceinte. On nous montrait à diverses distances de riches campagnes, entrecoupées de collines et de rivières, couvertes de troupeaux et surtout de poulains, qui sont la richesse des habitans. Je dis alors au petit nombre de cultivateurs que nous avions rencontrés : « Il me paraît que la population de cette province n'est pas en proportion avec sa fertilité : — Ne vous en prenez, répondit un vieillard, nommé Xénoclès, qui n'était revenu dans sa patrie que depuis quelques jours, ne vous en prenez qu'aux barbares dont ces montagnes nous dérobent l'aspect odieux. Pendant quatre siècles entiers les Lacédémoniens ont ravagé la Messénie, et laissé pour tout partage à ses habitans la guerre ou l'exil, la mort ou l'esclavage. »

Nous n'avions qu'une idée de ces funes-

tes révolutions. Xénoclès s'en aperçut; il en gémit; et, adressant la parole à son fils : « Prenez votre lyre, dit-il, et chantez ces trois élégies, où mon père, dès notre arrivée en Libye, voulut, pour soulager sa douleur, éterniser le souvenir des maux que notre patrie avait essuyés. » Le jeune homme obéit.

Les trois élégies qu'il chanta renferment l'histoire des trois guerres que les Messéniens eurent à soutenir contre les Lacédémoniens, et dont la dernière se termina par la soumission entière de la Messénie, et par l'expulsion des habitans qui se sauvèrent en Italie, en Sicile et jusqu'en Libye.

Pendant la deuxième guerre, les Lacédémoniens, conformément à la réponse de l'oracle de Delphes, demandèrent aux Athéniens un chef pour les diriger. Athènes, qui craignait de concourir à l'agrandissement de Sparte sa rivale, leur proposa Tyrtée, poète obscur, qui rachetait les désagrémens de sa figure et les disgrâces de la fortune par un talent sublime, que les Athéniens regardaient comme une espèce de frénésie. Tyrtée, appelé au secours d'une nation guerrière, qui le mit bientôt au nombre de ses citoyens, sentit ses esprits s'élever, et s'abandonna tout en-

tier à sa haute destinée. Ses chants enflammés inspiraient le mépris des dangers et de la mort; il les fit entendre; et les Lacédémoniens, qu'un combat précédent avait découragés, volent sur le champ de bataille, et, dans une seconde action, ils mettent en déroute l'armée des Messéniens.

Lorsque le jeune homme eut quitté sa lyre, son père Xénoclès demanda comment s'était opérée la révolution qui, des rivages libyens, le ramenait en Messénie. Célénus répondit : « Les Thébains, sous la conduite d'Épaminondas, avaient battu les Lacédémoniens à Leuctres en Béotie. Pour affaiblir à jamais leur puissance, ce grand homme conçut le projet de placer auprès d'eux un ennemi qui aurait de grandes injures à venger. Il envoya de tous côtés inviter les Messéniens à revoir la patrie de leurs pères. Nous volâmes à sa voix; je le trouvai à la tête d'une armée formidable, entouré d'architectes qui traçaient le plan d'une ville au pied de cette montagne. Puissamment secondée par les nations voisines, de tout temps jalouses de Lacédémone, son entreprise fut bientôt exécutée.

« Le jour de la consécration de la ville, les troupes s'étant réunies, les Arcadiens présentèrent les victimes; ceux de Thèbes,

d'Argos et de la Messénie offrirent séparément leurs hommages à leurs divinités tutélaires. Tous ensemble appelèrent les héros de la contrée, et les supplièrent de venir prendre possession de leur nouvelle demeure. Parmi ces noms précieux à la nation, celui d'Aristomène, ce prince courageux, qui, dans la deuxième guerre, était mort sur le champ de bataille, excita des applaudissemens universels. Les sacrifices et les prières remplirent les momens de la première journée; dans les suivantes on jeta, au son de la flûte, les fondemens des murs, des temples et des maisons. La ville fut achevée en peu de temps et reçut le nom de Messène. »

Après que Célénus eut achevé de parler, je lui fis plusieurs questions sur l'état des sciences et des arts. — « Nous n'avons jamais eu le temps de nous y livrer, me répondit-il. — Sur la forme du gouvernement actuel. — Il n'a pas encore pris une forme stable. — Sur celui qui subsistait pendant les guerres avec les Lacédémoniens. — C'était un mélange de royauté et d'oligarchie, mais les affaires se traitaient dans l'assemblée générale de la nation. — Sur l'origine de la dernière maison régnante. — On la rapporte à Cresphonte, qui vint

au Péloponèse avec les autres Héraclides, quatre-vingts ans après la guerre de Troie. La Messénie lui échut en partage. Il épousa Mérope, fille du roi d'Arcadie, et fut assassiné avec presque tous ses enfans, par les principaux de sa cour, pour avoir trop aimé le peuple. L'histoire s'est fait un devoir de consacrer sa mémoire, et de condamner à l'exécration celle de ses assassins.»

Nous sortîmes de Messène, et, après avoir traversé le Pamisus, nous visitâmes la côte orientale de la province. Ici, comme dans le reste de la Grèce, le voyageur est obligé d'essuyer à chaque pas les généalogies des dieux, confondues avec celles des hommes. Point de ville, de fleuve, de fontaine, de bois, de montagne, qui ne porte le nom d'une nymphe, d'un héros, d'un personnage plus célèbre aujourd'hui qu'il ne le fut de son temps. Parmi les familles nombreuses qui possédaient autrefois de petits États en Messénie, celle d'Esculape obtient dans l'opinion publique un rang distingué. Dans la ville d'Abia, on nous montrait son temple; à Géronia le tombeau de Machaon son fils; à Phérès le temple de Nicomaque et de Gorgasus ses petits-fils, à chaque instant honorés par des sacrifices, par des offrandes, par l'affluence des malades.

CHAPITRE XL.

Voyage de Laconie.

Nous nous embarquâmes à Phérès, sur un vaisseau qui faisait voile pour le port de Scandée, dans la petite île de Cythère située à l'extrémité de la Laconie. Du port on monte à la ville, où les Lacédémoniens entretiennent une garnison.

Le nom de Cythère réveillait dans nos esprits des idées riantes. C'est là que de temps immémorial, subsiste avec éclat le plus ancien et le plus respecté des temples consacrés à Vénus. C'est là qu'elle se montra pour la première fois aux mortels, et que les Amours prirent avec elle possession de cette terre embellie encore aujourd'hui des fleurs qui se hâtaient d'éclore en sa présence. Dès lors on y connut les charmes des doux entretiens et du tendre sourire. Ah ! sans doute que dans cette région fortunée les cœurs ne cherchent qu'à s'unir, et que ses habitans passent leurs jours dans l'abondance et les plaisirs.

Nous nous entretenions ainsi avec quelques passagers de notre âge, lorsque le ca-

pitaine du bâtiment nous apprit que le sol de l'île de Cythère était aride et hérissé de rochers ; que ses habitans n'en obtenaient rien qu'à la sueur de leur front, et qu'ils n'aimaient que l'argent ; que la statue de Vénus Uranie, placée dans un vieux temple bâti par les Phéniciens, était couverte d'armes depuis la tête jusqu'aux pieds. « On m'a dit, comme à vous, ajouta-t-il, qu'en sortant de la mer la déesse descendit dans cette île, mais on m'a dit de plus qu'elle s'enfuit aussitôt en Chypre. »

De ces dernières paroles, nous conclûmes aussitôt que des Phéniciens ayant traversé les mers abordèrent au port de Scandée ; qu'ils y apportèrent le culte de Vénus ; que ce culte s'étendit aux pays voisins, et que de là naquirent ces fables absurdes, la naissance de Vénus, sa sortie du sein des flots, et son arrivée à Cythère.

Au lieu de suivre notre capitaine dans cette île, nous le priâmes de nous laisser à Ténare, ville de Laconie, dont le port est assez grand pour contenir beaucoup de vaisseaux : elle est située auprès d'un cap de même nom, surmonté d'un temple, comme le sont les principaux promontoires de la Grèce. Celui de Ténare, dédié à Neptune, est entouré d'un bois sacré, qui sert

d'asile aux coupables. La statue du dieu est à l'entrée ; au fond, s'ouvre une caverne immense et très-renommée parmi les Grecs. Ils la regardent comme une bouche des enfers, et prétendent que ce fut par là qu'Hercule emmena le Cerbère, et Orphée son épouse. A cette caverne est attaché un privilége dont jouissent plusieurs autres villes : les devins y viennent évoquer les ombres paisibles des morts, ou repousser au fond des enfers celles qui troublent le repos des vivans. Des cérémonies saintes opèrent ces effets merveilleux ; on emploie d'abord les sacrifices, les libations, les prières, les formules mystérieuses ; il faut ensuite passer la nuit dans le temple ; et l'ombre, à ce qu'on dit, ne manque jamais d'apparaître en songe.

« J'ignore, dit Philotas au prêtre du temple, qui nous racontait ces détails, jusqu'à quel point on doit éclairer le peuple ; mais il faut du moins le prémunir contre l'excès de l'erreur. Les Thessaliens firent dans le siècle dernier une triste expérience de cette vérité. Leur armée était en présence de celle des Phocéens, qui, pendant une nuit assez claire, détachèrent contre le camp ennemi six cents hommes enduits de plâtre. Quelque grossière que fût la ruse,

les Thessaliens, accoutumés dès l'enfance aux récits d'apparitions de fantômes, prirent ces soldats pour des génies célestes accourus au secours des Phocéens; ils ne firent qu'une faible résistance, et se laissèrent égorger comme des victimes. »

« Une semblable illusion, répondit le prêtre, produisit autrefois le même effet dans notre armée. Elle était en Messénie, et crut voir Castor et Pollux embellir de leur présence la fête qu'on célébrait en leur honneur. Deux Messéniens, brillans de jeunesse et de beauté, parurent à la tête du camp, montés sur de superbes chevaux, la lance en arrêt, une tunique blanche, un manteau de pourpre, un bonnet pointu et surmonté d'une étoile, tels enfin qu'on représente les deux héros, objets de notre culte. Ils entrent et tombent sur les soldats prosternés à leurs pieds, en font un carnage horrible, et se retirent tranquillement. Les dieux, irrités de cette perfidie, firent bientôt éclater leur vengeance contre les Messéniens. »

Nous quittâmes Ténare, après avoir parcouru, aux environs, une carrière d'où l'on tire une pierre noire, aussi précieuse que le marbre. Nous nous rendîmes à Gythyum, ville très-forte, et qui a un port

excellent où se tiennent les flottes de Lacédémone.

L'histoire des Lacédémoniens a répandu un si grand éclat sur le petit canton qu'ils habitent, que nous visitions les moindres bourgs et les plus petites villes, soit aux environs du golfe de Laconie, soit dans l'intérieur des terres. On nous montrait partout des temples, des statues, des colonnes, et d'autres monumens, la plupart d'un travail grossier, quelques-uns d'une antiquité respectable. Dans le gymnase d'Asopus, des ossemens humains d'une grandeur prodigieuse fixèrent notre attention.

Revenus sur les bords de l'Eurotas, nous le remontâmes à travers une vallée qu'il arrose ; ensuite, au milieu de la plaine qui s'étend jusqu'à Lacédémone il coulait à notre droite ; à notre gauche, s'élevait le mont Taygète, au pied duquel la nature a creusé dans le roc quantité de grandes cavernes.

A Brysées, nous trouvâmes un temple de Bacchus, dont l'entrée est interdite aux hommes, et où les femmes ont seules le droit de sacrifier. Nous avions vu auparavant une ville de Laconie où les femmes n'assistent point aux sacrifices que l'on offre au dieu Mars. De Brysées on nous

montrait sur le sommet de la montagne voisine un lieu nommé le Talet, où l'on immole des chevaux au Soleil. Plus loin, les habitans d'un petit bourg se glorifient d'avoir inventé les meules à moudre les grains.

Nous aperçûmes bientôt la ville d'Amyclæ, située sur la rive droite de l'Eurotas, et éloignée de Lacédémone d'environ vingt stades. Nous étions impatiens de nous rendre au temple d'Apollon, un des plus fameux de la Grèce. La statue du dieu, haute d'environ trente coudées (quarante-deux pieds et demi), est d'un travail grossier, et se ressent du goût des Égyptiens. Ce monument remonte à une haute antiquité. Dans la suite il fut placé par un artiste nommé Bathyclès sur une base en forme d'autel, au milieu d'un trône qui est soutenu par les Heures et les Grâces. Le temple est desservi par des prêtresses, dont la principale prend le titre de mère. Après sa mort on inscrit sur le marbre son nom et les années de son sacerdoce. On nous montra les tables qui contiennent la suite de ces époques précieuses à la chronologie, et nous y lûmes le nom de Laodamée, fille d'Amyclas, qui régnait dans ce pays il y a plus de mille ans.

Non loin du temple d'Apollon, il en existe un second, qui, dans œuvre, n'a qu'environ dix-sept pieds de long sur dix et demi de large. Cinq pierres brutes et de couleur noire, épaisses de cinq pieds, forment les quatre murs et la couverture, au-dessus de laquelle deux autres pierres sont posées en retraite. L'édifice porte sur trois marches, chacune d'une seule pierre. Sur la porte sont gravés, en caractères très-anciens, ces mots : *Eurotas, roi des Icteucrates, à Onga.* Ce prince vivait environ trois siècles avant la guerre de Troie. Le nom d'Icteucrates désigne les anciens habitans de la Laconie; et celui d'Onga une divinité de Phénicie ou d'Égypte, la même, à ce qu'on pense, que la Minerve des Grecs.

Cet édifice est antérieur de plusieurs siècles aux plus anciens de la Grèce. En admirant sa simplicité et sa solidité, nous envisagions la somme des siècles écoulés depuis sa fondation, avec le même étonnement que, parvenus au pied d'une montagne, nous avons souvent mesuré des yeux sa hauteur imposante. L'étendue de la durée produit le même effet que celle de l'espace, avec cette différence que nous sommes plus attachés à la durée qu'à la grandeur.

De riantes prairies, des arbres superbes embellissent les environs d'Amyclæ. Les fruits y sont excellens. C'est un séjour agréable, assez peuplé, et toujours plein d'étrangers, attirés par la beauté des fêtes, ou par des motifs de religion; nous le quittâmes pour nous rendre à Lacédémone.

Nous logâmes chez Damonax, à qui Xénophon nous avait recommandés. Philotas trouva chez lui des lettres qui le forcèrent de partir le lendemain pour Athènes. Je ne parlerai de Lacédémone qu'après avoir donné une idée générale de la province.

Elle est bornée à l'est et au sud par la mer; à l'ouest et au nord par de hautes montagnes, ou par des collines qui en descendent, et qui forment entre elles d'agréables vallées. On nomme Taygètes les montagnes de l'ouest. De quelques-uns de leurs sommets, élevés au-dessus des nues, l'œil peut s'étendre sur tout le Péloponèse. Leurs flancs, presque entièrement couverts de bois, servent d'asile à quantité de chèvres, d'ours, de sangliers et de cerfs. La nature, qui s'est fait un plaisir de multiplier ces espèces, semble y avoir ménagé, pour les détruire, des races de chiens recherchés de tous les peuples, préférables

surtout pour la chasse du sanglier. Ils sont agiles, vifs, impétueux, doués d'un sentiment exquis.

Du côté de la terre, la Laconie est d'un difficile accès; on n'y pénètre que par des collines escarpées, et des défilés faciles à garder. A Lacédémone la plaine s'élargit, et en avançant vers le midi on trouve des cantons fertiles, quoiqu'en certains endroits, par l'inégalité du terrain, la culture exige de grands travaux. Dans la plaine, sont éparses des collines assez élevées, faites de main d'homme, et avant la naissance des arts, pour servir de tombeaux aux principaux chefs de la nation.

Quant aux productions de la Laconie, nous observerons qu'on y trouve quantité de plantes dont la médecine fait usage; qu'on y recueille un blé léger et peu nourrissant; qu'on y doit fréquemment arroser les figuiers; que les figues y mûrissent plus tôt que partout ailleurs; enfin que, sur toutes les côtes de la Laconie, ainsi que sur celles de Cythère, il se fait une pêche abondante de ces coquillages d'où l'on tire une teinture de pourpre fort estimée.

La Laconie est sujette aux tremblemens de terre. On prétend qu'elle contenait autrefois cent villes; mais c'était dans le temps

où le plus petit bourg se parait de ce titre. Tout ce que je puis dire, c'est qu'elle est fort peuplée. L'Eurotas la parcourt dans toute son étendue, et reçoit les ruisseaux ou plutôt les torrens qui descendent des montagnes voisines. Pendant une grande partie de l'année, on ne saurait le passer à gué. Il coule toujours dans un lit étroit, et, dans son élévation même, son mérite est d'avoir plus de profondeur que de superficie.

En certains temps, il est couvert de cygnes d'une blancheur éblouissante, presque partout de roseaux très-recherchés, parce qu'ils sont droits, élevés et variés dans leurs couleurs. Outre les autres usages, auxquels on applique cet arbrisseau, les Lacédémoniens en font des nattes, et s'en couronnent dans quelques-unes de leurs fêtes.

A la droite de l'Eurotas, à une petite distance du rivage, est la ville de Lacédémone, autrement appelée Sparte. Elle n'est point entourée de murs, et n'a pour défense que la valeur de ses habitans, et quelques éminences qu'on garnit de troupes en cas d'attaque. La plus haute de ces éminences tient lieu de citadelle : elle se termine par un grand plateau sur lequel s'élèvent plusieurs édifices sacrés.

Autour de cette colline sont rangées cinq bourgades, séparées l'une de l'autre par des intervalles plus ou moins grands, et occupées chacune par une des cinq tribus des Spartiates. La grande place, à laquelle aboutissent plusieurs rues, est ornée de temples et de statues. On y distingue de plus les maisons où s'assemblent séparément le sénat, les éphores, d'autres corps de magistrats; et un portique que les Lacédémoniens élevèrent après la bataille de Platée aux dépens des vaincus dont ils avaient partagé les dépouilles. Le toit est soutenu, non par des colonnes, mais par de grandes statues qui représentent des Perses, revêtus de robes traînantes. Le reste de la ville offre aussi quantité de monumens en l'honneur des dieux et des anciens héros.

Sur la plus haute des collines, on voit un temple de Minerve, qui jouit du droit d'asile, ainsi que le bois qui l'entoure et une petite maison qui en dépend, dans laquelle on laissa mourir de faim le roi Pausanias. Ce fut un crime aux yeux de la déesse : pour l'apaiser, l'oracle ordonna aux Lacédémoniens d'ériger à ce prince deux statues, qu'on remarque encore auprès de l'autel. Le temple est construit en airain comme l'était autrefois celui de Del-

phes. A droite de cet édifice, on trouve une statue de Jupiter, la plus ancienne peut-être de toutes celles qui existent en bronze : elle est d'un temps qui concourt avec le rétablissement des jeux olympiques ; et ce n'est qu'un assemblage de pièces de rapport qu'on a jointes avec des clous.

Les tombeaux des deux familles qui règnent à Lacédémone sont dans deux quartiers différens. Partout on trouve des monumens héroïques, c'est-à-dire, des édifices et des bouquets de bois dédiés aux anciens héros. Là se renouvelle, avec des cérémonies saintes, la mémoire d'Hercule, de Tyndare, de Castor, de Pollux, de Ménélas, et de quantité d'autres personnages plus ou moins connus dans l'histoire, plus ou moins dignes de l'être.

Les maisons sont petites et sans ornemens. On a construit des salles et des portiques où les Lacédémoniens viennent traiter de leurs affaires ou converser ensemble. A la partie méridionale de la ville est l'hippodrome pour les courses à pied et à cheval. De là on entre dans le plataniste, lieu d'exercice pour la jeunesse, ombragé par de beaux platanes, et situé sur les bords de l'Eurotas et d'une petite rivière qui l'enferment par un canal de communica-

tion. Deux ponts y conduisent. A l'entrée de l'un est la statue d'Hercule, ou de la force qui dompte tout; à l'entrée de l'autre, l'image de Lycurgue, ou de la loi qui règle tout.

CHAPITRE XLI.

Des habitans de la Laconie.

Les descendans d'Hercule soutenus d'un corps de Doriens, s'étant emparés de la Laconie, vécurent sans distinction avec les anciens habitans de la contrée. Peu de temps après, ils leur imposèrent un tribut, et les dépouillèrent d'une partie de leurs droits. Les villes qui consentirent à cet arrangement, conservèrent leur liberté; celle d'Hélos résista, et bientôt, forcée de céder, elle vit ses habitans presque réduits à la condition d'esclaves.

Ceux de Sparte se divisèrent à leur tour, et les plus puissans reléguèrent les plus faibles à la campagne, où dans les villes voisines. On distingue encore aujourd'hui les Lacédémoniens de la capitale d'avec ceux de la province, les uns et les autres d'avec cette prodigieuse quantité d'esclaves dispersés dans le pays.

Les premiers, que nous nommons souvent Spartiates, forment ce corps de guerriers dont dépend la destinée de la Laconie. Leur nombre, dit-on, montait anciennement à dix mille; du temps de l'expédition de Xercès, il était de huit mille. Les dernières guerres l'ont tellement réduit que, maintenant, on trouve très peu d'anciennes familles à Sparte. La plupart des familles nouvelles ont pour auteurs des Ilotes dont on a brisé les fers; mais ce ne fut que par des exploits signalés qu'ils obtinrent les droits des citoyens.

Les habitans des provinces ne reçoivent pas la même éducation que ceux de la capitale. Avec des mœurs plus agrestes, ils ont une valeur moins brillante. De là vient que la ville de Sparte a pris sur les autres le même ascendant que la ville d'Élis sur celles de l'Élide, la ville de Thèbes sur celles de la Béotie.

Les Ilotes ont reçu leur nom de la ville d'Hélos. On ne doit pas les confondre avec les esclaves proprement dits. Ils tiennent plutôt le milieu entre ces derniers et les hommes libres. Leur sort est adouci par des avantages réels. Semblables aux serfs de Thessalie, ils afferment les terres des Spartiates, et, depuis long-temps, ils paient

toujours la même redevance, et qui n'est nullement proportionnée au produit. Quelques-uns exercent les arts mécaniques avec tant de succès qu'on recherche partout les clefs, les lits, les tables et les chaises qui se font à Lacédémone; ils servent dans la marine, en qualité de matelots; dans les armées, un soldat, pesamment armé, est accompagné d'un ou de plusieurs d'entre eux. A la bataille de Platée, chaque Spartiate en avait sept auprès de lui.

Dans les dangers pressans, on réveille leur zèle par l'espérance de la liberté. Des détachemens nombreux l'ont quelquefois obtenue pour prix de leurs belles actions. C'est de l'état seul qu'ils reçoivent ce bienfait. De nouveaux services les font monter au rang des citoyens.

Les Spartiates et les Ilotes, pleins d'une défiance mutuelle, s'observent avec crainte, et les premiers emploient pour se faire obéir des rigueurs que les circonstances semblent rendre nécessaires; car les Ilotes sont très difficiles à gouverner : leur nombre, leur valeur, et surtout leurs richesses les remplissent de présomption et d'audace. De là vient que des auteurs éclairés condamnent cette servitude, tandis que d'autres l'approuvent.

CHAPITRE XLII.

Idées générales sur la législation de Lycurgue.

J'ÉTAIS depuis quelques jours à Sparte, et personne ne s'étonnait de m'y voir. Je fus introduit auprès des deux princes qui occupaient le trône : c'étaient Cléomède, petit-fils de ce roi Cléombrote, qui périt à la bataille de Leuctres ; et Archidamus, fils d'Agésilas. Le premier aimait la paix ; le second ne respirait que la guerre, et jouissait d'un grand crédit. Je connus cet Antalcidas qui, trente ans auparavant, avait ménagé un traité entre la Grèce et la Perse. Mais, de tous les Spartiates, Damonax, chez qui je logeais, me parut le plus communicatif et le plus éclairé.

Un jour que je l'accablais de questions, il me dit : « Juger de nos lois par nos mœurs actuelles, c'est juger de la beauté d'un édifice par un amas de ruines. — « Eh bien, répondis-je, plaçons-nous au temps où ces lois étaient en vigueur ; croyez-vous qu'il soit facile de justifier les réglemens extraordinaires et bizarres qu'elles contiennent ? » — « Respectez, me dit-il, l'ouvrage d'un génie dont les vues sont tou-

jours neuves et profondes, et qui, par ses lois, a donné un nouveau caractère à sa nation.

« Un corps sain, une âme libre, voilà tout ce que la nature destine à l'homme pour le rendre heureux : voilà les avantages qui, suivant Lycurgue, doivent servir de fondement à notre bonheur. Vous concevez déjà pourquoi il nous est défendu de marier nos filles dans un âge prématuré ; pourquoi elles ne sont point élevées à l'ombre de leurs toits rustiques, mais sous les regards brûlans du soleil, dans la poussière du gymnase, dans les exercices de la lutte, de la course, du javelot et du disque. Comme elles doivent donner des citoyens robustes à l'état, il faut qu'elles se forment une constitution assez forte pour la communiquer à leurs enfans

« Depuis notre plus tendre enfance, une suite non interrompue de travaux et de combats donne à nos corps l'agilité, la souplesse et la force. Un régime sévère prévient ou dissipe les maladies dont ils sont susceptibles.

« Ici les besoins factices sont ignorés, et les lois ont eu soin de pourvoir aux besoins réels. La faim, la soif, les souffrances, la mort, nous regardons tous ces ob-

jets de terreur avec une indifférence que la philosophie cherche vainement à imiter.

« En nous restituant les biens de la nature, Lycurgue a voulu nous les assurer, en donnant pour contre-poids à nos passions l'amour de la patrie, avec son énergie, sa plénitude, ses transports, son délire même. Cet amour est si ardent, si impétueux, qu'en lui seul il réunit tous les intérêts et tous les mouvemens de notre cœur, et qu'il ne reste plus dans l'état qu'un esprit, qu'une volonté.

« Dans le reste de la Grèce, les enfans d'un homme libre sont confiés aux soins d'un homme qui ne l'est pas ou qui ne mérite pas de l'être ; mais des esclaves et des mercenaires ne sont pas faits pour élever des Spartiates : c'est la patrie elle-même qui remplit cette fonction importante. Elle nous laisse pendant nos premières années entre les mains de nos parens ; mais, dès que nous sommes capables d'intelligence, elle fait valoir hautement les droits qu'elle a sur nous ; ses regards nous cherchent et nous suivent partout. C'est de sa main que nous recevons la nourriture et les vêtemens ; c'est de sa part que les magistrats, les vieillards, tous les citoyens, assistent à nos jeux, s'inquiètent de nos

fautes, tâchent de démêler dans nos paroles ou dans nos actions quelque germe de vertu; nous apprennent enfin, par leur tendre sollicitude, que l'état n'a rien de si précieux que nous.

« Un des principaux magistrats nous tient continuellement assemblés sous ses yeux. S'il est forcé de s'absenter pour un moment, tout citoyen peut prendre sa place, et se mettre à notre tête.

« Les devoirs croissent avec les années, la nature des instructions se mesure aux progrès de la raison, et les passions naissantes sont, ou comprimées par la multiplicité des exercices, ou habilement dirigées vers des objets utiles à l'état. Dans le temps même où elles commencent à déployer leur fureur, nous ne paraissons en public qu'en silence, la pudeur sur le front, les yeux baissés, et les mains cachées sous le manteau, comme des initiés qu'on destine au ministère de la vertu.

« L'amour de la patrie doit introduire l'esprit d'union parmi les citoyens; le désir de lui plaire, l'émulation. Ici l'union ne sera pas troublée par les orages qui la détruisent ailleurs; Lycurgue nous a garantis de presque toutes les sources de la jalousie, parce qu'il a rendu presque tout commun et égal entre nous.

« Nous sommes tous les jours appelés à des repas publics où règnent la décence et la frugalité. Il m'est permis, quand les circonstances l'exigent, de me servir des esclaves, des voitures, des chevaux et de tout ce qui appartient à un autre citoyen.

« Les réglemens de Lycurgue nous préparent à une sorte d'indifférence pour des biens dont l'acquisition coûte plus de chagrins que la possession ne procure de plaisirs. Nos monnaies ne sont que de cuivre; leur volume et leur pesanteur trahiraient l'avare qui voudrait les cacher aux yeux de ses esclaves. Si un particulier recélait dans sa maison de l'or ou de l'argent, il n'échapperait, ni aux recherches des officiers publics, ni à la sévérité des lois. Nous ne connaissons ni les arts ni le commerce, ni les autres moyens de multiplier les besoins et les malheurs d'un peuple. Que ferions-nous des richesses? Nous avons des cabanes, des vêtemens et du pain; nous avons du fer et des bras pour le service de nos amis et de la patrie; nous avons des âmes libres, vigoureuses, incapables de supporter la tyrannie des hommes et celle de nos passions. Voilà nos trésors.

« Nous regardons l'amour excessif de la gloire comme une faiblesse, et celui de la

célébrité comme un crime. Nous n'avons aucun historien, aucun orateur, aucun panégyriste, aucun de ces monumens qui n'attestent que la vanité d'une nation. Les peuples que nous avons vaincus, apprendront nos victoires à la postérité; nous apprendrons à nos enfans à être aussi braves, aussi vertueux que leurs pères. L'exemple de Léonidas, sans cesse présent à leur mémoire, les tourmentera jour et nuit. Vous n'avez qu'à les interroger, la plupart vous réciteront par cœur les noms des trois cents Spartiates qui périrent avec lui aux Thermopyles.

« Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, depuis nos premières années jusqu'aux dernières, nous sommes toujours sous les armes, toujours dans l'attente de l'ennemi, observant même une discipline plus exacte, que si nous étions en sa présence. Tournez vos regards de tous côtés, vous vous croirez moins dans une ville que dans un camp. Vous ne verrez que des marches, des évolutions, des attaques et des batailles.

« C'est à cet esprit militaire que tiennent plusieurs de nos lois. Jeunes encore, nous allons à la chasse tous les matins; dans la suite, toutes les fois que nos de-

voirs nous laissent des intervalles de loisir. Lycurgue nous a commandé cet exercice comme l'image du péril et de la victoire.

« Pendant que les jeunes gens s'y livrent avec ardeur, il leur est permis de se répandre dans la campagne, et d'enlever tout ce qui est à leur bienséance. Ils ont la même permission dans la ville. Ils reçoivent des éloges, s'ils ne sont pas convaincus de larcin; ils sont blâmés et punis, s'ils le sont. Cette loi a soulevé les censeurs contre Lycurgue. Il semble en effet qu'elle devrait inspirer aux jeunes gens le goût du désordre et du brigandage; mais elle ne produit en eux que plus d'adresse et d'activité; dans les autres citoyens plus de vigilance; dans tous plus d'habitude à prévoir les desseins de l'ennemi, à lui tendre des piéges, à se garantir des siens.

« N'oubliez pas, me dit Damonax en finissant, que notre entretien n'a roulé que sur l'esprit des lois de Lycurgue et sur les mœurs des anciens Spartiates. »

CHAPITRE XLIII.

Vie de Lycurgue.

J'ai déjà dit que les descendans d'Hercule, bannis autrefois du Péloponèse, y rentrèrent quatre-vingts ans après la prise de Troie. Téménus, Cresphonte et Aristodème, tous trois fils d'Aristomaque, amenèrent une armée de Doriens qui les rendit maîtres de cette partie de la Grèce. L'Argolide échut en partage à Téménus, et la Messénie à Cresphonte : Aristodème étant mort dans ces circonstances, Euristhène et Proclès, ses fils, possédèrent la Laconie. De ces deux princes viennent les deux maisons qui depuis environ neuf siècles règnent conjointement à Lacédémone.

Cet état naissant fut souvent ébranlé par des factions intestines ou par des entreprises éclatantes. Il était menacé d'une ruine prochaine, lorsque l'un des rois, nommé Polydecte, mourut sans enfant. Lycurgue, son frère, lui succéda : on ignorait alors la grossesse de la reine. Dès qu'il en fut instruit, il déclara que, si cette princesse donnait un héritier au trône, il serait le

premier à le reconnaître ; en conséquence il n'administra le royaume qu'en qualité de tuteur du jeune prince.

Cependant la reine lui fit insinuer que, s'il consentait à l'épouser, elle n'hésiterait pas à faire périr son enfant. Pour détourner l'exécution de cet horrible projet, il la flatta de vaines espérances. Étant accouchée d'un fils, il le prit entre ses bras, et Lycurgue le montrant aux magistrats de Sparte : « Voilà, leur dit-il, le roi qui vous est né. »

La plupart des citoyens lui témoignaient autant d'amour que de respect ; mais ses vertus alarmaient les principaux de l'état : ils étaient secondés par la reine, qui, cherchant à venger son affront, soulevait contre lui ses parens et ses amis. Pour détruire les bruits qui s'élevaient contre lui, il fut obligé de s'éloigner de sa patrie.

En Crète, les lois du sage Minos fixèrent long-temps son attention. Pour mieux juger des effets que produit la différence des gouvernemens et des mœurs, il visita les côtes d'Asie. Ce fut là que les poésies d'Homère tombèrent entre ses mains. Étonné des belles maximes de morale et de politique qu'embellissaient les fictions de ce grand poète, il résolut d'en enrichir la Grèce.

Après avoir parcouru les régions éloignées, étudiant partout le génie et l'ouvrage des législateurs, il se rendit aux vœux des Lacédémoniens qui le rappelaient, et revint dans sa patrie. Il s'aperçut bientôt qu'il ne s'agissait pas de réparer l'édifice des lois, mais de le détruire et d'en élever un autre sur de nouvelles proportions. Il prévit tous les obstacles et n'en fut pas effrayé. Avant de commencer ses opérations, il les soumit à l'examen de ses amis et des citoyens les plus distingués. Il en choisit trente qui devaient l'accompagner tout armés aux assemblées générales.

Ce cortége ne suffisait pas toujours pour empêcher le tumulte : dans une émeute excitée à l'occasion d'une loi nouvelle, il résolut de se réfugier dans un temple voisin. Atteint dans ce moment d'un coup violent qui, dit-on, le priva d'un œil, il se contenta de montrer à ceux qui le poursuivaient son visage couvert de sang. A cette vue, la plupart, saisis de honte, l'accompagnent chez lui en détestant le crime, et lui livrent le coupable. C'était un jeune homme impétueux et bouillant. Lycurgue, sans l'accabler de reproches, sans proférer une seule plainte, le retient dans sa mai-

son, fait retirer ses amis et ses domestiques, et lui ordonne de panser sa blessure. Le jeune homme obéit en silence; et, témoin à chaque instant de la patience et des grandes qualités de Lycurgue, il change sa haine en amour, et d'après un si beau modèle réprime la violence de son caractère.

La nouvelle constitution fut enfin approuvée par tous les ordres de l'état. Cependant, malgré son excellence, Lycurgue n'était pas encore rassuré sur sa durée. « Il me reste, dit-il au peuple assemblé, à « vous exposer l'article le plus important « de notre législation : mais je veux aupa-« ravant consulter l'oracle de Delphes. Pro-« mettez que jusqu'à mon retour vous ne « toucherez point aux lois établies. » Les rois, les sénateurs, tous les citoyens le promirent avec serment. Cet engagement devait être irrévocable, car le dessein du législateur était de ne plus revoir sa patrie.

Il se rendit aussitôt à Delphes, et demanda si les nouvelles lois suffisaient pour assurer le bonheur des Spartiates. La Pythie ayant répondu que Sparte serait la plus florissante des villes, tant qu'elle se ferait un devoir de les observer, Lycurgue envoya cet oracle à Lacédémone, et se con-

damna lui-même à l'exil. Il mourut loin de la nation dont il avait fait le bonheur. Quelque temps après sa mort, elle lui consacra un temple où tous les ans il reçoit l'hommage d'un sacrifice. Ses parents et ses amis formèrent une société qui s'est perpétuée jusqu'à nous, et qui se réunit de temps en temps pour rappeler le souvenir de ses vertus.

CHAPITRE XXIX.

Du gouvernement de Lacédémone.

Lycurgue avait trop de lumières pour abandonner l'administration des affaires générales aux caprices de la multitude, ou pour la laisser entre les mains des deux maisons régnantes. Vingt-huit vieillards d'une expérience consommée furent choisis pour partager avec les rois la plénitude du pouvoir. Il fut réglé que les grands intérêts de l'état seraient discutés dans ce sénat auguste; que les deux rois auraient le droit d'y présider; que la décision passerait à la pluralité des voix, et qu'elle serait ensuite communiquée à l'assemblée générale de la nation, qui pourrait l'approuver ou la rejeter, sans avoir la permission d'y faire le moindre changement.

Jusqu'à Polydore et Théopompe, qui régnaient environ cent trente ans après Lycurgue, le sénat avait maintenu l'équilibre entre les rois et le peuple; mais les places des sénateurs étant à vie, ainsi que l'autorité des rois, il était à craindre que dans la suite les uns et les autres ne s'unissent étroitement, et ne trouvassent point d'opposition à leurs volontés. On fit donc passer une partie de leurs fonctions entre les mains de cinq magistrats, nommés éphores ou inspecteurs, et destinés à défendre le peuple en cas d'opposition. Ce fut le roi Théopompe qui, avec l'agrément de la nation, établit cette nouvelle autorité intermédiaire.

Les deux rois doivent être de la maison d'Hercule, et ne peuvent épouser une femme étrangère. Les éphores veillent sur la conduite des reines, de peur qu'elles ne donnent à l'état des enfans qui ne seraient pas de cette illustre maison. Si elles étaient convaincues ou fortement soupçonnées d'infidélité, leurs fils seraient relégués dans la classe des particuliers.

Dans chacune des deux branches régnantes, la couronne doit passer à l'aîné des fils, et, à leur défaut, au frère du roi. Si l'aîné meurt avant son père, elle appartient à son

puîné; mais, s'il laisse un enfant, cet enfant est préféré à son oncle. Au défaut des plus proches héritiers dans une famille, on appelle au trône les parens éloignés, et jamais ceux de l'autre maison.

L'héritier présomptif n'est point élevé avec les autres enfans de l'état. Cependant son éducation n'en est pas moins soignée; on lui donne une juste idée de sa dignité, une plus juste encore de ses devoirs.

Lycurgue a lié les mains aux rois, mais il leur a laissé des honneurs et des prérogatives dont ils jouissent comme chefs de la religion, de l'administration et des armées. Ils règlent tout ce qui concerne le culte public, et paraissent à la tête des cérémonies religieuses; ils président le sénat, y proposent le sujet de la délibération, et leur suffrage en vaut deux. Lorsqu'ils proposent de concert un projet manifestement utile à la république, il n'est permis à personne de s'y opposer. L'entretien des chemins, les formalités de l'adoption, le choix du parent qui doit épouser une héritière, tout cela est soumis à leur décision.

Ils ne doivent pas s'absenter pendant la paix, ni tous les deux à la fois pendant la guerre, à moins qu'on ne mette deux armées sur pied: ils les commandent de droit.

L'état fournit à l'entretien du général et de sa maison. Délivré de tout soin domestique, il ne s'occupe que des préparatifs de la campagne. Les deux éphores qui le suivent n'ont d'autre fonction que de maintenir les mœurs, et ne se mêlent que des affaires qu'il veut bien leur communiquer.

Pendant la paix, les rois ne sont que les premiers citoyens d'une ville libre. Ils se montrent en public sans faste et sans suite ; mais on leur cède la première place, et tout le monde se lève en leur présence, excepté les éphores siégant sur leur tribunal. Quand ils ne peuvent pas assister aux repas publics, on leur envoie une mesure de vin et de farine. Quand ils s'en dispensent sans nécessité, elle leur est refusée.

Dès que l'un d'eux a rendu le dernier soupir, des femmes parcourent les rues et annoncent le malheur public en frappant sur des vases d'airain. On couvre le marché de paille, et l'on défend d'y rien exposer en vente pendant trois jours. On fait partir des cavaliers pour répandre la nouvelle dans la province, et avertir ceux des hommes libres et des esclaves qui doivent assister aux funérailles. Ils y assistent par milliers ; on les voit se meurtrir le front, et s'écrier, au milieu de leurs longues la-

mentations, que, de tous les princes qui ont existé, il n'y en eut jamais de meilleur.

Quand le roi meurt dans une expédition militaire, on expose son image sur un lit de parade; et il n'est permis, pendant dix jours, ni de convoquer l'assemblée générale, ni d'ouvrir les tribunaux de justice. Quand le corps, que l'on a pris soin de conserver dans le miel ou dans la cire, est arrivé, on l'enterre avec les cérémonies d'usage dans le quartier de la ville où sont les tombeaux des rois.

Le sénat, composé des deux rois et de vingt-huit gérontes ou vieillards, est le conseil suprême où se traitent en première instance la guerre, la paix, les alliances, les affaires les plus importantes de l'état. Obtenir une place dans cet auguste tribunal, c'est monter au trône de l'honneur. On ne l'accorde qu'à celui qui, depuis son enfance, s'est distingué par d'éminentes qualités. Il n'y parvient qu'à l'âge de soixante ans, et la possède jusqu'à sa mort.

C'est du sénat que dépend, non-seulement la vie des citoyens, mais encore leur fortune, je veux dire leur honneur, car le vrai Spartiate ne connaît pas d'autre bien. Plusieurs jours sont employés à l'examen des délits qui entraînent la peine de mort.

On ne condamne pas l'accusé sur de simples présomptions ; mais, quoique absous une première fois, il est poursuivi avec plus de rigueur, si dans la suite on acquiert de nouvelles preuves contre lui.

Quand un roi est accusé d'avoir violé les lois ou trahi les intérêts de l'état, le tribunal qui doit le juger est composé des vingt-huit sénateurs, des cinq éphores et du roi de l'autre maison. Il peut appeler du jugement à l'assemblée générale du peuple.

Les éphores ou inspecteurs, ainsi nommés parce qu'ils étendent leur surveillance sur toutes les parties de l'administration, sont au nombre de cinq. On les renouvelle tous les ans. Ils entrent en place au commencement de l'année, fixé à la nouvelle lune qui suit l'équinoxe de l'automne. Le premier d'entre eux donne son nom à cette année : ainsi, pour rappeler la date d'un événement, il suffit de dire qu'il s'est passé sous tel éphore.

Le peuple a le droit de les élire, et d'élever à cette dignité des citoyens de tous les états. Dès qu'ils en sont revêtus, il les regarde comme ses défenseurs. C'est à ce titre qu'il n'a cessé d'augmenter leurs prérogatives.

Les éphores prennent un soin extrême de l'éducation de la jeunesse. Ils s'assurent tous les jours par eux-mêmes si les enfans ne sont pas élevés avec trop de délicatesse; ils leur choisissent des chefs qui doivent exciter leur émulation, et paraissent à leur tête dans une fête militaire qu'on célèbre en l'honneur de Minerve.

Les magistrats veillent sur la conduite de tous les citoyens. Tout ce qui peut, même de loin, donner atteinte à l'ordre public et aux usages reçus, est sujet à leur censure. Plus d'une fois ils ont réprimé l'abus que faisaient de leurs talens des étrangers qu'ils avaient admis à leurs jeux. Un orateur offrait de parler un jour sur toutes sortes de sujets; ils le chassèrent de la ville. Archiloque subit autrefois le même sort, pour avoir hasardé dans ses écrits une maxime de lâcheté; et, presque de nos jours, le musicien Timothée, ayant ravi les Spartiates par la beauté de ses chants, un éphore s'approcha de lui, tenant un couteau dans sa main, et lui dit: « Nous vous avons condamné à retrancher quatre cordes de votre lyre; de quel côté voulez-vous que je les coupe? »

Les Spartiates ont des intérêts qui leur sont particuliers : ils en ont qui leur sont

communs avec les habitans des différentes villes de la Laconie : de là deux espèces d'assemblées auxquelles assistent toujours les rois, le sénat et les diverses classes de magistrats. Lorsqu'il faut régler la succession au trône, élire ou déposer des magistrats, prononcer sur des délits publics, statuer sur les grands objets de la religion ou de la législation, l'assemblée n'est composée que de Spartiates, et se nomme petite assemblée. Chacun des assistans a droit de suffrages après sa trentième année. Avant cet âge il ne lui est pas permis de parler en public.

On convoque l'assemblée générale lorsqu'il s'agit de guerre, de paix et d'alliances. Elle est d'abord composée des députés des villes de la Laconie : on y joint souvent ceux des peuples alliés et des nations qui viennent implorer l'assistance de Lacédémone. Les rois et les sénateurs y portent souvent la parole. Leur autorité est d'un grand poids ; mais celle des éphores d'un plus grand poids encore.

CHAPITRE XLV.

Des lois de Lacédémone.

En arrivant à Lacédémone, un voyageur se croit transporté sous un nouveau ciel.

La singularité des réglemens de Lycurgue l'invite à les méditer, et bientôt il est frappé de cette profondeur de vues, et de cette élévation de sentimens qui éclatent dans l'ouvrage de ce législateur.

J'indiquerai dans la suite la plupart de ces réglemens; je vais parler ici du partage des terres. La proposition que Lycurgue en fit souleva les esprits; mais, après les plus vives contestations, le district de Sparte fut divisé en neuf mille portions de terre, le reste de la Laconie en trente mille. Chaque portion, assignée à un chef de famille, devait produire, outre une certaine quantité de vin et d'huile, soixante-dix mesures d'orge pour le chef et douze pour son épouse.

Après cette opération, Lycurgue crut devoir s'absenter pour laisser aux esprits le temps de se reposer. A son retour il trouva les campagnes de Laconie couvertes de tas de gerbes, toutes de même grosseur, et placées à des distances à peu près égales; il crut voir un grand domaine dont les productions venaient d'être partagées entre des frères; on crut voir un père qui, dans la distribution de ses dons, ne montre pas plus de tendresse pour l'un de ses enfans que pour les autres.

Mais comment subsistera cette égalité de fortune? Il était donné à Lycurgue de tenter les choses les plus extraordinaires, et de concilier les plus opposées. En effet, par une de ses lois, il règle le nombre des hérédités sur celui des citoyens; et, par une autre loi, en accordant des exceptions à ceux qui ont trois enfans, et de plus grandes à ceux qui en ont quatre, il risque de détruire la proportion qu'il veut établir, et de rétablir la distinction des riches et des pauvres qu'il se propose de détruire.

Les biens-fonds, aussi libres que les hommes, ne devaient point être grevés d'imposition. L'état n'avait point de trésor : en certaines occasions, les citoyens contribuaient selon leurs facultés, en d'autres, ils recouraient à des moyens qui prouvaient leur excessive pauvreté. Les députés de Samos vinrent une fois demander à emprunter une somme d'argent; l'assemblée générale n'ayant point d'autre ressource, indiqua un jeûne universel, tant pour les hommes libres que pour les esclaves et pour les animaux domestiques. L'épargne qui en résulta fut remise aux députés.

Tout pliait devant le génie de Lycurgue; le goût de la propriété commençait à dis-

paraître; des passions violentes ne troublaient plus l'ordre public : mais ce calme eût été un malheur de plus, si le législateur n'en eût assuré la durée. Attentif au pouvoir irrésistible des impressions que l'homme reçoit dans son enfance, et qui influent sur le reste de sa vie, Lycurgue s'était dès long-temps affermi dans le choix d'un système que l'expérience avait justifié en Crète. Élever tous les enfans en commun, dans une même discipline, d'après des principes invariables, sous les yeux des magistrats, et de tout le public, afin qu'ils apprissent leurs devoirs en les pratiquant, qu'ils les chérissent après les avoir pratiqués : tel est le principal moyen qu'il crut devoir mettre en usage, pour affermir sa législation sur la propriété, ainsi que ses autres réglemens.

CHAPITRE XLVI.

De l'éducation et du mariage des Spartiates.

Les lois de Lacédémone veillent avec un soin extrême à l'éducation des enfans. Elles ordonnent qu'elle soit publique, et commune aux pauvres et aux riches.

A peine un enfant a-t-il reçu le jour, qu'on

le présente à l'assemblée des plus anciens de la tribu à laquelle sa famille appartient. La nourrice est appelée; au lieu de le laver, elle emploie des lotions de vin. Après cette épreuve, nuisible aux tempéramens faibles et un examen rigoureux, sa sentence est prononcée. S'il n'est expédient ni pour lui ni pour la république qu'il vive plus long-temps, on le fait jeter dans un gouffre. S'il paraît sain et bien constitué, on le choisit, au nom de la patrie, pour être quelque jour un de ses défenseurs. Ramené à la maison, il est posé sur un bouclier, et l'on place auprès de cette espèce de berceau une lance, afin que ses premiers regards se familiarisent avec cette arme.

On ne serre point ses membres délicats avec des liens qui en suspendraient les mouvemens; on n'arrête point ses pleurs, s'ils ont besoin de couler; mais on ne les excite jamais par des menaces ou par des coups. Il s'accoutume par degrés à la solitude, aux ténèbres, à la plus grande indifférence sur le choix des alimens. Point d'impressions de terreur, point de contraintes inutiles, ni de reproches injustes; livré sans réserve à ses jeux innocens, il jouit pleinement des douceurs de la vie, et

son bonheur hâte le développement de ses forces et de ses qualités.

L'âge de sept ans est l'époque où finit communément l'éducation domestique. On demande au père s'il veut que son enfant soit élevé suivant les lois. S'il refuse, il est privé lui-même du droit de citoyen. S'il consent, l'enfant aura désormais pour surveillans, non seulement les auteurs de ses jours, mais encore les lois, les magistrats, et tous les citoyens. On place à la tête des enfans un des hommes les plus respectables de la république ; il les distribue en différentes classes, à chacune desquelles préside un jeune chef distingué par sa sagesse et son courage. Ils doivent se soumettre sans murmure aux ordres qu'ils en reçoivent, aux châtimens qu'il leur impose, et qui leur sont infligés par des jeunes gens armés de fouets, et parvenus à l'âge de puberté.

La règle devient de jour en jour plus sévère. On les dépouille de leurs cheveux ; ils marchent sans bas et sans souliers : pour les accoutumer à la rigueur des saisons, on les fait quelquefois combattre tout nus.

A l'âge de douze ans, ils quittent la tunique, et ne se couvrent plus que d'un manteau, qui doit durer toute une année. On ne leur permet que rarement l'usage

des bains et des parfums. Chaque troupe couche ensemble sur des sommités de roseaux qui croissent dans l'Eurotas, et qu'ils arrachent sans le secours du fer.

Les élèves ne peuvent se dérober un seul moment aux regards des personnes âgées qui se font un devoir d'assister à leurs exercices et d'y maintenir la décence, aux regards du président général de l'éducation, à ceux de l'irène ou chef particulier qui commande chaque division. Cet irène est un jeune homme de vingt ans, qui reçoit, pour prix de son courage et de sa prudence, l'honneur d'en donner des leçons à ceux que l'on confie à ses soins. Il est à leur tête quand ils se livrent des combats, quand ils passent l'Eurotas à la nage, quand ils vont à la chasse, quand ils se forment à la lutte, à la course, aux différens exercices du gymnase. De retour chez lui, ils prennent une nourriture saine et frugale, qu'ils préparent eux-mêmes. Les plus forts apportent le bois, les plus faibles des herbages et d'autres alimens qu'ils ont dérobés, en se glissant furtivement dans les jardins et dans les salles des repas publics. Sont-ils découverts ? tantôt on les frappe avec des fouets, tantôt on joint à ce châtiment la défense d'approcher de la

table; quelquefois on les traîne auprès d'un autel dont ils font le tour en chantant des vers contre eux-mêmes.

On ne donne aux élèves qu'une légère teinture des lettres; mais on leur apprend à s'exprimer purement, à figurer dans les chœurs de danse et de musique, à perpétuer dans leurs vers le souvenir de ceux qui sont morts pour la patrie, et la honte de ceux qui l'ont trahie. Dans ces poésies les grandes idées sont rendues avec simplicité, les sentimens élevés avec chaleur.

Tous les jours les éphores se rendent chez eux ; de temps en temps, ils vont chez les éphores, qui examinent si leur éducation est bien soignée, s'il ne s'est pas glissé quelque délicatesse dans leurs lits ou dans leurs vêtemens; s'ils ne sont pas trop disposés à grossir. Ce dernier article est essentiel : on a vu quelquefois à Sparte des magistrats citer au tribunal de la nation et menacer de l'exil des citoyens dont l'excessif embonpoint semblait être une preuve de mollesse. Un visage efféminé ferait rougir un Spartiate; il faut que le corps, dans ses accroissemens, prenne de la souplesse et de la force, en conservant toujours de justes proportions.

J'ai souvent assisté aux combats que se

livrent, dans le Plataniste, les jeunes gens parvenus à leur dix-huitième année. Ils en font les apprêts dans leur collége, situé au bourg de Thérapné : divisés en deux corps, dont l'un se pare du nom d'Hercule, et l'autre de celui de Lycurgue, ils s'avancent en ordre, et par des chemins différens, vers le champ de bataille. Au signal donné, ils fondent les uns sur les autres, se poussent et repoussent tour à tour. Bientôt leur ardeur augmente par degrés : on les voit se battre à coups de pieds et de poings; s'entre-déchirer avec les dents et les ongles; continuer un combat désavantageux, malgré des blessures douloureuses; s'exposer à périr plutôt que de céder, quelquefois même augmenter de fierté en diminuant de forces. L'un d'entre eux, près de jeter son antagoniste à terre, s'écria tout-à-coup: « Tu me mords comme une femme. — Non, répondit l'autre, mais comme un lion. » L'action se passe sous les yeux de cinq magistrats, qui peuvent d'un mot en modérer la fureur; et en présence d'une foule de témoins, qui tour à tour prodiguent des éloges aux vainqueurs et des sarcasmes aux vaincus. Elle se termine, lorsque ceux d'un parti sont forcés de traverser à la nage les eaux de l'Eurotas, ou celles d'un canal, qui conjointement

avec le fleuve, sert d'enceinte au Plataniste.

J'ai vu d'autres combats où le plus grand courage est aux prises avec les plus vives douleurs. Dans une fête célébrée tous les ans en l'honneur de Diane, surnommée Orthia, on place auprès de l'autel dix jeunes Spartiates à peine sortis de l'enfance, et choisis dans tous les ordres de l'état. On les frappe à grands coups de fouets, jusqu'à ce que le sang commence à couler. La prêtresse est présente, tenant dans ses mains une statue de Diane, très-petite et très-légère. Si les exécuteurs paraissent sensibles à la pitié, cette prêtresse s'écrie qu'elle ne peut plus soutenir le poids de sa statue. Les coups redoublent alors; l'intérêt général devient plus pressant. On entend les cris forcenés des parens qui exhortent ces victimes innocentes à ne laisser échapper aucune plainte; elles-mêmes provoquent et défient la douleur. La présence de tant de témoins, occupés à contrôler leurs moindres mouvemens, et l'espoir de la victoire décernée à celui qui souffre avec le plus de constance, les endurcissent de telle manière, qu'ils n'opposent à ces horribles tourmens qu'un front serein et une joie révoltante.

« Rappelez-vous, ajouta Damonax, cet

enfant qui, l'autre jour, ayant caché dans son sein un petit renard, se laissa déchirer les entrailles plutôt que d'avouer son larcin, et vous aurez une idée de plus de la constance de nos jeunes Spartiates à endurer la douleur. »

Dans plusieurs villes de la Grèce, les enfans parvenus à leur dix-huitième année ne sont plus sous l'œil vigilant des instituteurs. Lycurgue connaissait trop le cœur humain pour l'abandonner à lui-même dans ces momens critiques d'où dépend presque toujours la destinée d'un citoyen, et souvent celle d'un état. Il oppose aux développemens des passions une nouvelle suite d'exercices et de travaux. On ordonne aux jeunes Spartiates de se répandre dans les provinces, les armes à la main, pieds nus, exposés aux intempéries des saisons, sans esclaves pour les servir, sans couverture pour les garantir du froid pendant la nuit. Tantôt ils étudient le pays et les moyens de le préserver des incursions de l'ennemi ; tantôt ils courent après les sangliers et différentes bêtes sauvages ; d'autres fois, pour essayer les diverses manœuvres de l'art militaire, ils se tiennent en embuscade pendant le jour, et la nuit suivante ils attaquent et font suc-

comber sous leurs coups les ilotes qui, prévenus du danger, ont eu l'imprudence de sortir et de se trouver sur leur chemin.

Les filles de Sparte ne sont point comme celles d'Athènes : on ne leur prescrit point de se tenir renfermées, de filer de la laine, de s'abstenir de vin et d'une nourriture trop forte, mais on leur apprend à danser, à chanter, à lutter entre elles, à courir légèrement sur le sable, à lancer avec force le palet et le javelot, à faire tous leurs exercices sans voile et à demi-nues, en présence des rois, des magistrats et de tous les citoyens, sans en excepter même les jeunes garçons, qu'elles excitent à la gloire, soit par leurs exemples, soit par des éloges flatteurs ou par des ironies piquantes.

On ne se marie à Lacédémone que lorsque le corps a pris son accroissement, et que la raison peut éclairer le choix. Aux qualités de l'âme les deux époux doivent joindre une beauté mâle, une taille avantageuse, une santé brillante. Lycurgue, et après lui des philosophes éclairés, ont trouvé étrange qu'on se donnât tant de soin pour perfectionner les races des animaux domestiques, et qu'on négligeât absolument celles des hommes. Ses vues ont été remplies, et d'heureux assortimens ont

semblé ajouter à la nature de l'homme un nouveau degré le force et de majesté : en effet, rien de si beau, rien de si pur, que le sang des Spartiates.

De très fortes raisons peuvent autoriser un Spartiate à ne pas se marier; mais dans sa vieillesse, il ne doit pas s'attendre aux mêmes égards que les autres citoyens. On cite l'exemple de Dercyllidas, qui avait commandé les armées avec tant de gloire. Il vint à l'assemblée : un jeune homme lui dit : « Je ne me lève pas devant toi, parce que tu ne laisseras point d'enfans qui puissent un jour se lever devant moi. »

CHAPITRE XLVII.

Des mœurs et des usages des Spartiates.

Ce chapitre n'est qu'une suite du précédent; car l'éducation des Spartiates continue, pour ainsi dire, pendant toute leur vie.

Dès l'âge de vingt ans, ils laissent croître leurs cheveux et leur barbe. Lorsque les éphores entrent en charge, ils font proclamer à son de trompe un décret qui ordonne

de se raser la lèvre supérieure, ainsi que de se soumettre aux lois.

Les Spartiates, en bannissant de leurs habits toute espèce de parure, ont donné un exemple que les autres nations ont admiré et nullement imité. Chez eux, les rois, les magistrats, les citoyens de la dernière classe, n'ont rien qui les distingue à l'extérieur. Ils portent tous une tunique très courte, et tissue d'une laine très grossière; ils jettent par-dessus un manteau ou une grosse cape. Leurs pieds sont garnis de sandales ou d'autres espèces de chaussures, dont la plus commune est de couleur rouge. Castor et Pollux sont représentés avec des bonnets qui, joints l'un à l'autre par leur partie inférieure, ressembleraient pour la forme à cet œuf dont on prétend qu'ils tirent leur origine. Prenez un de ces bonnets, et vous aurez celui d'un Spartiate.

Les maisons sont petites et construites sans art : on ne doit travailler les portes qu'avec la scie, les planchers qu'avec la cognée. Des troncs d'arbres, à peine dépouillés de leurs écorces, servent de poutres. Les meubles, quoique plus élégans, participent à la même simplicité. Ils ne sont jamais entassés, et chaque chose est à sa place.

Le régime des Spartiates est austère. Un étranger, qui les avait vus étendus autour d'une table et sur le champ de bataille, trouvait plus aisé de supporter une telle mort qu'une telle vie. Cependant Lycurgue n'a retranché de leurs repas que le superflu, et leur frugalité a la vertu pour principe, et non la nécessité.

Leurs cuisiniers ne sont destinés qu'à préparer la grosse viande, et les ragoûts leur sont interdits, à l'exception du brouet noir. C'est une sauce dont j'ai oublié la composition, et dans laquelle les Spartiates trempent leur pain. Ils la préfèrent aux mets les plus exquis. Sur sa réputation, Denys le tyran voulut en enrichir sa table. Il fit venir un cuisinier de Lacédémone, et lui ordonna de ne rien épargner. Le brouet fut servi : le roi en goûta et le rejeta avec indignation. « Seigneur, lui dit l'esclave, il y manque un assaisonnement essentiel. — Eh, quoi donc ? demanda le prince. — Un exercice violent avant le repas, répondit l'esclave. »

Vin. La Laconie produit plusieurs espèces de vins. Celui qu'on recueille sur les cinq collines, à une petite distance de Sparte, exhale une odeur aussi douce que celle des fleurs. Dans leurs repas, la coupe ne

passe pas de main en main, comme chez les autres peuples, mais chacun épuise la sienne, que remplit aussitôt l'esclave qui le sert à table. Ils ont la permission de boire tant qu'ils en ont besoin, ils en usent avec plaisir, et n'en abusent jamais. Le spectacle dégoûtant d'un esclave qu'on enivre, et qu'on jette quelquefois sous leurs yeux, leur inspire une profonde aversion pour l'ivresse.

Ils ont différentes espèces de repas publics. Les plus fréquens sont les philities. Rois, magistrats, simples citoyens, tous s'assemblent pour prendre leur repas dans des salles où sont dressées quantité de tables, le plus souvent de quinze couverts chacune. Ils sont durement couchés sur des lits de bois de chêne, le coude appuyé sur une pierre ou sur un morceau de bois. Auprès de chaque couvert, on place un morceau de mie de pain pour s'essuyer les doigts.

Pendant le repas, la conversation roule souvent sur des traits de morale, ou sur des exemples de vertu. Une belle action est citée comme une nouvelle digne d'occuper les Spartiates. Les vieillards prennent communément la parole : ils parlent avec précision, et sont écoutés avec respect.

Les différentes classes des élèves assistent aux repas, sans y participer; les plus jeunes, pour enlever adroitement des tables quelque portion qu'ils partagent avec leurs amis; les autres, pour y prendre des leçons de sagesse et de bonne plaisanterie.

Parmi les Spartiates, les uns ne savent ni lire ni écrire; d'autres savent à peine compter; nulle idée parmi eux de la géométrie, de l'astronomie et des autres sciences. Les plus instruits font leurs délices des poésies d'Homère, de Therpandre et de Tyrtée, parce qu'elles élèvent l'âme. Leur théâtre n'est destiné qu'à leurs exercices; ils n'y représentent ni tragédies ni comédies. Quelques-uns, en petit nombre, ont cultivé avec succès la poésie lyrique. Alcméon, qui vivait il y a trois siècles, s'y est distingué. Son style a de la douceur, quoiqu'il eût à combattre le dur dialecte dorien, qu'on parle à Lacédémone.

On peut juger par le trait suivant de leur aversion pour la rhétorique. Pendant la guerre du Péloponèse, un Spartiate fut envoyé vers le satrape Tissapherne, pour l'engager à préférer l'alliance de Lacédémone à celle d'Athènes. Il s'exprima en peu de mots. Voyant les ambassadeurs athéniens déployer tout le faste de l'élo-

quence, il tira deux lignes qui aboutissaient au même point, l'une droite, l'autre tortueuse, et les montrant au satrape, il lui dit : Choisis.

Deux siècles auparavant les habitans d'une île de la mer Egée, pressés par la famine, s'adressèrent aux Lacédémoniens leurs alliés, qui répondirent à l'ambassadeur : « Nous n'avons pas compris la fin de vôtre harangue, et nous en avons oublié le commencement. On en choisit un second, en lui recommandant d'être bien concis. Il vint, et commença par montrer aux Lacédémoniens un de ces sacs où l'on tient la farine. Le sac était vide : l'assemblée résolut d'approvisionner l'île, mais elle avertit le député de n'être pas si prolixe une autre fois. En effet, il leur avait dit qu'il fallait remplir le sac.

Quoique ce peuple soit moins instruit que les autres, il est beaucoup plus éclairé. On dit que c'est de lui que Thalès, Pittacus, et les autres sages de la Grèce, empruntèrent l'art de renfermer les maximes de la morale en de courtes formules. Ce que j'en ai vu, m'a souvent étonné. Je croyais m'entretenir avec des hommes ignorans et grossiers, mais bientôt il sortait de leur bouche des réponses d'un grand

sens, et perçantes comme des traits. Accoutumés de bonne heure à s'exprimer avec autant d'énergie que de précision, ils se taisent s'ils n'ont pas quelque chose d'intéressant à dire. S'ils ont trop de choses à dire, ils font des excuses. Le style concis s'assortit parfaitement à leur caractère, et ils l'emploient fréquemment dans leurs entretiens et dans leurs lettres.

On louait la bonté du jeune roi Charilaüs. « Comment serait-il bon, répondit l'autre roi, puisqu'il l'est même pour les méchans ? »

Dans une ville de la Grèce, le hérault chargé de la vente des esclaves, dit tout haut : « Je vends un Lacédémonien. — Dis plutôt un prisonnier, s'écria celui-ci, en lui mettant la main sur la bouche. »

Des généraux du roi de Perse demandaient aux députés de Lacédémone en quelle qualité ils comptaient suivre la négociation. « Si elle échoue, répondirent-ils, comme particuliers ; si elle réussit, comme ambassadeurs. »

On remarque la même précision dans les lettres qu'écrivent les magistrats, et dans celles qu'ils reçoivent des généraux. Les éphores, craignant que la garnison de Décélie ne se laissât surprendre, ou

n'interrompît ses exercices accoutumés, ne lui écrivirent que ces mots : « Ne vous promenez point. » La défaite la plus désastreuse, la victoire la plus éclatante, sont annoncées avec la même simplicité. Pendant la guerre du Péloponèse, leur flotte, qui était sous les ordres de Mindare, ayant été battue par celle des Athéniens, commandée par Alcibiade; un officier écrivit aux éphores : « La bataille est perdue. Mindare est mort. Ni vivres ni ressources. » Peu de temps après, ils reçurent de Lysander, général de leur armée, une lettre conçue en ces termes : « Athènes est prise. » Telle fut la relation de la conquête la plus glorieuse et la plus utile pour les Lacédémoniens.

Leurs assemblées, leurs repas et leurs exercices publics sont toujours honorés de la présence des vieillards. Les autres citoyens, et surtout les jeunes gens, ont pour eux les égards qu'ils exigeront à leur tour pour eux-mêmes. La loi les oblige de céder, à chaque rencontre, le pas à la vieillesse, de se lever quand elle paraît, de se taire quand elle parle. On l'écoute avec déférence dans les assemblées de la nation et dans les salles du gymnase. Ainsi, les citoyens qui ont servi leur patrie, loin

de lui devenir étrangers à la fin de leur carrière, sont respectés, les uns comme les dépositaires de l'expérience, les autres comme les monumens dont on se fait une religion de conserver les débris.

Les femmes sont grandes, fortes, brillantes de santé, presque toutes fort belles : mais ce sont des beautés sévères et imposantes. Elles auraient pu fournir à Phidias un grand nombre de modèles pour sa Minerve, à peine quelques-uns à Praxitèle pour sa Vénus.

Leur habillement consiste dans une espèce de chemise courte, et dans une robe qui descend jusqu'aux talons. Les filles, obligées de consacrer tous les momens de la journée à la lutte, à la course, au saut, à d'autres exercices pénibles, n'ont, pour l'ordinaire, qu'un vêtement léger et sans manches qui s'attache aux épaules avec des agrafes, et que leur ceinture tient relevé au-dessus des genoux. La partie inférieure est ouverte de chaque côté, de sorte que la moitié du corps reste à découvert.

Une Spartiate paraît en public à visage découvert, jusqu'à ce qu'elle soit mariée. Après son mariage, comme elle ne doit plaire qu'à son époux, elle ne sort que voilée ; et comme elle ne doit être connue

que de lui seul, il ne convient pas à d'autres de faire son éloge. Nulle part les femmes ne sont moins surveillées, moins contraintes; nulle part elles n'ont moins abusé de la liberté.

Si les femmes de Sparte sont beaucoup plus attachées à leurs devoirs que les autres femmes de la Grèce, elles ont aussi un caractère plus vigoureux. Elles l'emploient avec succès pour assujétir leurs époux, qui les consultent volontiers, tant sur leurs affaires que sur celles de la nation. Une étrangère disait un jour à la femme de Léonidas : « Vous êtes les seules qui preniez de l'ascendant sur les hommes. — Sans doute, répondit-elle, parce que nous sommes les seules qui mettions des hommes au monde. »

Elles ont une haute idée de l'honneur et de la liberté. Elles la poussent quelquefois si loin, qu'on ne sait alors quel nom donner au sentiment qui les anime. Une d'entre elles écrivait à son fils qui s'était sauvé de la bataille : « Il court de mauvais bruits sur votre compte; faites-les cesser, ou cessez de vivre. » En pareille circonstance, une Athénienne écrivait au sien : « Je vous sais bon gré de vous être conservé pour moi. » On est également frappé

de la réponse d'Argiléonis, mère du célèbre Brasidas. Des Thraces, en lui apprenant la mort glorieuse de son fils, ajoutaient que jamais Lacédémone n'avait produit un si grand général. « Étrangers, leur dit-elle, mon fils était un brave homme ; mais apprenez que Sparte possède plusieurs citoyens qui valent mieux que lui. »

Ici la nature est soumise sans être étouffée, et c'est en cela que réside le vrai courage; aussi les éphores décernèrent-ils des honneurs signalés à cette femme. Mais qui pourrait entendre, sans frissonner, une mère à qui l'on disait : « Votre fils vient d'être tué sans avoir quitté son rang, » et qui répondit aussitôt : « Qu'on l'enterre, et qu'on mette son frère à sa place. » Et cette autre qui attendait au faubourg la nouvelle du combat. Le courrier arrive : elle l'interroge. « Vos cinq enfans ont péri. — Ce n'est pas là ce que je te demande. Ma patrie n'a-t-elle rien à craindre ? — Elle triomphe. — Eh bien ! je me résigne avec plaisir à ma perte. »

A cette élévation d'âme, continua Damonax, que nos femmes montrent encore par intervalles, succéderont bientôt, sans la détruire entièrement, des sentimens ignobles, et leur vie ne sera plus qu'un

mélange de petitesse et de grandeur, de barbarie et de volupté. Déjà plusieurs d'entre elles se laissent entraîner par l'éclat de l'or, par l'attrait des plaisirs. Les Athéniens qui blâmaient hautement la liberté qu'on laissait aux femmes de Sparte, triomphent en voyant cette liberté dégénérer en licence.

Il faut l'avouer, nous ne sommes plus ce que nous étions il y a un siècle. Les uns s'enorgueillissent impunément de leurs richesses; d'autres courent après des emplois que leurs pères se contentaient de mériter. Il n'y a pas long-temps qu'on a découvert une courtisane aux environs de Sparte; et, ce qui n'est pas moins dangereux, nous avons vu la sœur du roi Agésilas, Cynisca, envoyer à Olympie un char attelé de quatre chevaux pour y disputer le prix de la course, des poètes célébrer son triomphe, et l'état élever un monument en son honneur.

CHAPITRE XLVIII.

De la religion et des fêtes des Spartiates.

Les objets du culte public n'inspirent à Lacédémone qu'un profond respect, qu'un silence absolu. On ne s'y permet, à leur égard, ni discussion ni doutes : adorer les dieux, honorer les héros; voilà l'unique dogme des Spartiates.

Parmi les héros auxquels ils ont élevé des temples, des autels ou des statues, on distingue Hercule, Castor, Pollux, Achille, Ulysse, Lycurgue, etc. Hélène partage avec Ménélas des honneurs presque divins, et la statue de Clytemnestre est placée auprès de celle d'Agamemnon.

Partout ailleurs on doit se présenter aux dieux avec des victimes sans tache, quelquefois avec l'appareil de la magnificence; à Sparte, avec des offrandes de peu de valeur, et la modestie qui convient à des supplians. Ailleurs, on importune les dieux par d'indiscrètes et longues prières; à Sparte, on ne leur demande que la grâce de faire de belles actions, après en avoir fait de bonnes; et cette formule est terminée par

ces mots, dont les âmes fières sentiront la profondeur : « Donnez-nous la force de supporter l'injustice. »

Les Athéniens ont cru fixer la victoire chez eux en la représentant sans ailes ; par la même raison, les Spartiates ont représenté quelquefois Mars et Vénus, chargés de chaînes. Cette nation guerrière a donné des armes à Vénus, et mis une lance entre les mains de tous les dieux et de toutes les déesses. Elle a placé la statue de la mort à côté de celle du sommeil, pour s'accoutumer à les regarder du même œil. Elle a consacré un temple aux Muses, parce qu'elle marche aux combats aux sons mélodieux de la flûte ou de la lyre; un autre à Neptune qui ébranle la terre, parce qu'elle habite un pays sujet à de fréquentes secousses ; un autre à la Crainte, parce qu'il est des craintes salutaires, telle que celle des lois.

Un grand nombre de fêtes remplissent ses loisirs, entre autres celles de Bacchus, d'Apollon et d'Hyacinthe. Ces dernières sont célébrées au printemps, surtout par les habitans d'Amiclæ. On dit qu'Hyacinthe, fils d'un roi de Lacédémone, fut tendrement aimé d'Apollon, que Zéphire, jaloux de sa beauté, dirigea le palet qui lui ravit

le jour, et qu'Apollon, qui l'avait lancé, ne trouva d'autre soulagement à sa douleur que de métamorphoser le jeune prince en une fleur qui porte son nom. On institua des jeux qui se renouvellent tous les ans. Le premier et le troisième jour ne présentent que l'image de la tristesse et du deuil; le second est un jour d'allégresse. Lacédémone s'abandonne à l'ivresse de la joie : c'est un jour de liberté; les esclaves mangent à la même table que leurs maîtres.

La discipline des Spartiates est telle, que leurs plaisirs sont toujours accompagnés d'une certaine décence. Dans les fêtes même de Bacchus, soit à la ville, soit à la campagne, personne n'ose s'écarter de la loi qui défend l'usage immodéré du vin.

CHAPITRE XLIX

Du service militaire chez les Spartiates.

Les Spartiates sont obligés de servir depuis l'âge de vingt ans jusqu'à celui de soixante. Au-delà de ce terme, on les dispense de prendre les armes, à moins que l'ennemi n'entre dans la Laconie.

Quand il s'agit de lever des troupes, les

éphores, par la voix du héraut, ordonnent aux citoyens âgés depuis vingt ans jusqu'à l'âge porté dans la proclamation de se présenter pour servir dans l'infanterie pesamment armée, ou dans la cavalerie; la même injonction est faite aux ouvriers destinés à suivre l'armée.

Comme les citoyens sont divisés en cinq tribus, on a partagé la grosse infanterie en cinq régimens de quatre bataillons, dont chacun est composé de seize compagnies. On porte chaque bataillon à deux cent cinquante-six hommes, ou même à cinq cent douze. Outre les cinq régimens, il existe un corps de six cents hommes d'élite, qui a quelquefois décidé la victoire.

Les principales armes du fantassin sont la pique et le bouclier. Je ne compte pas l'épée, qui n'est qu'une espèce de poignard qu'il porte à sa ceinture. C'est sur la pique qu'il fonde ses espérances. Un étranger disait à l'ambitieux Agésilas : « Où fixez-vous donc les bornes de la Laconie? — Au bout de nos piques, » répondit-il.

Les fantassins couvrent leur corps d'un bouclier d'airain, de forme ovale, échancré des deux côtés et quelquefois d'un seul, terminé en pointe aux deux extrémités, et

chargé des lettres initiales du nom de Lacédémone. A cette marque on reconnaît la nation ; mais il en faut une autre pour reconnaître le soldat, obligé, sous peine d'infamie de rapporter son bouclier. Il fait graver dans le champ de cette arme le symbole qu'il s'est approprié. Un d'entre eux s'était exposé aux plaisanteries de ses amis, en choisissant pour emblème une mouche d'une grandeur naturelle : « J'approcherai si fort de l'ennemi, leur dit-il, qu'il distinguera cette marque. »

Le soldat est revêtu d'une casaque rouge. On a préféré cette couleur, afin que l'ennemi ne voie pas le sang qu'il a fait couler.

Le jour du combat, le roi, à l'imitation d'Hercule, immole une chèvre, pendant que les joueurs de flûte font entendre l'air de Castor. Il entonne ensuite l'hymne du combat ; tous les soldats, le front orné de couronnes, le répètent de concert. Après ce moment si terrible et si beau, ils arrangent leurs cheveux et leurs vêtemens, nettoient leurs armes, pressent leurs officiers de les conduire au champ de l'honneur, s'animent eux-mêmes par des traits de gaieté, et marchent en ordre au son des flûtes, qui excitent et modèrent leur courage. Le roi se place au premier rang,

entoure de cinq jeunes guerriers qui doivent, sous peine d'infamie, exposer leurs jours pour sauver les siens, et de quelques athlètes qui ont remporté le prix aux jeux publics de la Grèce, et qui regardent ce poste comme la plus glorieuse des distinctions.

Pour tout homme, c'est une honte de prendre la fuite; pour les Spartiates, d'en avoir seulement l'idée. Les exemples de lâcheté, si rares autrefois, livrent le coupable aux horreurs de l'infamie. Il ne peut aspirer à aucun emploi : s'il est marié, aucune famille ne veut s'allier à la sienne; s'il ne l'est pas, il ne peut s'allier à une autre. Il semble que cette tache souillerait toute sa postérité.

Ceux qui périssent dans le combat sont enterrés, ainsi que les autres citoyens, avec un vêtement rouge et un rameau d'olivier, symbole des vertus guerrières parmi les Spartiates. S'ils se sont distingués, leurs tombeaux sont décorés de leurs noms, et quelquefois de la figure d'un lion; mais celui qui a reçu la mort en tournant le dos à l'ennemi est privé de la sépulture.

On ne fait entrer dans la cavalerie que des hommes sans expérience, qui n'ont pas assez de vigueur et de zèle. C'est le ci-

toyen riche qui fournit les armes et entretient le cheval. Si ce corps a remporté quelquefois des avantages, il les a dus aux cavaliers étrangers que Lacédémone prenait à sa solde. En général, les Spartiates aiment mieux servir dans l'infanterie : persuadés que le vrai courage se suffit à lui-même, ils veulent combattre corps à corps. J'étais auprès du roi Archidamus quand on lui présenta le modèle d'une machine propre à lancer des traits, nouvellement inventée en Sicile. Après l'avoir examiné avec attention : « C'en est fait, dit-il, de la valeur. »

CHAPITRE L.

Second entretien sur les lois de Lycurgue.

Avant d'aller rejoindre Philotas, qui était retourné à Athènes le lendemain de notre arrivée à Lacédémone, je voulus avoir avec Damonax un second entretien sur les lois de Lycurgue.

Un soir, la conversation nous ramenant insensiblement sur ce législateur, j'affectai moins de considération pour lui. « Pourquoi, demandai-je à Damonax, ces lois, qui, anciennement, ont été si respectées,

cèdent-elles aujourd'hui si facilement à des innovations dangereuses ? Pourquoi l'or et l'argent ont-ils forcé parmi vous les barrières qu'elles leur opposaient ; et n'êtes-vous plus heureux, comme autrefois, par les privations, et riches pour ainsi dire de votre indigence ? »

Damonax allait répondre, lorsque nous entendîmes dans la rue crier à plusieurs reprises : « Ouvrez, ouvrez ; » car il n'est pas permis, à Lacédémone, de frapper à la porte. C'était Philotas, dont la longue absence m'inquiétait vivement. Je courais me jeter dans ses bras, il était déjà dans les miens. Je le présentai à Damonax, qui, le moment d'après, se retira par discrétion.

Philotas était revenu par l'Argolide. De là jusqu'à Lacédémone, le chemin est si rude, si scabreux, qu'excédé de fatigue, il me dit, avant de se coucher : « Sans doute que, suivant votre louable coutume, vous me ferez grimper sur quelque rocher pour admirer à loisir les environs de cette superbe ville ; car on ne manque pas ici de montagnes pour procurer ce plaisir aux voyageurs. — Demain, répondis-je, nous irons au Ménelaïon, éminence située au-delà de l'Eurotas. Damonax aura la complaisance de nous y conduire. »

Le jour suivant nous passâmes le Babyx, le nom que l'on donne au pont de l'Eurotas. Bientôt s'offrirent à nous les débris de plusieurs maisons construites autrefois sur la rive gauche du fleuve, et détruites, dans la dernière guerre, par les troupes d'Épaminondas. En avançant, nous aperçumes trois ou quatre Lacédémoniens, couverts de manteaux chamarrés de différentes couleurs, et le visage rasé seulement d'un côté. « Quelle farce jouent ces gens-là? demanda Philotas. — Ce sont, répondit Damonax, des trembleurs : on les nomme ainsi, parce qu'ils prirent la fuite dans ce combat où nous repoussâmes les troupes d'Épaminondas. Leur extérieur sert à les faire reconnaître, et les humilie si fort, qu'ils ne fréquentent que les lieux solitaires. Vous voyez qu'ils évitent notre présence. »

Après avoir, du haut de la colline, parcouru des yeux, et ces belles campagnes qui se prolongent vers le midi, et ces monts sourcilleux qui bordent la Laconie au couchant, nous nous assîmes en face de la ville de Sparte. J'avais à ma droite Damonax, à ma gauche Philotas, qui daignait à peine fixer ses regards sur ces amas de chaumières irrégulièrement rapprochées. « Tel est cependant, lui dis-je, l'humble

asile de cette nation où l'on apprend de si bonne heure l'art de commander, et l'art plus difficile d'obéir; d'une nation qui ne fut jamais enorgueillie par les succès, ni abattue par les revers; qui a toujours eu l'ascendant sur les autres; qui défit les Perses, battit souvent les généraux d'Athènes, et finit par s'emparer de cette capitale : d'une nation, enfin, qui n'est ni frivole ni inconséquente, ni gouvernée par des orateurs corrompus. »

A ces paroles, Philotas ne put se contenir. Il répondit à cet éloge de Lacédémone par de vifs reproches concernant les vices de la législation de Lycurgue, l'ambition, la dissimulation, la mauvaise foi, l'avidité, la cruauté des Spartiates, et la dissolution de leurs épouses. Quand il eut fini. Damonax, sans quitter son sang-froid, prit la parole pour repousser de si graves accusations. « Que nous importe, dit-il, le jugement que porte de nous une nation toujours rivale et souvent ennemie? Nous ne manquons pas d'habiles défenseurs parmi vos philosophes et vos historiens, si, pendant la guerre, vos orateurs et vos poètes, afin d'animer la populace contre nous, nous ont représentés sous un aspect hideux. Blâmez nos vices actuels, mais respectez nos

anciennes vertus. Pour ce qui est de notre gouvernement, je soutiendrai toujours que, parmi tous ceux qu'on connaît, il n'en est pas de plus beau que celui de Lacédémone. C'est le sentiment de Platon, le plus beau des génies d'Athènes. »

Damonax entra ensuite dans de longs détails sur les lois, les mœurs, les guerres, et la politique de sa patrie; et tout ce qu'il dit sur ces différens sujets força Philotas à admirer ses lumières, son impartialité, et surtout sa modération.

« Cependant, dit-il, après avoir attribué principalement à Lysander et à Agésilas la décadence des lois de Lycurgue, cependant rendez un dernier hommage à nos lois. Ailleurs, la corruption aurait commencé par amollir nos âmes, parmi nous elle a fait éclater des passions grandes et fortes, l'ambition, la vengeance, la jalousie du pouvoir, et la fureur de la célébrité. Il semble que les vices n'approchent de nous qu'avec circonspection. La soif de l'or ne s'est pas encore fait sentir dans tous les états; et les attraits de la volupté n'ont, jusqu'à présent, affecté qu'un petit nombre de particuliers. Plus d'une fois, nous avons vu les magistrats et les généraux maintenir avec vigueur notre ancienne

discipline, et de simples citoyens montrer des vertus dignes des plus beaux siècles.

« Semblables à ces peuples qui, situés sur les frontières de deux empires, ont fait un mélange des langues et des mœurs de l'un et de l'autre, les Spartiates sont, pour ainsi dire, sur les frontières des vertus et des vices. Mais nous ne tiendrons pas long-temps dans ce poste dangereux. Chaque instant nous avertit qu'une force invincible nous entraîne au fond de l'abîme. Moi-même je suis effrayé de l'exemple que je vous donne aujourd'hui. Que dirait Lycurgue, s'il voyait un de ses élèves discourir, discuter, disputer, employer des formes oratoires ? Ah ! j'ai trop vécu avec les Athéniens : je ne suis plus qu'un Spartiate dégradé. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

